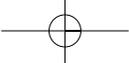
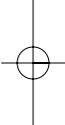
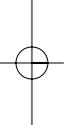


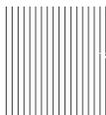
# Nice, amère saison



Huguette Hatem - Laurence James

# Nice, amère saison

*roman*

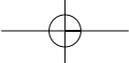
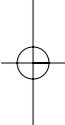
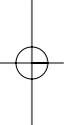


*Éditions de l'Amandier*

© Éditions de l'Amandier, 2010  
ISBN : 978-2-35516-123-0

56 boulevard Davout - 75020 Paris  
Tél. : 01 55 25 80 80/82 - Fax : 01 55 25 20 12  
editionsdelamandier@wanadoo.fr  
www.editionsamandier.fr

*À Jeanine Cassin,*  
Paris 1934, Auschwitz 1943



# I

## Septembre – Octobre 1940

### *Début d'une amitié*

Les résultats de l'examen d'entrée en sixième devaient être affichés le 23 septembre à seize heures. Une foule d'élèves se pressait devant la porte d'entrée, se succédant devant le panneau pour consulter les listes. Lia prit la file patiemment, le cœur battant et la gorge serrée. Enfin elle parvint devant la liste et commença à lire les noms des reçues, classés par ordre alphabétique. Elle n'eut pas longtemps à attendre, les B figuraient en haut de la page. Son visage s'éclaira quand elle vit son nom, *Bihal*; sa mère la félicita sans se départir de son calme et proposa de revenir vite annoncer la bonne nouvelle à la famille.

- Attends, maman, je veux voir si Christiane est reçue.
- Qui est Christiane ?
- Ma nouvelle amie, une camarade de classe.

Lia et Christiane s'étaient rencontrées quelques jours plus tôt, devant la grande porte du Lycée de jeunes filles de Nice qu'elles avaient empruntée par erreur le jour de la

*Nice, amère saison*

rentrée. Pour l'une comme pour l'autre il s'agissait d'un établissement inconnu. Le hasard et leur sentiment d'isolement les avaient rapprochées.

Lia revint à la liste et découvrit non sans mal le nom de *Rolland* au bas de la troisième page. Elle se précipita vers Christiane, qui arrivait essoufflée :

- Tu es reçue, Christiane, et moi aussi. C'est le plus beau jour de ma vie ! J'avais tellement peur parce que dans la dictée sur les étoiles, je n'ai pas su écrire « le Grand Chariot », j'ai mis deux r. Je croyais que le « Grand Chariot » prenait deux r et le petit un seul.

- C'est absurde, s'étonna Madame Bihal. Un chariot, qu'il soit petit ou grand, s'écrit toujours de la même manière.

Madame Bihal avait été elle-même élève au Lycée de jeunes filles de Nice et avait une orthographe infaillible, ce dont elle était très fière.

- Maman, je te présente Christiane, Christiane Rolland.

- Rolland, comme l'écrivain ?

- Je ne sais pas, peut-être... répondit ingénument Christiane en regardant cette petite femme aimable et bienveillante.

- Vous êtes reçue vous aussi, bravo Mademoiselle.

- Maman, on nous a remis la liste des livres qu'il faut se procurer. Je dois aller les acheter à *La Sorbonne*.

C'était le nom de la librairie-papeterie qui fournissait les livres scolaires.

- Il est tard, allons plutôt annoncer ton succès à la maison. Tu achèteras tes livres demain.

- Je pourrai y aller avec Christiane ?

- Mais bien sûr !

Septembre – Octobre 1940

Christiane, qui était boursière, avait déjà reçu un bon pour retirer gratuitement ses livres au lycée, mais elle devait aussi se rendre à la librairie pour compléter ses fournitures. Les deux filles décidèrent de se rendre à *La Sorbonne* le lendemain après la classe et se saluèrent gaîment. Le bonheur est fait de ces petites choses quotidiennes, qui vous permettent momentanément d'oublier la noirceur du temps présent : Lia, sa sœur et leurs parents, après avoir fui Paris menacé par l'armée allemande, s'étaient réfugiés à Vichy où ils avaient assisté à l'arrivée du nouveau pouvoir. Au premier rang de la foule, Lia avait applaudi par mimétisme en voyant passer le Maréchal tout en se le reprochant, car ses parents semblaient peu enthousiastes ! Puis la famille avait dû quitter Vichy où son père, Oscar Bihal, était dorénavant considéré comme indésirable : il était encore de nationalité turque et le Maréchal avait gelé toutes les demandes de naturalisation. Ils avaient retrouvé à Nice la famille de Madame Bihal, mais la situation demeurait précaire car Oscar, qui était représentant de commerce en maroquinerie, avait perdu son travail. Lia était plutôt contente de quitter Vichy où elle éprouvait la nostalgie de Paris, car à Nice elle allait retrouver ses tantes et ses cousines ; en particulier, la petite Martine, de quatre ans sa cadette qui croyait naïvement aux contes de fées que Lia inventait pour elle.

Cependant sur le chemin du retour, elle se sentait légère. Sa mère et elle trottaient dans le soleil vers le boulevard Gambetta. On passait sous le tunnel du chemin de fer, où se trouvait le marchand de glaces ouvert du mercredi au samedi ; ce jour-là, il vendait sa *granita* : de la glace pilée aromatisée au sirop de grenadine ou de menthe.

– Maman, j'ai soif, je voudrais une *granita*.

*Nice, amère saison*

– Ah non, c’est de la cochonnerie ! À la maison il y a de l’eau fraîche dans la glacière et j’ai fait un gâteau de chocolat à base de carottes ; je t’assure qu’en fermant les yeux tu as tout à fait l’impression de manger du cacao.

Lia était gourmande. Elle avait faim et repassait dans sa mémoire toutes les bonnes choses qu’elle avait dégustées dans sa vie de petite fille. En particulier le jour où sa mère avait préparé une crème de marrons à la Chantilly battue de ses blanches mains. Et voilà qu’était arrivé inopinément un ami du père, un “vieux” de vingt-sept ou vingt-huit ans, qui avait fait honneur à la crème et en avait repris trois fois à l’extrême indignation de Lia ; elle n’avait jamais pu oublier ce grand dadais malencontreusement tombé du ciel ce jour de fête culinaire. Plus tard elle lui pardonna, en raison de son destin tragique, et s’en voulut même de l’avoir exécré l’espace d’un dessert.

Une fois à la maison, on complimenta vivement Lia, mais Betty, sa sœur, venait d’arriver en annonçant qu’elle avait été reçue, elle, au bachot de philo lettres avec mention *très bien* et les félicitations du jury. L’examen avait été repoussé au mois de septembre étant donné la désorganisation qui en juin 1940 avait suivi l’invasion et la défaite. Le succès de Betty était évidemment plus prestigieux et effaçait la gloire de la cadette. Au dîner, chez les grands-parents, qui habitaient dans le même immeuble, au quatrième, l’étage en dessous, on embrassa bien sûr la petite avec chaleur, mais on fit une ovation à la grande et l’on ne parla le soir durant que du baccalauréat de Betty. Lia se sentit amoindrie au sein de la famille. Pourquoi fallait-il que les résultats des deux examens fussent proclamés le même jour ! C’était pourtant important de passer du primaire au secondaire, autant que de passer de

*Septembre – Octobre 1940*

philo en faculté. C'était aussi un changement de vie. Au lieu d'une seule maîtresse, on en aurait désormais une dizaine, et au lieu de rester toujours dans la même salle, on en changerait à chaque cours. Comme cela allait être amusant de prendre ses affaires, de se précipiter avec Christiane, qui décidément semblait avoir de la sympathie pour elle, dans une autre salle et de tâcher d'occuper des places au premier ou au second rang ! Elle était fière d'avoir réussi à l'examen d'entrée en sixième ; de plus, comme elle n'était pas spécialement brillante, le résultat aurait dû enthousiasmer la famille au même titre qu'un baccalauréat passé haut la main par Betty dont la vivacité et l'intelligence faisaient autorité. Enfin tout le monde était heureux et elle pensa que le lendemain elle retrouverait Christiane, sa nouvelle amie, et pourrait lui raconter tout ce qui se passait à la maison.

Tout ? Pas exactement. Elle avait appris à se méfier, à ne pas parler politique. Il fallait tâter le terrain : connaître les opinions de l'autre. Christiane était-elle pour les Anglais, pour les Allemands, que dans la famille de Lia on nommait immanquablement « les Boches » en baissant la voix ? Ses parents étaient-ils collaborateurs ou gaullistes ? Bien sûr ce n'était pas un sujet de conversation pour le lycée, mais les élèves avaient des antennes et spécialement Lia à qui l'on avait recommandé de ne pas parler de ses origines, et même de les cacher.

Lia avait appris sa religion un peu par hasard grâce à une petite compagne de jeu, un jour d'été de 1935. La famille séjournait pour les vacances à Strasbourg ; l'après-midi on l'emmenait jouer au parc de l'Orangerie. Là, elle sympathisait toujours avec d'autres petites filles à qui elle demandait : « Mademoiselle, voulez-vous jouer avec

*Nice, amère saison*

moi ? ». La réponse était en général affirmative. Un jour l'une d'elles, Odile – Lia se souvenait encore de son drôle d'accent – lui demanda :

– De quelle religion es-tu ? Lia, cinq ans, avait répondu :

– C'est quoi la religion ? Et Odile expliquait de son mieux :

– Tu es catholique, protestante, israélite ?

Lia avait entendu chez elle le mot *israélite*. Elle coupa aussitôt la petite Alsacienne et répondit :

– Israélite. Odile reprit :

– Ah bon, moi aussi. Et elle ajouta : – C'est mieux.

Lia ne comprenait pas pourquoi c'était mieux mais elle avait enregistré l'information. Odile était contente, donc elle aussi. Son éducation religieuse ainsi amorcée, elle entérina la nouvelle. Plus tard elle relia cet apprentissage au fait que sa mère ne cousait pas le samedi. « Pourquoi ? » avait demandé Lia. « C'est comme ça », avait répondu sa mère qui ne s'embarrassait pas d'exégèse talmudique.

Si la religion de la mère se bornait à cette prescription du samedi sans couture et sans chaussettes à reprendre, Monsieur Bihal avait reçu une éducation religieuse et lisait la Bible en hébreu. Il célébrait les prières de Pâques et de Kippour dans cette langue ; mais ces cérémonies ennuyaient profondément Lia qui ne comprenait rien à la beauté de ces prières et à la solennité des rituels ! Les Hébreux qui sortaient de l'esclavage d'Égypte lui semblaient une histoire qui ne la concernait pas. En cela elle ne savait pas combien elle était aveugle. Heureusement que l'on ne priait que deux fois par an. Cependant ses parents lui avaient appris le début du *Schéma Israël* et tous les soirs, avant de s'endormir, elle le prononçait à voix basse. Elle demandait en outre à Dieu de revenir bientôt à

*Septembre – Octobre 1940*

Paris, sa ville qui lui manquait.

– Lia va te coucher, demain, tu as classe !

– Oui maman, réveille-moi à sept heures. Et laisse-moi de l'argent pour les livres.

– Tâche de les acheter d'occasion.

Lia rejoignit le cinquième étage avec Betty qui devait s'inscrire le lendemain en faculté et qui exultait.

L'appartement que Lise et Oscar Bihal avaient pu louer, par chance, au-dessus de celui des grands-parents Alsama, niçois de longue date, avait été aménagé sommairement par le père de Lia avec des meubles achetés salle des ventes. Une chambre, une salle à manger avec un divan pour Lia. Au fond de cette pièce se trouvait une alcôve où dormaient les parents. Betty avait pour chambre l'autre pièce, lumineuse. Oscar Bihal y avait placé un vieux cosy-corner ; au-dessus du divan deux planches superposées servaient de bibliothèque et Lia avait pris l'habitude de s'y installer pour lire lorsque sa sœur n'était pas là. Une salle de bains minuscule, une cuisine et une entrée composaient le reste du logement.

Quelque temps avant, Lia avait entamé avec passion la lecture du *Comte de Monte-Cristo* ; elle retrouva encore ce soir-là Edmond Dantès et rêva de mer profonde, de château d'If et de chariot se frayant un passage dans les airs. Le lendemain était un mercredi. Il fallait acheter les livres avant les cours qui ce matin-là commençaient exceptionnellement à dix heures.

Les deux lycéennes se retrouvèrent à neuf heures devant *La Sorbonne*. Le libraire n'avait pas encore reçu tous les livres. Les programmes avaient changé et les éditeurs n'avaient pas eu le temps de modifier certains chapitres et de rééditer leurs manuels. Ils ne seraient pas disponibles

*Nice, amère saison*

avant le 10 octobre. Lia laissa sa commande au préposé, emmena son *Carpentier et Fialip*, le livre d'anglais qui était disponible, et ne put s'empêcher de s'offrir une gomme neuve, blanche d'un côté pour effacer le crayon et grise pour l'encre, qui donnait envie de la manger.

Puis elles s'acheminèrent vers le Lycée de jeunes filles. En passant rue Pastorelli devant une boulangerie, Christiane allongea le pas. Lia s'en étonna. – Nous ne sommes pas en retard, dit-elle.

– Oui, mais c'est là que j'habite et je ne veux pas rencontrer Madame Tosella.

– Madame Tosella ? Qui est-ce ?

– C'est la femme de Monsieur Tosella, le patron de la boulangerie. Et il faut toujours qu'elle me demande quelque chose. Elle est toujours fatiguée et me fait faire ses courses à la poste.

Lia regarda avec intérêt la vitrine plutôt vide de la boulangerie où de maigres macarons à la farine de châtaigne avaient remplacé le bon pain d'autrefois.

– Tu es en pension chez eux ?

– Oui, ce sont des amis de mes parents.

– Tu as de la chance d'habiter chez des boulangers, au moins tu as de quoi manger !

– C'est vrai, même si le pain n'est pas fameux...

– Est-ce qu'ils font aussi des gâteaux ? demanda Lia, gourmande.

– Oui, surtout le dimanche.

Christiane se tut et Lia devina que la question l'avait mise mal à l'aise.

Elles arrivèrent au lycée avec quelques minutes de retard qui passèrent inaperçues étant donné la réorganisation des classes. Les deux semaines qui suivirent furent pleines

Septembre – Octobre 1940

d'événements inattendus pour elles. Le professeur de mathématiques, Mademoiselle Christophe, était petite et efficace, redoutée de ses élèves. Madame Borgeret, qui enseignait le français et le latin, devenait leur professeur principal. Madame Izor avait un visage de madone et le bruit courait qu'elle était très sévère. Les élèves de sixième apprenaient peu à peu le nom de leurs nouvelles camarades. L'une d'entre elles fascinait particulièrement Lia. Elle s'appelait Nicole Violet et suivait des cours de danse. Elle était un peu plus âgée que les autres élèves mais elle avait été admise dans la classe supérieure du Conservatoire et dansait déjà, lorsqu'on avait besoin d'une adolescente, à l'Opéra de Nice. Au cours de gymnastique elle fit une démonstration de *déboulés* après avoir chaussé ses *pointes* et la classe applaudit avec enthousiasme. Lia était transportée, elle aurait tant voulu danser. Lorsqu'elle suivait un ballet son désir d'être à la place de l'étoile était si intense qu'elle en éprouvait un malaise.

Cependant les professeurs s'impatientaient. « Quand aurez-vous vos nouveaux livres ? On ne peut pas aborder le programme sans manuel », tonnait le professeur d'histoire et géo, Mademoiselle Clavaire. « Le 10 octobre », répondait la classe en chœur.

Le 10 octobre arriva. Ce matin-là il n'y avait pas cours. Lia et Christiane s'étaient encore donné rendez-vous devant la librairie scolaire. Madame Bihal proposa à sa fille de faire le chemin avec elle depuis leur immeuble du Parc Impérial jusqu'à l'avenue de la Victoire où le grand-père avait son bureau de Conseil juridique. Elle devait aller chercher le courrier pour Monsieur Alsama qui était souffrant et lui ramener en même temps le journal *L'Éclairer*, un quotidien local.

*Nice, amère saison*

En arrivant devant les locaux du journal, situés près du bureau du grand-père, Madame Bihal commença à lire les manchettes exposées dans la vitrine tandis que Lia cherchait dans les annonces s'il n'y aurait pas un vélo d'occasion à vendre. On informait les lecteurs des nouvelles dispositions : il fallait renforcer le black-out des fenêtres dès la nuit tombée sous peine d'amende. Le journal proposait des solutions : rideaux, papier foncé à poser sur les carreaux ou encore badigeonnage des vitres.

Dans un coin du journal, un petit article fit pâlir Lise Bihal de colère. Il était titré : *Le statut des israélites*. On y disait qu'après avoir fait l'objet de longues délibérations, un statut venait d'être mis au point par un certain M.Peyrouton et devait être soumis à la signature du chef de l'État.

En prenant congé, Lia perçut le regard inquiet que sa mère posait sur elle.

– Sois tranquille, maman, je ferai attention en traversant, je ne serai pas en retard au lycée et je rentrerai vite après la classe, dit-elle en souriant, pour se moquer légèrement de sa mère dont elle connaissait le tempérament anxieux.

Elle continua son chemin jusqu'à la librairie *La Sorbonne*. Les élèves des Lycées de Nice s'y pressaient. Christiane était en avance et avait déjà acheté le cahier de textes qui lui manquait. « Je t'attends dehors », dit-elle à Lia. Au bout d'une vingtaine de minutes Lia ressortait du magasin avec ses livres d'histoire, de géographie, de latin, de français. Elle avait de la chance : deux des manuels étaient d'occasion.

Lia montra ses achats à Christiane qui se dorait au soleil encore chaud et toutes deux commencèrent à s'acheminer

Septembre – Octobre 1940

vers les Galeries Lafayette où elles avaient repéré dans la vitrine une paire de ces nouvelles et très jolies – pensaient-elles – chaussures à semelles de bois dont elles rêvaient toutes deux. Il n'y avait plus de cuir pour ressemeler les souliers et Lia marchait avec de vieilles chaussures éculées. Les semelles de bois, comme le disait une chanson, faisaient *tac tac* sur les trottoirs. C'était drôle et elles voulaient les essayer.

Quelques mètres plus tard, elles s'arrêtèrent tout net à quelques pas du commissariat central de la ville. Une Citroën noire – les voitures étaient rares dans les rues – arriva et stoppa devant elles. Ces voitures, les *citrons* comme on les appelait alors, étaient celles de la police. Deux hommes en civil aidés par un agent en faction tirèrent brutalement de l'habitacle deux individus en bleu de travail. Ils les poussèrent jusqu'à la porte du commissariat. Elles eurent le temps de voir qu'il y avait un jeune homme maigre en salopette ; son compagnon d'infortune était beaucoup plus âgé. Ils étaient menottés. Les deux filles s'arrêtèrent pour regarder la scène et elles entendirent un inspecteur leur dire, goguenard : « Allez, avancez les cocos, vous vous expliquerez à l'intérieur. » Et à l'adresse de son collègue : « N'oublie pas les tracts dans le coffre. »

Lia malgré la rapidité de l'opération avait compris qu'il s'agissait de quelque chose de grave qui faisait oublier la tiédeur du soleil.

– C'est bizarre, dit Christiane, ils les arrêtent et leur parlent méchamment en les appelant « cocos ».

Lia, dont la conscience politique naissante était cependant plus aiguisée que celle de sa camarade, lui répondit :

*Nice, amère saison*

– *Coco* c'est l'abréviation de *communiste*, et les communistes, tu sais bien, sont interdits en France.

– Ah bon ! Tu en connais des communistes, toi ?

Lia répondit que non. Elle ne voulait pas s'étendre sur la question. Elle savait que les communistes étaient chassés par les nazis, elle se sentait donc solidaire de ce groupe. Le mot *communiste* s'était gravé dans son esprit comme un mot ami et positif, puisque c'étaient des opposants au régime.

Les deux lycéennes marchaient sans rien dire. Lia se sentait mal à l'aise. Elle aurait voulu parler, s'ouvrir à l'autre, exprimer sa colère contre l'occupant. Christiane, avec son air sérieux, lui inspirait confiance mais elle ne savait pas vraiment ce que cachaient son grand front bombé et ses silences ponctués parfois de sourires désarmants.

D'un commun accord elles renoncèrent à aller contempler leurs chaussures à semelles de bois. Lia avait hâte de revenir chez elle pour raconter ce dont elle avait été témoin.

## II

### Octobre 1940

#### *De la campagne à la ville*

Nice la grande ville, où les magasins se touchaient le long des rues, Christiane commençait à s'y habituer. Ainsi qu'à la nécessité de faire attention à tout : à éviter les passants sur les trottoirs, les autos, les vélos, les trams qui s'annonçaient bruyamment par le grincement de leurs freins et le tintement de leur sonnette. Elle avançait donc plus hardiment. Ses pensées étaient encore attachées à la scène à laquelle elle venait d'assister avec Lia et dont certains détails se présentaient à sa mémoire comme un instantané. Un des hommes en pardessus avait jeté une phrase dans laquelle Christiane avait distingué : « ... les cocos... », puis un gardien de la paix en faction l'avait attrapé par l'épaule et tout le monde avait disparu dans l'entrée. La Citroën noire avait démarré.

Sur le même trottoir, venant en sens inverse, des gens s'étaient arrêtés. Lorsque Lia et Christiane, ayant repris leur marche, les avaient croisés, une femme en châle qui

*Nice, amère saison*

portait un cabas avait échangé avec elles un regard gêné. Troublée, Christiane avait fait quelques pas en silence, puis avait interrogé Lia au sujet du mot *cocos*. En effet, elle n'avait pas compris ce diminutif méprisant ; en revanche *communiste* lui rappelait les disputes entre son père, Henri Rolland, et pépé Auguste Gramiglia. Celui-ci n'aimait pas les communistes et reprochait à son gendre d'avoir des amis parmi eux ; cet Armand Bonfilastre, par exemple, qui était conseiller municipal au Fourquet, le gros village auquel était rattaché le hameau de La Jagaude où vivaient Christiane et ses parents. D'après le grand-père, qui possédait près de Menton quelques bouts de terrain où il faisait de l'horticulture, les communistes voulaient « supprimer la propriété ».

Au début de la guerre, Henri Rolland avait été incorporé dans les *Éclaireurs* du 75ème bataillon alpin de forteresse tandis que son frère François était envoyé vers le front du nord. Charlotte Rolland, aidée de sa belle-mère, avait fait marcher la ferme. Les grands-parents Gramiglia avaient abandonné leurs œillets et rejoint La Jagaude à l'entrée en guerre de l'Italie. Les *Éclaireurs alpins* avaient reçu l'ordre de cesser le combat, Henri Rolland avait gagné l'Escarène à pied avec les autres et avait rejoint Nice en camion. Le XVème corps d'armée avait été dissout le neuf juillet. Christiane avait entendu son père déclarer que ces troupes avaient bien tenu la frontière et n'auraient pas dû être obligées de lâcher prise devant l'armée de Mussolini. Elle avait compris qu'il en voulait aux chefs militaires et que, lorsqu'il évoquait « *lou vièi fadoli* » il s'agissait du Maréchal Pétain.

Elle avait aussi enregistré l'information selon laquelle Lia ne connaissait pas de communistes. C'était rassurant

*Octobre 1940*

puisqu'on arrêtait « les cocos ». Il valait mieux n'être rien du tout et surtout passer inaperçu car on risquait de faire quelque chose de défendu sans en avoir conscience. Elles s'étaient quittées après avoir renoncé à aller admirer les chaussures à semelle de bois. Tant pis, c'était dommage, Christiane ne savait pas si elle aurait bientôt l'occasion d'aller flâner aux Galeries Lafayette, ni même si elle oserait le faire toute seule. Lia, elle, était à l'aise partout, elle avait des idées amusantes, Christiane aurait aimé rester en sa compagnie mais elle devait rentrer au lycée où elle déjeunait à la cantine.

Comme il n'était que onze heures, elle se trouva obligée de passer par l'entrée principale, sous le regard de la concierge, Madame Olivari, qu'elle avait appris à connaître depuis le jour de la rentrée, lorsque Lia et elle s'étaient présentées par erreur à la grande porte. Madame Olivari et Mademoiselle Simain – surveillante surnommée « la Pieuvre » – étaient ses deux motifs de crainte. En effet, à huit heures trois minutes l'entrée des élèves était fermée ; on ne pouvait éviter de sonner à la porte principale, de braver les regards courroucés de la concierge, puis la plupart du temps on se heurtait à la Pieuvre. Celle-ci se tenait debout devant la cour, au centre des deux galeries qui menaient vers les salles de classe, grande, vêtue de noir et le teint blême, des sourcils touffus accentuant la sévérité de son visage. Elle portait constamment un sifflet qu'un cordon de cuir laissait pendre sur sa poitrine et elle faisait retentir un avertissement strident à chaque circonstance qu'elle estimait importante, en particulier avant d'attribuer des « mauvaises notes » aux retardataires ou aux indisciplinées.

Mais ce jour-là Christiane n'était pas en faute. Madame

*Nice, amère saison*

Olivari se contenta d'observer attentivement le sol derrière ses talons, guettant les traces de boue qu'elle aurait pu laisser sur le carrelage. La Pieuvre ne se trouvait pas à l'extrémité du hall.

Christiane se glissa dans la salle de permanence où les élèves qui n'avaient pas cours travaillaient sous le regard de Madame Zacchetti, une autre surveillante. Après s'être fait inscrire, par cette dernière, sur la feuille de présence, Christiane chercha une place libre. Une chaise semblait l'attendre près d'une élève de la même classe, la *sixième trois*, en train de considérer d'un air rêveur un livre ouvert devant elle. Christiane reconnut Olivia Ozel qui ressemblait de façon frappante aux silhouettes égyptiennes de leur livre d'histoire : mêmes yeux allongés au-dessus d'un nez droit, mêmes ondulations régulières des cheveux bruns de part et d'autre du visage, jusqu'aux épaules, même port de tête altier.

L'élève sembla ne pas s'apercevoir que Christiane s'installait près d'elle, sortait de son cartable le livre de latin et l'ouvrait à la page où s'étalait le tableau de la *deuxième déclinaison* en lettres noires encadrées de rouge. Tout en essayant de retenir les diverses formes de *dominus* et de *templum*, Christiane l'observait furtivement. Le menton d'Olivia s'abaissait peu à peu jusqu'à venir effleurer la base du cou, tandis que deux larmes, qui avaient commencé à glisser sur ses joues, tombaient sur son tablier, le reste de son visage demeurant impassible. Tout en répétant mentalement « domino, domino » Christiane, embarrassée, se demandait si elle devait intervenir. Tournant la tête avec discrétion pour ne pas se faire remarquer par la surveillante, elle aperçut Armande Flirey, une camarade de classe qu'elle trouvait peu

Octobre 1940

sympathique. Les joues rouges et les yeux brillants, Armande lui tendait un papier plié. Ayant posé le billet sur ses genoux, Christiane lut : « Il faut se mettre d'accord pour les sous-chefs de classe », phrase dont elle ne comprit pas le sens. Comme elle relisait ce message mystérieux, les doigts de l'expéditrice tapotèrent de nouveau son dos avec impatience. Lorsque Christiane se retourna, Armande chuchota :

– Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

– Je ne sais pas, moi, marmonna Christiane en tordant la bouche pour se faire entendre sans avoir l'air de parler.

– Mais tu serais d'accord pour qu'on dise à *la chef*, en supposant que ce soit Aline, de prendre Céline Téodoro et moi ?

– *La chef* de quoi ?

– Eh bien, *la chef* de classe qui va être nommée.

– Quand ça ?

À ce moment la voix de Madame Zacchetti retentit :

– Mesdemoiselles Rolland et Flirey, vous dérangez vos camarades, vous aurez deux mauvaises notes chacune.

Christiane se remit au travail, vexée et en colère car elle s'estimait punie injustement : un total de dix mauvaises notes entraînait la radiation du Tableau d'Honneur auquel étaient inscrites chaque mois les bonnes élèves, or elle était en mesure, vu ses résultats, d'obtenir cette récompense. Du coup elle ne regarda même plus du côté d'Olivia.

À la récréation de midi, Armande Flirey l'interpella :

– Alors, tu es d'accord pour les sous-chefs ?

– Non, répondit sèchement Christiane. Je ne sais pas de quoi tu parles mais de toute façon je ne suis pas d'accord.

Elle tourna les talons et se dirigea vers le réfectoire pour un déjeuner qui proposait des portions de taille réduite et

*Nice, amère saison*

lavassées. Olivia, bien que demi-pensionnaire elle aussi, ne s'y trouvait pas. Pourquoi pleurait-elle sans rien dire un moment auparavant ? Et qu'est-ce que c'était que cette histoire de chef et de sous-chefs ? Christiane aurait aimé partager ses interrogations avec Lia, et aussi reparler avec elle des « cocos » que la police avait arrêtés, mais Lia n'était pas inscrite à la cantine. Les sept élèves assises avec Christiane à une table en faux marbre restaient encore des inconnues.

À deux heures moins le quart, comme elle s'approchait de la salle de classe (salle détestée parce que Lia et elle y occupaient un bureau noir qui craquait), elle aperçut un groupe d'élèves en conversation animée. Le ruban qui formait un gros nœud au-dessus de la tête de Colette Grinda s'agitait à côté des barrettes qui retenaient les bandeaux de Noëlle Wanderbruck. Les autres filles se pressaient autour d'elles, parmi lesquelles la petite Rachel Mosevitz, nouvelle élève elle aussi, réfugiée de Strasbourg, qui essayait en vain de se faufiler au premier rang. Un visage émergeait du centre, avec des pommettes proéminentes et un teint très rose, celui d'Aline Pielle qu'on pouvait entendre expliquer de façon véhémement : « ... il n'y a pas assez de discipline, surtout dans les grandes classes, c'est le Ministre qui l'a dit. Le chef de classe sera responsable, il portera le registre des absences, il désignera les sous-chefs... »

Quelqu'un dut poser une question car l'oratrice s'interrompit puis reprit :

– Il sera choisi par les profs, tous les mois ou tous les trimestres, ce n'est pas encore précisé.

– Mais il faut qu'on se mette toutes d'accord pour décider qui sera sous-chef, insista Armande Flirey.

*Octobre 1940*

Une élève auprès de laquelle Christiane s'était placée et qui se nommait Claudette de Giverny émit l'opinion que rien n'avait été encore annoncé et qu'il valait mieux attendre. Aline Pielle lui répondit d'un air lassé, en levant les yeux au ciel pour le prendre à témoin : son père, qui occupait un poste envié à la préfecture, était informé de toutes les décisions importantes, particulièrement celles qui intéressaient l'organisation des lycées. Certainement les profs seraient réunis...

– Et pour sous-chefs on peut choisir les filles qui connaissent bien le lycée et les surveillantes, ajouta Armande.

– Comme toi, par exemple ? répliqua Claudette.

Armande Flirey se retourna et, croyant que c'était Christiane qui avait parlé, devisagea celle-ci d'un air mécontent et lança :

– En tout cas, pas comme quelqu'un de la campagne qui ne comprend rien.

Christiane sentit ses joues devenir brûlantes.

– Je n'ai pas parlé, protesta-t-elle. Mais je pense que ce n'est pas toi que les profs choisiront.

Au moment où la dispute allait s'envenimer la cloche annonçant le début des cours retentit et le groupe d'élèves se défit pour se mettre en rang. Une main toucha doucement l'épaule de Christiane. Lia l'interrogeait de son regard brillant :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Ce sont des filles qui veulent être chefs, répondit Christiane. Je t'expliquerai.

Plus tard, pendant le cours de latin, elle observa les ongles de Lia, de forme ovale, coupés court et délicatement rosés. Les siens étaient cassés et de longueurs

*Nice, amère saison*

diverses. Elle ne s'en était jamais occupée ; ramasser l'herbe ou les légumes, faire la vaisselle, ça n'arrangeait pas les mains. Les autres filles, de même qu'Armande Flirey, voyaient bien qu'elle était une paysanne malgré les efforts de Célestine, la vendeuse de la boulangerie. Célestine s'était apparemment donné pour mission de civiliser Christiane car elle la considérait d'un œil critique avant de la conseiller : « Ne regarde pas par terre. Fais des pas plus petits, tu n'es pas à la campagne, ici. »

Jusqu'à son arrivée chez les Tosella, Christiane n'avait connu la ville que de loin en loin, lorsqu'elle accompagnait sa mère en vue d'acheter des vêtements.

La vie à La Jagaude c'était la vieille ferme des grands-parents qui avait été agrandie lorsque le fils aîné s'était marié, l'escalier de pierre menant à la terrasse, le soleil sur les restanques, la course avec sa copine Louissette au milieu des oliviers. L'année précédente encore, Christiane n'aurait jamais pensé qu'elle deviendrait élève au Lycée de jeunes filles de Nice ; c'était bon pour des gens riches, comme Mimi Castella, la fille du commandant de gendarmerie. Puis l'institutrice, Madame Blanchard, avait estimé que c'était également bon pour Christiane dont elle avait apprécié la curiosité d'esprit et le travail scolaire. Elle en avait discuté avec ses parents, qui avaient dit oui. Christiane avait commencé à rêver à un avenir inconnu, puis tout avait failli s'écrouler lorsqu'on avait découvert que la bourse ne couvrirait pas les frais de pension, frais auxquels les Rolland ne pouvaient pas faire face. Enfin Charlotte avait trouvé une solution : elle avait travaillé avant son mariage chez les Tosella, et ceux-ci acceptaient d'héberger la future lycéenne en échange de produits de la ferme. À la fois pleine d'espoir et d'appréhension,

*Octobre 1940*

Christiane avait remercié tout particulièrement la Sainte Vierge dans sa prière du soir car, elle en était sûre, c'était à Marie qu'elle devait la bonne nouvelle.

À La Jagaude, il y avait le vent, l'herbe sèche, l'odeur des pins. À la boulangerie il y avait les clients. Les clients qui entraient, tournaient, demandaient quelque chose, repartaient, comme des fourmis obstinées : « Bien croustillant... Pas brûlé... Bon poids s'il vous plaît... Vous ne m'oubliez pas n'est-ce pas... Vous en aurez demain ?... Est-ce que mon plat est cuit ?... Il faut combien de tickets pour deux cents grammes de farine ? »

D'abord désarmés, comme assommés par les mesures de restriction qui frappaient tout ce qui était consommable, depuis le pain jusqu'au chocolat, les clients commençaient à grogner contre la quantité de cartes d'alimentation dont ils devaient se munir et ils se rebellaient lorsque Célestine voulait elle-même détacher les tickets de la carte ainsi que le règlement l'ordonnait.

La boulangère avait encouragé Christiane à « venir donner un coup de main » au magasin quand elle s'était rendu compte que les ménagères s'adressaient volontiers à la jeune « commise » lorsqu'elles venaient chercher le plat qu'elles avaient apporté à cuire dans le four ; de plus, elle était affable et ne se débrouillait pas mal en calcul mental. Le dimanche matin Christiane aidait donc à la vente. Les clients affluaient à la sortie des messes, surtout celle de neuf heures qui se terminait à dix heures moins le quart, et la grande, celle de dix heures qui finissait à onze heures. À la sortie de la messe de midi (« la messe des paresseux » disait Madame Tosella) Christiane guettait les derniers clients avec impatience car une désagréable sensation de vide occupait son estomac. Vers une heure on se mettait à table

*Nice, amère saison*

dans la cuisine. Mais la sonnette de la boutique retentissait à intervalles réguliers. Il fallait abandonner son assiette. Christiane, Célestine et Madame Tosella se levaient à tour de rôle – cependant la patronne laissait assez souvent passer son tour. Monsieur Tosella, en bout de table, un coin de serviette coincé dans la chemise, semblait ne rien entendre et n'intervenait que si son avis était absolument nécessaire. Richard, le fils de la maison, qui avait presque quinze ans, était parti chez les scouts le dimanche.

Lors du repas du soir, vers huit heures, le magasin était encore ouvert. On avait seulement baissé les lumières et tiré des rideaux noirs devant les portes et les vitrines. La sonnette continuait à faire entendre sa note brève et impérieuse.

À cette heure-là, Célestine était rentrée chez elle et Richard participait au repas. Mais il ne se levait pas pour la boutique, suivant un usage déjà établi avant l'arrivée de Christiane dans la famille. Il amenait régulièrement avec lui un livre qu'il tenait ouvert sur ses genoux et qu'il lisait en attendant d'être servi, de sorte que Christiane, assise en bout de table, ne voyait de son profil que la partie la plus haute, son front pâle sur lequel retombait une mèche obstinée. À la fin du repas il lui arrivait de s'adresser à Christiane :

- Alors, ça va au lycée ?
- Oui, ça va.

Elle cherchait fiévreusement dans sa mémoire quelque chose d'intéressant à raconter, une anecdote plaisante, peut-être cette partie de volley où elle s'était distinguée, mais elle aurait eu l'air de se vanter ; alors, le cours d'anglais où on avait répété tout ce qu'il est nécessaire de dire en classe. Les mots sortaient en désordre de sa bouche. Richard plantait

Octobre 1940

alors sur elle un regard gris, gentil et indifférent, un regard direct et pourtant si lointain. Mais vite ses yeux se détournèrent, il se levait, il allait regagner sa chambre au premier étage, Monsieur Tosella se levait aussi et il fallait débarrasser le couvert.

Alors, la musique de *Radio-Méditerranée-Juan-les-Pins*, qui semblait s'être éteinte depuis que la présence de Richard avait envahi la cuisine, investissait de nouveau l'espace. Christiane prêtait l'oreille tandis que la voix de Rina Ketty glissait mollement jusqu'à elle depuis l'étagère où était perché le poste de TSF : « J'attendrré, j'attendrré toujourrr... ton retourrr... »

La chambre de Christiane était contiguë à la cuisine. Une grande pièce avait été divisée en deux boxes par une cloison de bois qui ne montait pas jusqu'au plafond. Dans le premier on avait installé des divans où les ouvriers pouvaient se reposer à tour de rôle entre les fournées. Mais les ventes ayant baissé depuis l'instauration du rationnement, Monsieur Tosella continuait à pétrir et à enfourner des pains à la place d'un mitron. Lui-même venait donc là faire un somme avant l'ouverture. Jeannot, l'ouvrier qui restait, dormait plutôt entre deux heures et trois heures du matin. Christiane occupait le second box.

Au début de son séjour à la boulangerie, elle se réveillait lorsque la porte voisine grinçait pour livrer passage à l'un ou l'autre des hommes. Elle les entendait se laisser tomber lourdement sur un lit, parfois ils ronflaient. Elle-même retenait son souffle comme pour effacer sa présence.

Pourtant, Jeannot était plutôt sympa. Lorsque Christiane veillait pour terminer un devoir, il apercevait la lumière de sa chambre et, par-dessus la cloison, il l'encourageait sur un ton de gaieté :

*Nice, amère saison*

– Eh, dis-y aux profs que tu as aussi besoin de dormir, hein ?

Jeannot (Jean Formicade) s'intéressait beaucoup à la vie politique nationale et internationale. Impossible d'en discuter avec le patron qui, sur ces sujets, ne répondait jamais que par des grognements. Mais Madame Tosella l'écoutait volontiers les jours où il arrivait de bonne heure parce qu'il fallait « faire double » en fournissant du pain pour deux jours. Pour gagner le sous-sol où était situé le fournil, Formicade empruntait une entrée située dans une rue perpendiculaire à celle de la boulangerie. Il traversait une cour, descendait un escalier qui donnait accès à des caves, puis au fournil. Après s'être mis en tenue de travail, il gravissait un escalier de bois, poussait une trappe et se retrouvait dans l'arrière-boutique, à l'entrée de la cuisine. Il s'accoudait à la barrière qui, bordant la trappe, séparait cette pièce de l'escalier, et il causait.

Sous des orbites profondes dans un visage long et étroit, son regard scrutait l'interlocuteur. Puis il surprenait par une voix au timbre grave. Christiane l'entendait pendant qu'elle essuyait la vaisselle. Depuis qu'une escadre britannique avait attaqué des navires français à Mers el-kébir en juillet, il était devenu anglophobe et il se réjouissait des bombardements allemands sur Londres. Il n'avait pas de mots assez durs contre Daladier et Paul Reynaud dont on faisait le procès à Riom. « Ils nous ont foutus dans la merde », déclarait-il en enfonçant sur sa tête son calot de toile blanche toujours poudré de farine. Christiane avait l'impression qu'il voulait repartir en guerre, mais cette fois contre « les rosbifs » et les socialistes, lesquels étaient « payés par les juifs ».

Monsieur Hector, le coiffeur, n'aimait pas les juifs lui non plus. Avec son épouse, il tenait un salon non loin de la

Octobre 1940

boulangerie et lorsque l'occasion s'en présentait Christiane était chargée de leur apporter le pain de la journée. L'imposante Madame Hector avait pris Christiane en amitié et lui répétait régulièrement avec un sourire protecteur : « Toi, un de ces jours je te supprimerai ces tresses qui ne te vont pas du tout. » Un soir, cédant à ces conseils, elle se fit couper les cheveux. Pendant que sa femme maniait les ciseaux, de l'autre côté du rideau de perles le coiffeur accusait « les youpins » d'avoir « dévoyé la France » et de l'avoir ruinée. Il insistait auprès de son interlocuteur : « C'est vrai, c'est la radio qui l'a dit. » Au bout de plusieurs phrases Christiane finit par comprendre que le mot *youpins* désignait les juifs. Les gens employaient des mots bizarres comme *cocos*, *rosbifs*, *youpins*, *macaroni*, pour désigner des catégories avec lesquelles ils ne s'entendaient pas. D'autre part, Monsieur Hector aimait le Maréchal car, au-dessus de la tête des clients dont il faisait la barbe, on pouvait admirer, punaisé contre le mur, un grand portrait de Pétain. Plusieurs commerçants du quartier affichaient également leur vénération pour le chef de l'État, mais Monsieur Tosella, apparemment, s'en dispensait.

Christiane enregistrait, ne posait pas de questions. Les informations politiques qui lui parvenaient, lorsqu'elle écoutait distraitemment *Radio-Nice-National*, passaient comme des bulles de savon, elle ne se sentait pas concernée. Dans sa vie quotidienne il fallait toujours faire vite, se dépêcher pour ranger ses affaires, pour faire son lit, se dépêcher pour essayer de résoudre un problème où des angles et des droites s'emmêlaient.

La coupe au carré exécutée par Madame Hector plut à Christiane. Hâlée, musclée, de haute taille, elle s'était souvent entendu qualifier de « garçon manqué » et ne savait

*Nice, amère saison*

trop comment faire pour ressembler à une jeune fille de la ville. Elle se coiffa désormais avec une raie sur le côté, ses cheveux châtons tombant droit en cachant les oreilles. Célestine lui en fit compliment : « Au moins, c'est moderne ». Madame Tosella aussi. Richard jeta un coup d'œil sur elle par-dessus son livre.

Souvent Christiane pensait à La Jagaude, à sa mère, aux châtaignes qu'on allait ramasser en ces jours d'octobre. Cela lui arrivait parfois en plein cœur, en pleine classe, lorsqu'elle voyait s'envoler une feuille de marronnier dans la cour. Alors instinctivement elle se tournait vers Lia dont le sourire lui donnait envie de s'appuyer contre elle et de verser une larme. Au lieu de quoi elle lui demandait dans un murmure : « Quelle heure est-il ? »

Par bonheur ce serait bientôt la Toussaint. Christiane pourrait rentrer à la maison. Avec mémé Pauline elle irait jusqu'au Fourquet où le grand-père et les autres morts étaient enterrés.

### III

#### Troisième trimestre 1940

#### *Une petite Montmartroise à Nice*

Depuis presque deux mois Lia s'interrogeait sur cette compagne qui s'intéressait à elle. Elle avait perdu de vue ses chères amies de Paris, Édith au bel appareil dentaire et Josette qui haïssait les communistes. Et puis, il y avait Solange, la fille de la voisine qui du haut de ses sept ans inventait toujours de nouveaux jeux. À Nice elle se sentait coupée de ses racines, coupée de son enfance. Christiane serait-elle pour elle une nouvelle Solange ? Les temps étaient changés. Il n'était plus possible de se lier aussi facilement. Christiane portait une petite croix autour du cou. Était-elle croyante ? Pétainiste ? (L'entourage de Lia et elle-même prononçaient « pétiniste ».) Elle ne savait que penser. Pourtant, le visage ouvert de Christiane, son air franc, ses manières carrées séduisaient Lia. Elle était flattée de l'attention avec laquelle Christiane écoutait ses avis. Certes Christiane ne savait pas harmoniser les couleurs de ses vêtements mais cela amusait Lia qui bien

*Nice, amère saison*

volontiers lui aurait donné des conseils. Elle aurait voulu lui dire qu'elle mettait trop de brillantine sur ses cheveux ce qui les graissait et finalement les ternissait. Mais elle craignait de l'offenser.

Les semaines passaient et la classe peu à peu avait trouvé une certaine cohésion. Contrairement aux attentes d'Aline Pielle, celle-ci n'avait pas été choisie. On ne souhaitait pas une redoublante et ce fut une sportive, Odile Matra, qui emporta l'adhésion du professeur principal et des élèves. Elle se distinguait par une allure énergique et une voix forte. Il n'avait plus été question que celle-ci choisisse deux sous-chefs, comme le préconisaient les directives. Les professeurs avaient estimé que deux responsables suffisaient. Christiane était arrivée en seconde position.

Elle avait obtenu d'être placée au premier rang en sciences naturelles, dans la classe de Madame Izor, et au deuxième en histoire et géographie. Lia était assise à côté d'elle. Ensemble elles étaient allées à la bibliothèque du lycée emprunter des ouvrages. Lia conseillait à Christiane les titres qu'elle aimait :

– Tiens, prends *Vingt mille lieues sous les mers*, c'est très bien. Jules Verne a écrit des livres d'aventures qui souvent se projettent dans l'avenir.

À la sortie des classes elles faisaient ensemble plusieurs fois le tour du lycée, car chacune ensuite partait dans une direction différente. Mais durant ces tours elles élaboraient mille projets pour se voir davantage.

Un matin, contrairement à son habitude, Lia était arrivée très en avance. De loin elle aperçut un groupe d'élèves qui se trouvaient dans la galerie entourant la cour. Il pleuvait, il faisait froid. Lia distingua Christiane qui tenait sous son bras le carton où se trouvaient les feuilles

*Troisième trimestre 1940*

de présence ; en tant que sous-chef de classe elle devait aller le chercher dans le bureau de la *Surgé*. Lorsque Lia s'approcha, elle entendit Armande Flirey prononcer à voix haute à l'adresse de Christiane :

– On dirait que tes chaussures ont envie de bâiller, j'espère que tu en as d'autres pour le dimanche.

Colette Grinda renchérit :

– Tu vas bientôt marcher sur ton estomac, dis à ta mère de t'en acheter des neuves ou du moins de les faire ressemeler !

Lia avait compris depuis longtemps que Christiane cherchait à cacher ses difficultés pécuniaires. Chez elle aussi ses parents s'ingéniaient à faire des économies et c'est avec réticence qu'elle demandait de l'argent à sa mère pour ses livres. Elle recevait tous les lundis sa *semaine*, une somme bien modique : cinq francs. Avec cela elle partait tout de suite s'acheter une gomme, une boîte de réglisse, quelques rouleaux de zan dont elle jetait la perle centrale en sucre et qu'elle étirait ensuite avec délices. Quelquefois elle mettait la grosse pièce argentée, ou les deux pièces dorées de deux francs et la pièce d'un franc, dans une boîte en fer bleue et blanche qui avait autrefois contenu des pastilles de Vichy et qu'elle faisait tinter en la secouant.

En voyant Christiane s'empourprer, elle s'interposa :

– Laissez-la tranquille. Vous feriez mieux de vous occuper de vos oignons pour ne pas tripler la classe, sinon vous serez encore là dans quarante ans !

– Qui es-tu, toi, pour me parler comme ça ? lança, les joues plus rouges que jamais, Armande Flirey.

Lia répondit par une comptine de circonstance qu'elle trouvait stupide mais dont elle aimait le rythme :

*Nice, amère saison*

*« Je m'appelle par mon nom  
Signé par mes talons.  
Quand mes talons seront usés,  
Mon nom ne sera plus marqué. »*

Et elle entraîna Christiane, la cloche venant de sonner.  
– Ces filles prétentieuses, je les déteste, murmura Christiane.

– Ne fais pas attention à elles, elles sont stupides, répondit Lia.

Toutes deux en courant vers la classe échangèrent un regard et, dans les larmes qui voilaient les pupilles de Christiane, Lia perçut comme un appel d'affection ; elle y fut sensible et la sentit plus proche.

– Deux heures de maths ce matin, soupira Christiane, il ne manquait plus que ça !

– Tu as compris le problème ?

– Je me perds dans les triangles isocèles, je ne me retrouve que dans les triangles rectangles.

– C'est pourtant facile, répliqua Lia. Les isocèles sont les plus simples car leurs trois angles sont égaux et, du même coup, les lignes qui les rejoignent sont de même dimension aussi.

Le cours avait commencé. Mademoiselle Christophe rendait les compositions. Les élèves avaient le cœur battant. Lia n'attendit pas longtemps, elle était troisième avec 14, Christiane vingtième avec 8 sur 20.

– Quand elle explique je comprends tout, dit Christiane, mais après quand je suis seule j'ai oublié pourquoi j'avais compris.

– Je t'expliquerai, chuchota Lia qui voulait hisser son amie à la hauteur de ses propres facultés mathématiques.

*Troisième trimestre 1940*

Le cours de gymnastique faisait suite. Il se déroulait dans une salle qui s'ouvrait sur un petit préau. La corde lisse et même la corde à nœuds étaient des instruments que Lia ne savait pas dominer. Elle regardait avec stupeur et admiration celles parmi ses camarades qui se suspendaient à la corde comme des singes et qui grimpaient rapidement jusqu'à toucher la poutre du plafond. Une seule fois Lia avait réussi à enrouler ses pieds correctement et à s'élever sur un mètre cinquante mais cet effort l'avait épuisée, elle s'était laissée glisser pour redescendre et le frottement lui avait arraché la peau des mains. Elle n'avait pas pu écrire pendant quelques jours.

« Ce n'est rien » avait dit Mademoiselle Durante, alors que Lia se plaignait. – La vieille demoiselle, qui approchait de la retraite, entraînait ses élèves assise sur une chaise. – « Ne sois pas douillette, le Maréchal a besoin de femmes fortes ! »

Lia avait compris et n'avait pas insisté. N'empêche que les cours de gymnastique étaient un supplice lorsqu'ils se passaient dans la salle aux agrès, surtout quand Armande Flirey, dont les yeux brillaient sans cesse, vous regardait l'air moqueur car elle était très agile et elle atteignait avec facilité la fameuse poutre en quelques secondes.

Une surveillante vint leur signifier qu'elles devraient apporter un récipient car il y aurait le lendemain une distribution de lait chaud et sucré.

– Bah, quelle horreur, avait dit Lia, je déteste le lait.

– Eh bien apporte un pot avec un couvercle, tu pourras le mettre dans ton cartable et le ramener chez toi lorsque la Pieuvre ne te regardera pas, avait conseillé une grande.

C'était en effet Mademoiselle Simain qui était chargée de la distribution.

*Nice, amère saison*

Le lendemain, dans une salle du rez-de-chaussée, la Pieuvre avait installé une bassine et remuait de temps en temps la louche qu'elle plongeait avec une satisfaction évidente dans le récipient. Avec ses poils au menton et ses moustaches, elle ne mettait pas en appétit les lycéennes. Lia s'était arrangée pour apporter à l'école un pot avec un couvercle. Les redoublantes tendirent d'abord leur gobelet et commencèrent à boire devant la surveillante. Lia faisait la queue derrière elles, précédée de Christiane. Lorsque cette dernière fut servie, Aline Pielle se retourna brusquement vers elle pour lui dire de se dépêcher et dans ce mouvement intempestif le bol de Christiane se renversa sur son tablier.

– Maladroite ! gronda la surveillante. Le lait est un liquide précieux, c'est de l'or blanc !

Christiane eut l'air malheureux et regarda ses mains poisseuses.

– Je vais me laver, dit-elle.

Elle s'apprêtait à partir tandis que Lia jetait un regard courroucé à Aline Pielle.

– Accompagnez-la, reprit la surveillante.

Les élèves devaient toujours se déplacer par deux en dehors des récréations.

– Rince ton tablier, lui dit Aline Pielle. Remarque, il est maintenant assorti à tes chaussures !

Lia accompagna Christiane au poste d'eau où elle enleva sa blouse. Elle constata qu'elle portait une jolie robe écossaise, tandis qu'avec leur blouse bise où le nom ressortait, brodé en rouge au point de tige, les élèves semblaient davantage appartenir à un couvent qu'à un établissement laïque. Quand elles revinrent, elles reprirent place dans la queue pour se faire servir. Lia avait vu lors de

*Troisième trimestre 1940*

la précédente distribution comment procédaient les élèves qui n'aimaient pas le lait. Lorsque la Pieuvre eut le dos tourné, elle se hâta de visser le couvercle sur son récipient et l'enfourna dans son cartable pendant que Christiane, tout en essayant de cacher son amie, buvait sagement ce liquide blanchâtre, froid et grumeleux, la poudre n'étant pas toujours bien mélangée à l'eau. Lia était contente d'avoir échappé à la dégustation du liquide détesté et trompé la surveillance de Mademoiselle Simain.

– Demain c'est jeudi, à quatorze heures j'ai ma leçon avec Mademoiselle Perdrix (c'était le nom du professeur de piano de Lia), elle dure une heure. Si tu veux venir à la maison vers trois heures et demie, nous ferons le devoir de maths ensemble, proposa Lia à Christiane.

Celle-ci semblait étonnée de cette invitation. Mais Lia était souvent imprévisible. Dès qu'une idée lui traversait l'esprit elle l'énonçait sans plus attendre. Comme sa pensée allait très vite elle semblait souvent passer du coq à l'âne.

– Je ne sais pas... Il faudra que je demande à Madame Tosella. Je te le dirai plus tard.

– Mais tu ne rentres pas chez toi, puisque tu es demi-pensionnaire, s'inquiéta Lia. Alors, quand est-ce que je le saurai ?

– Disons que si demain je ne suis pas à quatre heures chez toi, cela voudra dire que je ne pourrai pas venir.

– D'accord. (Mais Lia était assez mécontente de cette imprécision.) Je commencerai les devoirs en t'attendant.

Une fois la cérémonie du lait achevée, et elle durait environ vingt minutes, les élèves qui rentraient chez elles pour le déjeuner étaient libres. Lia se dirigea vers la grande porte et attrapa une mauvaise note car elle avait oublié la

*Nice, amère saison*

carte sur laquelle figuraient sa photo, son nom, sa classe et ses heures de sortie. Elle se dirigea de méchante humeur vers le boulevard du Parc Impérial, laissant Christiane au lycée. Elle éprouvait un peu de compassion pour les élèves consignées toute la journée qui n'avaient pas la possibilité de s'offrir à la sortie de l'école une friandise chez Gainon ou une boîte de plumes à *La Sorbonne*.

Pour contrer la rigueur de l'hiver elle marchait vite. Son manteau vert était trop court et couvrait à peine ses genoux. Madame Bihal l'avait déjà allongé deux fois mais il ne restait plus de tissu dans l'ourlet et Lia avait catégoriquement refusé que l'on mette au bas du vêtement une bande de fourrure en sacrifiant le vieux renard argenté de sa mère. Lia trouvait que l'arrangement aurait fait trop *dame*. De plus, elle aimait voir cette parure sur Madame Bihal qui la jetait avec grâce autour de son cou.

Sur le chemin du retour, elle repassait les événements de la matinée : « J'aurais dû dire ceci, j'aurais dû faire cela », songeait-elle. Elle se reprochait sans cesse d'avoir l'esprit d'escalier. « J'aurais dû faire comprendre à Christiane qu'elle ne pouvait pas me laisser dans l'incertitude de sa venue ; ainsi il m'est impossible de prendre d'autres rendez-vous et je vais me morfondre à la maison. »

Elle marchait et de temps en temps elle arrachait une feuille de troène au bord des jardinets qui précédaient les porches des immeubles. Elle aimait plier les feuilles des végétaux en deux puis en quatre, voir la nervure se casser et apercevoir une goutte de sève. Pour cela elle posait son cartable entre ses jambes et opérait avec délicatesse. Puis elle reprenait sa marche et rêvait qu'elle était une pianiste virtuose, comme Marguerite Bossart qui à dix ans jouait déjà en soliste. Le premier soin de Monsieur Bihal lorsqu'il s'était

*Troisième trimestre 1940*

installé à Nice avait été de louer un *Gaveau* droit d'une belle couleur palissandre. Il était meilleur que l'ancien *Souffleteau* abandonné à Paris. Le *Gaveau* n'avait heureusement pas de vieux chandeliers accrochés sur sa façade. Mais aujourd'hui elle le regrettait, son *Souffleteau*, et aussi son tableau noir !

Elle reprit une de ses rêveries préférées, elle était concertiste, elle arrivait sur la scène, elle s'approchait du piano, elle entamait les premières mesures. Elle jouait en solo du Chopin, c'était un rêve éveillé plus facile à conduire que celui de la veille où elle avait eu des démêlés avec son chef d'orchestre. À la fin de la *Grande Polonaise*, elle saluait épuisée et se levait sous un tonnerre d'applaudissements. Naturellement Madame Borgeret, Madame Izor et tous ses professeurs étaient assis au premier rang et venaient la féliciter. Mais son rêve avait des trous : elle ne savait pas comment arriver à la fin de cette *Polonaise* car elle ne parvenait pas à se souvenir du deuxième thème et encore moins des cascades de notes qui témoignaient de la révolte et de la douleur du grand compositeur ; à peine entamait-elle mentalement le morceau qu'il lui fallait déjà conclure ; elle n'avait pas le temps de goûter l'heureuse stupéfaction et le bonheur des spectateurs de voir une très jeune personne jouer si bien. « Tant pis, je vais leur interpréter mon *scherzo* de Schubert », celui-là même qu'elle étudiait pour Mademoiselle Perdrix. Elle l'avait bien en tête, mais elle ne savait pas pourquoi il ne déchaînait pas autant de bravos parmi ses auditeurs virtuels. Lia était navrée de toujours se battre contre elle-même dans ses rêves éveillés et de si mal dominer son imagination.

Arrivée chez elle, elle prévint aussitôt sa mère que Christiane, sa nouvelle amie, viendrait probablement le lendemain faire ses devoirs avec elle vers trois heures et demie.

*Nice, amère saison*

– Bien, dit Madame Bihal. La petite Suzon Weller viendra aussi ?

– Non. Tiens, Maman, voici le lait.

Et Lia tendit le pot qu'elle avait sorti de son cartable.

– Si bonne-maman a encore du riz, je le ferai cuire demain avec de la saccharine.

Le soir, en revenant chez elle Lia demanda si bonne-maman avait encore du riz. La réponse positive la réjouit. Madame Alsama gardait toujours quelque trésor caché : un œuf, dix morceaux de sucre, un bout d'étoffe ou de vieilles pelotes de laine qui permettaient de confectionner des pull-overs jacquard ; elle-même et sa fille étaient très habiles dans l'art du tricot ; elles passaient des heures à choisir puis à étudier un modèle. Pendant qu'au cinquième gauche Lia ouvrait ses cahiers, au quatrième droite les deux femmes se penchaient sur les magazines de mode ; elles s'occupaient des pelotons de laine, habiles à juger s'il y en aurait assez pour confectionner une écharpe, une paire de gants, au mieux un chandail. Lia portait encore la robe rouge à rayures blanches que sa mère lui avait tricotée juste avant la guerre et qu'elle avait pu allonger avec des restes de laine. On disposait encore d'un écheveau entier et Lia, une fois de plus, avait prêté ses bras pour que Madame Bihal le déroule et le transforme en pelote. Lorsque personne ne pouvait l'aider dans ce travail, Madame Bihal installait l'écheveau sur le dossier d'une chaise. Lorsqu'il n'en restait plus que quelques mètres, il tombait par terre et il fallait éloigner Pampille, la chatte siamoise trouvée au Mont Boron peu de temps après leur arrivée, qui se jetait toutes griffes dehors sur les malheureux bouts de laine, tandis que Madame Bihal achevait de les dérouler. Il fallait faire alors « la part du

*Troisième trimestre 1940*

chat » ; le reste de l'écheveau lui était abandonné et Pampille le mordillait avec application.

– C'est bien, Pampille, disait alors Madame Bihal, tu m'as bien aidée.

Et elle pensait à cuire le « mou » pour le dîner de la siamoise. À vrai dire ce bout de viande spongieux inspirait à Lia du dégoût. Elle se demandait naïvement comment une bête aussi gracieuse pouvait avaler ce genre de repas. Mais Pampille, réduite à la portion congrue comme tous les habitants de France et de Navarre, se régalaient si d'aventure elle trouvait dans son plat ce morceau de choix.

Pendant ce temps, au cinquième, Lia avait consciencieusement préparé sa version latine sans y rien comprendre. Elle n'hésitait pas à écrire des absurdités à propos de la naissance de Minerve qui, c'est bien connu, infligea en cette circonstance une vive douleur à son divin père. Au lieu de traduire : « Un jour Jupiter souffrait violemment de la tête » elle écrivit : « Un jour Jupiter souffrait violemment de la capitale », *caput* voulant dire à la fois *tête* et *capitale* (elle avait trouvé ce dernier sens dans le gros dictionnaire Gaffiot, de Betty, ouvrage qu'elle n'aurait pas dû encore utiliser). Lia n'était aucunement gênée par ces non-sens auxquels elle trouvait du sens. La capitale de Jupiter devait être selon elle, après réflexion, Athènes ou Rome, villes qui donnaient du fil à retordre au maître de l'Olympe. Et puis ses traductions étaient souvent lues à haute voix par Madame Bergeret pour leur saveur surréaliste et les élèves s'esclaffaient à ses trouvailles, ce qui lui plaisait assez malgré tout. Madame Bergeret demandait alors à Lia comment elle faisait pour être la première en français et se trouver aussi démunie devant un texte latin. Pourtant Lia y passait du temps.

*Nice, amère saison*

Elle finit sa préparation latine en se remémorant les conseils de son professeur après quoi elle s'installa au piano. Pour cela elle s'entourait d'une couverture matelassée qui lui couvrait les jambes et la moitié du corps jusqu'à l'estomac, mais cette couette n'était pas très large, elle s'ouvrait sans cesse ; de plus les mains de Lia étaient glacées. Elle avait eu du mal à écrire, elle avait maintenant du mal à articuler les doigts sur le clavier. La vieille cuisinière à charbon dégageait une bonne chaleur à la cuisine, mais n'arrivait pas à chauffer les deux pièces du devant et à la tombée de la nuit, lorsque le soleil disparaissait, il faisait froid.

Après le repas du soir Lise et Oscar redescendaient pour écouter Radio-Londres avec les Alsama. Lia ne se joignait pas à eux mais en découvrant, lorsqu'ils remontaient et qu'elle ne dormait pas, les mines sévères ou rassérénées de ses parents, elle devinait si l'émission avait suscité de l'angoisse ou de l'espoir. Betty, qui souvent se joignait à eux, répétait à Lia quelques-uns des « messages personnels ». L'absurdité poétique des énoncés séduisait la famille. On se demandait quelle action, quel ordre pouvaient bien correspondre à tel ou tel message.

\*\*\*\*\*

Un dimanche soir de novembre, Monsieur et Madame Alsama réunirent leur famille. Leur fille aînée, Tildy, avec son mari Ernest et leur fille Martine, âgée de cinq ans et demi ; celle-ci avait un corps menu, des yeux en olive et de petites dents régulières. Lise et Oscar Bihal avec Betty et Lia. La plus jeune des filles, Mélaïne, était venue sans son mari et ses enfants. Sauveur, leur fils, avait travaillé en

*Troisième trimestre 1940*

tant qu'avocat dans le cabinet juridique de son père et on écoutait volontiers ses conseils. Ils prirent place autour de la table ovale pour le repas. La conversation porta uniquement sur la politique. L'attitude pro-allemande du Maréchal devenait chaque jour plus évidente. Chacun à sa manière commentait l'allocution du 30 octobre.

– Il a dit textuellement, déclara Sauveur qui citait de mémoire : “Français, j'ai rencontré jeudi dernier le chancelier du Reich... C'est librement que je me suis rendu à l'invitation du Führer...” et il a ajouté : “Une collaboration a été envisagée entre nos deux pays.” Il n'y a aucun doute. La France devient l'esclave de l'Allemagne.

– Ce qui m'a fait le plus de mal, répétait Ernest, ça a été de voir l'autre soir aux actualités la poignée de main échangée à Montoire entre ce traître de Pétain et Hitler. On ne m'a pas ôté la moitié de l'estomac en 14 pour que je vive ça !

Il était inutile d'accoler au nom du Chancelier allemand des qualificatifs infamants, le mot *Hitler* les résumait à lui seul.

– Il a parlé d'ordre nouveau et de politique de collaboration, dit Betty.

– Tu as vu ces slogans en faveur de “la révolution nationale” ? Il s'agit surtout de frapper les communistes, les juifs et les francs-maçons, reprit Méline.

– On ferait bien de l'appeler “Maréchal Piteux”, intervint Lise indignée, sans même vouloir susciter les rires, l'heure était trop grave. C'est un fantoche doublé d'une ordure. Les Boches nous prennent tout et il est incapable de les en empêcher. Toutes nos provisions partent en Allemagne et puis avec leur change désormais avantageux ils dévalisent nos boutiques. J'ai fait la queue

*Nice, amère saison*

une heure pour obtenir deux cents grammes de jambon pour quatre personnes.

– Tout ça c'est la faute de Chamberlain et de Daladier. Ils ne sont pas intervenus au moment de l'Anschluss. Si Blum était resté au pouvoir il aurait mieux réagi.

– Il ne pouvait pas se maintenir. Les patrons ne lui ont pas pardonné la semaine de quarante heures ni les congés payés, dit Mélaïne.

Parlant en même temps que sa sœur, l'oncle Sauveur rappela que Blum avait eu contre lui d'être juif :

– L'affaire Dreyfus a fait des ravages, elle a provoqué de l'antisémitisme et celui-ci a perduré bien que le capitaine ait été innocenté. Tu connais l'air de Don Basile ? Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose.

– Vous saviez qu'Émile Zola a peut-être été empoisonné pour avoir écrit *J'accuse* ? dit Betty. Les circonstances de sa mort n'ont jamais été complètement élucidées. Il n'est pas du tout sûr qu'il ait été asphyxié accidentellement par une cheminée qui tirait mal.

– Reprenez des topinambours et des navets, proposa Madame Alsama, heureuse d'avoir ses enfants autour d'elle et en particulier Martine, sa préférée.

Des coups sourds, sur le rythme du début de la *Cinquième* de Beethoven, se firent entendre. Ils ponctuaient l'annonce de l'émission *Les Français parlent aux Français*. Le cours de littérature de Betty Bihal prit fin au profit de Radio-Londres. Madame Alsama voulut aller chercher le dessert, mais son mari la pria d'attendre la fin de l'émission.

– Lia, va finir tes devoirs et ne te couche pas trop tard, recommanda Madame Bihal. Tu as les yeux cernés.

– Je lis trois chapitres du *Comte de Monte-Cristo* et j'éteins aussitôt après.

*Troisième trimestre 1940*

Rina Alsama appela les petites :

– Lia et Martine, venez manger vos pommes cuites.

Pendant que le reste de la table faisait silence autour du poste, les deux enfants suivirent Rina Alsama à la cuisine. Elles aimaient cette pièce chaude où leur grand-mère s'ingéniait à mijoter des heures durant des petits plats malgré les difficultés d'approvisionnement, où elle leur souriait tout en maugréant comme d'habitude debout devant son fourneau.

La bouche encore pleine de compote, Martine demanda : « Ce soir, tu m'emmènes au *glaciacré*? » C'était un mot inventé par Lia pour désigner le festin des fées qui avait lieu la nuit dans une forêt enchantée, auquel Lia se vantait d'être invitée. Les non initiés ne pouvaient y accéder que pendant leur sommeil et si Lia venait les chercher.

– Oui, quand tu seras bien endormie, comme la dernière fois. Et comme tu ne pourras pas t'en souvenir, je te raconterai ce qui s'est passé.

Martine sourit. Après ce dessert, Lia prit rapidement congé. Plus personne ne fit attention à elle, tant les oreilles et les visages étaient tendus vers le poste de radio, et elle rejoignit le cinquième. La fragile petite Martine fut conduite par sa mère dans la chambre à coucher et, en attendant que ses parents la réveillent pour la ramener chez eux, elle ferma ses grands yeux couleur du temps.

Juste au-dessus, Lia contrôlait son cartable, se préparait pour la nuit, glissait une bouillotte d'eau chaude au fond du lit et s'enfonçait avec délices dans les draps, un tome de la collection *Nelson* entre les mains. Elle avait plaisir à tenir un des nombreux volumes de l'œuvre de Dumas, à la reliure coquille d'œuf et aux pages si légères et si bien

*Nice, amère saison*

imprimées. Elle s'arrangea pour que quelques doigts seulement dépassent de la couverture, juste ce qu'il fallait pour garder le livre ouvert. Ainsi tout son corps avait chaud, sauf sa main droite. Monte-Cristo avait enfin retrouvé sa fiancée d'autrefois, devenue la femme de son ancien rival.

– Quel bonheur qu'ils se soient reconnus, se disait-elle.

Elle eut du mal à abandonner le fabuleux héros et à éteindre sa lampe de chevet. Elle laissa cependant Edmond Dantès à ses douloureux souvenirs et à l'accomplissement de sa vengeance.

Ainsi, au quatrième droite comme au cinquième gauche, le sommeil emporta les deux cousines loin de la dureté des temps.

\*\*\*\*\*

Lorsque Lia sortit de chez Mademoiselle Perdrix, le lendemain à trois heures, elle se dépêcha de retourner chez elle. Il pleuvait fort et elle craignait que la boue salisse ses chaussures. À la maison, elle huma une bonne odeur de riz au lait. Elle alla le renifler, se retint difficilement de l'entamer, prit son livre de mathématiques et se plongea dans l'étude des théorèmes récemment expliqués. À vrai dire elle préférait l'algèbre, mais la leçon portait sur la géométrie. Elle attendait Christiane avec impatience.

– C'est bien, chez toi, dit celle-ci lorsqu'elle arriva, en apercevant le salon où dormait Betty. Il y a beaucoup de lumière malgré le mauvais temps, ce n'est pas comme à la boulangerie.

– À Paris, c'était mieux. Ce que je préfère ici c'est mon piano et le pouf mauve.

*Troisième trimestre 1940*

– Joue-moi quelque chose.

– Une autre fois. Je sors de ma leçon et je ne sais pas encore mon nouveau morceau par cœur.

Christiane semblait déçue.

– Si tu veux je t'emmènerai en juin à mon audition. C'est public. Il vaut mieux finir les maths tout de suite. Comme ça on en sera débarrassées. Si nous avons le temps je te jouerai deux mesures tout à l'heure, dit-elle, conciliante.

Elles ouvrirent les cahiers après avoir mangé quelques cuillères de riz sucré.

*Démontrer que la somme des angles d'un triangle est égale à deux angles droits ( $2 \times 90^\circ$ ).*

Elles commencèrent à réfléchir mais bientôt Christiane déclara :

– Je ne peux pas regarder Mademoiselle Christophe quand elle m'interroge ; je perds tous mes moyens.

– Oui, elle est un peu lunatique, mais à moi elle me plaît parce qu'elle parle fort et qu'elle explique bien.

Christiane en convint. Mais elle précisa que les mathématiques l'ennuyaient et qu'elle préférait les cours de sciences naturelles :

– J'aime mieux regarder la planche des coléoptères et fouiller dans la boîte des minéraux.

– Attends, je crois que j'ai trouvé la solution, l'interrompit Lia qui aimait les énigmes posées par les énoncés et continuait à se pencher avec ferveur sur son cahier de brouillon.

Christiane rêvait sur sa page blanche plutôt qu'elle ne réfléchissait, un crayon serré entre ses dents. Son regard se posa sur la fenêtre à travers laquelle elle voyait la pluie tomber sur le terrain de boules en face de la maison et plus loin sur les tourelles de l'église russe.

*Nice, amère saison*

– Chez toi, c'est clair même quand il pleut, insista Christiane. À la boulangerie j'ai juste un petit coin pour dormir, il fait toujours sombre et en plus le tramway ne passe pas loin et il est très bruyant.

– Maman dit qu'on campe dans cet appartement jusqu'à la fin de la guerre. Moi, je regrette Paris. Là-bas j'avais tous mes livres et un vrai tableau noir. Paris est immense et j'aime bien le métro. On peut aller très vite d'un côté à l'autre de la ville, c'est très amusant. Entre deux stations, il est écrit *Dubo-Dubon-Dubonnet*, et moi je m'amusais à compter combien de fois apparaissaient ces inscriptions ! C'était difficile parce que les trains roulaient vite... Attends, je crois que j'ai trouvé.

Lia expliqua le problème à Christiane. Elles recopièrent chacune sur une feuille double la démonstration.

– Il paraît que Madame Bergeret, lorsqu'on est plus avancées, fait apprendre des morceaux de version latine par cœur, dit Lia. C'est stupide, le latin est une langue morte. Personne ne la parle plus. Mon grand-père, quand il était au lycée, faisait des dissertations en latin. Il en est encore très fier. De son temps, les élèves commençaient à écrire en latin dans la classe de rhétorique.

– Alors il t'aidera, lança Christiane qui voyait toujours le côté pratique des situations.

– Je préférerais faire neuf heures de musique.

– Ou de dessin, dit Christiane.

– Ah non, pas de dessin. J'en ai assez de croquer des pichets et des chaises. Ça non plus ça ne sert à rien !

– Mais puisque c'est toujours toi qu'on choisit pour être assise sur la chaise.

– Ça aussi c'est fatigant, être modèle implique de ne pas bouger.

*Troisième trimestre 1940*

– Oh, déjà six heures et demie. Il faut que je rentre.

– Je vais t'accompagner jusqu'à l'arrêt du tram.

Elles descendirent toutes deux. Dans la rue elles croisaient surtout des femmes et des vieillards. Peu de jeunes gens. Où étaient-ils ? Tués, prisonniers ? Les hôteliers se plaignaient de ne plus avoir de clientèle et songeaient avec regret aux fastes d'antan.

La nuit était tombée. Christiane sortit de sa poche une pastille phosphorescente qu'elle accrocha à son manteau. Il était recommandé d'épingler ce petit cercle lumineux pour ne pas heurter les passants quand il faisait tout à fait sombre, ce qui arrivait lorsque les devantures des magasins étaient fermées. Les fenêtres des maisons étaient généralement bien calfeutrées et ne laissaient passer aucun raï de lumière.

– Pourquoi tu mets ça ? Il y a encore plein de gens et on les distingue bien, objecta Lia.

– Quand j'arriverai à la boulangerie, il fera tout à fait nuit et je dois traverser des rues assez désertes, je préfère qu'on me voie de loin.

En fait Christiane était contente d'arborer ce disque qu'elle portait comme un bijou.

– J'aimerais bien avoir un rond comme celui-ci ; où l'as-tu acheté ?

– C'est une publicité que j'ai trouvée dans un envoi de farine chocolatée pour petit-déjeuner. J'essayerai d'en obtenir un pour toi. Dans les grands magasins ils en vendent aussi.

Lia remercia et, comme le tram arrivait, elle salua sa compagne et s'éloigna.

Elle réfléchissait : bien sûr Christiane n'était pas aussi vive ni aussi jolie que Suzon Weller, mais du moins était-elle plus disponible.

*Nice, amère saison*

Qu'est-ce que dirait Suzon si elle la voyait toujours avec Christiane ? Est-ce qu'elle lui garderait son amitié ? Suzon et Lia riaient si bien ensemble. Christiane considérait la vie gravement ; il était difficile avec elle d'oublier la sombre époque. Avec la flamboyante Suzon, Lia pouvait inventer des jeux comme les *com'improv* ainsi qu'elles avaient nommé les comédies improvisées qu'elles inventaient. Oh, celles-ci n'avaient rien à voir avec les personnages traditionnels de la *Commedia dell'arte* que toutes deux ignoraient, mais elles établissaient la trame de leur histoire et elles brodaient sur le canevas. Lorsque le voisin de Suzon, un garçon de douze ans, malingre, un comte russe, disait-il, se joignait à elles, il était chargé de jouer tous les rôles masculins mais Lia et Suzon se mettaient en colère contre lui car il était peu inventif et il ne croyait pas assez en ce qu'il racontait. Il riait alors d'un air agaçant et elles le priaient de retourner chez lui. Mais jouer à deux était difficile. Il fallait chaque fois annoncer quel personnage elles défendaient.

Pour faire une bonne *com'improv* il vaut mieux être trois, au moins trois, se disaient-elles. Lia se demandait si elle pourrait intégrer Christiane à leur jeu. Celle-ci saurait-elle imaginer des histoires ? En fait les intrigues se renouvelaient peu. Elles étaient des princesses en exil, ou des gouvernantes jalouses de leur maîtresse ; elles se disputaient le même prince, ou le même duc, mais la *com'improv*s'arrêtait le plus souvent au bout d'une heure faute de nouveaux participants. Christiane aurait pu jouer le Prince ou une gouvernante. Suzon, qui avait appris quelques mots de russe, brillait lorsqu'il s'agissait de passer une frontière. Lia admirait ses phrases chantantes et l'éclat de ses yeux lorsqu'elle les prononçait. Et comme

*Troisième trimestre 1940*

elle n'en comprenait pas le sens, elle se mettait à rire. Suzon se fâchait :

– Tu casses le jeu, tu casses le jeu, criait-elle, et elle menaçait de quitter la partie. Lia reprenait aussitôt son sérieux (elle était alors un douanier) et elle laissait immédiatement passer la « princesse » exilée.

Suzon allait aussi au lycée mais elle était dans une autre section. Le matin elle faisait souvent le trajet avec Lia et elle lui avait raconté l'histoire de sa famille. Son père, un médecin, s'était suicidé quand les Allemands étaient entrés en France. Il s'était pendu dans leur maison de Paris. Lia n'avait jamais questionné Suzon sur les raisons de ce suicide mais elle s'étonnait toujours que son amie raconte cet épisode avec autant de détachement, comme si cette tragédie ne l'avait pas concernée. Elles feuilletaient parfois avec respect, horreur et stupéfaction, le gros livre d'anatomie rapatrié dans la villa de l'avenue Gay où Suzon et sa mère s'étaient réfugiées auprès des grands-parents maternels. Toucher ces livres qui avaient appartenu à un homme disparu troublait Lia. La mère de Suzon était une grande femme d'une quarantaine d'années aux yeux bleus et à la peau très blanche. Ses épreuves l'avaient rendue très dure. Pour gagner sa vie elle avait transformé le sous-sol de la villa en atelier et avec quelques ouvrières payées à l'heure elle peignait des chimères ou des fleurs sur des boutons en bois qu'elle vendait aux mercières et aux couturiers. Betty s'y rendait quelquefois pour se faire un peu d'argent de poche, Madame Weller l'accueillait avec amabilité et Betty s'étonnait qu'elle fût si sèche avec ses autres employées, en général de vieilles Russes solitaires et désargentées qui trouvaient là le moyen de ne pas mourir totalement de faim.

*Nice, amère saison*

« La prochaine fois j'inviterai aussi Suzon, se promet Lia. Elle semble toujours gaie mais peut-être au fond d'elle-même n'est-elle pas aussi joyeuse qu'elle le paraît. »  
Et elle franchit le portail de sa maison.

IV  
**Décembre 1940 – Janvier 1941**  
*« Maréchal, nous voilà... »*

Maintenant la guerre se poursuivait dans des zones qui paraissaient très lointaines à Christiane, comme l'Abyssinie et la Libye. Plus menaçants parce que plus proches, il y avait les bombardements qu'échangeaient Allemands et Anglais sur leurs villes respectives et dont les journaux rendaient compte en une funèbre litanie.

À Nice les hôtels présentaient des terrasses mornes et avaient clos leurs persiennes. Les jardins publics et privés, autrefois éclatants de fleurs, avaient été transformés en potagers. Les portraits du Maréchal se rencontraient partout et dans toutes les dimensions : képi galonné et sourire paternel. Dans sa majorité la population se soumettait peureusement avec l'espoir d'échapper au pire. « C'est notre sauveur », affirmait Célestine, la vendeuse, en hochant gravement la tête. Elle ne faisait que répéter une opinion qui était celle de son mari et de sa patronne, comme de la plupart des Niçois. D'ailleurs ne faisait-on

*Nice, amère saison*

pas chanter aux groupes d'enfants qu'on emmenait se promener en rangs par deux :

« *Maréchal, nous voilà*

*Devant toi le sauveur de la France... »*

Malgré ce calme apparent les mesures règlementant l'occultation des lumières avaient été renforcées depuis l'automne. À la boulangerie il avait fallu réduire au minimum l'éclairage des vitrines et de la boutique. Les lampes des réverbères avaient été recouvertes d'abat-jour enveloppants. Aussi, le soir, la ville semblait-elle peuplée de fantômes.

Ensuite, les pluies torrentielles de novembre avaient encore assombri le paysage. Le ciel avait paru se ruer sur les toits. L'eau débordait, rejaillissait de partout, envahissait la chaussée. Un morceau de trottoir avait été emporté sur la Promenade, à l'embouchure du Paillon. Les rues des quartiers nord avaient été recouvertes par de la boue et des pierres arrachées aux collines sur une hauteur de plus d'un mètre.

En dépit de cette gadoue jaune qui collait aux pieds, Christiane gardait un chaud souvenir de l'après-midi passé chez Lia à faire des maths. Madame Bihal souriait généreusement. Ses joues rondes se creusaient de fossettes et elle embaumait l'eau de Cologne. Le grand-père était arrivé et s'était incliné devant Christiane comme devant une dame : « Joseph Alsama ». Un Monsieur avec une cravate, des cheveux blancs soigneusement disposés et une voix de velours. Il avait demandé à Christiane si elle pratiquait un jeu de société. Betty, la sœur de Lia, était passée en coup de vent : élégante et fine, elle avait l'air moulée dans une robe-chemisier. Tout semblait léger, vif et gai dans cet appartement.

Décembre 1940 – Janvier 1941

L'idée qu'elle allait retrouver Lia et que celle-ci aurait sans doute une anecdote amusante à lui raconter ajoutait, pour Christiane, une note joyeuse au fait de rejoindre chaque matin la *sixième trois*. Les deux principaux corps de bâtiments qui constituaient le lycée encadraient en oblique l'entrée des professeurs, comme les ailes rejetées en arrière d'un grand oiseau. Des fenêtres opaques s'y alignaient sévèrement. Cependant, une certaine douceur s'associait aux pierres grises, aux galeries qui entouraient la cour à la manière d'un cloître et aux couloirs tarabiscotés de *la villa*, ancienne demeure qui avait été intégrée dans le Lycée de jeunes filles.

Christiane s'était distinguée lorsqu'elle avait été nommée *sous-chef de classe* par le conseil des professeurs, sans doute grâce à ses bonnes notes et à son air sérieux. Elle conservait une certaine amertume à cause des moqueries dont elle avait été l'objet de la part d'Armande Flirey et de Colette Grinda. Mais elle était reconnaissante à Lia d'avoir pris son parti. *La chef* de classe en titre, Odile Matra, arrivait souvent en retard et Christiane la remplaçait. Le fait de veiller sur la feuille de présence et la feuille de notes, et de transporter de salle en salle le carton où elles étaient glissées, lui donnait de l'importance. Même la Surveillante générale, Madame Lecorre, la connaissait. En effet tous les matins les chefs ou sous-chefs de classe devaient aller chercher ces feuilles dans son bureau. Elle avait remarqué que Christiane venait de La Jagaude, hameau rattaché au Fourquet, or sa famille possédait une maison dans la commune et elle avait interrogé cette élève émigrée de son village sur ses parents et sur sa vie à Nice. Depuis cette conversation, lorsque Christiane inclinait la tête pour saluer Madame Lecorre

*Nice, amère saison*

celle-ci laissait tomber de ses lèvres : « Bonjour, Mademoiselle Rolland » d'un air fatigué et doux.

Les compositions du premier trimestre occupèrent une bonne partie de décembre. Les vacances de Noël commencèrent le 21, un samedi. Dans l'après-midi Henri Rolland vint chercher sa fille à la boulangerie. Christiane le guettait depuis le magasin mais elle ne le vit pas arriver : il était entré, avec la mule et la carriole, par le porche de la rue Dilliès. Des écuries bordaient autrefois la cour mal pavée. Des garages et des entrepôts les avaient remplacées mais on y trouvait encore les anneaux auxquels on accrochait les attelages et Rolland y attacha la mule.

En octobre les agriculteurs avaient dû déclarer à la mairie tous les animaux d'élevage, depuis les chevaux jusqu'aux poulets. La plupart des prix étaient fixés par la préfecture et les marchés surveillés de près. Les Rolland vendaient cependant une partie de leurs récoltes à Scipion et aux personnes de connaissance, souvent des Niçois qui venaient s'approvisionner à bicyclette malgré la rude montée du col de Bast. Ils envoyaient régulièrement des colis de conserves à François, le frère d'Henri, prisonnier en Allemagne, dont on avait enfin des nouvelles depuis septembre : il se trouvait en Bade-Würtemberg dans un camp.

Le dimanche matin, Christiane dormit jusqu'au début de l'après-midi. Rugueux et rassurants, les draps sentaient le savon de ménage. C'est Dédé, son jeune frère, qui vint la sortir du lit en lui tirant les cheveux.

Dehors ! Les jours étaient courts, le dimanche touchait à sa fin et Christiane avait manqué la messe. Elle courut jusque chez Louissette, dans le quartier des vignes, et malgré le froid elles restèrent à bavarder sous la tonnelle qui avait

Décembre 1940 – Janvier 1941

perdu ses feuilles. Louissette, toujours avec Madame Blanchard, faisait maintenant partie des *fins d'études* dans la classe unique de l'école. Son programme était bien différent de celui du lycée et ne comportait ni anglais ni latin. Christiane essaya de décrire Madame Bergeret, la cloche qui rythmait les heures, la Pieuvre, et eut l'impression d'appartenir maintenant à un monde que Louissette, qui ouvrait des yeux admiratifs, ne pouvait comprendre.

La messe de minuit avait été supprimée à cause des difficultés de circulation. La famille Rolland se rendit donc à la grand-messe du 25 décembre. L'église du Fourquet, vaste, baroque, ornée d'angelots dorés, avait été décorée de fleurs blanches. Dans son prêche, le curé déclara que la devise du Maréchal, « Travail, famille, patrie » s'inspirait de « l'esprit de Noël ». Il recommanda de prier pour les prisonniers, les réfugiés, tous ceux qui souffraient, et souligna combien les habitants du Fourquet avaient de la chance, la région ayant été épargnée par les combats. Les paroles tombaient sur des nuques inclinées, des visages résignés. Christiane promit intérieurement de devenir meilleure. D'ailleurs, il le fallait car au printemps elle ferait sa première communion.

Les grands-parents Gramiglia étaient arrivés la veille. Avant le repas on donna aux enfants leurs cadeaux. Christiane reçut un album pour y coller des fleurs séchées, un pull-over à rayures tricoté avec de la laine de récupération et *Les malheurs de Sophie* par la comtesse de Ségur. C'est Charlotte Rolland qui avait choisi le livre. Des dessins à l'imitation de gravures anciennes illustraient le récit, représentant des fillettes en robes longues et gonflées par des jupons et des garçonnetts en costumes marins avec des canotiers. « Un livre pour gosse de dix ans », pensa

*Nice, amère saison*

Christiane qui allait en avoir douze en avril. Elle remercia ses parents sans montrer sa déception mais en rangeant le livre dans l'armoire de sa chambre elle le feuilleta encore d'un air songeur : on ne s'apercevait donc pas qu'elle avait grandi, qu'elle aidait au magasin chez les Tosella, qu'elle devenait une jeune fille ?

Elle reprit le car dès le matin du vingt-huit. Les recettes de Noël, faute de marchandises, n'avaient pas été brillantes : défense de produire et de vendre des brioches, interdiction d'utiliser du blé pour la pâtisserie. Malgré ses sourires aux clients, Madame Tosella, Christiane le devina à sa mine, était mécontente. Cependant la boulangère avait reçu de la confiserie à la pâte d'amandes et son mari avait fabriqué des sortes de macarons et des gourmandises au sucre de raisin. Aussi elle avait besoin de « sa pensionnaire » pour l'aider à garnir les plateaux. De plus, à chaque fin de mois il fallait coller les tickets de pain sur de grandes feuilles à remettre aux services du Ravitaillement qui délivreraient de la farine en quantité équivalente à celle du pain vendu. C'était une tâche fastidieuse : il s'agissait d'attraper les tickets, de très petit format, avec des doigts qui s'engluaient vite de colle et de les fixer aux emplacements prévus afin que les employés du Ravitaillement puissent les contrôler rapidement.

Pour ses étrennes Christiane reçut une pièce de dix francs à l'effigie du Maréchal, de celles qui venaient d'être frappées. Comme elle voulait acheter un sac de macarons pour les offrir à Lia, Gabrielle Tosella lui en fit cadeau : « Ça va, tu nous as donné un bon coup de main », reconnut-elle.

Christiane n'attendit pas la rentrée. Elle se rendit chez les Bihal et, sans rien dire, lorsque la porte s'ouvrit, tendit le sac de macarons à Lia. « Qu'est-ce que c'est ? » s'écria

Décembre 1940 – Janvier 1941

celle-ci en découvrant les friandises, avec une expression de joie émerveillée. « Ah, mais moi aussi j'ai un cadeau pour toi ! » Un peu plus tard, après avoir goûté aux macarons et mis le reste de côté « pour Betty, bonne-maman, bon-papa et mes parents », Lia offrit à Christiane un napperon de batiste qu'elle avait brodé avec les initiales *C.R.* « Lorsque tu seras mariée et que tu serviras le thé à tes invités, commenta-t-elle, tu penseras à moi. »

Elles se réfugièrent dans le cosy corner de la chambre de Betty, alors absente. Le coude sur le couvre-lit et la tête appuyée sur sa main, Lia se confiait : elle aurait bien aimé suivre des cours de danse classique mais son père avait répondu que c'était trop cher et pas indispensable. Elle parlait en baissant les paupières, comme si elle conservait pour elle-même une réflexion intime.

– Et toi, interrogea-t-elle soudain sur un ton plus vif, de quoi est-ce que tu as envie ?

– J'aimerais bien aller au cinéma, avoua Christiane. Ma mère nous a emmenés voir *Blanche Neige et les sept Nains*, Dédé et moi, mais c'est vraiment pour les gosses.

– Tu sais, coupa Lia, on joue *Le Prince et le Pauvre* avec Errol Flynn. On pourrait demander à bonne-maman de nous accompagner, un jeudi ?

– Oui, si je réussis à terminer les devoirs, répondit Christiane.

Elle avait un an de plus que sa compagne, ce qui lui donnait le sentiment d'être beaucoup plus vieille et d'avoir à assumer plus de responsabilités.

Les fêtes de fin d'année amenèrent un afflux de clients car du sucre et de la farine avaient été débloqués. Christiane retourna au lycée fatiguée et elle devait cacher ses bâillements pendant le cours de Mademoiselle

*Nice, amère saison*

Christophe. Un jour elle s'endormit, les bras croisés sur sa table et le front posé dessus, durant l'heure de permanence qui suivait le déjeuner ; Olivia Ozel dut la réveiller. Olivia fréquentait de nouveau la cantine, sans donner d'explications sur son absence momentanée, et elle avait repris l'air serein d'un sphinx détaché des contingences terrestres.

Depuis le mois de décembre Christiane suivait les cours de catéchisme pour se préparer à la communion solennelle qui aurait lieu au printemps. Les séances se tenaient à l'église Saint Jean-Baptiste, qu'on appelait aussi l'église du Vœu car elle avait été édifiée à la suite d'un vœu prononcé par les Niçois lors d'une épidémie de choléra en 1832. Dans une salle de réunion ou même, lorsque cette salle était occupée, dans le chœur faiblement éclairé, l'abbé Delmas, qui était l'aumônier du lycée, recevait alternativement garçons et filles. La soutane noire ajoutait à sa haute stature et à son air fier. Il commentait les Dix Commandements d'une voix grave en terminant ses phrases sur une intonation de tristesse.

Un matin au lycée, alors qu'elle était arrivée au bureau de Madame Lecorre un peu plus tôt que d'habitude, elle trouva la Surveillante générale en train de ranger des papiers dans un cartable avec des gestes rapides et nerveux. Au salut de Christiane elle répondit, sans la regarder :

– C'est le dernier jour que vous me voyez ici, Mademoiselle Rolland. Je m'en vais.

– Ah !

Christiane, ne sachant que dire, s'en fut chercher dans un casier le carton abritant les feuilles de notes.

Madame Lecorre se tourna vers le mur, décrocha une gravure qui représentait une rue du Vieux Nice au siècle

Décembre 1940 – Janvier 1941

précédent et la glissa dans le cartable en déclarant d'une voix tendue :

– Ça c'est à moi, je l'emmène.

Puis, comme Christiane, désorientée, la considérait, elle ajouta :

– Je regretterai les élèves, mais il paraît qu'ici je suis indésirable.

Elle pinça les lèvres et plissa le front. Christiane avait l'impression que la Surveillante générale s'adressait non pas à elle mais à une assistance qui se serait trouvée à l'extérieur. À cet instant, deux coups sur la porte furent suivis par l'entrée d'un chef de classe qui s'annonça bruyamment : « La quatrième A2 ! »

Madame Lecorre lui fit signe de prendre son carton et conclut :

– Adieu, Mesdemoiselles.

Puis elle leur tourna le dos. Christiane sortit du bureau avec l'autre élève et celle-ci la poussa du coude :

– Qu'est-ce qu'elle a, la *Surgé*? Pourquoi elle nous a dit adieu ?

D'autres chefs de classe se présentaient.

– Je n'en sais rien, souffla Christiane.

Lorsqu'elle retrouva Lia, au moment d'entrer dans la cour elle lui murmura : – Madame Lecorre m'a dit qu'elle quittait le lycée.

– Pourquoi ? s'étonna Lia.

Leurs conjectures les empêchèrent de s'intéresser autant qu'il l'aurait fallu aux affluents de la Loire. Mais elles ne partagèrent pas le secret avec les autres élèves, dans l'attente de nouvelles plus précises. La journée se poursuivit sans événement remarquable. Elle se terminait par une heure de sciences naturelles et le professeur,

*Nice, amère saison*

Madame Izor, confia à Christiane et à Olivia Ozel la mission d'aller chercher « la planche des coléoptères ». Madame Izor était célèbre au lycée pour les dessins grandioses par lesquels elle représentait végétaux, animaux et organes humains. Roulés autour d'un long bâton, on les transportait à deux, on les accrochait au mur en montant sur des chaises et Madame Izor les faisait se déployer d'un geste solennel. Pour ladite mission Christiane et Olivia avaient donc été choisies à cause de leur haute taille.

Elles devaient demander à la concierge, Madame Olivari, de les accompagner jusqu'à la *Réserve de sciences naturelles*, mais lorsqu'elles se présentèrent à la loge Monsieur Olivari leur indiqua que, justement, son épouse se trouvait là-bas.

La porte de la *Réserve* était entrouverte. La voix de la Pieuvre parvenait de l'intérieur. Elles hésitèrent à entrer.

– Non, personne ne sait si elle est franc-maçonne.

Les paroles de Mademoiselle Simain résonnaient clairement. En revanche, il n'était pas possible de déchiffrer les murmures de Madame Olivari. Puis, la Pieuvre reprit :

– Ah, si son nom de jeune fille est Steinberg... Steinberg, épouse Lecorre, tout s'explique.

Sur cette phrase, la porte s'ouvrit. Christiane et Olivia durent faire face à la surveillante. Celle-ci fronça ses terribles sourcils et considéra les intruses d'un air menaçant tout en vérifiant le nom de la classe inscrit sur leur blouse :

– Qu'est-ce que vous faites là ?

– Nous venons chercher une planche, répondit Christiane.

– C'est Madame Izor qui nous envoie, ajouta Olivia

Décembre 1940 – Janvier 1941

qui avait compris qu'il fallait se réfugier derrière l'autorité d'un professeur.

– Quand on se présente quelque part on commence par prévenir les personnes qui se trouvent à l'intérieur, proféra la Pieuvre. Vous noterez cela dans votre tête ?

– Oui.

– Oui qui ?

– Oui, Madame, répondirent-elles en chœur.

– *Mademoiselle*, corrigea la Pieuvre avec irritation. Je suis Mademoiselle Simain ! Vous ne me connaissez pas ? Vous vous appelez comment ? Je vais vérifier auprès de Madame Izor si vous ne racontez pas d'histoires.

Après avoir énoncé leur nom et vu la surveillante s'éloigner, Christiane et Olivia pénétrèrent dans la *Réserve* où Madame Olivari s'affairait. La planche des coléoptères était roulée, avec d'autres, dans une sorte de coffre. Olivia et Christiane saisirent chacune une extrémité du bâton.

– Attention à ce que vous faites, hein ? Surtout, ramenez ça à la fin du cours, recommanda la concierge.

Les deux filles, soucieuses d'apporter le plus vite possible la planche à Madame Izor, ne perdirent pas de temps à commenter les paroles de la Pieuvre. Ce fut seulement au moment de la sortie que Christiane répéta à Lia ce qu'elle avait entendu. Sa compagne l'écouta mais, se désintéressant apparemment de l'anecdote, ne fit aucun commentaire.

– Qu'est-ce que ça veut dire, "tout s'explique" ? insista Christiane.

Lia enfilait son manteau avec une expression maussade, fermée.

– Je n'en sais rien, répondit-elle. De toute façon, il vaut mieux ne pas parler de cette histoire.

Elle ajouta qu'elle était pressée et s'éloigna rapidement

*Nice, amère saison*

au lieu de faire comme d'habitude un bout de chemin avec Christiane.

Le lendemain, dans le bureau de Madame Lecorre la table avait été débarrassée. Une surveillante contrôlait les chefs de classe qui venaient chercher les cartons. Au cours de la matinée le bruit se répandit que Madame Lecorre quittait le lycée, ayant été nommée ailleurs. Christiane attendit l'heure de la cantine pour pouvoir en parler avec Olivia :

- Tu as compris pourquoi la Pieuvre a dit "tout s'explique" ?

- Eh bien, Madame Lecorre s'appelle Steinberg. C'est un nom juif.

Olivia précisait tranquillement, comme une évidence.

- Et alors ? fit Christiane.

- Les juifs n'ont plus le droit de travailler dans les écoles, les administrations et d'autres métiers.

- Mais pourquoi ?

- C'est le gouvernement qui l'a décidé. Tu ne le savais pas ?

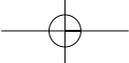
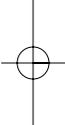
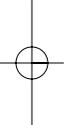
Non, Christiane ne le savait pas. Dans la Bible et les Évangiles il était question des Juifs, mais cela semblait une histoire si ancienne, comme celle des Égyptiens, Grecs et Romains, sans rapport avec l'administration française. C'était depuis son arrivée à Nice qu'elle entendait parler des *israélites* (ou des « youpins », terme employé par Monsieur Hector) comme de personnes vivant au vingtième siècle ; tantôt on les critiquait, tantôt on les plaignait. Un soir à la boulangerie Jeannot avait raconté que des vitrines de « magasins juifs » avaient été brisées. Il en paraissait satisfait, il avait même plaisanté à ce sujet. Une autre fois, alors qu'elle passait devant le local du Parti

*Décembre 1940 – Janvier 1941*

Populaire Français, Christiane avait remarqué, parmi les placards ornés de tricolore, une affiche représentant un personnage inquiétant : sous un chapeau melon noir destiné sans doute à dissimuler son visage mais qui laissait passer un nez crochu, l'homme présentait une expression sournoise et sinistre ; il était entouré des drapeaux anglais et américains sur sa droite, soviétique sur sa gauche, et l'affiche invitait à constater « Derrière eux, le Juif ! »

Pourquoi ces gens-là portaient-ils des noms spéciaux ? Pourquoi Madame Lecorre ne pouvait-elle plus être Surveillante générale parce qu'elle s'appelait aussi Steinberg ?

Un mélange confus de regret, puisqu'elle ne verrait plus le sourire bienveillant de Madame Lecorre, et d'incompréhension devant des événements inexplicables, habita Christiane toute la soirée. L'univers simple, rythmé par les saisons, où elle avait été élevée, la guerre l'avait bousculé. Puis le lycée et surtout la boulangerie, toutes ces personnes anxieuses qui emportaient un pain comme un trésor, les cocos que la police avait arrêtés, les murmures, les regards circonspects et maintenant la situation étrange des juifs, faisaient pressentir à Christiane un monde oblique et dangereux. Elle tenta de se rassurer en s'appuyant sur des éléments concrets : l'important, se dit-elle, c'était d'obtenir de bonnes notes pour que sa bourse soit renouvelée l'année suivante. Les disputes politiques, les affrontements guerriers étaient l'affaire des adultes.



V  
**Février - Avril 1941**  
*Jeanne d'Arc*

Ce lundi matin de février 1941 il continuait à faire très froid. Lia grelottait dans la rue en se rendant au lycée. Pourtant Madame Bihal qui était très habile de ses mains avait coupé un nouveau manteau à sa fille dans une couverture de lit en laine blanche qu'elle avait fait teindre au préalable en bleu marine. Elle avait eu soin d'installer une ouatine posée entre le tissu et la doublure, mais la ouatine ne couvrait que la poitrine et le dos. Un caleçon long, usé, en laine, qui avait appartenu à Monsieur Bihal, en avait tenu lieu. De plus le manteau "chassait" comme disaient les couturières. Madame Bihal n'avait pas su rectifier ce défaut. Elle avait eu beau reprendre le manteau à la hauteur des épaules, il s'ouvrait lorsque Lia marchait. À quoi avaient donc servi les interminables poses d'essayage, se demandait Lia. Madame Bihal avait réussi le col *Claudine* du modèle, sa fierté. Le vêtement comportait deux ouvertures de chaque côté de la taille,

*Nice, amère saison*

d'où sortaient, en guise de ceinture, deux pans de même tissu : ainsi le manteau était serré dans le dos puisque Lia devait nouer la ceinture par derrière, mais il demeurait libre devant. C'est par là et par les manches dépourvues de ouatine que le vent maintenant s'engouffrait.

À sept heures de la matinée, Lia frissonnait dans son manteau neuf alors que le jour commençait à peine à se lever. Elle descendait le boulevard Gambetta en maugréant intérieurement contre une décision du ministre qui la privait d'un quart d'heure de sommeil. En effet, ce jour-là il fallait se rendre plus tôt que d'habitude au lycée pour la première cérémonie solennelle du *Salut au drapeau*. Toute l'école avait répété *La Marseillaise* car il fallait la chanter tandis que la bannière s'élevait. Cinq mauvaises notes à qui arriverait en retard. Lia trottinait en répétant dans sa tête les paroles des couplets choisis pour la circonstance. Le premier, « *Allons enfants de la patrie* », avait été éliminé car il pouvait représenter un chant de révolte contre l'occupant avec les paroles : « *Entendez-vous dans nos campagnes mugir ces féroces soldats* » et, de là, exhorter les populations à résister. Celui choisi par les autorités était le couplet dit *des enfants* :

« *Nous entrerons dans la carrière  
Quand nos aînés n'y seront plus.* »

Lia fredonnait machinalement, rêvant sur le mot *carrière* qu'elle voyait comme une grande étendue de pierres dans la montagne...

On chantait ensuite le couplet qui commençait par « *Amour sacré de la patrie* » ; Lia le préférait au précédent parce qu'on le chantait *piano*.

À son arrivée au lycée, on la pria de se mettre en rang dans sa classe. Toutes les élèves devaient entourer à bonne

*Février - Avril 1941*

distance le mât le long duquel le drapeau s'élèverait. C'était une élève méritante du deuxième cycle qui était chargée de faire coulisser la corde. De nombreuses personnes extérieures à l'établissement étaient présentes ; des hommes avec un béret sur la tête et plein de décorations sur la poitrine se tenaient près de la directrice, sur une estrade, non loin du drapeau, et écoutaient les couplets, raides comme des piquets. L'un d'eux, d'une voix grave et lentement, s'adressa aux lycéennes rassemblées en leur souhaitant de bien travailler car il était important pour la France que les jeunes Françaises et les jeunes Français se sentent concernés par l'avenir de leur patrie. Il rappela qu'au même moment dans toutes les écoles de France la même cérémonie se déroulait, ce qui devait renforcer la solennité de l'événement. Après le discours, les élèves sur un coup de sifflet devaient se rendre en suivant les rangs dans leur classe. Par chance l'affaire s'arrêtait là car il faisait froid. Il avait bien été question de chanter la rengaine à la gloire du vieillard vichyssois : « Maréchal, nous voilà, tu nous as redonné l'espéran-an-ce », mais on y avait renoncé, fort heureusement car le port de voix effectué sur les syllabes *an-an-ces* exaspérait Lia qui se faisait une haute idée du phrasé musical. Elle ne pouvait s'empêcher de trouver la mélodie vulgaire, tout à fait conforme à l'idée qu'elle se faisait des nouveaux maîtres de la France. Sa grande sœur lui avait raconté qu'en 1914 les soldats allemands avaient été capables de séparer les enfants de leurs parents, c'est pourquoi elle les craignait tout en refusant de croire qu'une telle barbarie fût possible.

Les élèves entraient maintenant dans les salles. On déposait le manteau au vestiaire. Le cours d'anglais était situé au rez-de-chaussée ce jour-là. Ces salles du bas qui

*Nice, amère saison*

s'ouvraient sur la galerie étaient les moins bien chauffées ; de plus le lycée n'avait pas encore reçu le charbon auquel il avait droit et le chauffage avait été mis en veilleuse. C'est pourquoi Madame Murol, le professeur d'anglais, avant de commencer la leçon faisait faire à ses élèves un peu de gymnastique. Elles devaient marcher autour de la classe en levant les bras et en les abaissant jusqu'au sol pour se réchauffer à chaque « hop, hop, hop » lancé par le professeur. Une fois assises, les anglicistes en herbe avaient le droit de garder leur manteau mais ce n'était pas commode pour écrire. Les doigts glacés et engourdis promettaient des pâtés plus nombreux que d'habitude car la plume leur échappait malgré les sages précautions de Sylvie Murol. Lia ouvrit son livre d'anglais *Carpentier et Fialip* acheté d'occasion et parsemé de dessins exécutés par l'ancien possesseur du manuel. Lia fut interrogée. Elle devait réciter une poésie :

« *Oh, Timothy Tim*  
*Has ten pink toes...* »

L'histoire des doigts de pied de Timothy Tim qui le suivaient partout enthousiasmait peu Lia, cependant le rythme et la naïveté du poème ne lui déplaisaient pas et elle avait bien retenu les quatrains. Elle eut une bonne note. Bientôt son attention fut attirée par l'arrivée de Nicole Violet qui, en raison de ses activités artistiques avait le droit, certains jours, d'arriver en retard. Lia, admirative, la contemplait. Elle se souvenait de la prestation de Nicole au cours de gymnastique. Elle la regarda s'asseoir. Nicole se tenait toujours très droite et ne manquait jamais de relever ses cheveux blonds et fins en un chignon qu'elle défaisait et recomposait avec une rapidité surprenante plusieurs fois durant les cours. De petites boucles retombaient sur son

*Février - Avril 1941*

front, destinées à encadrer un visage grave, orné de deux émeraudes qu'on aurait dit liquides. C'était l'image qui venait à l'esprit de Lia lorsqu'elle croisait le regard de Nicole humecté de larmes. Cette élève affichait une certaine assurance, se mêlait peu aux autres et du reste avait deux ans de plus que la plupart de ses camarades. Madame Murol lui demanda en anglais la cause de son retard et elle répondit, d'abord en anglais puis en français, d'une voix hésitante, que la veille elle avait répété *Casse-Noisette* jusqu'à huit heures du soir et qu'elle s'était couchée tard. Madame Murol traduisit toute l'explication en anglais. Mais Lia était surtout intéressée par les gestes de Nicole, qui en se rendant à sa place apportait à ses moindres mouvements la grâce que lui conférait son apprentissage de la danse.

Après le cours d'anglais on devait changer de classe pour retrouver Madame Bergeret. Ce jour-là, on avait une heure de latin et deux heures de français. Madame Bergeret, Arlette de son prénom, arriva. L'ensemble des élèves la saluèrent en se levant, sauf une grande brune qui daigna à peine se soulever. « Vous êtes fatiguée, Mademoiselle Ozel ? » lui demanda Madame Bergeret.

– Non, Madame.

– Eh bien alors ayez la politesse de vous lever quand un de vos professeurs arrive.

Olivia Ozel se releva aussitôt en faisant une grimace qui, heureusement pour elle, passa inaperçue.

Madame Arlette Bergeret tenait à se faire respecter. Pas très grande et grassouillette, avec son accent méridional elle avait une allure bon enfant qui n'incitait pas ses élèves à la craindre. Ce jour-là elle portait sa robe en crêpe noir, la préférée de Lia pour qui ce vêtement était l'occasion

*Nice, amère saison*

d'un jeu durant le cours de latin qui l'ennuyait fort : elle s'efforçait d'en compter les boutons. La tenue comportait en effet une large ceinture terminée par une boucle carrée garnie de petits boutons ronds. Et ils étaient malins ces petits boutons, ils ne se laissaient jamais compter jusqu'au bout ! Ils disparaissaient dans un repli de l'estomac de Madame Bergeret. tandis qu'elle marchait dans les rangs, entre les tables, ou qu'elle se tournait à droite ou à gauche. Lia n'arrivait jamais à en compter plus de trente-quatre, même en allant très vite, alors que, alignés par huit dans le sens horizontal et par six dans le sens vertical, il devait y en avoir au moins quarante-huit. Elle regardait sa montre et ne cessait de s'étonner : comment se faisait-il que les heures de latin soient si longues et que les heures de français passent si rapidement ? C'était pourtant la même cloche, la même sonnerie qui marquait les heures. Cela lui rappelait le dimanche après-midi où ses parents l'avaient emmenée écouter la *Septième* de Beethoven au théâtre du casino de Monte-Carlo. On lui avait dit qu'elle allait découvrir une grande œuvre et un grand chef, mais elle avait trouvé cette symphonie, qu'elle entendait pour la première fois, un peu longue (elle n'osa jamais l'avouer) et durant le troisième mouvement elle s'était amusée à compter et recompter les musiciens de l'orchestre.

La sonnerie de la cloche l'arracha à ses calculs. À l'interclasse, les petits boutons allaient être dissimulés sous un manteau que Madame Bergeret enfilait pour sortir un moment avant d'attaquer les deux heures de français. Ce jour-là les élèves devaient composer un devoir en temps limité à la gloire de Jeanne d'Arc. Il s'agissait en fait d'un concours national destiné à rendre un sens moral et patriotique aux jeunes Français. Tous les élèves de sixième

*Février - Avril 1941*

et de cinquième étaient priés de composer sur le même sujet. Les meilleures copies seraient récompensées. Lia, qui était la première de sa classe en rédaction, espérait bien avoir un prix. Elle ne savait pas en quoi il consisterait, cela n'avait pas été dit, mais elle se voyait recevoir une belle bicyclette toute neuve, ce dont elle rêvait depuis des mois et des mois, depuis que ses parents avaient dû revendre le vélo qu'ils lui avaient offert pour ses huit ans ; elle le regrettait amèrement, bien qu'il fût désormais trop petit.

Les élèves sortirent leurs feuilles blanches. Durant les deux heures suivantes on aurait entendu voler une mouche. Les plumes crissaient sur le papier, Madame Borgeret surveillait distraitement la classe après avoir inscrit le sujet au tableau : « Que représente pour vous le personnage de Jeanne d'Arc ? Exprimez vos idées et vos sentiments personnels à ce sujet. »

Comme Lia cherchait quels sentiments lui inspirait Jeanne, elle l'imagina d'abord avec ses moutons comme sur les gravures, puis marchant vers Chinon, et elle dut admettre qu'elle admirait réellement sa perspicacité et son courage. Christiane, de son côté, souriait béatement, penchée sur sa copie. Les résultats devaient être proclamés le dix mars.

– Qu'est-ce que tu as mis ? demanda Christiane à Lia après l'épreuve. Est-ce que tu as parlé du déguisement de Charles VII et de la façon dont Jeanne l'a reconnu ?

– Oui, répondit Lia, mais j'ai surtout insisté sur les batailles à cheval et sur la tristesse de Jeanne d'Arc.

– Quelle tristesse ?

– Elle était pieuse, et pourtant il lui fallait tuer son prochain. Ce n'était certainement pas facile pour elle ! Évidemment, elle devait obéir aux voix de ces trois anges

*Nice, amère saison*

Machin-Truc qu'elle avait entendues.

– Mais non, protesta Christiane, ce n'étaient pas des anges, c'étaient saint Michel, sainte Catherine, et sainte Marguerite.

– Oui, oui, répondit Lia d'une façon évasive. De toute façon je n'ai mentionné ni les saints, ni les anges, je n'ai parlé que des voix, donc je ne me suis pas trompée.

Lia attendait avec impatience le dix mars, jour du résultat des devoirs sur Jeanne d'Arc. Il arriva enfin. Madame Borgeret se présenta en brandissant le paquet de copies. Les élèves guettaient ses moindres gestes. Madame Borgeret prit le temps de chausser ses lunettes et d'évaluer le nombre de devoirs. Elle précisa : « J'ai passé tout mon week-end à corriger au lieu d'aller me promener comme vous l'avez sans doute fait. » Les élèves du premier rang essayaient de déchiffrer le nom de la copie placée en haut du paquet. Lia attendait fébrilement, dévorant son professeur des yeux puis elle entendit Madame Borgeret déclarer : « C'est Mademoiselle Bihal qui a eu la meilleure note. J'ai apprécié à la fois la documentation historique, dans l'ensemble assez juste, et le caractère parfois enfantin parfois héroïque qu'elle attribue au personnage. » Elle annonça qu'elle avait transmis la copie au jury mais elle en avait recopié des extraits qu'elle lut à la classe :

*« Jeanne était soutenue par sa foi. Elle caressait le cheval qui la portait vers Chinon et lui parlait à son tour : "Cheval, nous avons une grande mission, tu m'aideras à l'accomplir !" Lorsqu'elle se retrouva à la cour de Charles VII, tout l'or et le luxe de la salle ne l'éblouirent pas. Elle regardait ces nobles et les imaginait vêtus comme les paysans de son village, en haillons. "C'est eux qui nous couvrent de haillons, se*

Février - Avril 1941

*disait-elle, il faut que je les aide à mériter ces beaux costumes. Tout ce qui brille n'est pas or.*" (Lia était fière d'avoir ajouté cette maxime que Monsieur Bihal prononçait souvent.) *Lorsqu'elle eut obtenu une armée, elle se confia de nouveau à son cheval : "Maintenant nous partons combattre ensemble, tu me soutiendras et j'espère faire de toi un cheval qui montera un jour au paradis des animaux." C'est la simplicité et la grandeur de cette jeune fille que j'admire. S'il pouvait y avoir aujourd'hui une nouvelle Jeanne capable de sauver la France !*»

La classe applaudit et Madame Borgeret commenta les autres rédactions. Christiane avait obtenu une bonne note, mais son devoir était moins original. Elle eut une moue de déception, cependant elle serra la main de Lia sous le pupitre, en chuchotant : « Je suis bien contente pour toi. J'espère que tu l'auras, ton vélo. » Lia revint chez elle toute joyeuse et attendit les jours suivants le prix si convoité.

Le trente mars, enfin, Lia décacheta une lettre ornée des couleurs du drapeau français qui lui était adressée personnellement. C'était le remerciement du Maréchal Pétain. On la félicitait pour sa composition et on lui signifiait qu'elle allait recevoir son prix, on ne précisait toujours pas lequel. Lia était contente de son résultat tout en déplorant cette lettre officielle. Elle aurait préféré que ce fût Madame Borgeret qui lui apprît qu'elle était primée. Peut-être les jours suivants allait-elle recevoir la bicyclette tellement désirée. Elle se voyait déjà rejoindre le lycée à vélo. Elle espérait qu'il serait blanc avec un changement de vitesses et se disait qu'il lui faudrait un cadenas.

Madame Bihal souriait aux illusions de sa fille d'un air

*Nice, amère saison*

entendu mais évitait de la détromper. « L'espoir fait vivre », se disait-elle. Du reste, elle et son entourage étaient davantage préoccupés par un entrefilet de *L'Éclair* qu'ils avaient lu et commenté. Il précisait, en petits caractères, que la veille le gouvernement avait créé « un commissariat général aux questions juives sous la direction de Xavier Vallat ». « Un antisémite notoire, avait souligné Monsieur Bihal, quelle hypocrisie ! Jusqu'où vont-ils aller ? » Et il rappelait les récits de ces juifs allemands qu'il avait rencontrés quelques années avant la guerre : ils fuyaient leur pays nazifié. La communauté ne voulait pas les croire lorsqu'ils annonçaient que la peste noire était toute proche et que les juifs français devraient se méfier. « Mais vous ne vous rendez pas compte, en Allemagne les usines d'armes fonctionnent à plein rendement. Et pour qui croyez-vous que ce soit ? Pour vous, pour vous envahir un jour ou l'autre pendant que vous dansez au Moulin-Rouge ! »

– Ils avaient sans doute raison, commentait Monsieur Bihal.

– Et tous ces Français qui les suivent ! ajouta Madame Bihal, ils s'abaissent devant eux et sont leurs valets ! Quand je pense au mari de Tildy, – un ancien combattant qui est revenu de la Grande Guerre avec des décorations et une moitié d'estomac, maintenant humilié ! Ah, si les Anglais pouvaient écraser toute cette racaille !

– Il faut espérer en De Gaulle et prier Dieu, reprit Monsieur Bihal.

– Dieu ! Je ne sais pas où il est !... Aide-toi et le ciel t'aidera, conclut Madame Bihal.

On préférerait ne pas attacher trop d'importance à ces prophètes de malheur. Lia, inquiète de la tournure que

*Février - Avril 1941*

prenaient les événements, se sentait à la fois angoissée et dépassée. Elle s'efforça momentanément de chasser de son esprit les préoccupations liées à l'époque. Et pensa avec reconnaissance et admiration à De Gaulle qui pouvait tous les sauver.

Quelques jours plus tard, Christiane arriva chez Lia alors que celle-ci n'était pas encore revenue de sa leçon de piano. Madame Bihal la fit attendre dans la chambre de Betty qui servait de salon. Elle-même se trouvait dans la cuisine avec sa fille aînée : elles étaient en train de lire un petit article de journal intitulé *Dans l'enseignement*, où l'on citait les noms de professeurs d'Université « admis à faire valoir leurs droits à la retraite » ou « révoqués de leurs fonctions » selon la loi du 17 juillet 1940. Suivaient un certain nombre de noms dont celui de René Cassin. Tous étaient d'origine juive. « Mais c'est illégal, déclara Madame Bihal, l'État les a engagés, l'État doit respecter le contrat. » Betty, qui faisait son droit, eut un sourire ironique :

– Tu sais, n'importe quel gouvernement peut promulguer un décret qui annule les dispositions précédentes. De toute façon, tout est illégal dans ce gouvernement y compris sa prise de pouvoir.

Elles gardèrent le silence un instant, puis Betty ajouta :

– J'ai rencontré Dina ce matin, ce n'est pas rose pour elle.

Dina, surnommée parfois Didi, une cousine des Bihal, était une brillante sévrienne en dernière année de mathématiques. À Paris, avant la guerre, elle avait toujours aidé Betty avec patience lorsque celle-ci avait des problèmes d'algèbre ou de géométrie à résoudre. Et voici qu'elle avait appris à Betty qu'elle n'avait plus le droit de

*Nice, amère saison*

se présenter à l'agrégation en raison de ses origines. C'est pourquoi elle venait de retourner dans sa famille à Nice. Pour la jeune normalienne, c'était un monde qui s'écroulait ; sa vocation de mathématicienne, son désir d'enseigner, son travail préalable pour réussir au concours, tant d'espoirs anéantis. Elle était là, désœuvrée, attendant des jours meilleurs.

– Que fait-elle en ce moment ? s'informa Madame Bihal, navrée.

– Elle s'occupe des enfants de son frère Chocho, répondit Betty.

Lia se souvenait de ce grand et beau cousin qui avait fière allure quand il avait rendu visite aux Bihal à Paris en 1940 dans son uniforme d'aviateur. Il avait maintenant deux enfants, Albert, trois ans, et Mireille, un mois. Lia était allée les voir avec sa mère quelques semaines auparavant et avait trouvé le petit garçon délicieux dans son costume marin, avec ses cheveux noirs bouclés. Il avait récité *Le corbeau et le renard*, tout d'une traite, fier de son savoir, et puis était parti jouer avec son train en bois.

Christiane contemplait à travers la fenêtre les tourelles de l'église russe, en attendant son amie. Elle découvrait aussi sur le balcon un pot de terre d'où sortaient quelques feuilles vertes, plantation qui devait en principe fournir quelques haricots verts. Ce bac à légumes était la fierté de Madame Bihal, paysanne improvisée. Enfin Lia arriva essoufflée.

– Tu es déjà là, Christiane ? Maman, on s'en va. On va se promener.

– Où allez-vous ?

– Sur la Promenade ou bien au Parc Impérial.

– Rentre avant six heures.

Dehors le ciel était clair, le vent léger, les fleurs vibraient

*Février - Avril 1941*

de bonheur. Lia aimait particulièrement les prunus roses qui donnaient une couleur si vive et si gaie aux jardins. Ceux-ci s'emplissaient de buissons de chèvrefeuilles qui, avec les glycines bleues qui grimpaient le long des murs, offraient leur parfum aux passants. La nature invitait à la joie.

– Peut-être après la guerre, tu pourras venir me voir à Paris ; il n'y a pas beaucoup de fleurs ni de jardins, mais j'habite Montmartre, c'est un joli quartier encore assez vert. Il y a des peintres sur une place qui font votre portrait en dix minutes, c'est place du Tertre ! En été, on y mange aussi de bonnes glaces. Certains des peintres qui habitaient là-bas sont célèbres, comme Modigliani.

– Je ne le connais pas, dit Christiane.

– Moi non plus, avoua Lia, mais mon oncle qui a fait les Beaux Arts m'en a parlé.

Changeant brusquement de sujet, ce qui lui arrivait souvent car son imagination l'entraînait trop vite, elle demanda :

– Comment c'est à la boulangerie ? Est-ce qu'on parle beaucoup de la guerre et de politique ?

– Non, Monsieur Tosella ne veut pas qu'on aborde ce sujet. Et les clients, eux, ne disent pas grand-chose. Ils se plaignent des restrictions, c'est tout. Il n'y a que Jeannot qui parle souvent du Maréchal. Il dit qu'il a raison.

– Et Richard, alors ?

Lia posa la question en évitant de regarder Christiane, sachant qu'elle abordait un sujet sensible. Elle avait remarqué que Christiane évoquait ce garçon avec de l'admiration dans la voix.

– Richard est toujours pressé, je ne peux presque jamais bavarder avec lui. Oh, figure-toi que c'est bientôt son anniversaire et j'aimerais lui faire un cadeau. Il lit beaucoup,

*Nice, amère saison*

je pourrais lui acheter un livre, mais je ne sais pas lequel et je n'ai pas beaucoup d'argent. Tiens, je l'ai pris avec moi.

Elles s'arrêtèrent un moment pour compter la fortune de Christiane, douze francs.

Tout en marchant vers le Lycée du Parc Impérial, elles passèrent en revue les genres d'ouvrages qui pourraient plaire à Richard : des récits de guerre, des policiers, des livres d'histoire. Elles n'avaient plus le temps de se rendre dans la grande librairie où se fournissaient les lycéens. Elles décidèrent d'aller dans la librairie-papeterie de l'avenue Thiers devant laquelle Lia passait tous les jours.

Elles redescendirent en vitesse la côte du boulevard du Parc Impérial et arrivèrent à la librairie. La patronne les reçut aimablement mais elle n'avait pas grand choix. Christiane aurait voulu offrir *Le Comte de Montecristo*, vivement recommandé par Lia, malheureusement acheter tous les tomes revenait trop cher pour sa bourse et puis Richard avait peut-être déjà lu le roman ; il y avait aussi deux livres d'Anatole France, *Thaïs* et *Le lys rouge*, qui la tentaient, de même que *Le combat avec l'ange* de Giraudoux, mais la libraire leur dit qu'on ne rencontrait aucun ange réel dans le livre, ce qui sembla déplaire à Christiane. Lia aimait beaucoup Pierre Loti, parce que ses récits étaient très tristes, et elle aurait voulu décider son amie pour *Pêcheurs d'Islande*, mais Christiane préférait quelque chose de plus gai, de plus instructif et de plus sérieux et elles se décidèrent un peu à regret pour *La vie des papes*, ouvrage soldé étant donné que la couverture exposée en devanture avait pris le soleil. Il était vivement conseillé par la libraire. « C'est un document historique, votre ami va avoir quinze ans, s'il aime l'histoire il l'appréciera. De plus le livre est cartonné, il n'est pas cher pour sa qualité, voyez, la couverture est à peine décolorée et

*Février - Avril 1941*

il y a même des illustrations. » Lia sentait bien que le propos était un peu rébarbatif pour un jeune homme, mais Christiane était assez intéressée par le sujet qu'elle trouvait original. Et le livre était épais. Il ferait bon effet. Elle avait l'argent sur elle, il ne lui manquait qu'un franc que Lia s'empressa de lui prêter tout en achetant pour elle, avec ses deux francs, une boîte de plumes *Sergent-major*. En sortant, elles prirent la direction de la boulangerie.

– Je vais marcher jusqu'au poteau et compter mes pas, dit Christiane. Si j'obtiens un nombre pair, le livre lui plaira, s'il est impair, il ne lui plaira pas.

Toutes deux s'arrangèrent implicitement pour faire dix-huit pas.

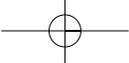
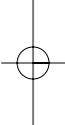
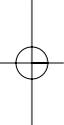
– Il faudrait que tu lui mettes une dédicace, proposa Lia.

– Oui, je l'écrirai sur le papier d'emballage, je ne peux pas ouvrir le cadeau.

Elles réfléchirent au libellé de la dédicace. Lia aurait aimé : « À mon cher Richard que j'admire tant. » Christiane repoussa vivement cette formulation. Elle préférait : « À Richard, mon ami de Nice. »

– Mais est-ce que ce n'est pas trop osé ? demanda-t-elle. Tu sais, il ne s'intéresse pas tellement à moi ; il le prendra peut-être mal.

Elles se décidèrent pour une formule plus neutre : « Bon anniversaire, Richard. » Assise sur un banc, Christiane écrivit avec application les trois mots, puis, le précieux livre en main, salua son amie en lui adressant un large sourire et se hâta vers son domicile niçois. Lia rebroussa chemin et rentra chez elle quelques minutes avant six heures, à la grande satisfaction de Madame Bihal qui s'inquiétait, voire s'angoissait, avant même qu'un des siens ait le moindre retard.



## VI

### Avril 1941

#### *Différentes ?*

Le papier qui avait servi à emballer *La vie des papes* n'était pas de très bonne qualité. Dans sa chambre, la plume en l'air, Christiane craignait que sa signature ne soit pas très lisible. Finalement, elle orna le paquet d'une étiquette blanche encadrée de bleu où les mots *Bon anniversaire Richard* se détachèrent en violet.

Elle était également embarrassée par la date où elle devrait offrir le cadeau car elle devait rentrer à La Jagaude. En fin de compte, elle se résolut à glisser le paquet dans un coin de la chambre de Richard juste avant son départ. C'était facile : elle avait le droit de consulter les gros dictionnaires de français ou de latin qui s'y trouvaient. Elle profiterait d'un moment où le garçon serait encore au lycée et Madame Tosella sortie.

Célestine laissait sa blouse de vendeuse dans la pièce de l'arrière-boutique qui était devenue la chambre de Christiane, et la présence de « la pensionnaire » ne changea

*Nice, amère saison*

pas cette habitude. Le soir, au moment où elle abandonnait sa tenue de travail pour un manteau, elle s'arrêtait quelques minutes pour bavarder.

– Y a de l'orage dans l'air, annonça-t-elle ce jour-là avec une moue significative et un hochement de tête en direction du magasin.

Christiane, qui s'efforçait d'apprendre par cœur une liste de mots anglais en se les répétant *in petto*, continua de remuer les lèvres d'un air concentré. Mais le visage rond et rose de Célestine s'élargit encore lorsqu'elle sourit malicieusement en se penchant pour murmurer :

– On croirait que la patronne a perdu des tickets ; Baptiste n'est pas content.

En principe Christiane se consacrait au travail scolaire à ce moment de la journée. Monsieur Tosella, succédant à Célestine, servait les clients tandis que sa femme préparait le repas du soir. Mais le tintement de la sonnette chaque fois qu'un client poussait la porte, la musique déversée par la TSE, les voix des passants qui semblaient transpercer les persiennes fermées, le roulement des trams, tous ces bruits se liguèrent contre Christiane. Elle soupirait, plaquait ses paumes contre ses oreilles. À La Jagaude, en ce début d'avril, les soirs silencieux devaient sentir le printemps. Heureusement, elle pourrait bientôt passer quelques jours là-bas.

Célestine avait raison, l'atmosphère était tendue au dîner. Après la soupe de légumes il y avait des anchois, mais les parts étaient réduites. « C'est tout ce que j'ai pu obtenir » commenta Madame Tosella en lançant un coup d'œil glacial vers son mari ; celui-ci refusait de troquer du pain contre d'autres denrées alimentaires, car les quantités de farine utilisées devaient correspondre aux tickets donnés

*Avril 1941*

par les clients. La seule exception consentie était en faveur d'Henri Rolland qui payait largement, en œufs et en légumes, la pension de sa fille.

Monsieur Tosella réclama le silence pour écouter les informations. Les troupes allemandes venaient d'entrer en Yougoslavie et en Grèce. Il n'aimait ni Mussolini ni les Allemands, et en particulier les Autrichiens contre lesquels il s'était battu, incorporé dans l'armée italienne en 14-18. Christiane avait appris ces détails de Célestine. En outre il ricanait avec mépris chaque fois qu'un speaker prononçait le nom de Mussolini. Quant à son épouse, blonde bien en chair dont la famille était originaire de Normandie, elle fronçait les sourcils à ces manifestations d'esprit indiscipliné et chuchotait parfois : « Tu ne peux pas te taire ? » Elle admirait le Maréchal, son noble visage, ses discours, et se réjouissait chaque fois qu'il venait passer quelques jours dans sa villa de Villeneuve-Loubet, non loin de Nice.

Tandis que Christiane débarrassait la table, Monsieur Tosella vida son verre de vin, ferma son couteau suisse, se leva et déclara en direction de sa femme :

– Il faut qu'on retrouve cette feuille de tickets qui manque pour mars.

Il prononçait « martz » et Gabrielle se moquait volontiers de son accent italien. Mais ce soir-là elle se contenta de hausser les épaules :

– Tu ne vas pas en faire une histoire ! On n'a pas pu nous la voler, je te dis. Le magasin n'est jamais resté vide. On cherchera encore.

Elle se tourna vers Christiane :

– Pendant que je fais la vaisselle, va soulever les planches derrière le comptoir et donne un coup de balai, pour le cas où la feuille serait tombée par là.

*Nice, amère saison*

Un plancher amovible permettait aux vendeuses de dominer le comptoir et d'attraper les pains dressés derrière elles sur l'étagère en fer forgé orné de torsades de cuivre. Un tiroir du comptoir était destiné aux tickets remis par les clients. Ensuite, les feuilles où ils étaient assemblés et collés étaient placées dans un autre tiroir. Mais aucun de ces tiroirs, pas même celui de la caisse, n'était fermé à clé.

– Il faudrait se donner un peu plus de peine pour contrôler, groggelait Monsieur Tosella dans la cuisine

Christiane passa avec soin le balai sous les étagères, mais en vain. Lorsqu'elle revint à l'arrière-boutique, Madame Tosella lui demanda :

– Où est-ce que tu étais installée pour coller les tickets la dernière fois ?

– Dans la cuisine, c'était vendredi soir.

– Combien de feuilles tu as remplies, tu t'en souviens ?

– Quatre ou cinq... Je vous les ai données.

Gabrielle se tourna vers son mari avec une assurance superbe :

– Moi je les ai mises dans le tiroir de gauche du grand comptoir, comme d'habitude. Et qui est-ce qui les a contrôlées ?

Sans répondre, mais en serrant visiblement les mâchoires, Baptiste Tosella s'en fut tirer les volets du magasin et fermer les portes à clé. Sa femme, se tournant vers Christiane comme pour la prendre à témoin, haussa les épaules. À ce moment, la trappe qui masquait l'escalier menant au fournil se souleva, le bras maigre, le calot et le buste de Jean Formicade firent leur apparition. L'ouvrier portait un gilet de coton sans manches, boutonné sur une épaule. Il s'arrêta dans l'escalier et, souriant, s'appuya à la barrière dont le bois avait été usé et encrassé par la quantité de doigts qui s'y étaient agrippés.

Avril 1941

– Bonsoir, patronne, lança-t-il. Bonsoir, Cricri. Rien de nouveau ?

Christiane le salua brièvement tout en continuant à essuyer la vaisselle tandis que Madame Tosella répondait :

– Il nous manque une feuille de tickets. On n'arrive pas à mettre la main dessus.

– Ah, attention aux voleurs ! commenta Jeannot sur le ton de la plaisanterie. Vous voulez me fouiller ?

Il ôta son calot et secoua sa tête, aux cheveux bruns coupés court, en la penchant au-dessus de la barrière.

– Ne dis pas de bêtises ! protesta Madame Tosella. En attendant, nous sommes bien embêtés. Les services du Ravitaillement risquent de nous donner une amende.

– Dites donc, patronne, reprit Jeannot, devenu sérieux. Vous savez qu'on va ouvrir un restaurant de la Légion dans le quartier ?

– Ah oui ? Où ça ?

– Rue du Félibrige. C'est le président des *Amis de la Légion* qui me l'a raconté. Ce sera bien, vous savez. Tout le monde peut s'y inscrire pour y prendre des repas. Et si Monsieur Tosella faisait partie de l'association, peut-être que votre maison serait choisie pour la fourniture du pain. Intéressant, hein ?

– Tu sais bien que mon mari ne veut pas entendre parler de politique, répliqua Gabrielle.

– Mais la Légion c'est pas de la politique comme avant la guerre. Elle veut seulement faire appliquer la Révolution Nationale du Maréchal. Et l'association les *Amis de la Légion* ne travaille que pour l'entraide et la discipline.

Les sourcils froncés, Jeannot prêchait d'un ton convaincu, en frappant de la paume contre la barrière. Il lisait *L'Alerte*, une publication de la Légion, et en répétait le discours. Il

*Nice, amère saison*

proposait aimablement à ceux qu'il côtoyait de leur prêter ce journal. Christiane l'avait vu le tendre à Richard qui l'avait refusé en expliquant que ses études absorbaient tout son temps.

Baptiste Tosella, revenant du magasin, fit son entrée dans la cuisine en agitant un papier recouvert de carrés grisâtres qui étaient les tickets de pain.

– Voilà la feuille ! s'exclama-t-il. En cherchant, je l'ai trouvée dans le tiroir du petit comptoir, avec la dernière facture pour la farine. Qui est-ce qui l'aura mise là ?

– Je n'en sais rien, répondit Madame Tosella. Sinon je n'aurais pas perdu mon temps à fouiller ailleurs.

– De toute façon, les factures ne doivent pas être rangées dans le tiroir-caisse de la pâtisserie.

– On met les choses où on peut ! s'écria Gabrielle. On n'a pas toujours le temps de ranger. Le principal, c'est d'avoir retrouvé ces maudits tickets.

Elle se tourna vers Jeannot et ajouta :

– J'en ai assez de cette guerre. Maintenant, on interdit aux boulangers de vendre de la pâtisserie, alors à quoi bon un tiroir spécial ? En plus, il faut fermer le lundi, soi-disant pour économiser le bois de chauffage du four, alors on gagne toujours moins.

– Vous allez voir, les Allemands vont prendre Athènes bientôt et en Afrique ils flanquent une bonne leçon aux Anglais. Ce sera vite réglé. C'est pas vrai, patron ?

Baptiste fit entendre un grognement et retourna dans la boutique. Sa femme soupira :

– Qu'ils prennent tout ce qu'ils voudront et qu'ils nous laissent tranquilles.

– Je peux m'en aller ? demanda Christiane qui avait fini de ranger la vaisselle dans le buffet.

Avril 1941

Tandis que Monsieur Tosella et Jeannot descendaient à l'atelier pour garnir le four de grosses bûches et préparer le pétrin, Christiane s'attabla pour revoir les leçons. Elle mit une couverture sur son dos en attendant que la chaleur soit montée du fournil. Après, il ferait bon. Quand Madame Tosella se serait retirée au premier étage, Christiane mettrait à bouillir une casserole d'eau et, avec une grande cuvette, ferait sa toilette dans un coin de la chambre. À ce moment-là elle avait toujours peur que Jeannot ait besoin de se rendre dans le box attendant et qu'il lui prenne fantaisie, en grim pant sur la table qui s'y trouvait, de regarder par-dessus la cloison en bois qui s'arrêtait à cinquante centimètres du plafond et de prononcer une plaisanterie gênante. Dans cette éventualité, elle préparait une grosse éponge mouillée qu'elle se promettait de lui jeter à la tête.

Quelquefois elle retournait à la cuisine où *L'Éclaireur* traînait souvent sur une chaise. Depuis le départ de la Surveillante générale et malgré la résolution qu'elle avait prise de s'intéresser exclusivement aux études, elle essayait de comprendre ce qui se passait dans le pays. Elle avait remarqué un long développement consacré à cette *Légion française des Combattants* dont Jeannot s'était fait le propagandiste et dont *L'Éclaireur* relatait régulièrement les activités. Comme elle cherchait surtout ce qui se rapportait à Madame Lecorre et aux juifs, elle avait trouvé des articles qui évoquaient « le statut des israélites » et qui confirmaient ce que lui avait expliqué Olivia Ozel, à savoir que la Surveillante générale n'était plus admise parmi les fonctionnaires et en particulier dans les écoles publiques. Cette pensée attristait Christiane ; elle trouvait injuste le sort fait à Madame Lecorre et se demandait quelle était son

*Nice, amère saison*

activité maintenant. Peut-être travaillait-elle dans un bureau ? Christiane n'avait pas réussi à savoir si on avait revu Madame Lecorre dans la grande maison blanche aux tuiles romanes que sa belle-famille possédait près de la mairie, au village.

Agitée par l'épisode des tickets perdus et retrouvés, préoccupée par son projet d'aller déposer son cadeau chez Richard sans être vue, Christiane restait les yeux fixés sur son manuel d'histoire mais ses pensées vagabondaient. Dans l'après-midi, pendant qu'elle attendait Lia, elle avait entendu des bribes de conversation entre Madame Bihal et Betty. Il était question d'une certaine Dina qui avait dû arrêter ses études et de professeurs qui avaient été renvoyés. Peut-être que c'était des juifs. Pourquoi Monsieur Hector, Jeannot et des tas de personnes leur en voulaient-ils ? Si les juifs soutenaient les Anglais et les Russes, comme l'affiche le prétendait, ils semblaient plutôt sympathiques à Christiane, puisque son père admirait les Russes. Mais elle-même n'en connaissait pas, à part Madame Lecorre.

Dans l'après-midi du neuf avril, à son retour du lycée, Christiane trouva l'arrière-boutique vide. Elle prit le cadeau dans sa commode, saisit la clé du premier étage, gagna l'escalier de l'immeuble par la porte de la cuisine et pénétra dans l'appartement. La chambre de Richard était située au fond du couloir. Comme elle avançait, il lui sembla entendre du bruit. Cependant on était mercredi, jour où le garçon ne rentrait que vers six heures, il ne pouvait pas être là. Elle avança encore et, tout à coup, arrêtée net dans son élan, elle vit s'ouvrir la porte de la chambre.

– Ah ! C'est toi ! dit Richard.

Heureusement, Christiane s'était préparée à une surprise :

– Oui, je viens chercher un mot dans le dictionnaire.

Avril 1941

– Eh bien, entre.

Les yeux vagues, les traits un peu bouffis, Richard passa une main dans ses cheveux tout en précédant Christiane. La pièce était en désordre, des livres et des journaux encombraient le lit, mais un petit poêle à bois avait été installé devant la cheminée et il faisait bon.

– J'ai manqué le lycée aujourd'hui, déclara-t-il. Il n'y avait rien d'intéressant de toute façon. Seulement des cours d'éducation générale. On nous fait marcher au pas jusqu'au Mont Boron et puis les profs nous tiennent des discours de morale à n'en plus finir. Vous avez ça, vous aussi, chez les filles ?

– Oui, répondit Christiane. On va aux Arènes de Cimiez.

Elle s'était avancée dans la chambre et s'aperçut que Richard fixait le paquet qu'elle portait.

– Tiens, c'est un cadeau, lança-t-elle très vite, en tendant le bras.

Il s'étonna :

– Un cadeau ? Pour moi ?

Prenant le paquet, il considéra l'étiquette : « Pour mon anniversaire ! Ça alors ! Tu es en avance. »

– Je sais, s'empressa de préciser Christiane, mais je pars demain et je ne reviendrai que le dix-neuf. Ce sera tout de suite après mon anniversaire.

Cette dernière phrase lui avait échappé, car justement elle s'était promis de ne pas mentionner ce détail.

– Alors il faudra t'offrir quelque chose, rétorqua Richard avec un sourire poli et enjoué, un affreux sourire officiel. En attendant, merci. Voyons ce cadeau.

Christiane rougit de confusion tandis que Richard s'attaquait au papier jaune à violettes et en extirpait le livre.

– *La vie des papes*, constata-t-il d'un ton songeur en

*Nice, amère saison*

examinant la couverture. C'est toi qui l'as choisi ?

– Euh, oui... avec mon amie Lia. Ça nous a paru intéressant.

– Effectivement...

Richard, qui feuilletait le livre, contempla, comme fasciné, une gravure représentant saint Grégoire le Grand en train d'accueillir dans l'Église les Wisigoths d'Espagne et les Lombards.

– J'espère que ça te plaira, reprit Christiane d'un air désolé.

– Oh, oui, certainement. Mais moi, tu sais, j'aime surtout le jazz, la musique américaine.

Il fit un geste en direction d'un mur couvert de photos découpées dans des magazines : des musiciens avec des trompettes et des saxophones, des Noirs.

– Ah, très bien, murmura Christiane, de plus en plus désolée.

– Pour mon anniversaire j'ai demandé un vélo, ajouta Richard. Un *Terrot* avec de bons pneus et une selle en cuir.

– Mon amie Lia va aussi recevoir un vélo. Elle a gagné un prix au concours de la plus belle rédaction pour Jeanne d'Arc.

– Sans blague ? Et c'est un vélo ?

– Mmm... C'est ce qu'on pense. Mais elle ne l'a pas encore reçu.

Richard éclata d'un rire qui colora son visage, devenu soudain plus naturel, proche et attirant.

– Oh, alors... À mon avis elle peut attendre longtemps.

– Et pourquoi ?

– C'est du bluff tout ça. De la propagande.

Il secoua la tête, puis, posant *La vie des papes* sur sa table de travail, il s'informa :

Avril 1941

- Qu'est-ce que tu veux chercher dans le dictionnaire ?
- Euh... « casuellement », cita Christiane qui se souvint à propos de ce mot difficile.
- Ça veut dire « à l'occasion », répondit Richard. C'est tout ?

Oui. Il ne fallait pas s'attarder davantage. Déjà il se détournait. Christiane aurait pourtant aimé savoir ce que c'était, cette musique américaine.

\*\*\*\*\*

Pour les douze ans de sa fille, Charlotte Rolland sacrifia deux beaux poulets. Les Gramiglia offrirent un corsage de toile légère, blanc, orné de festons et de broderies ajourées. Christiane voulut l'essayer après le déjeuner. Elle se rendit dans la chambre des parents, devant l'armoire à glace, ôta rapidement sa robe, enfila le corsage et se regarda. Depuis la rentrée scolaire son teint hâlé avait perdu sa couleur. Son corps, encore musclé, s'était allongé. Christiane caressa la toile douce du bout des doigts. Elle sentait souvent comme un chatouillement dans sa poitrine. La veille elle l'avait confié à mémé Pauline et celle-ci lui avait dit en riant :

- Eh bé, c'est que ça pousse à cet endroit, tu verras !

Se rappelant les paroles de sa grand-mère, Christiane frémit de plaisir. Elle avait hâte d'avoir seize ans, âge qui lui apparaissait comme devant être délicieux car alors on devenait une vraie jeune fille, on était invitée à danser dans les *festins* des villages au lieu de se contenter d'envier les jupes qui tournoyaient.

Tout à coup elle se rendit compte qu'elle était habitée par des pensées de coquetterie, de vanité, alors qu'elle

*Nice, amère saison*

allait bientôt faire sa Première Communion. Son cœur devait se tourner vers le Seigneur et oublier le reste. Troublée par un sentiment de culpabilité, elle ôta le joli corsage.

À la reprise des cours, Lia lui raconta qu'elle n'avait pas encore reçu la récompense que lui avait valu sa belle rédaction sur Jeanne d'Arc. « Tu crois que ce sera un vélo ? » demandait-elle comme pour s'assurer que cet espoir n'était pas chimérique. Christiane hochait la tête, préférant ne pas raconter à Lia ce qu'avait été le jugement de Richard.

– J'y installerai un porte-bagages, ajouta Lia. Tu penses que je serai capable de monter à La Jagaude ?

– Il y a un morceau de côte très dur, répondit Christiane avec gravité. Mais si tu t'entraînes... Tu viendras me voir, l'été prochain ? Peut-être que tu pourras rester quelques jours ?

– Peut-être...

Songeuse, évasive, Lia paraissait imaginer son futur vélo.

Mademoiselle Desaubins, la directrice, fit annoncer qu'une distribution gratuite de pain aurait lieu au lycée de même que dans toutes les écoles.

Le pain devait être consommé pendant la récréation. Certaines élèves avaient prévu quelque chose pour l'accompagner, souvent un petit morceau de fromage. Christiane avait demandé à Madame Tosella la permission de prendre une gourmandise et la boulangère lui avait donné deux barres de quelque chose qui ressemblait à du chocolat fourré d'une substance blanche. En sortant de la salle, elle en glissa une dans la poche de Lia et l'entraîna dans un coin de la cour, sous un platane qui bruissait.

*Avril 1941*

– Tiens, prends ça, lui dit-elle en tendant une barre.

Tout en mâchant le pain et le « chocolat » Christiane aperçut la soutane noire de l'abbé Delmas qui traversait la cour. Ce soir-là elle devait se rendre au catéchisme.

– Tu as fait ta communion à Paris, toi ? demanda-t-elle à Lia.

Elle supposait que, comme plusieurs élèves de la classe, Lia avait déjà franchi cette étape. En effet, elle-même aurait dû recevoir ce sacrement en juin 1940 mais les bouleversements entraînés par la défaite avaient obligé à reporter la cérémonie.

– Mais non, moi je ne fais pas de communion, répondit Lia.

– Comment, pas de communion ? s'étonna Christiane.

– Je ne suis pas chrétienne, j'ai une autre religion.

– Une autre religion ?

Dans sa stupéfaction, Christiane répétait machinalement les paroles de Lia. Celle-ci hésita un instant.

– Je suis israélite.

Elle regarda son amie avec intensité, comme si elle-même avait posé une question importante.

– Tu es israélite, reprit encore Christiane en écho. Ça veut dire que tu es juive ?

– Oui. Chez nous on ne communie pas. Il y a une autre cérémonie qui concerne les garçons lorsqu'ils ont treize ans. Alors ils doivent lire une page de la Torah au milieu des hommes. Et puis, à la sortie du shabbat, lorsqu'on voit trois étoiles dans le ciel, la fête commence avec toute la famille.

Elle parlait vite, tandis que Christiane écoutait ce surprenant récit émaillé de mots inconnus, comme s'il s'était agi d'une légende.

– Et les filles, alors ? demanda-t-elle.

*Nice, amère saison*

– Il existe une autre cérémonie pour les filles. On l'a organisée pour Betty, mais pour moi je crois qu'il n'y en aura pas. Mes parents ne sont pas très religieux.

Le regard de Lia semblait toujours attendre une réponse. Et pour Christiane les mots étaient en train de transformer son amie ; celle-ci se faisait mystérieuse, auréolée d'un langage et d'une pratique étranges. En même temps vulnérable, comme Madame Lecorre et ces gens « déchus de la nationalité française » dont le journal citait les noms. Comme cette Dina dont avait parlé Betty et comme aussi toute la famille Bihal.

– Ah...

Embarrassée, elle ne savait comment exprimer à Lia la crainte que lui inspirait cette situation difficile. Elle ajouta :

– Mais c'est embêtant... Ça ne t'ennuie pas d'être israélite ?

– Pourquoi ça m'ennuierait ? protesta Lia. C'est une belle religion.

Elle s'était redressée d'un air fier.

– Je veux dire... parce que le gouvernement n'aime pas les juifs, précisa Christiane. Il vaut mieux être catholique.

– C'est comme ça pour l'instant, à cause de Hitler.

À l'énoncé de ce nom elles se turent. Puis la cloche sonna la fin de la récréation. En quittant le lycée, aucune des deux ne reparla de religion. Lia s'éloigna avec un signe d'au revoir, comme d'habitude.

Mais quelque chose avait changé. Christiane était troublée. Elle avait l'impression que Lia lui avait menti jusqu'à ce jour. Cette Lia, cette Lia qu'elle retrouvait avec joie quotidiennement au lycée, qu'elle embrassait, qui avait des mains douces et des ongles rosés, elle était israélite, juive, *différente*. Elle ne croyait pas en Jésus-Christ notre

Avril 1941

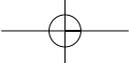
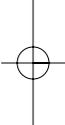
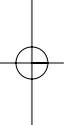
Sauveur ni en la Vierge, elle ne les invoquait pas, elle avait d'autres prières, mystérieuses, secrètes. *Différente*. D'autres prêtres, d'autres temples que Christiane ne parvenait pas à imaginer. Une juive, une « youpine », une fille de ce personnage bourgeois inquiétant au gros nez. De ces gens qui « avaient fait le malheur de la France » affirmait Madame Hector comme son mari.

En même temps, au cœur de cette différence s'ouvrait, comme une clairière rassurante, la reconnaissance d'une similarité profonde entre elles. Parce que Lia riait, chantait, aimait sa mère, son père, sa sœur et ses grands-parents comme elle ; aimait le riz au lait et la limonade, Errol Flynn et *Le Comte de Montecristo* ; pouvait souffrir d'un bouton sur la joue, d'un rhume, être bonne en français, mauvaise en latin et en gymnastique, admirer Jeanne d'Arc, une sainte catholique pourtant. Lia qui l'aimait, elle Christiane, et elle était sûre de cette amitié parce que lorsque leurs regards se croisaient, complices, elles se comprenaient sans rien dire et retiraient du bonheur à le constater.

Est-ce que Lia se sentait différente d'elle ? Est-ce que cela lui était égal que son amie soit catholique ? Est-ce qu'en ce moment elle ressentait aussi cet imbroglio de tristesse, de tendresse apeurée, d'envie et de crainte de se revoir ?

Certainement, c'était pénible d'être juif. Lia devait sans doute le cacher. Si elle l'avait confié à Christiane, c'était par amitié. Peut-être que cette confiance les rapprocherait davantage. Il était important de n'en parler à personne.

« Ce qui serait bien, se dit Christiane, c'est qu'elle devienne chrétienne. Elle n'aurait pas tous ces problèmes avec le gouvernement et Hitler. Il faudra que je lui en parle. »



## VII

### Avril – Mai 1941

#### *Un monde plein de dangers*

Lia se sentit mal à l'aise lorsqu'elle eut quitté Christiane. Elle n'avait pas expliqué à son amie la beauté de la religion juive. Elle avait parlé en ces temps difficiles de sujets tabous. Elle revoyait la photo de sa sœur dans une belle robe blanche lors de son « initiation » ce joli mot français qui traduisait pour elle le terme de *barmitsva* ; les temps d'aujourd'hui devaient l'en priver, elle ne trouvait pas cela juste. Elle avait pourtant commencé à apprendre à lire l'hébreu. Avec les voyelles bien sûr. Plus tard, lui avait dit le rabbin, elle devrait lire les textes sans l'indication des voyelles, ces sortes de virgules qui se mettaient sous les lettres. Et puis tout cela avait été fini. Du reste elle commençait à nourrir à l'égard des rites des sentiments mitigés : par exemple, le fait que les hommes et les femmes soient séparés au temple lui semblait digne d'un autre temps. Et pourtant, tous les soirs avant de s'endormir elle faisait sa prière : elle récitait les quelques

*Nice, amère saison*

premiers mots du *Schéma Israël* que lui avait enseignés son père. Elle se méfiait de la religion catholique parce qu'elle était prônée par les collaborateurs, et puis l'odeur d'encens qu'elle avait respirée dans l'église Notre-Dame l'incommodait.

C'était la même que celle qui régnait à Paris dans le cabinet de son médecin « pour le nez, la gorge et les oreilles » quand il l'avait examinée. Ce spécialiste avait ordonné l'ablation des amygdales et des végétations, opération qui avait été pratiquée quelques jours plus tard à l'hôpital Bretonneau. On lui avait arraché ces morceaux d'organes sans même l'endormir ni l'anesthésier. Deux assistants lui avaient tenu les mains et les bras pendant que le chirurgien travaillait. Elle avait alors hurlé de douleur. Depuis, l'odeur d'encens était associée pour elle à la souffrance et à la cruauté.

Bien sûr on l'avait ramenée chez elle quelques heures plus tard, enveloppée dans une couverture. Elle avait sucé de la glace vive, refusé tous les sorbets parfumés qu'on lui avait prescrits et n'avait pas émis un son pendant quatre jours. Puis la voix lui était revenue. Et avec elle, des plaisirs comme les cadeaux apportés par les amies de sa mère : *Bécassine chez les Turcs* qu'avait offert Madame Braun. Elle avait reçu aussi des papiers de couleur translucides que l'on pouvait coller à la fenêtre et qui donnaient de si beaux reflets à la lumière en la diffractant, offerts par Madame Lévy. Mais ce qu'elle avait préféré était la jolie trousse en cuir bleu roi, toute ronde, contenant un nécessaire à coudre, choisie par son père. Et puis elle avait été l'objet d'attentions particulières de la part de sa mère qu'elle avait eue ces jours-là pour elle toute seule.

Elle ne savait pas pourquoi, en remontant l'avenue

Avril – Mai 1941

Clemenceau elle revoyait tous ces moments avec effroi et en même temps avec nostalgie. Le nécessaire à coudre, *Bécassine chez les Turcs*, Lolotte, sa poupée préférée qu'elle avait délaissée depuis longtemps mais qui faisait encore partie de son paysage, la jolie chambre en bois blanc sculpté qu'elle partageait avec sa sœur, la table en marbre qui reposait sur un pied en bronze, contre lequel elle s'était ouvert le front en tombant – elle gardait encore la trace légère d'une petite cicatrice cachée par la naissance de ses cheveux – tous ces lieux, ces objets, les reverrait-elle un jour ? L'appartement de Paris avait, paraît-il, été cambriolé, vidé peut-être. Ses parents en avaient parlé à voix basse, une nuit, mais Lia qui était censée dormir avait entendu quelques bribes de leur conversation. À Nice, c'était une autre vie. Bien sûr il y avait ses grands-parents, sa famille, son cousin Raymond qu'elle admirait si fort, le soleil sur le balcon de sa maison, la mer aussi qui était si belle, mais tout cela ne compensait pas toujours la douleur d'avoir été arrachée à un univers familial.

Voilà que la conversation avec Christiane lui avait fait remonter dans la tête tous ces souvenirs de ses années parisiennes et l'image d'objets désormais inaccessibles ; elle éprouvait un sentiment de tristesse.

En revenant chez elle, elle s'efforça de changer le cours de ses pensées et se mit à faire ses devoirs. En même temps, elle imaginait la vie de son amie à la boulangerie. Les occupations de Christiane, ses relations avec la famille Tosella et les employés de la boutique lui paraissaient très intéressantes, toutefois le fait d'être éloignée de sa propre famille semblait bien triste aux yeux de Lia. Elle n'avait pas encore osé la questionner sur la réaction de Richard lorsqu'il avait reçu le cadeau d'anniversaire qu'elle avait

*Nice, amère saison*

contribué à choisir. Christiane n'en avait pas parlé, cela faisait pourtant bien quinze jours que le cadeau devait lui avoir été remis. Ce n'était pas bon signe.

Au Parc Impérial, la vie s'était organisée peu à peu. Elle se familiarisait avec les meubles que son père continuait à acheter à la salle des ventes pour qu'il y ait le nécessaire dans l'appartement. Il se chargeait aussi d'en procurer à des réfugiés fortunés, s'occupait du transport et touchait une commission. Ce n'était pas toujours très gai. Monsieur Bihal perdait à vue d'œil les kilos superflus qui, les mois précédents, arrondissaient son ventre. Il soutenait que c'était bien meilleur pour sa santé et qu'il se sentait plus léger. Betty, elle, était plutôt satisfaite des portions congrues des repas. Elle possédait, malgré ses pommettes saillantes, des joues assez rebondies. Son idéal de beauté féminine était représenté par Marlène Dietrich. Elle mordait sans cesse l'intérieur de ses joues pour les faire paraître plus maigres et ressembler à l'actrice, vains efforts qui agaçaient Lia.

– Tu as classe demain ? demanda Madame Bihal au retour de sa cadette.

– Mais non, maman. Demain c'est le premier mai, on ne travaille pas. C'est un jour chômé.

Lia insistait sur ce mot *chômé* qu'elle avait entendu pour la première fois au cours d'instruction civique et qui lui suggérait des images de campagne, évoquant dans son esprit des toits de chaume, malgré la différence d'orthographe dont elle était consciente.

– Mais il faut que j'aie à chanter car on m'a désignée pour faire partie du chœur des écoles.

Ce chœur devait interpréter l'*Hymne à Nice* et d'autres chants de circonstance. Le jour suivant, Lia se rendit au lieu de rendez-vous à treize heures. L'esplanade du Paillon,

Avril – Mai 1941

depuis le jardin Masséna, était réservée aux défilés. Le lit de ce pauvre torrent était presque à sec, un maigre filet d'eau se glissait à travers les cailloux. Place Masséna une estrade avait été dressée avec le portrait du Maréchal Pétain. À quinze heures trente les tambourinaires provençaux commencèrent à faire retentir leur instrument. C'était le début de la cérémonie. Lia avait rejoint le groupe des choristes. Leur chef avait réglé certains détails mais il fallait encore attendre la troupe du casino municipal. Enfin elle arriva, se mit en place, interpréta l'*Hymne au travail* et fut longtemps applaudie. Lia commençait à être fatiguée, à avoir mal aux pieds à force de rester debout. En dernier lieu ce fut le tour du chœur des écoles. Il se mit à mâcher en musique les syllabes de l'*Hymne à Nice*. Lia se trouvait derrière ses camarades. Elle en était satisfaite, car en son for intérieur elle avait un peu honte de prêter ses talents à une manifestation voulue par Vichy.

Le chœur des élèves fut lui aussi très applaudi. Cependant un délégué leur indiqua qu'il fallait écouter leur concert et dégager l'estrade. Lia se demandait pourquoi le piétinement bruyant des élèves devait faire suite à l'exécution musicale alors qu'il était prévu d'interpréter encore quelques chants dont *La Marseillaise*. Mais une certaine confusion régnait dans l'organisation des festivités. Il fallut encore assister debout au *Salut au drapeau* avant de se remettre en place pour chanter l'hymne national, puis subir les discours des élus, diffusés par haut-parleurs, discours que Lia entendit mais n'écoula pas, occupée qu'elle était à examiner la foule.

Enfin le chef de l'État entama son discours à dix-sept heures trente, heure prévue. Lia avait pris en grippe la voix chevrotante du Maréchal Pétain et elle continuait à regarder

*Nice, amère saison*

la foule, attentive et parfois subjuguée par la solennité de la cérémonie. De temps en temps elle saisissait quelques mots répétés à plusieurs reprises : *patrons, ouvriers... ouvriers, patrons... prospérité*. « Quelle prospérité ? » se demandait-elle, alors qu'elle voyait croître l'inquiétude et le désarroi de sa famille appauvrie. Elle n'en pouvait plus de rester debout. Autour d'elle, les plus petites sautillaient sur un pied et chuchotaient. Elles étaient vite rappelées à l'ordre. L'une d'elles s'évanouit. Il fallut l'emmener sur un brancard. Cela procura un certain divertissement apeuré parmi ses compagnes. « J'ai eu tort de mettre mes jolies chaussures bleues », se dit Lia. Elles étaient trop petites et la faisaient souffrir, tandis qu'elle se demandait encore : « Quelle prospérité ? Papa a toujours faim, cela le rend maussade. Je n'ai pas mangé une banane depuis le début de la guerre. Je les aimais bien, elles fondaient dans la bouche. » – Lia éprouvait du plaisir à les ouvrir comme une fleur, pour dégager la partie comestible du fruit. – « Il paraît qu'on ne peut plus rien recevoir de nos colonies », avait dit le fruitier du marché Gambetta à sa mère. « Je rêve aussi de ces meringues à la crème Chantilly, ces grosses meringues que maman achetait chez Luce, place Clichy, en face du Lycée Jules Ferry quand elle venait me chercher », se disait Lia, comme si ce gâteau résumait tous les bonheurs de l'avant-guerre.

*Prospérité, commerce*, enfin le « Vive la France » qui marquait la fin du discours retentit, et les bêlements du chef de l'État français cessèrent.

Les jeunes choristes eurent alors le droit de partir pour retourner chez elles. Lia s'en allait tristement à pied vers le Parc Impérial en longeant l'avenue de La Victoire. Elle n'avait pas aperçu Christiane. Elle devait encore apprendre

Avril – Mai 1941

une longue leçon de géographie et dessiner la carte des fleuves de France et de leurs affluents.

Elle arriva affamée à la maison et se jeta sur son morceau de pain frotté d'huile. Chacun avait sa ration journalière. Madame Bihal coupait en quatre parties égales les morceaux de couleur grise qu'elle achetait chaque jour à la boulangerie rue du Petit Parc, en face du marché, contre ses tickets, et à la maison elle remettait solennellement à chacun sa part. Betty qui voulait maigrir dans l'espoir de ressembler à Greta Garbo cette fois, sa deuxième idole cinématographique, se privait souvent de son quignon et le remettait à sa sœur qui l'acceptait avec reconnaissance et le mangeait cependant avec un certain remords.

Lia, les doigts poisseux, se mit à décalquer dans son atlas la carte des cours d'eau de France. Elle était fière que son pays possédât quatre fleuves. Bien sûr la Seine était le plus important puisqu'il traversait Paris. Elle se méfiait des eaux dormantes de la Loire qui, disait-on, était cependant parsemée de tourbillons dangereux prêts à emporter les baigneurs confiants. La Garonne lui plaisait car, toujours sensible aux sonorités des mots, Lia faisait rimer *Garonne* avec *Chaconne*, et justement elle étudiait une *Chaconne* de Bach. Quant au Rhône, elle en était fière parce qu'il traversait le lac Léman et qu'il s'assagissait en arrivant en France, avait-elle retenu. Le calque bougeait sur le livre et les affluents serpentèrent à quelques kilomètres de leur lit naturel. Cette distance ne fit qu'augmenter lorsqu'elle appliqua le calque sur son cahier, ce qui ne la troubla pas le moins du monde. Enfin elle repassa sur le trait gris des fleuves un crayon rouge, et sur les affluents un crayon bleu. Elle avait fini lorsque sa mère lui proposa de mettre la table en lui demandant :

*Nice, amère saison*

- C'était bien, cette fête ?
- C'était fatigant et j'ai dû me tenir debout tout l'après-midi.
- Tu n'avais qu'à rester à la maison.
- J'avais été désignée pour chanter. J'espère que ce sera plus intéressant le 11 mai.
- C'est quoi encore ?
- Mais maman, c'est la fête de Jeanne d'Arc !
- Encore Jeanne d'Arc ? s'exclama Lise.
- Nous sommes tous et toutes obligés de défiler. Et même on nous a recommandé de porter une jupe foncée, de préférence bleu marine, et un corsage blanc.
- Tu mettras ton corsage en broderie anglaise, quant à la jupe, tu choisiras la noire à fleurs. Je ne peux pas t'en couper une nouvelle en ce moment et du reste je n'ai pas de tissu.

Quelques journées passèrent, monotones et tranquilles au lycée.

À la maison, les parents étaient atterrés : on venait d'apprendre qu'en vertu d'un décret du 23 juillet 1940 un certain nombre de personnes supplémentaires avaient été déchues de la nationalité française. Parmi elles, René Cassin était à nouveau cité, en bonne compagnie : Henri Bernstein, qui avait fait rêver le public des théâtres parisiens. Paul Bert, Ève Curie figuraient aussi sur la liste.

« Comment Pétain qui a été considéré comme le sauveur de la France en 14-18 peut-il tolérer tout cela ? se demandaient-ils. Est-il un traître ou un irresponsable ? » Ils se remémoraient alors ce qu'on disait aussi de lui, sa dureté envers les jeunes soldats durant la première guerre et le nombre d'entre eux qu'il n'avait pas hésité à faire fusiller pour désertion.

Les heures s'assombrissaient et pourtant dehors le

*Avril – Mai 1941*

printemps éclatait en bleu. Les fleurs n'avaient jamais été aussi belles. Les liserons couleur ciel grimpaient le long des murets, les glycines à leur tour offraient des grappes odoriférantes et si parfumées qu'elles semblaient nourrir de leur odeur les passants. Lia en longeant les jardins souffrait de devoir expirer, il lui semblait perdre de leur substance lorsqu'elle exhalait son souffle et elle aurait aimé n'avoir qu'à inspirer.

\*\*\*\*\*

Le jour de la fête de Jeanne d'Arc Lia voulut prendre un bain chaud avant de se rendre au défilé. Mais elle fut obligée d'y renoncer car la consommation de gaz étant limitée on ne pouvait pas se permettre un tel luxe. Madame Bihal lui proposa un mini-bain, c'est-à-dire une flaque chaude au fond de la baignoire, procurée par une casserole d'eau bouillante additionnée d'eau froide. Lia accepta la formule. La salle de bains jouxtait la lumineuse cuisine. Le mur mitoyen comportait en haut une verrière que l'on pouvait ouvrir et par laquelle la salle de bains était éclairée. En se dressant sur la pointe des pieds dans la baignoire, Lia arrivait à passer la tête. Elle avait alors inventé un jeu lorsque sa mère était à la cuisine. Elle lui posait des questions souvent incongrues, ce qui l'amusait comme une folle. Elle passa la tête et demanda :

– « Pommes d'or des Hespérides, je vous aurai, je vous aurai. » Qui a pu dire ça ?

Madame Bihal, qui connaissait bien la mythologie, répondait exactement tout en continuant à s'affairer à la cuisine :

– Hercule.

*Nice, amère saison*

– Bien, maman. Et qui a dit : « Midas, le roi Midas a des oreilles d’âne » ?

– Son coiffeur, qui ne supportait pas de garder le secret, creusa un trou dans la terre et l’y déposa.

– Pas son coiffeur, maman, son barbier.

Lia sortit de sa flaque d’eau tout en réfléchissant à d’autres questions.

– Voici ton corsage, je l’ai amidonné et repassé. Il faut cirer tes chaussures.

Le petit déjeuner consistait en une sorte de bouillie composée d’une farine nommée *Quickré* ; cette farine, une fois délayée dans un peu d’eau et de lait, ressemblait davantage à un cataplasme qu’à un objet comestible. Enfin elle partit pour défiler ce dimanche 11 mai. Le rendez-vous était cette fois au lycée. Les scouts de France, Guides, Éclaireurs, Éclaireuses, étaient déjà rassemblés. Lia retrouva sa classe ; on pria les élèves de se mettre en rang. Elle observa avec satisfaction que si toutes ses compagnes portaient des corsages blancs, plusieurs d’entre elles arboraient des jupes de couleurs différentes. Christiane, elle, était en bleu et blanc ; non pas en bleu marine et blanc mais en bleu ciel et blanc, couleurs qui faisaient penser aux *Enfants de Marie* lesquelles se distinguaient par leur ruban bleu ciel auquel était accrochée une médaille.

On les fit mettre cinq par cinq pour marcher dans la rue. Christiane et Lia se trouvèrent à côté d’Olivia Ozel, de Céline Téodoro et de Dolly Schiller qui leur adressa un sourire. Céline avait un petit visage pointu, des yeux clairs et expressifs. Elle chuchota qu’il ne fallait pas se mettre à côté de Dolly Schiller parce qu’elle avait des poux « et du reste c’est une sale juive », insista-t-elle en regardant Lia d’un œil perçant. Sur ces mots, elle alla se

*Avril – Mai 1941*

placer en retrait. Pour Lia la fête commençait mal. Elle regarda Dolly qui ne se doutait de rien. Dolly était souriante, comme à l'accoutumée, sa peau très blanche ne présentait aucune trace de salissure, mais ses cheveux roux, coupés très courts, parurent suspects à Lia, car ainsi que le répétait souvent son père : « Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose. » Dolly était alors la première de la classe et elle jouissait, les jours où il y avait mathématiques, d'un certain prestige car elle acceptait de donner à ses voisines les solutions des problèmes à faire à la maison. Elle était mal habillée. On savait qu'elle était pauvre. Lia ne l'aimait pas beaucoup parce qu'elle louchait légèrement et pourtant elle se devait de la défendre car, avec Dolly, elle-même avait été attaquée. Elle ne pouvait pas le faire ouvertement car on lui avait conseillé à la maison de ne pas décliner ses origines et elle ne savait pas si le regard de Céline l'avait désignée comme appartenant au groupe honni.

Comme elle n'allait pas au catéchisme, ses parents lui avaient même suggéré, si on lui demandait au lycée quelle était sa religion, de répondre « musulmane », son père étant né à Constantinople. « Et il est désormais impossible d'aller vérifier là-bas. » « Mais maman, c'est absurde, il n'y a pas de musulmans en France, avait objecté Betty, c'est comme déclarer qu'on était Persan ou Iroquois au temps de Montesquieu ! »

Lia était perplexe, elle ne savait comment défendre Dolly. Elle lui prit la main. Christiane semblait ne pas avoir entendu la réflexion de Céline.

Les surveillantes encadraient les rangs. Avant de partir, on distribua à chacune des participantes cinq barres de chocolat, détachées, dépourvues de papier, prêtes à être

*Nice, amère saison*

croquées. Quelle aubaine inespérée ! De jeunes femmes les sortaient d'un panier qu'elles tenaient par une anse. Lia mit sa ration dans la sacoche qu'elle portait autour de la taille non sans en avoir au préalable croqué une barre entière. Ce chocolat épais, de qualité médiocre, lui parut, en ces temps difficiles, un délice des dieux.

Les rangs une fois formés, la marche commença. On devait passer devant la statue de Jeanne installée sur le perron de l'église Notre-Dame puis se rendre aux Arènes de Cimiez où étaient organisés des jeux.

Pour contempler de plus près l'héroïne de la fête il fallait gravir quelques marches. Plus on approchait d'elle et plus la jeune guerrière paraissait majestueuse et lointaine dans sa cuirasse grise et son grand manteau fleurdelisé. Droite sur son cheval, tenant d'une main la bride et de l'autre serrant contre elle un drapeau blanc à fleurs de lis dorés, elle paraissait sourde et presque dédaigneuse à l'égard du cérémonial qui l'entourait. Lia était stupéfaite devant l'abondance de fleurs qui s'entassaient au pied de la statue. La veille déjà la municipalité et certaines organisations gouvernementales avaient déposé des gerbes entourées d'un ruban tricolore qui mentionnaient en lettres voyantes le nom des différents donateurs. Il y avait là des œillets de plusieurs couleurs, des roses blanches, rouges, des myosotis et quantité de bouquets qui recouvraient les marches de l'église et s'accumulaient jusqu'au poitrail du cheval. Ainsi plus on approchait de la statue dont la vue était d'abord en partie cachée par ceux qui vous précédaient, plus elle semblait sortir d'un lit de fleurs où la guerrière se serait rafraîchie avant de remonter à cheval. Son nez au dessin harmonieux semblable à celui des madones de Raphaël

*Avril – Mai 1941*

n'en respirait pourtant pas le parfum. Émergeant de sa couche fleurie, elle ressemblait à un éphèbe. On n'aurait su dire si elle était femme déguisée en homme ou homme déguisé en femme.

En arrivant au pied de la statue, les élèves se pressèrent pour mieux voir. Certains étrangers à leur groupe s'étaient intégrés et tenaient qui une fleur, qui un petit bouquet, qu'ils jetaient au pied de l'héroïne en passant devant elle, ce qui avait pour effet de ralentir la marche et aboutissait à une bousculade générale.

– Ne poussez pas, je ne veux pas être écrasée.

– Jeanne, boutez-nous les Boches hors de France et faites que je récupère mon fils.

La personne qui avait susurré cette phrase en passant devant la statue, assez près de Christiane qui l'entendit, était une vieille femme maigre ; elle tenait entre les mains un lis blanc qu'elle posa délicatement sous le poitrail du cheval ; puis elle se fraya un passage du plus vite qu'elle put et disparut aux yeux de Christiane.

Les rangs s'étaient défaits.

– Viens, Christiane, dit Lia, essayons de nous faufiler de l'autre côté.

Mais la foule était si dense qu'elles avaient de la peine à s'en extraire.

– J'ai soif, j'aurais dû prendre un thermos à la boulangerie.

Enfin elles arrivèrent à s'extirper de la cohue et allèrent reformer leurs rangs plus loin, avec les camarades qui avaient échappé à la bousculade.

Les élèves reprirent leur marche vers le boulevard de Cimiez. C'était maintenant agréable d'avancer dans cet air redevenu respirable. D'autres formations les

*Nice, amère saison*

précédaient. Juste devant elles se trouvaient les scouts dans leur uniforme : les Guides en bleu foncé, les Éclaireuses en marron. Aux fenêtres, on apercevait quelques ménagères, le plumeau en main, abasourdies par l'impression à la fois de force et de fragilité que procuraient tous ces jeunes qui marchaient encadrés par des adultes, comme s'ils allaient d'un seul pas vers un destin qu'on ne leur aurait pas révélé.

\*\*\*\*\*

Quelques boutiques étaient demeurées ouvertes : une mercerie, une papeterie (celle dont les quarante-huit *crayolors* exposés en vitrine dans une boîte à deux tiroirs faisaient rêver Lia), des magasins d'alimentation offrant leurs étalages vides. Tel marchand regardait passer la cohorte d'un air sceptique. Tel autre criait : « Bravo la jeunesse ! » Tel épicier affichait bizarrement : « Ici on répare les poupées. »

Devant un des jardinets qui bordaient le boulevard de Cimiez, une élève cueillit une rose rouge qu'elle mit sur son cœur. « Venez m'embrasser », cria-t-elle à la cantonade. La surveillante la réprimanda pour son indécence et son manque d'éducation.

Au coin d'un immeuble, une mendicante aux yeux bridés était installée à même le sol malgré son âge plutôt avancé, une sébile posée près d'elle. Elle était vêtue d'une chemisette de satin rose défraîchie qui avait dû autrefois faire son effet et d'une jupe en fibranne noire. Un châle couvrait ses épaules. Ses grosses chaussures laissaient dépasser d'épaisses chevilles enfermées chacune dans un bas de coton délavé. Ses cheveux rares, poivre et sel, étaient ébouriffés et retenus par un ruban froissé. À

*Avril – Mai 1941*

l'approche de la cohorte, elle leva péniblement son corps lourd et trapu et entra sous un porche. Qui sait quelle détresse, quel parcours étrange cette femme avait suivi pour se retrouver aussi démunie ? Lia éprouvait pour elle un sentiment contrasté d'attirance et de répulsion, de peur de lui ressembler un jour ; elle retint sa respiration lorsqu'elle passa près d'elle, pour se faire remarquer le moins possible, et elle continua son chemin.

C'est ainsi que ce jour-là il y eut à Nice tout ce va et vient. L'avenue Notre-Dame, le boulevard Raimbaldi, le boulevard de Cimiez, étaient les lieux où battait alors le cœur de la jeunesse.

À l'arrivée aux Arènes de Cimiez, on permit aux élèves de s'asseoir et de déguster le sandwich qu'on leur avait recommandé d'emporter. Puis le professeur de gymnastique qui accompagnait le groupe les harangua. Elle leur suggéra que Jeanne d'Arc devait avoir été très forte physiquement, puisqu'elle savait monter et dompter un cheval sans même avoir appris, et leur recommanda d'affermir leurs muscles par des exercices journaliers.

– Avez-vous un cheval, demanda une élève, qu'on essaye ?

– Taisez-vous, sottie, répliqua l'adepte des exercices physiques.

Mais les rires avaient sapé son autorité.

Cependant d'autres formations de jeunes arrivaient et les arènes étaient de plus en plus remplies. Lia regardait les scouts et les Éclaireurs qui portaient, accrochés à leur ceinturon au bout d'un mousqueton, à gauche un couteau à lames rentrantes et à droite un sifflet ; certains avaient même glissé un petit poignard dans leur dos. Elle les trouvait étonnants et gais. Au passage, elle reconnut son

*Nice, amère saison*

grand cousin Raymond, de quatre ans son aîné, qui avait défilé avec cette dernière formation. Elle lui fit un signe amical, mais soit qu'il ne l'ait pas vue, soit qu'il ne voulût pas devant ses camarades reconnaître une fillette de onze ans, il ne répondit pas à son salut.

Après le déjeuner, les élèves avaient le droit de se disperser et de ne pas participer aux jeux. Lia et Christiane prirent congé de leurs camarades et redescendirent ensemble le boulevard de Cimiez, fatiguées. Elles rencontraient d'autres jeunes qui s'étaient aussi peu à peu égaillés, fuyant la cohue qui désormais s'était installée au sein des groupes précédemment bien ordonnés car malgré les directives données par haut-parleur les organisateurs n'arrivaient pas à rétablir l'ordre dans les arènes.

– C'est tout de même magnifique d'avoir été tous ensemble, tous réunis pour fêter la plus belle personne de l'Histoire de France, dit Christiane. Tu te rends compte, les anges lui parlaient !

Lia ne répondit pas, étant beaucoup moins enthousiaste que sa compagne.

– Aujourd'hui j'ai du temps, je peux faire un bout de chemin avec toi, ajouta son amie.

Lia pensa à la mendiante qu'elle avait croisée et elle eut envie de déposer quelques centimes dans sa sébile, mais à leur arrivée au porche les lycéennes ne trouvèrent personne. Elles reprirent le boulevard Raimbaldi, repassèrent devant la librairie aux *crayolors* Avenue de La Victoire, elles aperçurent de grandes affiches qui invitaient les Niçois à venir voir un film magnifique et dont l'actualité était évidente, *Le Juif Süß*. Sur l'affiche on apercevait un horrible personnage au nez crochu, monstrueux, qui de toute évidence ne pouvait pas, dans la

Avril – Mai 1941

version du metteur en scène, Veit Harlan (son nom se lisait sur l'affiche), être un héros sympathique.

– Jeannot a vu le film, il paraît que c'est très intéressant et très bien joué, remarqua Christiane.

– Comment peux-tu dire ça, c'est un film antisémite qui tend à faire haïr tous les juifs et c'est très grave, surtout en ce moment.

– Oui mais partout c'est présenté comme un film historique. Il paraît que c'est l'histoire d'un duc détesté qui s'est enrichi grâce aux conseils d'un juif. Jeannot dit que tous les juifs sont intéressés par l'argent. Moi je ne veux pas le croire, mais il cite toujours la banque Rothschild qui leur appartient !

– Peut-être, mais il y a aussi beaucoup d'autres banques non israélites dont on ne parle pas ! (Lia préférait le mot *israélite*, qui sonnait clair, au mot *juif* qui désignait désormais ceux de sa religion quand on les détestait.)

– Lesquelles ?

– Ben, je ne sais pas...

Lia essayait de se remémorer les lieux où elle accompagnait sa mère à Paris. Elle se souvenait des enveloppes de chèques postaux et de la réflexion de Madame Bihal quand elle recevait son courrier : « Oh ça c'est une lettre des chèques postaux, ce n'est pas intéressant. » Ce que Lise Bihal attendait alors, c'étaient des nouvelles de son père. Elle reprit :

– Ah oui, les chèques postaux, le Crédit Lyonnais, la Caisse d'épargne et le *Clou*.

– Le clou ?

– Oui, tu vas y déposer des objets précieux et on te les garde, même on te donne de l'argent. C'est très amusant. Tu attends avec tes objets dans une petite salle, puis on

*Nice, amère saison*

t'appelle, il y a un homme qui passe la tête par un guichet, tu lui confies tes objets, après il te rappelle par ton nom et il te dit : « Je vous en donne tant. » Alors surtout tu n'oublies pas de répondre : « Ce n'est pas beaucoup, ça vaut davantage », et lui, il te déclare : « Je ne peux pas faire mieux. » Alors tu dis oui, ou non. Si tu dis non il te rend les objets et il est mécontent car tu lui as fait perdre son temps, si tu dis oui il t'envoie au caissier qui te donne un reçu avec l'argent et ensuite tu vas manger une glace. Le mois d'après tu rembourses et le *Clou* te rend tes objets. Comme ça ils ne risquent pas d'être volés quand tu t'absentes.

– Ta mère fait ça ?

– Ça lui est arrivé ; par exemple quand il faut payer les échéances aux fournisseurs et que les clients n'ont pas encore réglé. Contrairement à toutes ces banques, continua Lia pour revenir à son sujet, les Rothschild font pleins de B.A. (Dans le langage de Lia, il s'agissait de Bonnes Actions. Son cousin Raymond lui avait enseigné qu'aux scouts il fallait observer tous les jours les *quatre B*, c'est-à-dire Bonne action, Bonne volonté, Bonne tenue et Bonne humeur.) Les Rothschild ont même construit à Paris un hôpital entier où ma sœur est née et qu'ils entretiennent à leurs frais avec tous les médecins et les infirmières ! Tu vois bien ; alors qu'au *Clou* ils n'ont pas fait d'hôpital, ni au Crédit Lyonnais, ni aux autres banques.

Mais Christiane semblait vouloir reparler du film, peut-être recevoir des arguments pour contredire Jeannot.

– De toute façon, moi, dit-elle, je n'irai pas voir *Le Juif Süß* parce que l'affiche est trop effrayante.

– Tu as raison, approuva Lia, qui était peinée que

*Avril – Mai 1941*

Christiane puisse un tant soit peu adhérer à un film nuisible. Tu as raison, regarde cette affiche, elle est forcément injuste et dangereuse. (Elle répétait les mots entendus chez elle, sa famille ayant été scandalisée et ulcérée par la sortie du film. Monsieur Bihal avait parlé avec des juifs allemands réfugiés à Vichy et savait que le film devait être considéré comme un appel au meurtre.) En plus ma sœur en a discuté à la fin d'un cours avec son professeur de droit romain. Elle m'a raconté qu'il s'agissait en fait d'un très beau livre écrit en allemand par un juif et qui a été détourné par les nazis. En vérité, Süß a été victime d'une machination et, comme il refusait de se convertir au protestantisme, il a été pendu. L'auteur qui a raconté cette histoire voulait dénoncer l'injustice que Süß avait subie. Et un autre cinéaste en avait déjà tiré un film qui défendait ce juif. Comme il y avait de l'antisémitisme en Allemagne, alors tu imagines, ce premier film a été interdit, il paraît même qu'il avait mis un des deux « gueux », en rage.

– Un des deux gueux ?

– Oui, Goebbels ou Goering, je les confonds toujours. Il a ordonné à un autre cinéaste de reprendre l'histoire pour servir sa propagande. Les nazis lui ont donné beaucoup d'argent de façon à permettre une grande mise en scène. Et, chose importante a dit Mademoiselle Tourey, son professeur, la querelle dans les États allemands entre les catholiques et les protestants a complètement été gommée.

– Je ne comprends pas, interrompit Christiane. Est-ce que ce n'est pas plutôt entre les juifs et les protestants ?

– Non, répondit Lia, fière de son savoir récent et qui voulait absolument convaincre sa camarade. Ce fameux

*Nice, amère saison*

duc, ah voilà, c'était le duc de Wurtemberg, s'était converti au catholicisme et s'entourait de conseillers catholiques, alors que ses sujets étaient protestants. Le professeur de Betty a déclaré que le film qui vient de sortir est une abomination digne de Gœ... et de toute sa clique de monstres.

Christiane prêtait toute son attention aux explications de Lia.

- Tu as sûrement raison, dit-elle.
- Alors à demain ?
- À demain, répondit Christiane.

On était arrivé au boulevard Gambetta. Christiane s'éloigna en direction de la mer et Lia retourna chez elle en réfléchissant à cette journée si lourde pour ses jambes et son esprit.

Elle était triste : quel effort pour convaincre les autres que ce qu'on disait contre les juifs était faux ! Son père avait des traits réguliers, un nez droit, il était beau, courageux, honnête. Elle se souvenait d'une histoire que racontait Monsieur Bihal : on lui avait proposé lorsqu'il était arrivé en 1907 à Paris, à l'âge de dix-sept ans, de poser pour des magazines de mode et il avait ri à la barbe de la personne qui lui avait fait cette offre, mais il aimait rappeler cette anecdote, surtout quand il avait commencé à prendre de l'embonpoint. Et puis Lia était reconnaissante à sa sœur de lui avoir fourni toutes les précisions pour attaquer le film et défendre sa communauté. Dans la mesure de ses moyens Lia avait réussi à démolir le film avec des arguments valables et étayés. Mais quelle influence pouvait avoir sa faible voix contre celles d'une politique d'État ? En 1939, avait ajouté Mademoiselle Tourey, vingt millions d'Allemands avaient

Avril – Mai 1941

déjà vu ce film. Il était même projeté obligatoirement dans les prisons, les écoles et les camps d'internement. Lia avait oublié de le mentionner. Elle soupira. Tout était si difficile, il fallait constamment se battre, contre l'opinion, contre les films mensongers, les fausses nouvelles, les Céline Téodoro, et il fallait aussi se battre contre soi-même pour continuer à être gaie, optimiste, à observer les *quatre B* de Raymond, ce Raymond dont elle admirait les moindres gestes.

Mais Lia n'était qu'au début de ses peines.

\*\*\*\*\*

Quelques jours plus tard, rentrant chez elle pour le déjeuner, Lia fut accueillie joyeusement par Lise Bihal qui tenait un paquet à la main : « Tiens, c'est à toi que ce colis est adressé. » Il portait le tampon de la mairie et la mention *Prix spécial, concours Jeanne d'Arc*. Lia ouvrit le paquet à la hâte. Il contenait une lettre officielle signée Philippe Pétain, que Lia lut aussitôt. Cette circulaire remerciait Lia Bihal (le nom était écrit à l'encre) pour son civisme et ses capacités littéraires. Elle accompagnait le prix pour la rédaction sur Jeanne d'Arc. C'était un livre. Sur la couverture bleu ciel se profilait le portrait en militaire du chef de l'État. Le volume d'environ deux cents pages contenait, imprimés sur un beau papier vélin, les discours du Maréchal. C'était là le cadeau offert aux lycéens confiants dans la générosité de l'État : tous ces invendus avaient servi de prix.

– Qu'est-ce qu'on va en faire ? Où va-t-on le mettre ? dit Madame Bihal, pratique. Pas dans la bibliothèque, on nous prendrait pour des collabos.

*Nice, amère saison*

– À la poubelle, dit Lia qui tenait le livre du bout des doigts en le contemplant d'un air navré, étonnée cependant par le luxe du papier.

– Non, ce serait trop dangereux, je ne veux pas non plus qu'on le découvre dans les ordures.

– On pourrait le brûler dans la cuisinière ?

– Non, ce serait trop long.

– Ou bien le couper en petits morceaux et le jeter dans le caniveau ?

– Non, des voisins pourraient nous voir et en ramasser des bribes.

Elles firent le tour du petit appartement. Au fond du couloir se trouvaient les toilettes. Au-dessus de la cuvette avait été ménagé un placard. Au fond du renforcement s'ouvrait une fenêtre qui aéraient le réduit. Il fut décidé que c'était là une place de choix pour les discours. Elles enveloppèrent le livre afin qu'un œil curieux qui ouvrirait le placard ne puisse pas en déchiffrer le titre et, sans même en avoir lu quelques pages, elles l'enfouirent sous de vieux journaux, tel un objet sulfureux.

Le soir Lia, semblable à la Perrette de la fable, s'en alla dormir en rayant de ses rêves son arrivée au lycée à bicyclette, saluée par ses camarades éblouies par un cadeau aussi bien mérité.

VIII  
**Juin – Juillet 1941**  
*Hostie, amour et jalousie*

Les petits paysans de la région niçoise étaient surchargés de travail. Un peu partout on s'efforçait de remettre en exploitation d'anciennes restanques abandonnées parce que difficiles d'accès. Mais il n'y avait pas assez de bassins d'arrosage, pas assez de main-d'oeuvre surtout. Un « service obligatoire rural » avait été institué, pour lequel pouvaient être *requis* les jeunes hommes de dix-sept à vingt et un ans, et la mairie du Fourquet avait promis à Madame Rolland mère, puisqu'elle avait un fils prisonnier, l'aide d'un *requis*. Mais Henri n'y comptait pas trop. Malgré les efforts, dans les villes de la Côte les fruits et les légumes manquaient. On murmurait que la production était détournée « pour les Allemands ». Henri Rolland avait aussi élevé clandestinement deux porcs, cachés dans un cabanon loin de la ferme. Il en avait récemment abattu un avec l'aide de Scipion, auquel il en avait vendu la plus grande partie, mais il craignait un contrôle.

*Nice, amère saison*

Ce lundi de Pentecôte, après avoir passé la matinée à pincer des tiges de courges, rentrant chez lui il fut accueilli par Christiane en grande tenue de communiant : robe blanche en organdi avec des plis couchés sur la poitrine, évasée à partir des hanches, bonnet et voile de tulle brodés qui laissaient échapper deux mèches. Tout cela avait été emprunté au cousin de Charlotte, Mario Gramiglia, dont les deux filles étaient plus âgées que Christiane. Henri jeta sur l'ensemble un coup d'œil sans enthousiasme et décréta :

– *Qué rifounfoun* !<sup>1</sup> On dirait une mariée !

– Comment ! Elle n'est pas belle, ta fille ? s'indigna Charlotte que la tenue raffinée avait emplie de satisfaction.

Henri Rolland haussa les épaules. Ces machins de curés, c'était peut-être bon pour les femmes, et encore, il ne fallait pas exagérer.

Vexée, Christiane alla ranger dans l'armoire la belle robe, avec le missel et le chapelet offerts par mémé Pauline. Il lui manquait encore les gants car la cousine Adrienne avait rongé le bout de ceux qu'elle avait portés.

Après cet essai elle décida de réserver ses pensées à ce qui importait le plus : le sacrement qu'elle allait recevoir. Pendant sa prière du soir, les yeux fermés elle guettait en elle une éclosion, une lumière intérieure qui tardait à venir. Mais certainement lorsque le grand jour serait arrivé la joie divine l'habiterait.

L'abbé Delmas s'était mis en rapport avec le chanoine Coste, curé du Fourquet, afin que Christiane accomplisse sa retraite et sa Première Communion au village après

1- « Quel tralala ! »

*Juin – Juillet 1941*

avoir suivi les cours de catéchisme à Nice. Elle retrouva donc Louissette avec les communiantes de 1940 et ceux de 1941, regroupés dans la salle paroissiale. Il faisait assez frais entre les murs épais de la vieille bâtisse. Des rayons de soleil se glissant entre les branches, dehors, parsemaient la salle de médailles blanches.

Prières, lectures commentées de plusieurs passages de l'Évangile avec l'abbé Thivel, un jeune vicaire chargé des retraits, répétition d'un cantique qu'il faudrait chanter pendant la grand-messe. Les communiantes de La Jagaude, au nombre de quatre, s'installèrent pour le déjeuner avec leurs gamelles dans un angle du jardin où une table avait été installée. Louissette plaça son bras nu à côté de celui de Christiane pour les comparer :

– Ce que tu es blanche ! s'exclama-t-elle. Ça se voit que tu as pas pris le soleil cette année.

Les cheveux frisés de Louissette, mal coupés, se redressaient sur un côté de la tête. Sa jupe à bretelles remontait trop haut au-dessus de la taille et coinçait son chemisier à rayures. Lorsqu'elle souriait elle montrait ses gencives. Christiane lui trouva une allure désordonnée et sauvage.

Le lendemain, à l'intérieur de l'église, on répéta les déplacements qu'il faudrait effectuer le dimanche à la messe : comment se mettre en file pour entrer, où se placer, comment se rendre à l'autel pour recevoir l'hostie, en revenir, sortir de l'église. Madame Taviani, qui jouait de l'harmonium, vint faire chanter les communiantes en les accompagnant en musique.

Christiane s'appliquait avec ferveur. Le samedi matin l'abbé Thivel lut un extrait de l'Évangile selon saint Matthieu. Pour la première fois l'attention de Christiane

*Nice, amère saison*

fut arrêtée par la question : « Tu es le roi des Juifs ? » que Pilate posait à Jésus. Dans la suite du récit, les grands prêtres et les Anciens persuadaient la foule de réclamer la libération de Barabbas plutôt que celle de Jésus, Pilate se lavait les mains « du sang de ce juste » et le peuple répondait : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants. »

L'esprit de Christiane fut comme arrêté par la cruauté et l'absurdité du texte. Elle n'osait pas comprendre qu'il signifiait que la foule des Juifs revendiquait pour l'éternité la responsabilité de la mort du Christ. Pour tous les Juifs, passés, présents et à venir. Est-ce que c'était possible ? Elle aurait désiré que l'abbé Thivel commente ce passage, mais il se contenta de souligner le sacrifice de Jésus, le Sauveur, « celui qui est venu pour racheter nos péchés ». Elle conserva des questions sans réponses.

L'après-midi fut consacré aux confessions. On attendit dans l'église, les garçons d'un côté pour le chanoine Coste, les filles groupées près du confessionnal du vicaire. Lorsque celui-ci l'eut invitée à avouer ses péchés, Christiane répondit, sans donner de précisions, qu'elle avait été « gourmande, paresseuse, injuste, envieuse, menteuse et méchante ». Il lui semblait qu'il valait mieux risquer de s'accuser à tort plutôt que d'oublier des fautes. Mais à la fin de son énumération, après avoir hésité elle ajouta :

– Mon Père, avoir une amie juive, est-ce que c'est un péché ?

Sa voix tremblait. Il y eut un court silence, puis le prêtre répondit :

– Pourquoi est-ce que tu me demandes cela ?

– Eh bien... Si c'est les Juifs qui ont tué Jésus ?

*Juin – Juillet 1941*

– Tu as parlé de cette question avec cette amie ? Vous discutez de religion ?

– Non, on va en classe ensemble, c'est tout.

Tout en prononçant ces mots Christiane savait qu'elle mentait. Ce n'était pas tout. Lia était si chère à son cœur, douce et innocente et...

– Voyons, expliquait l'abbé Thivel, l'essentiel est que tu te conduises en bonne chrétienne, que tu sois un exemple, pour cette personne aussi.

– Oui, mon Père.

– Le reste concerne les adultes. Mais il vaut mieux que tu choisisses tes amies parmi les jeunes filles de la même confession que toi.

– Oui, mon Père.

– Pour tes péchés, tu réciteras cinq *Notre Père* et cinq *Je Vous Salue Marie*.

Agenouillée, se couvrant le visage de ses mains, Christiane accomplit sa pénitence dans le trouble. « Il vaut mieux », avait dit Monsieur l'abbé. Est-ce que cela signifiait qu'elle devait s'éloigner de Lia ? Christiane ne voulait pas le croire. Lia n'entraît pour rien dans la mort de Jésus, non, pour rien. C'était le monde qui était méchant.

Des images et des souvenirs défilèrent, tout le reste de la journée, dans l'esprit de Christiane. L'expression amère de Madame Lecorre dans son bureau, les affiches du film *Le Juif Süss* avec cet horrible personnage au nez comme un bec de vautour, et puis une conversation qu'elle avait entendue à la boulangerie, où un client, Monsieur Noblet, avait déclaré que c'était bien de « débarrasser l'État des israélites qui avaient mis la main dessus », et puis encore le visage irrité et anxieux de Lia racontant que Céline

*Nice, amère saison*

Téodoro avait traité Dolly Schiller de « sale juive » et guettant chez Christiane, à la façon dont le regard de Christiane se poserait sur elle, l'alliance ou le rejet. Tous cela la blessait sans qu'elle sache s'expliquer pourquoi elle avait tant de peine.

La nef retentissait des échos de l'harmonium qui accompagnait le chœur des enfants du Fourquet tandis que les communiants avançaient lentement pour prendre place dans l'église. Tous les autels étaient garnis de roses et d'œillets blancs. Christiane entrevit ses parents, debout près de la chaire. Les voix du chœur étaient claires comme des bonbons au miel.

Elle ferma les yeux lorsque le chanoine Coste lui tendit l'hostie dont le contact sec sur la langue la surprit. Revenue à sa place, agenouillée, elle se dit : « Maintenant je peux parler directement avec Jésus, il va me guider. » Elle pensait à Lia tout en prononçant les répons de la messe. Tandis que deux communiants, fille et garçon, circulaient parmi les fidèles avec une corbeille pour recueillir les offrandes, elle décida soudain : « Je dois rester l'amie de Lia pour la convertir. Dieu la protégera quand elle sera chrétienne et après sa mort elle ira au paradis. » Cette résolution ainsi formulée lui parut si évidente qu'elle respira plus légèrement. L'harmonium résonna de nouveau, les communiants commencèrent à se diriger vers la sortie illuminée de soleil.

Les familles étaient déjà dehors, assemblées sur la place. Étourdie, serrant son missel, Christiane distribua des baisers sur les joues qui se présentaient. Mémé Pauline, en vue de la photo, rectifia l'arrangement du voile. Le photographe regroupa les communiants et Christiane se retrouva au troisième rang, surélevée avec d'autres compagnes par un

*Juin – Juillet 1941*

petit banc. Comme ils attendaient que le photographe ait corrigé l'attitude de certains participants, puis réglé son appareil, Christiane aperçut un mouvement ondulatoire parmi les spectateurs : ceux-ci tournaient le cou vers la gauche, là où étaient apparus deux Fourquettains, Armand Bonfilastre et Francis Arione, simplement vêtus d'une chemise et d'un pantalon, l'air pressé et important, qui sans s'occuper des communians avaient commencé à parler à voix basse aux personnes les plus proches. L'onde se répandit à travers la place, de sorte que les familles commencèrent à discuter par petits groupes, se désintéressant des communians qui, intrigués, manifestèrent leur impatience en remuant. « Tsss, tsss ! » fit l'abbé Thivel, assis au premier rang à côté du curé. « On ne bouge plus ! » cria le photographe. Tout le monde se figea et on entendit le dé clic de l'appareil.

Descendue de son banc, Christiane s'approcha du groupe où figuraient Bonfilastre entouré des Rolland, des Gramiglia et d'autres familles. « Oui, ce matin », dit Bonfilastre. Puis, répondant à une question, il ajouta : « sur Radio-Nice ». Henri Rolland lui tapota l'épaule en prononçant une phrase que Christiane n'entendit pas bien.

Elle tira sa mère par la manche.

– Les Allemands ont déclaré la guerre à la Russie, expliqua Charlotte. Il paraît qu'on l'a annoncé à la TSE, Hitler a fait un discours ce matin.

Tandis que les hommes s'éloignaient en commentant l'événement, les mères attendirent les communians auxquels l'abbé Thivel donnait les dernières recommandations en vue des vêpres, pour lesquelles il fallait revenir à quatre heures et demie. Le repas avait lieu chez Scipion. Outre les cousins Gramiglia avec leurs filles, il y

*Nice, amère saison*

avait un frère de mémé Pauline, l'oncle Ferraris, qu'on appelait tonton Fédé, venu d'Embrun avec son épouse. Tata Fédé offrit à Christiane, de la part de tous les Ferraris, une montre de qualité avec un bracelet en cuir.

On but l'apéritif puis la plupart des hommes s'esquivèrent pour écouter un bulletin d'information sur le poste TSF de Scipion. Christiane avait ôté le bonnet et le voile mais elle avait trop chaud dans sa robe longue ; elle s'ennuyait ; les bavardages de ses cousines ne l'intéressaient pas. Finalement les hommes revinrent à table, un peu rouges. La TSF ne fournissait pas beaucoup de détails, annonçant seulement que les troupes allemandes avaient franchi la frontière soviétique, que l'Italie était aussi entrée en guerre contre l'URSS et que la Roumanie mobilisait.

– Staline leur donnera une bonne leçon, déclara Henri Rolland. Ne t'en fais pas, maman, ajouta-t-il en s'adressant à mémé Pauline, François ne restera plus longtemps prisonnier.

– Ça y est, pensa Christiane, encore une dispute entre papa et pépé Auguste.

Mais ce fut le cousin Mario qui saisit la balle au bond. En s'asseyant, il poussa sa chaise avec bruit pour marquer sa désapprobation :

– Ne te fais pas trop d'illusions. Je le vois mal, ton Staline, il va se faire rétamé.

– Là-dessus je donne raison à Mario, déclara le grand-père Gramiglia en saisissant une assiette de charcuterie. D'ailleurs, Staline ne vaut pas mieux que Hitler.

Henri Rolland considéra son beau-père avec irritation :

– Comment vous pouvez dire une chose pareille ?

– Ah, non, ne parlez pas de politique aujourd'hui, intervint Charlotte. Servez-vous des raviolis.

*Juin – Juillet 1941*

Tata Féfé approuva :

- Un jour de communion c'est un jour de paix.
- Mais je ne peux pas laisser passer que Staline égale Hitler ! protesta Henri. Staline est du côté du peuple.
- Le peuple, tout le monde s'en fout ! grogna Mario. Chacun doit se débrouiller pour s'en sortir, c'est tout.

Malgré les observations des femmes, la discussion se poursuivit par-dessus les petits pois. Tonton Féfé était d'avis que la France avait beaucoup de chance parce qu'elle était protégée par le Maréchal, opinion soutenue par la plupart des convives. Henri Rolland le contestait et Christiane, attristée, nota que ses cousines, les lèvres pincées, jetaient vers lui des regards désapprobateurs. Les Tosella n'avaient pas pu venir, retenus à Nice par le magasin, mais ils avaient offert un gros gâteau aux amandes. Le gâteau, heureusement, provoqua une trêve. Avec le café, Scipion servit un petit verre de *branda*, une eau de vie de raisin. « Ah, soupira tata Féfé, aujourd'hui on a mangé comme avant la guerre. »

\*\*\*\*\*

Après l'intermède provoqué par sa communion, Christiane retrouva la boulangerie et le lycée. Sa classe de *sixième trois* et Lia.

– Alors, tu as eu une belle fête ? questionna celle-ci. Tu as reçu des cadeaux ?

Christiane hocha la tête et montra son poignet orné de la montre-bracelet. Lia éclata de rire :

– Eh bien, regarde ce que je t'offre, moi. C'est pour l'autre bras.

Un papier fleuri recouvrait un second papier plus fin et,

*Nice, amère saison*

à l'intérieur, un bracelet de perles en verre bleues et blanches.

– Mais... Tu as dû dépenser toutes tes économies ! s'écria Christiane.

– Oh, je m'en ferai d'autres, assura Lia.

Elles s'embrassèrent en se tenant par le cou. C'était si bon d'avoir une amie. « Mais il vaudrait mieux qu'elle devienne catholique », se répéta Christiane.

En juin, déjà, la chaleur s'était installée et la touffeur des jours sans vent fatiguait les corps. L'année scolaire, qui ne se terminerait que le trente juillet, paraissait interminable à Christiane. Heureusement l'examen que les candidats à une bourse devaient traditionnellement passer avait été remplacé par les notes obtenues aux compositions. Au moins était-elle tranquille de ce point de vue. Hélas, son nom ne brillait plus en tête de classe comme à La Jagaude ; c'était Claudette de Giverny qui menait le train, pour l'anglais et les maths, tandis que Lia raflait les meilleures notes en français. Malgré sa moyenne honorable Christiane ressentait une certaine amertume à être ainsi distancée ; chez les Tosella, pensait-elle, elle était constamment dérangée et elle ne pouvait consacrer aux devoirs et aux révisions tout le temps qui lui aurait semblé nécessaire.

\*\*\*\*\*

La journée du 14 juillet, un lundi, fut chômée mais ne donna lieu à aucune fête patriotique. L'après-midi Christiane put rejoindre Lia et Betty à la plage. Elle traversa une partie de la vieille ville dont les ruelles étaient désertes, en ce jour férié sans l'être et à une heure où les gens faisaient la sieste. L'odeur un peu âcre qui y flottait avant la guerre, celle de la viande des étals, de la morue séchée et des pâtes

Jun - Juillet 1941

fraîches au parmesan, s'était transformée en un relent de moisi. Passé la façade majestueuse de l'Opéra, on débouchait près de la mer, sous un soleil blanc et dur.

À côté d'un établissement de bains qui portait le nom de *Sporting Club* et où il fallait payer pour avoir le droit de se servir d'une cabine, se trouvait une portion de plage gratuite. Le matin, quelques pêcheurs y tiraient encore leurs barques. Ensuite, les baigneurs aux revenus modestes s'installaient sur les galets en lorgnant vers les matelas de la plage payante.

Lia fit de loin de grands signes à Christiane car il n'était pas facile de se retrouver au milieu des groupes en maillot. Ses cheveux mouillés tombaient en ondulant sur sa nuque. Elle cligna des yeux sous la lumière et, tandis que Christiane ôtait sa robe et la pliait soigneusement sur sa serviette, elle répéta en se renversant en arrière voluptueusement :

– Ah, l'eau est bonne, bonne... Tu vas voir.

Oui, et cette eau vous lavait de la sueur et de la poussière, mais plus encore. Elle vous désencombra la mémoire de théorèmes inutiles, de souvenirs humiliants, des récriminations de Madame Laplique (qui prétendait qu'en coupant le pain on rognait sur sa portion), et même de l'avance « inexorable » (comme disait Jeannot) des troupes du Reich en URSS.

Christiane passa un long moment à essayer de nager en se soutenant sur un pied là où la mer n'était pas encore profonde et en remuant les bras comme on le lui avait conseillé, tout en maintenant la tête hors de l'eau car elle redoutait de ne pas pouvoir respirer. Cette gymnastique désordonnée, bien qu'exécutée avec concentration, la mena aux abords d'une passerelle qui avançait dans les vagues, soutenue par des pilotis, et qui servait de plongeoir aux clients du *Sporting Club*.

*Nice, amère saison*

Comme une vague un peu plus grosse que les autres l'avait giflée et qu'elle essayait de s'essuyer les yeux en se redressant, elle fut aspergée par des paquets d'eau que quelqu'un envoyait sur elle tandis qu'une voix moqueuse chantonnait à son intention des paroles indistinctes où il était question de « championne de natation ». Écartant malaisément ses cheveux, elle aperçut deux jambes maigres, un maillot de laine bleu marine et enfin le cou et le visage de Richard, rougis par le soleil. Elle reprit souffle pour articuler :

– Ben... j'essaie d'apprendre.

– Tu n'as pas de bouée ? demanda-t-il gentiment. Ce serait plus pratique. Tu es toute seule ?

Christiane indiqua la direction où elle avait laissé Lia. Celle-ci s'était étendue sur le ventre pour bronzer de tous les côtés tandis que sa sœur, debout près d'elle, s'essuyait les bras avec une serviette. La silhouette de Betty dessinait une courbe gracieuse mais son maillot rouge, mouillé, révélait des formes arrondies.

– Je vais dire bonjour à tes amies, annonça Richard.

Tel un dieu blond charmé par une mortelle, il s'avança vers la plage gratuite que Christiane avait quittée sans s'en apercevoir, paraissant marcher sans peine, presque voler, sur ces galets que Christiane trouvait brûlants et douloureux sous ses pieds.

Arrivé près de Betty, qui le toisa en fronçant les sourcils, il prononça une phrase que Christiane n'entendit pas. Puis il se retourna pour l'attendre tandis que Lia se redressait et clignait des yeux en examinant l'arrivant.

– Tu peux me présenter ? demanda Richard.

Mais bien sûr. Christiane éprouvait un sentiment de fierté. Ses amies étaient jolies, Richard était beau, c'était

*Juin – Juillet 1941*

grâce à elle qu'ils faisaient connaissance. La conversation roula tout d'abord sur la météorologie du mois de juillet, la température de l'eau de mer et les compétences de chacun en matière de natation. Puis Betty indiqua, sans en avoir l'air, qu'elle fréquentait la fac de droit en première année, ce qui provoqua chez Richard quelques secondes de silence méditatif. Après quoi il sourit et proposa :

– Vous voulez jouer au ping-pong ? Les garçons de plage me connaissent, je peux amener des invités.

Le ping-pong était placé dans un abri couvert de canisses. Il fallut attendre que les joueurs qui occupaient le lieu veuillent bien partir. Alors qu'ils patientaient, assis sur un muret de ciment, un air de musique leur parvint : des notes de guitare rapides, nasales et syncopées, qui semblaient éclater en grappes.

– Écoutez, s'écria Richard, c'est Django Reinhardt, vous connaissez ?

Il s'adressait particulièrement à Betty, ce que Christiane nota avec tristesse. Le nom du musicien disait vaguement quelque chose à la jeune fille. Richard se mit à expliquer qui était ce Django Reinhardt pour lequel il semblait éprouver de la vénération, relayé quelques instants plus tard par un certain Jacky, un garçon grassouillet avec des cheveux dans le cou, que Richard présenta comme un « camarade de lycée ». Celui-ci s'approcha si près de Betty que Lia dut s'écarter pour lui laisser de la place. Christiane remarqua que son amie examinait les deux garçons sans indulgence.

– Viens, proposa Lia d'une voix forte, il fait trop chaud, on va se rebaigner.

Se tournant vers sa sœur, elle lança : « Tu peux jouer au ping-pong pendant ce temps. » Et comme elles s'éloignaient, elle murmura à Christiane : « Je n'aime pas ces slips de bain

*Nice, amère saison*

moulants. Je trouve que c'est indécent. Ensuite, ton Richard, il n'est pas très poli. À ta place je ne lui aurais pas offert un cadeau d'anniversaire. Il n'est pas mal, mais c'est tout. »

– Je crois que tu as raison, répondit Christiane.

La mer avait pris une teinte grise.

\*\*\*\*\*

Le mois s'écoula de façon lisse, la chaleur bridant les efforts des élèves et aussi du corps enseignant.

La distribution des prix était prévue pour le 30 juillet et Mademoiselle Desaubins entendait lui donner autant d'éclat au moins qu'en aurait la cérémonie du Lycée de garçons. Les professeurs furent priés de préparer quelques éléments de spectacle. Madame Bergeret décida de faire réciter par une élève un poème de Victor Hugo. Il évoquait un enfant grec aux yeux bleus qui, en guise de cadeau, réclamait « de la poudre et des balles » pour combattre l'envahisseur de son pays.

La *sixième trois* apprit le poème par cœur et Madame Bergeret auditionna les élèves une à une. Son choix se porta finalement sur Lia.

Devant un public composé des élèves et de leurs familles, des professeurs, du personnel administratif, de la directrice et des personnalités représentant le maire et le recteur d'académie, Lia récita le poème de Victor Hugo avec beaucoup de conviction et les yeux brillants. Tout le monde applaudit.

## IX

### Juillet - Novembre 1941 *Inquiétudes et contes de fées*

Lia était fière d'avoir obtenu le premier prix de français, le premier prix de diction et un accessit de mathématiques. Elle était en vacances et son professeur de piano lui avait donné un programme à étudier pour le mois d'août. C'était une réduction du *Concerto en ré majeur* de Mozart (premier mouvement) qu'elle avait déjà déchiffré avec Mademoiselle Perdrix. Elle aurait du temps pour le travailler puisque ses amies allaient quitter Nice : Christiane retournait chez ses parents, Olivia refusait de sortir et Suzon avait quitté Nice pour rejoindre sa tante, directrice du lycée de Figeac. Heureusement Claudette de Giverny lui avait proposé de venir se baigner au *Sporting-club* avec elle. Lia admirait cette adolescente blonde, toujours élégante, dont les yeux se posaient avec amabilité sur ses camarades. Son éducation trahissait son milieu aristocratique. Fascinée par sa beauté, Lia s'imaginait que sa compagne était élevée dans le luxe. Elle avait hésité, mais

*Nice, amère saison*

elle avait réfléchi qu'en prenant l'argent dans ses économies elle pourrait s'offrir ce plaisir. Elle s'y rendit en cachette, car sa mère lui avait vivement conseillé d'éviter la Promenade des Anglais ces jours-là en raison des manifestations qu'il y avait eu le 31 juillet avec la Légion Française des Combattants, la Jeunesse de France et d'Outre-Mer et le Parti Populaire Français, tous unis contre les juifs.

Au *Sporting*, elle regarda si par hasard Richard se trouvait là, nageant ou bien jouant au ping-pong ou somnolant sur un des matelas de la plage. Claudette sortit du vestiaire. Elle portait un maillot bleu ciel imprimé de flots bleu marine, ses pieds cambrés qui terminaient de longues jambes fines sautaient à toute vitesse sur les galets ; elle prétendait qu'aller vite faisait moins mal. Elles descendirent dans l'eau. On perdait pied assez rapidement mais une corde tenue par des piquets avait été installée pour aider les nageurs moins expérimentés. Lia était fière de sa compagne et satisfaite d'avoir été choisie par elle pour l'accompagner à la mer. Elle en avait parlé à Christiane en lui disant au revoir et cette dernière s'était rembrunie.

– Tu ferais mieux de rester sur la plage libre, lui avait-elle conseillé.

Néanmoins leurs adieux avaient été chaleureux et elles s'étaient promis de s'écrire.

– Tu reviendras demain ? demanda Lia à Claudette lorsqu'il fut l'heure de quitter la plage.

– Non, demain j'ai ma dernière leçon de danse avant la reprise, si tu veux tu peux venir y assister.

Lia accepta avec ravissement.

– Viens demain à seize heures, le studio se trouve boulevard Victor Hugo, tu connais ? Après je pars en vacances.

*Juillet - Novembre 1941*

– Moi aussi, mais plus tard. Je vais à Bourg-Saint-Maurice avec ma tante et mes cousines à partir du 15 août.

Le lendemain Lia se rendit à l'adresse indiquée où se tenait le cours de Nina, ex-première danseuse de l'opéra. Le cours venait de commencer. Il débutait par des pliés à la barre puis continuait avec des battements, des mouvements d'assouplissement, tous ces exercices accompagnés par une pianiste qui jouait machinalement en marquant fortement les temps et en regardant son public. Il y avait une quinzaine d'élèves d'âges différents, accrochées à la barre, l'une derrière l'autre. Tout d'abord, Lia n'eut d'yeux que pour Claudette qui était la première du rang et à laquelle le professeur prodiguait de nombreux conseils. En jetant un regard sur les autres élèves, au fond de la salle, Lia eut la surprise de découvrir sa petite cousine Martine, la dernière de la ligne et la plus jeune. Elle portait une tunique rose et ses cheveux étaient rejetés en arrière, attachés par un bandeau de même couleur qui dégagait son visage. Elle s'efforçait de suivre l'élève précédente.

Après la barre, il y eut le travail au « milieu ». Le professeur indiquait les pas : sauts de chat, pas de bourrée, arabesques, attitudes. Il fallait se placer en rang au fond de la salle par groupes de quatre, les meilleures devant, les moins habiles derrière, et descendre jusqu'à la grande glace où se tenait Nina lorsqu'elle ne marquait pas elle-même les mouvements. « Piqués et déboulés, s'il vous plaît, les grandes sur les pointes. » Chacune devait rejoindre l'angle opposé où se trouvait le piano et parcourir en biais toute la salle. Les cinq premières y réussirent convenablement, tournant la tête au moment voulu, fixant bien un point pour ne pas avoir de vertige. Les suivantes furent plus hésitantes. Puis ce fut à Martine : elle exécuta avec

*Nice, amère saison*

application l'exercice, s'efforçant de faire des tours complets et de garder sa trajectoire. Un sourire amusé se lisait sur le visage des apprenties danseuses qui la regardaient virevolter. Claudette l'accueillit en fin de parcours et l'entraîna vers leur point de départ pour recommencer. Lia éprouva un étrange sentiment d'admiration pour sa cousine : en cet instant elle n'était plus sa cadette, puisqu'elle allait acquérir un savoir, une expérience qu'elle-même n'avait pas. Toute la classe recommença ; Martine rayonnait de plaisir, malgré la difficulté de l'exercice. En dansant, elle ressemblait à une fleur qu'on ne sait quel vent aurait entraînée dans une ronde imprévisible et légère. La leçon se terminait par un enchaînement, un lent *Prélude* de Chopin accompagnait les danseuses. Claudette fut sèchement félicitée pour sa mémoire, mais Mademoiselle lui reprocha de ne pas suffisamment lier ses mouvements ; de plus son attitude sur pointes manquait de solidité et d'équilibre. « La solidité et la force n'excluent pas la grâce, répétait Mademoiselle. C'est votre pensée qui vous guide, le corps n'est que l'instrument. » Et elle ajoutait pour les plus débrouillées : « La danse est ce qui se pense le plus et ce qui se danse le moins. »

Après la révérence, qui marquait la fin du cours, les élèves embrassèrent leur professeur avant de se rendre au vestiaire. Martine eut droit à un mot d'encouragement plutôt adressé à sa mère qui était venue la chercher. Tildy sourit et pria Lia de les attendre. Celle-ci remercia vivement Claudette, encore éblouie par ce qu'elle venait de voir. Elles se souhaitèrent de bonnes vacances, pleines de musique et de friandises.

Quelques minutes plus tard, tandis que Lia, Tildy et sa fille se dirigeaient vers la mer, Martine déclara avec conviction : « Quand je serai grande, je serai une étoile. »

*Juillet - Novembre 1941*

\*\*\*\*\*

Une décision lourde de conséquences venait d'être prise par le gouvernement. Un numerus clausus de trois pour cent avait été instauré pour limiter le nombre d'étudiants juifs dans les Universités. Betty, qui s'était vu refuser la faculté de philosophie en raison de ses origines, avait pu par chance être admise à la faculté de droit comme auditrice libre. Le directeur du Centre Universitaire Méditerranéen avait trouvé cette solution pour pouvoir accueillir, malgré les nouvelles décisions, les étudiants « empêchés » et atténuer pour eux la dureté du numerus clausus. Ainsi Betty avait la possibilité de suivre les cours de droit mais non celle de se présenter aux examens afin d'obtenir des diplômes et par là d'accéder à une profession juridique. Elle en était très peinée. Cela ne l'empêchait pas de suivre avec enthousiasme les cours du professeur de droit constitutionnel, un homme élégant d'une cinquantaine d'années que les étudiants admiraient pour son savoir, sa pédagogie et sa prestance. Mais quel serait l'avenir de Betty ? Ses parents se faisaient beaucoup de souci à son sujet.

– On attendra des jours meilleurs, avait dit Monsieur Bihal. La guerre finira et alors nous retrouverons notre liberté et notre dignité.

– Et notre maison, lança Lia.

La loi sur le recensement des juifs avait été promulguée puis déjà appliquée en zone occupée. Mais pas encore dans la zone libre. Malgré les quelques cartes postales codées que les Bihal recevaient de leurs cousins de Paris, ils étaient inquiets pour eux. La formulation ne

*Nice, amère saison*

variait guère : « La grande famille se porte bien », ou encore « La grande famille ne se porte pas trop bien », ce qui signifiait en clair que les juifs ne souffraient pas trop des persécutions ou qu'au contraire la vie devenait difficile. Et l'angoisse était au rendez-vous : c'était la seconde formule qui venait d'arriver dans la boîte. Les Bihal n'étaient pas étonnés.

Puis un autre événement vint encore assombrir les occupants des quatrième et cinquième gauche dans l'immeuble du Parc Impérial. Le 18 juillet, Monsieur Alsama avait repéré un petit article en deuxième page de *L'Éclaireur* :

*Le recensement des israélites à Nice.*

*Tous les juifs majeurs français ou étrangers quel que soit leur âge sont astreints à retirer à partir d'aujourd'hui au commissariat de police de leur arrondissement une formule de déclaration, à la remplir conformément aux indications qui y sont portées, à la retourner ou la renvoyer sous pli recommandé au même commissariat de police avant le 27 juillet courant.*

L'absence de déclaration ou des informations fausses étaient assorties d'une peine de prison d'un mois à un an, d'une amende de cent à mille francs, et en outre le préfet aurait le droit d'interner le fautif dans un camp spécial. Déjà depuis le 17 juillet des agents du gouvernement se présentaient dans les entreprises et chez les artisans, procédant au recensement des personnes qui y travaillaient.

Monsieur et Madame Bihal étaient interdits.

*Juillet - Novembre 1941*

Qu'allaient-ils faire ? Se présenter ou non ?

Un conseil de famille réuni le soir même rassembla parents, grands-parents, la tante Mélaine et l'oncle Sauveur. Ce dernier suggéra de ne pas aller chercher les feuilles : « Pour vivre heureux, vivons cachés » répétait-il. Personne ne savait encore qu'il était (ou serait) un membre de l'armée de l'ombre.

– C'est une décision inique, déclara Monsieur Bihal. Il ne suffit plus d'avoir peur des bombardements, de ne pas manger à sa faim, d'avoir froid, d'avoir peur, il faut encore être mis au ban de la nation ! Quel gouvernement de lâches, Pétain, Laval, Doriot et toute cette clique !

Madame Alsama ne disait rien. Elle gardait un petit sourire triste, dépassée par les événements mais heureuse ce soir-là d'avoir trois de ses enfants auprès d'elle.

– Il vaut mieux retirer les feuilles, conseilla Monsieur Alsama ; de toute façon ils ont déjà nos noms car nous sommes inscrits sur les listes du temple, ils ont dû les consulter.

– Pas nous, nous ne sommes pas dans ce cas puisque nous venons de Paris, rétorqua Monsieur Bihal. La France devient l'esclave de l'Allemagne ! Les Allemands méprisent tous les Français, en particulier ceux qui sont juifs. Il ne faut pas s'abaisser devant eux. Regardez ça, dit-il en montrant un article de journal : « La France est destinée à jouer un très grand rôle dans la nouvelle Europe si elle pratique une collaboration totale avec l'Allemagne. » C'est une imposture. Les nazis sont des barbares, des fous furieux. Le livre *Mein Kampf*, je le répète, (Monsieur Bihal lisait l'allemand) est la profession de foi d'un sadique, d'un malade mental !

Une petite voix qui venait d'un fauteuil proposa une

*Nice, amère saison*

issue optimiste à la convocation. En effet, la dernière petite-fille des Alsama dormait ce soir-là chez eux en l'absence de ses parents et s'était blottie dans la grande bergère qui la contenait tout entière :

– Mais peut-être qu'ils nous appellent pour nous donner des cartes d'alimentation supplémentaires, parce qu'ils sont tristes que les Allemands nous en veulent ?

– Comment, Martine, tu ne dors pas encore ? Va te coucher, mon enfant, toutes ces conversations ne sont pas pour toi. Demain est un autre jour ; tu verras, tous ces tracassés finiront. En attendant, dors bien et ne pense plus à tout ça.

Martine dit bonsoir, toujours d'un air grave ; elle souriait rarement ; cependant un vent d'air frais passa dans la pièce. Accompagnée par Madame Alsama, elle rejoignit la petite chambre où se trouvait un divan d'appoint.

– Ta colère ne changera rien, Oscar. Dis-moi plutôt ce que tu comptes faire pour le recensement. Les choses vont vite.

Le 21 juillet 41 en effet avait été ouvert le bureau du *Commissariat Général aux Questions juives*. Les résultats ne tardaient pas à se faire sentir.

– Je n'ai rien à cacher, dit Oscar, du reste je suis né à Constantinople. La Turquie est neutre, ils ne peuvent rien me faire. Et pour la religion, j'ai un papier indiquant « Israélite du Levant ». J'habitais en Asie et j'allais à l'école, à pied, en Europe, tous les matins, ajouta-t-il en souriant, évoquant sa jeunesse. L'école religieuse que je fréquentais sur mon Bosphore natal enseignait en français les jours pairs, en allemand ou en turc les autres jours. Je me sens si français par la culture, les mœurs, la langue ! J'aime la France.

*Juillet - Novembre 1941*

– Oui, mais en ce moment la France ne t’aime pas. Méfie-toi, Oscar, moi je n’irais pas chercher les feuilles. Ne va pas nous mettre dans la gueule du loup. Pense à nos deux filles.

– J’ai toujours admiré la France. Je l’ai aimée, elle m’a nourri depuis que je suis arrivé ici très jeune. J’ai payé mes impôts avec plaisir, car je me sentais intégré... Et puis en allant chercher ce formulaire j’aurai peut-être des explications et je saurai ce que je peux envisager de faire comme travail. Nous ne tiendrons pas indéfiniment comme ça !

– Oh, nous pourrons vendre ma bague de fiançailles, cela nous permettra d’attendre un peu, suggéra Madame Bihal.

– Non, celle-là, si on peut, je veux que tu la gardes.

Avant la guerre, les affaires étaient prospères, mais les dirigeants d’une des maisons que représentait depuis vingt ans Monsieur Bihal avaient pris les devants dès l’occupation et lui avaient signifié qu’ils se verraient désormais obligés de se priver de ses services et que chez eux, en raison de leur patriotisme et de leur fidélité au Maréchal, aucun juif ne serait plus jamais employé. Monsieur Bihal avait ravalé son amertume.

Il se faisait tard. Mélaine et Sauveur prirent congé, avec des paroles d’encouragement.

– Essayons de capter Radio-Londres, proposa Monsieur Alsama. De Gaulle sera notre sauveur.

Une fois de plus, le cercle familial se resserra autour du petit poste d’où naissait cet espoir. Pierre Dac réussit même à les faire rire.

*Nice, amère saison*

\*\*\*\*\*

Lia continuait à étudier son *Concerto*. Trois heures par jour. Elle voulait, à la rentrée, étonner Mademoiselle Perdrix. À l'heure du déjeuner et du dîner elle devait s'interrompre pour écouter les informations, puis contempler en famille le mur de la cuisine ; en effet une grande carte de Russie y avait été punaisée et toute la maisonnée suivait attentivement le mouvement des troupes depuis que la Wehrmacht avait envahi l'URSS. De petits drapeaux de couleurs différentes représentaient les positions des armées allemandes et russes. Monsieur Quaranta, le voisin du troisième, avait aussi installé ses drapeaux mais il ne les considérait pas de la même façon que les Bihal : lui, il pavosait le jour de la fête de Jeanne d'Arc et à l'anniversaire du Maréchal. « On les aura, ces bolchevistes, avait-il déclaré lorsque l'URSS avait été obligée d'entrer en guerre. Si j'étais plus jeune, je m'engagerais pour aller bouffer du coco », avait-il tonné dans le hall de l'escalier à l'adresse de Madame Bihal. Monsieur Quaranta aimait parler aux femmes et Madame Bihal, toujours très circonspecte, l'écoutait avec attention, en se gardant de prendre position. Madame Quaranta avait essayé de calmer son mari : « Voyons, Louis, laisse faire les choses et ne te mets pas dans des états pareils, c'est mauvais pour ton cœur. »

Ce jour-là, dans la cuisine, les Bihal étaient soucieux. L'armée allemande, pénétrant facilement en territoire russe, risquait d'atteindre Leningrad.

– Tu verras, disait Oscar Bihal, l'hiver va arriver et les troupes s'enliseront en Russie comme les soldats de Napoléon.

*Juillet - Novembre 1941*

Il se tourna vers sa fille cadette :

– Ma petite chérie, tu es pâle, tu as besoin de vacances, tu es trop enfermée à la maison.

– Mais je pars bientôt avec mes cousines, papa.

Le 15 août arriva. Lia devait voyager avec sa tante Mélaïne et ses cousines germaines.

Elle aimait se retrouver dans cette famille aux idées plus modernes que la sienne. La sœur de sa mère était gaie. Chez elle il se passait des choses extraordinaires. Un guéridon à trois pieds dansait tout seul et se penchait presque jusqu'à terre lorsque Mélaïne, ses filles et Lia s'exerçaient à invoquer un Esprit. Doigts contre doigts, lumière éteinte, rideaux tirés, elles attendaient. Pour faire tourner les tables, il fallait du fluide, et tante Mélaïne était medium. Elle posait les questions calmement : « Esprit, es-tu là ? Réponds, un coup pour oui, deux coups pour non. » L'Esprit invoqué se faisait parfois un peu attendre mais il ne se déroba jamais. Le temps de la consultation, il fallait du calme et de la concentration. Le gros chien Ploc était soigneusement relégué à la cuisine ainsi que la petite chatte siamoise Pliquette, ainsi nommés en référence au livre homonyme *Les malices de Plic et Ploc*, qui faisait les délices des filles. Raymond avait été exclu car ses sœurs l'avaient accusé, les séances précédentes, d'avoir influencé les réponses avec des poussées imperceptibles, et de plus il avait gêné la concentration des participants par des moqueries inopportunes, ce qui avait retardé la venue de l'Esprit. Lia était déçue car elle aimait sentir le contact des doigts de son cousin si par chance il se trouvait placé à côté d'elle. Elles avaient reçu un jour Napoléon qui leur avait annoncé la prochaine défaite de l'Allemagne et le massacre des troupes d'Hitler dans les plaines russes. Mais les séances

*Nice, amère saison*

s'étaient bientôt arrêtées car « cela énervait trop les enfants ». Dommage, l'Esprit invoqué donnait toujours de si bonnes nouvelles !

Le jour du départ arriva enfin. Au bout d'un voyage fatigant, la découverte de Bourg-Saint-Maurice leur sembla féérique. Une couronne de nuages blancs voilait légèrement les montagnes imposantes, l'air était beaucoup plus frais qu'à Nice ployant sous la touffeur de l'été.

À l'hôtel des Sapins, Mélaïne occupait une petite chambre au premier étage, les trois filles étaient au troisième dans un grenier aménagé chaleureusement. Les murs étaient en bois et les fenêtres des mansardes s'ouvraient sur la montagne. Nadège et Clémence dormaient dans un grand lit et Lia sur un divan d'appoint.

Nadège, quatorze ans, était belle et désirait ne point le paraître. Elle voulait réserver sa beauté, disait-elle, à ceux qu'elle aimait et non aux passants, c'est pourquoi elle négligeait son aspect et se moquait de Lia et de Betty sans cesse occupées « à user les miroirs à force de s'y regarder ». Clémence, douze ans, était sauvage, timide ; elle écrivait contes et poèmes que seule sa sœur avait le droit de lire. Lia aimait son sourire qui lui faisait plisser le nez, son regard clair et ses gestes mesurés. Elle était ravie d'être admise en la compagnie de ses cousines. Celles-ci inventaient sans cesse de nouveaux jeux, étaient curieuses de tout ce qui les entourait, vouaient à leur mère un véritable culte, une admiration du reste justifiée. Ce petit bout de femme, juriste et musicienne, faisait partie d'un réseau comme agent de liaison, ce que ses filles ignoraient. Elle transportait des tracts et des journaux clandestins cachés dans une valise pourvue d'un double fond sous sa lingerie ou ses précieux Dalloz.

*Juillet - Novembre 1941*

À Bourg-Saint-Maurice, elle était là pour se reposer et avait choisi cette destination car son fils aîné, Raymond, campait à peu de distance avec les Éclaireurs.

Le premier dîner fut accueilli avec joie. Pommes de terre au lard ! Quelle merveille !

– Oh, j’ai avalé quelque chose d’affreux, dit tout à coup Nadège.

– Un doryphore, peut-être ? avança sa sœur.

Et elle rit car les Boches étaient aussi désignés sous le nom du parasite qui attaquait leur nourriture de base.

– Oh, c’était amer et gluant, je préfère ne plus en parler.

On se méfia des pommes de terre qui pourtant étaient innocentes. Plusieurs mouches voletaient toutefois autour du plat.

L’heure du coucher, l’heure des délices arriva : en effet les deux sœurs avaient l’habitude d’inventer des histoires qu’elles se racontaient à ce moment-là et qui n’en finissaient plus. Cela pouvait durer jusqu’à leur endormissement, à bout de forces. C’était un secret, mais Lia fut acceptée. Nadège devait reprendre le conte des *Cent mille et une nuits* – voulant mieux faire que Shéhérazade – là où elle l’avait laissé précédemment. Elles éteignirent la lumière, remontèrent l’édredon jusque sous leur menton et Nadège commença son récit d’une voix assurée ; Lia devait le rattraper en marche ; parfois Nadège s’interrompait pour lui expliquer qui était le personnage en question. Au bout d’un certain temps, Clémence relaya sa sœur. La nouvelle conteuse se montra ce soir-là très inventive, elle aimait introduire des éléments merveilleux tandis que les récits de Nadège s’ordonnaient davantage autour de la réalité. Il fut question des aventures d’une adolescente perdue dans les bois : elle découvrait un

*Nice, amère saison*

passage secret conduisant à une grotte où se trouvait une inscription gravée sur un rocher ; ce lieu était gardé par une chouette au plumage doré qui s'envola dès qu'elle la vit déchiffrer les mots inscrits sur la pierre : « *Conduis-moi où tu crois que je suis.* »

L'énigme était difficile à résoudre. Il s'ensuivit une discussion entre les deux sœurs sur le sens du verbe *suis* (*être* ou *suivre*) si passionnée que les voisins de la chambrée frappèrent à la cloison. « Il s'agit du verbe *être*, reprenait la conteuse plus doucement, c'était moi qui inventais donc c'est moi qui décide. » Sa sœur soutenait qu'en tant qu'auditrice elle avait le droit de choisir l'acception qui lui convenait. Lia les mit d'accord en proclamant que la chouette avait sûrement choisi ce mot pour faire réfléchir l'adolescente de l'histoire et elle fut très flattée d'avoir le droit d'émettre son opinion, elle qui n'était qu'une invitée. De nouveau on entendit des coups dans le mur. Contraintes de baisser la voix, la fatigue et leur chuchotement aidant, le sommeil les emporta toutes trois.

Le matin elles se réveillaient tard. Les après-midi se passaient en courtes promenades, pas trop loin, les champs étant peut-être minés. Les vacanciers jouaient aux cartes dans le jardin, les jeunes à la belote, au bridge les aînés. La guerre était loin. Il y avait même de la confiture au petit déjeuner. Des monts avoisinants se dégageait une impression de force et de sérénité. Lia avait le droit de se promener seule jusqu'à l'extrémité du village. Un soir tandis qu'elle allait mettre une carte postale dans la boîte aux lettres elle eut le plaisir de rencontrer Raymond qui portait le courrier de son équipe.

– Viens, lui dit-il, il n'est que six heures, j'ai un peu de temps, je vais te montrer une source que j'ai découverte.

*Juillet - Novembre 1941*

Lia était ravie. Ils marchèrent côte à côte, en silence. Raymond s'engageait dans de petits sentiers, suivi de sa cousine. « Non, ce n'est pas par là. » Il revenait sur ses pas. « Non, ce n'est pas encore ici. » Après avoir tourné pendant plus d'une demi-heure, ils trouvèrent enfin la source. Ils cachèrent sous une pierre un papier plié en quatre, portant un message destiné au grand jeu de piste que Raymond préparait pour le lendemain. Puis il traça à la craie un dessin sur le sol.

– Qu'est-ce que tu fais ?  
– Cela signifie : message caché à trois pas.  
– C'est quoi ton message ?  
– Je ne peux pas te le dire, c'est pour la sortie de demain, personne, avant cela, ne doit savoir ce qui est écrit.

Ils ne prirent pas le même sentier en revenant et le jour était déjà moins lumineux. Lia était inquiète. Elle ne serait pas à l'hôtel à l'heure pour le dîner. Elle crut qu'ils étaient perdus et se mit à pleurer, ce qui agaça profondément son intrépide cousin. Enfin ils retrouvèrent le chemin et Raymond lui dit : « Viens que je te donne une fessée, il ne faut jamais avoir peur, tu es une vraie mioche. » Et joignant le geste à la parole il voulut empoigner Lia. Celle-ci, blessée dans son orgueil, se déchaîna comme un beau diable et à force d'esquives, de coups de pied, elle parvint à lui faire perdre l'équilibre et le fit tomber dans l'herbe sur le dos. Elle s'assit à califourchon sur son cousin étendu par terre en lui tenant les mains. Il ne la repoussa pas, craignant sans doute de lui faire mal, et lui dit :

– Lève-toi, maintenant, on risque de nous voir.  
– Tu me laisseras tranquille ?  
– Oui, oui, mais maintenant lève-toi.

*Nice, amère saison*

Lia se releva, Raymond en fit autant. Ils secouèrent la poussière de leurs vêtements et reprirent leur route sans dire un mot. Lia était fière d'avoir réussi à être plus forte que son aîné et Raymond était maussade. Lorsqu'ils furent aux abords du bourg, entre chien et loup, Raymond sortit une craie de sa poche et commença à tracer des V sur les murs. Il recommanda à Lia d'en faire autant en ayant soin de ne pas se faire prendre. Et il lui tendit une craie. « Cela te rachètera », lui dit-il. Il ajouta sur les murs des croix de Lorraine mais il expliqua à Lia qu'il valait mieux s'en tenir aux V, plus rapides à tracer que le symbole du gaullisme. Malgré ces signes qui les rapprochaient, Lia sentait qu'une complicité entre son cousin et elle avait été entamée par son attitude précédente. Ils gagnèrent l'hôtel en silence. Raymond y abandonna Lia et rejoignit son campement à deux kilomètres de là.

Lia termina ainsi son séjour entre contes de fées – elle était admise maintenant à inventer des épisodes – et promenades de santé.

\*\*\*\*\*

À Nice en septembre les restrictions se firent plus dures. On ne trouvait ni pâtes, ni pommes de terre, la viande était contingentée : 72 grammes par semaine. 50 grammes de beurre et 90 grammes de fromage par personne étaient alloués pour le mois. Sur le marché ne s'étalaient que des tomates et des melons verts. Bientôt ce serait la rentrée des classes, tant mieux, elle penserait à autre chose qu'aux pénuries. Elle retrouverait Christiane et ses camarades en cinquième.

Le 3 octobre, pour la rentrée, la journée commença par

*Juillet - Novembre 1941*

le rituel salut au drapeau. Le même jour les élèves durent écouter un discours de Pétain lénifiant et bien pensant. À quatorze heures quarante-cinq la voix du vieillard exécré fut retransmise par haut-parleur. Il recommandait aux jeunes lycéens de prendre de bonnes résolutions, d'avoir de la ténacité, de ne pas copier, de ne pas tricher, de combattre la déloyauté, lui le champion de la trahison ! « À tous je souhaite, pour cette année, bon travail, bon courage et bons résultats. »

Lia fut heureuse de revoir Christiane. Elles se racontèrent leurs vacances, Christiane prêta une oreille attentive aux récits de Lia, elle-même avait plus de difficulté à évoquer les jours passés à La Jagaude. Elles découvraient que leurs professeurs étaient encore ceux de l'année précédente.

\*\*\*\*\*

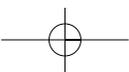
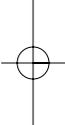
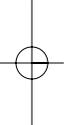
À la maison Lia et ses parents avaient dû avancer les drapeaux du Reich jusqu'aux villes de Kharkov et de Sébastopol. Leur moral était en berne : partout l'exaction, la torture, la délation ! Et ces Boches qui pénétraient si facilement en URSS ! Les Bihal se demandaient encore pourquoi certains Français acceptaient de collaborer avec la racaille vichyssoise. Chaque attentat contre un soldat allemand était une amère victoire car malheureusement il était suivi de sanglantes représailles, d'otages torturés, assassinés. En août, à Paris, le communiste Fabien avait abattu un Allemand devant le métro Barbès et les horribles vengeances des occupants avaient bouleversé les Parisiens. La famille Bihal, habituée aux bonheurs simples où les tourments et les peines s'étaient résumés jusqu'à

*Nice, amère saison*

présent aux malheurs ordinaires ne comprenait plus ce monde... La peur, l'angoisse, la révolte étaient le lot des ennemis de l'Ordre Nouveau fondé sur la barbarie. La vie devenait de plus en plus étouffante et l'argent diminuait. Monsieur Bihal qui ne mangeait pas à sa faim était souvent de mauvaise humeur. Pour gagner quelques billets de mille francs, il continuait à essayer de vendre des objets dont voulaient se défaire certaines connaissances de sa communauté et il obtenait un pourcentage sur les transactions. Mais celles-ci étaient rares. De son côté l'inégnieuse Madame Bihal continuait à tricoter avec ardeur ses pull-overs jacquard pour des dames riches ; la laine était pesée avant et après le travail et il était convenu que le poids du tricot fini pouvait être inférieur de quatre à cinq pour cent. Sur chaque ouvrage Lise Bihal arrivait à prélever un petit peloton de laine, ce qui lui permettait de tricoter à ses filles des vestes arlequin. Elle travaillait souvent la nuit et s'abîmait les yeux à broder des robes pour les enfants fortunés. Elle tirait des fils avec exactitude sur la toile remise par ses clientes, puis elle les partageait exactement avec son aiguille et formait tantôt de beaux nids d'abeille, tantôt, plus appréciée encore, cette sorte de broderie appelée *smocks*, en vogue dans la mode enfantine. Mais tout en travaillant elle attendait avec angoisse les nouvelles inventions de Vichy annoncées dans le journal ou par la voix du speaker. Elle appréhendait d'ouvrir les journaux et la TSF. Son seul réconfort consistait dans les visites quotidiennes à sa mère, l'après-midi de cinq à sept heures, où toutes deux devisaient comme dans le bon vieux temps. Tildy venait souvent les rejoindre avec Martine. Quelquefois l'une ou l'autre sœur avait le temps de faire une partie de jacquet avec leur père, mais ce

*Juillet - Novembre 1941*

dernier détestait perdre au jeu et se mettait en colère en jetant les pions lorsqu'il voyait qu'il ne gagnerait pas la partie. De sorte que ses invitations répétées aux membres de la famille à venir jouer avec lui étaient souvent sanctionnées par des refus, surtout de la part de son gendre Oscar qui n'aimait pas perdre non plus. Avec lui les parties se terminaient par des accès de colère suivis de sombres bouderies qui pouvaient durer plusieurs jours jusqu'à ce que les femmes les réconcilient. Seule Lia, joueuse beaucoup moins avertie que ses aînés et qui cherchait à s'améliorer, acceptait maintenant de faire avec son grand-père une partie de tric trac, au lieu de l'habituelle partie de dominos, d'autant plus que cette distraction avait lieu le jeudi, le samedi ou le dimanche vers treize heures trente et qu'elle pouvait ainsi recevoir un dessert supplémentaire que ne manquait pas de lui offrir sa grand-mère avec un sourire engageant, chaque fois que ses maigres provisions le lui permettaient.



## X

### Novembre - Décembre 1941 *Les Américains entrent en guerre*

- Tu sais ce que m'a glissé Miranda en me faisant signer le bon de livraison ?
- Quoi donc ?
- Il pourrait nous procurer deux ou trois balles de farine, en douce, pour mille francs pièce.
- Hmmm... Il a essayé de m'en parler à moi aussi, mais je l'ai arrêté. Je ne veux pas de ça.
- Eh bien, tu devrais réfléchir. Parce que, la farine, elle se revend vingt francs et même vingt-cinq francs le kilo. Alors, multiplie par cent... Et la farine blanche, elle se paie quarante francs le kilo.
- Oui, et chez Bonifassi ils ont dû payer trois mille francs d'amende pour infraction. Encore heureux si on n'est pas jeté en prison.
- Bien sûr, quand on a peur on n'est bon à rien. Mais moi je sais qu'il y en a qui se débrouillent.
- Jusqu'au jour où ils se casseront la figure.

*Nice, amère saison*

C'était le soir, tard. Christiane apprenait sa leçon d'anglais. Les époux Tosella la croyaient sans doute endormie. Ils avaient commencé en parlant à mi-voix dans la cuisine, puis le ton était monté. De toute façon, des discussions de ce genre Christiane en avait déjà entendu plusieurs. Gabrielle poussait son mari à « faire quelque chose pour s'en sortir ». Il refusait obstinément, en partie parce qu'il n'aimait pas enfreindre la loi et de l'autre par crainte des contrôles et des sanctions.

Il est vrai que le métier de boulanger-pâtissier était devenu difficile. Depuis des mois les interdictions s'abattaient comme la grêle. Interdit de fabriquer des croissants, brioches et petits pains ; de vendre de la pâtisserie du lundi au jeudi ; cette pâtisserie, en outre, ne devait contenir ni blé, ni seigle, ni orge, ni maïs ; interdit même de vendre du pain frais, le pain devant être fabriqué vingt-quatre heures avant sa mise en magasin. Les boulangers étaient tenus de produire cent trente-deux kilos de pain avec cent kilos de farine. La composition de celle-ci ayant d'ailleurs été modifiée, le pain noircissait de plus en plus. Les rations journalières avaient été strictement définies par classes d'âge et d'activité : *E* (enfants), *J1*, *J2* (jeunes), *A* (adultes) ; les *J3* (de treize à vingt et un ans), les *T* (travailleurs de force) et les *C* (cultivateurs) recevant un peu plus que les autres catégories. Les tickets étaient tantôt des tickets-chiffres tantôt des tickets-lettres dont la valeur pouvait varier. Comme en outre il fallait prélever huit cents grammes de tickets pour une flûte de sept cent cinquante grammes, mais que par ailleurs on avait le droit de débiter celle-ci pour des rations plus petites, faire correspondre la quantité de pain vendue à celle de la farine qu'on

*Novembre - Décembre 1941*

demandait en échange aux services du Ravitaillement était devenu un tour de force.

Pour rendre plus ardue la fabrication de faux tickets, l'administration en changeait la couleur chaque quinzaine, mais de nouvelles fausses cartes apparaissaient presque aussitôt. Souvent leur teinte différait un peu des cartes officielles et les commerçants étaient tenus de les refuser sous peine d'amende. Célestine savait s'y prendre : elle repoussait fermement la main qui tendait une feuille de tickets à la nuance plus que douteuse. Mais la main était souvent associée à une expression d'angoisse, et cela Christiane le supportait difficilement. De toute façon, comme de faux tickets se glissaient toujours parmi les autres, Madame Tosella recommanda de les enduire tous de colle, dessus et dessous, pour qu'on en distingue moins la couleur, avant de les remettre au groupement de répartition des farines.

Les tickets d'une cliente, Madame Olga Klippfel, étaient particulièrement suspects. Elle habitait un studio meublé non loin du magasin, mais elle ne pouvait marcher qu'avec beaucoup de difficulté et son pain quotidien lui était apporté par une voisine.

Celle-ci s'appelait Violette Pichon. « Ces cheveux oxygénés, ça donne un drôle de genre ! » disait d'elle Célestine. Ce qui ne l'empêchait pas d'empocher les pourboires que « Mademoiselle Pichon » lui donnait pour avoir « mis de côté » à son intention une marchandise brusquement débloquée et pour laquelle une queue se formait aussitôt. Christiane avait pu observer ces façons de faire. Célestine soupirait et murmurait : « Ils sont bizarres, vos tickets. » « Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? » répondait Violette Pichon en haussant les épaules. La vendeuse n'ajoutait plus rien.

*Nice, amère saison*

Un jour où la voisine était absente, un jeudi, Christiane fut chargée d'apporter le pain au studio. Elle n'eut qu'à pousser la porte d'entrée qui n'était pas fermée à clef. Enveloppée d'une robe de chambre rouge, des pendentifs d'argent aux oreilles, Madame Klippfel était assise devant un chevalet. Elle se détourna à peine pour demander à Christiane d'aller déposer le morceau de pain sur la table de la cuisine. Son attention paraissait exclusivement réservée à son chevalet : elle peignait une énorme rose jaune pour laquelle elle étalait de la couleur sur la toile.

– Dans tiroir commode, premier, indiqua-t-elle. Prenez tickets.

Effectivement diverses cartes d'alimentation étaient superposées en désordre dans le tiroir. En les soulevant Christiane aperçut une feuille de tickets de pain, encore vierge, d'une couleur bleu clair qui ne correspondait pas au bleu turquoise normalement exigé. La différence était notable.

– Madame, vous n'avez pas d'autres tickets ? demanda Christiane, la feuille à la main. Ceux-là ne sont pas bons.

Madame Klippfel se retourna. Ce qui frappait d'abord, c'était la pâleur de son visage, qui se détachait sur une masse de cheveux noirs où se mêlaient des mèches plus claires. Ses traits, un peu osseux, étaient bien dessinés.

– Où vous voulez que je les prends, ma petite ? répondit-elle sans aménité. J'ai pas droit pour cartes d'alimentation. Je suis obligée acheter faux tickets.

– Mais... Je n'ai pas le droit de les accepter, objecta Christiane.

– Vous savez que veut dire “réfugiée politique” ? Moi je suis ça. Qu'est-ce que je fais maintenant ?

Le ton de Madame Klippfel était devenu véhément ; le

*Novembre - Décembre 1941*

pinceau qu'elle agitait menaçait de répandre des taches jaunes sur sa robe de chambre.

– Vous voulez argent ? ajouta-t-elle en fronçant les sourcils.

– Mais non, protesta Christiane. Seulement pour le pain. Ça fait un franc vingt.

En détachant les tickets de la fausse carte Christiane se demandait si elle pourrait les faire accepter à la boulangerie. Madame Klippfel tira un porte-monnaie de sa poche, compta les pièces nécessaires et les remit à Christiane en déclarant :

– Bien. Je vois vous comprenez. Un jour je fais tableau pour vous.

Pour mieux se faire comprendre, elle eut un geste en direction du chevalet, puis de son interlocutrice sur laquelle elle braquait un regard insistant, un peu inquiétant.

Heureusement lorsque Christiane fut de retour au magasin, vers midi, les clients étaient nombreux. Elle se glissa derrière le comptoir pour aider Célestine à servir et, à un moment propice, elle ajouta les tickets de Madame Klippfel à ceux qui se trouvaient déjà dans le tiroir adéquat. Elle se dit, pour apaiser ses remords, qu'on recevrait sans doute d'autres faux tickets du même genre.

Elle était impatiente de parler de Madame Klippfel à Lia et le lendemain elle fit en sorte d'arriver au lycée un peu à l'avance pour avoir le temps de bavarder avant le début des cours. Elle attendait sous un arbre lorsque Lia la rejoignit.

– Écoute un peu cette histoire, commença Christiane avant que son amie ait eu le temps d'ouvrir la bouche. Et à la fin de son récit elle demanda : « Qu'est-ce que tu en penses ? »

*Nice, amère saison*

Lia prit une expression dubitative :

– Cette dame doit venir de Hongrie ou de Tchécoslovaquie, quelque chose comme ça. Elle était peut-être communiste, en tout cas contre les Boches. Tu as bien fait de prendre ses faux tickets.

À ce moment de leur conversation un coup de sifflet strident les fit sursauter. Le visage blême et irrité de la Pieuvre surgit près d'elles : la cloche avait retenti, il fallait se mettre en rang .

Un jour de novembre où il faisait déjà froid et où elles enfilaient leurs manteaux, après le déjeuner, pour regagner la cour, Olivia se pencha vers Christiane et lui montra un bijou qu'elle portait sur elle, une chaîne en or d'une belle épaisseur avec une médaille représentant saint Christophe.

– C'est ma mère qui me les a achetées, précisa Olivia avec un sourire de satisfaction.

– Ah, pour ton anniversaire ? demanda Christiane.

– Non. Tu sais, les bijoux c'est un bon placement et ma mère a gagné la semaine dernière au Casino.

– Elle travaille au Casino ?

– Mais non, bien sûr. Elle va jouer de temps en temps au Casino Municipal. À la roulette, si tu connais comment s'y prendre tu peux t'enrichir.

Olivia expliqua à Christiane que sa mère connaissait « une martingale formidable », c'est-à-dire une façon de miser qui lui rapportait de l'argent. Christiane se demanda si ces martingales étaient des formules secrètes. Elle interrogea Célestine à ce sujet.

– Bof, répondit la vendeuse, la mère de ta copine doit connaître un croupier.

Madame Bihal, auprès de laquelle Christiane essaya

Novembre - Décembre 1941

également de se documenter, fut encore plus évasive :  
« C'est une question de hasard, mais on finit toujours par perdre. »

Christiane était venue chercher Lia pour aller au cinéma. D'un commun accord elles rejetèrent l'idée d'aller voir *Petite Princesse* avec Shirley Temple, « un film pour gosses ». Elles hésitaient entre *Premier balet* et *Mr Smith au Sénat*, mais les salles qui les proposaient n'avaient pas de places à moins de sept francs. Elles optèrent pour *Ces dames aux chapeaux verts* qui passait au *Studio 34* pour cinq francs. La salle était déjà enfumée car, malgré le rationnement en tabac, beaucoup de spectateurs avaient une cigarette aux lèvres. Lorsqu'elles eurent gagné leurs places, Christiane remarqua que les dossiers des fauteuils situés devant elles portaient des graffiti tracés à la craie : des croix bizarres dont la branche horizontale était surmontée d'une traverse plus petite. Comme elle désignait ces dessins, Lia lui murmura :

– Ce sont des croix de Lorraine, des symboles gaullistes.

Le nom de De Gaulle commençait à être chuchoté, avec admiration lorsqu'il sortait des lèvres de Lia accompagné d'un sourire, avec mépris lorsque Jean Formicade ou le mari de Célestine, qui venait parfois la chercher au magasin, évoquaient « un cinglé » ou « un aventurier vendu aux Anglais ».

Les actualités, comme à l'accoutumée, montrèrent des chars allemands en train d'évoluer (« avancer » disait le commentateur) sur le front soviétique et des avions lâchant des bombes sur Londres. La côte de la Somme avait également été bombardée, cette fois-ci par l'aviation britannique, et la caméra s'était attardée sur la population française sinistrée. L'information était orientée de façon à susciter de l'admiration pour les armées allemandes et du

*Nice, amère saison*

ressentiment à l'égard de l'Angleterre. Malgré les croix de Lorraine Christiane sentit une vague de découragement l'envahir.

Le film racontait une histoire assez amusante, celle de quatre vieilles filles de province qui avaient recueilli une orpheline. Le public riait aux répliques, soulagé d'oublier, pendant un court moment, que le monde avait perdu la raison. Au cours d'une scène les demoiselles proposèrent une tasse de café à un prêtre qu'elles appelaient respectueusement « Monsieur le Doyen ». Quand on lui demanda combien de morceaux de sucre il désirait, il répondit « Trois » ce qui suscita chez les spectateurs, durement rationnés, un « Oh ! » général d'étonnement, d'indignation et de regret.

La séance prenait fin à dix-huit heures. Les rues étaient obscures et tristes. Seuls les pharmacies et les magasins d'alimentation avaient le droit de s'éclairer après dix-sept heures ; aussi la plupart des autres boutiques étaient-elles fermées. Dans la pénombre humide on distinguait les vélos-taxis peints en jaune. Au moment de quitter Lia, une fois de plus Christiane se demanda comment elle pourrait aborder avec son amie la question des religions pour tenter de la convertir.

Le samedi suivant, comme elle était montée au premier étage afin de consulter un des dictionnaires de Richard, elle entendit la voix courroucée de Madame Tosella. Celle-ci reprochait à son fils de garder des cheveux trop longs.

– Ils te recouvrent les oreilles ! Je me demande pourquoi tu as dépensé de l'argent pour une coupe, c'est vraiment du gaspillage, déclara-t-elle.

– C'est toi qui m'as forcé à aller chez le coiffeur, répliqua Richard.

*Novembre - Décembre 1941*

– Alors qu'est-ce que tu veux ? Te donner un genre ?  
Les cheveux dans le cou comme les zazous ?

Là-dessus Madame Tosella claqua derrière elle la porte de la chambre et se retrouva dans le couloir face à Christiane.

– Tiens, dit-elle, je voulais justement te demander de rapporter des œufs si tu montes demain à La Jagaude.

Gabrielle Tosella, qui s'était apprêtée pour sortir, vérifia sa coiffure dans un miroir. Elle portait un turban de crêpe gris orné en son sommet d'un clip avec de faux brillants sous lequel ses cheveux disparaissaient complètement. Après un sourire de satisfaction elle disparut vers l'escalier de l'immeuble.

Depuis l'été et quelques séances sur la plage, Christiane connaissait mieux Richard. Bien que Betty ait fait comprendre à celui-ci qu'elle le jugeait trop jeune pour être digne de son attention, il avait continué à rechercher la compagnie du petit groupe que formaient la jeune fille avec des camarades de la faculté de droit et les lycéennes.

L'automne avait fait cesser les bains de mer mais il arrivait assez souvent à Christiane de croiser Jacky ou d'autres amis de Richard ; ils raccompagnaient celui-ci et passaient par l'entrée de l'immeuble pour accéder directement au premier étage. C'étaient des fils de commerçants ou de familles assez aisées. Ils formaient des groupes bruyants aux alentours du « grand lycée » ou de celui du Parc Impérial, fumant des cigarettes bien qu'ils n'aient pas encore droit aux cartes de tabac ; ils riaient pour des niaiseries ou affectaient des mines désabusées en coiffant leurs cheveux un peu trop longs avec leurs doigts.

Un soir de décembre, avant le dîner, Christiane se rendit à l'étage pour chercher comme d'habitude certaines

*Nice, amère saison*

informations dans les livres de Richard. À peine avait-elle poussé la porte d'entrée que des cris aigus lui parvinrent. Cris de joie, rires, exclamations. Puis une espèce de chanson scandée par un chœur de voix masculines résonna jusque dans le couloir alors qu'elle avançait :

« Adolf, tu vas voir, les Yankees ils vont t'avoir, Musso t'as pas l'pot, les Yankees auront... »

Elle cogna légèrement à la porte de la chambre. Les voix s'éteignirent instantanément. Au bout de quelques secondes de silence Richard ouvrit.

– Ah, c'est toi, dit-il. Entre.

Il paraissait soulagé.

Jacky et deux autres garçons étaient assis sur des chaises et sur le lit, avec l'expression incertaine d'individus cueillis par surprise. Christiane referma la porte derrière elle en s'excusant :

– Pardon, je vous dérange.

– Non, répondit Richard. On fête une grande nouvelle qu'on vient d'entendre aux informations.

Il étendit les bras en un geste théâtral tandis que Jacky se levait et s'avancait vers Christiane avec un sourire qui arrondissait encore son visage poupin, les yeux écarquillés :

– Bientôt la guerre sera finie.

– Est-ce que tu devines ? reprit Richard.

Le garçon assis sur le lit attrapa un verre qu'il avait dissimulé sous un pan d'étoffe et se leva à son tour en annonçant :

– Les Américains sont entrés en guerre !

Il tendit le verre comme pour porter un toast puis avala d'un trait le vin qui y restait.

– J'ai pris une bouteille de Chianti dans la cave, expliqua Richard. Tu en veux un peu ?

*Novembre - Décembre 1941*

– Alors... racontez-moi ce qui se passe ! s'exclama Christiane avec impatience.

On lui fit le récit des événements politiques. Les Japonais avaient attaqué une base américaine dans les îles Hawaï, à Pearl Harbour. La radio de Tokyo déclarait que le pays entraînait en guerre contre les États-Unis et l'Angleterre.

– Mais comment vont faire les Américains si leurs bateaux ont été détruits ? demanda Christiane.

– Il y en a sûrement qui ont pu s'échapper...

– Et puis, ils en possèdent d'autres. Ils sont très forts, les Américains.

Dans leur excitation, les lycéens se coupaient la parole.

– Il est certain que les choses ne s'arrêteront pas là, commenta Richard avec le sérieux d'un stratège militaire. L'Allemagne et l'Italie auront à subir un ennemi supplémentaire.

– Tu te rends compte ? insista Jacky. Ça veut dire que Hitler et Mussolini sont fichus. Il n'y en a plus pour longtemps.

Le garçon qui était resté assis prit la parole à son tour, sur un ton traînant qui contrastait avec l'agitation de ses camarades :

– Peu de choses sont dignes d'intérêt, mais aujourd'hui nous devons boire à la folie du gouvernement japonais.

Avec un demi-sourire il tendit vers Christiane la bouteille de Chianti qu'il avait saisie sur la table. Ses doigts maigres étaient tachés d'encre. Christiane accepta un fond de verre de ce vin dont la saveur puissante la fit grimacer. La bouteille déjà bien entamée fut vidée entièrement par les garçons qui répétèrent sur un ton grave : « À la folie du gouvernement japonais » tandis que Christiane les contemplait avec étonnement et un peu d'inquiétude.

*Nice, amère saison*

– Écoute, reprit Richard, ce soir je descendrai quand mes parents seront couchés ; j'essaierai de capter la radio anglaise. Si tu entends du bruit dans la cuisine, n'aie pas peur.

– Je viendrai, assura Christiane. Je travaillerai en t'attendant.

Elle regagna rapidement le rez-de-chaussée où Madame Tosella lui fit remarquer qu'elle était en retard pour mettre le couvert. Curieusement, pendant le repas il ne fut question que de la vague de froid qui sévissait en Europe, des restrictions d'électricité et de la « contribution nationale extraordinaire », un impôt supplémentaire que les Français seraient appelés à verser. Apparemment les Tosella n'étaient pas informés des derniers événements. Richard ne souffla mot, le nez penché sur un livre dont Christiane avait aperçu le titre : *Les chants de Maldoror*.

Dans sa chambre, plus tard, guettant la venue de Richard, elle entendit se refermer la porte par laquelle on accédait à l'arrière-boutique depuis l'escalier de l'immeuble. Alors elle enfila son manteau par dessus la chemise de nuit pour se rendre dans la cuisine. Richard, debout près de la TSF, manipulait les boutons. Des bruits mal définis provenaient du fournil dont la trappe était fermée. Christiane s'approcha du poste.

– Je l'ai, murmura Richard. Londres. C'est en anglais.

Il n'avait pas monté le son, aussi Christiane n'entendait-elle pas grand-chose. Debout tout près du garçon pour garder une oreille contre le récepteur, elle avait les yeux à la hauteur de sa bouche à lui, des lèvres plutôt fines et délicatement ourlées, au-dessus desquelles brillait sous la lumière le duvet de la moustache. Il portait une robe de chambre au col râpé, taillée dans un lainage qui dégageait

*Novembre - Décembre 1941*

une odeur de poussière. Christiane respirait cette odeur et celle, plus chaude, qui semblait venir du cou. Cela lui plaisait, elle n'était pas pressée d'écouter la radio. Cependant quatre coups rythmés résonnèrent dans le haut-parleur.

– Voilà, maintenant c'est en français, annonça Richard.

Il tourna le bouton qui permettait d'amplifier le son et, à travers un mélange de grincements, de notes bizarres et de grésillements destinés à brouiller l'information, Christiane perçut quelques mots émis par une voix nasale : « ... le Congrès américain doit se prononcer... » Mais elle ne comprit pas la suite car alors se fit entendre un grincement supplémentaire, celui-là extérieur à l'émission de radio, produit par la trappe du fournil qui, en se soulevant, laissa apparaître le calot de Jean Formicade, son torse couvert d'un gilet sans manches et le haut de son pantalon de travail blanc de farine.

– Ah, vous écoutez la radio anglaise, constata l'ouvrier sur un ton sarcastique.

Richard avait mécaniquement changé de station. Maintenant une voix de femme, très lointaine, s'exprimait en un idiome incompréhensible.

– Euh... On cherchait..., commença-t-il à expliquer en hésitant. Puis, se ravisant, il reprit : Pourquoi pas ? Il est intéressant de savoir ce qui se passe.

– Vous croyez que vous le saurez en écoutant les Rosbifs ?

– Formicade fit une grimace de mépris et ajouta : Ils ne font que semer des bobards et ils comptent que vous irez les répandre partout pour saper le moral des gens.

– Ce que vont faire les États-Unis, ce n'est pas un bobard ! protesta Richard.

– Les Américains on s'en fout ! Leurs chefs militaires ne valent rien. Regardez comme ils se sont fait avoir par les

*Nice, amère saison*

Japonais. Ils sont fichus avant de commencer. Pour l'instant ils sont commandés par des banquiers juifs mais ça ne va pas durer et ils se retireront de la guerre. Et puis je vous conseille de ne plus écouter cette radio. C'est interdit.

Jeannot semblait très irrité. Sa pomme d'Adam montait et descendait de façon impressionnante. Quant à Richard, ses joues pâles rougirent soudain.

– Laissez-moi tranquille, répondit-il. D'abord, je suis chez moi.

– Vos parents, ils savent ce que vous faites ? Et que vous entraînez cette petite avec vous ?

Christiane, qui s'était contentée jusque-là d'observer les deux interlocuteurs avec embarras, se sentit mise en cause.

– C'est moi qui ai voulu revenir, déclara-t-elle fièrement.

Jeannot lui lança un coup d'œil dénué d'amabilité :

– Toi, tais-toi. On sait que ton père votait pour les bolcheviks... Et tu imagines ce qu'elle dirait, la patronne, si elle te voyait en ce moment ?

Choquée, Christiane cherchait quelque chose à répondre mais Richard intervint et fit un geste pour l'inviter à regagner sa chambre :

– Ce n'est pas la peine que tu restes. Moi je vais remonter au premier. Puis, s'adressant à Jeannot : Vous pouvez dire ce que vous voulez à mes parents, je n'ai pas peur.

Formicade parut sur le point de lancer une menace mais il se ravisa, se contenta de ricaner et redescendit dans le fournil en laissant tomber la trappe au-dessus de lui, lourdement.

Richard et Christiane se séparèrent sans commenter la scène qui venait de se dérouler. Christiane demeura longtemps éveillée et elle entendit Monsieur Tosella, qui interrompait sa nuit pour partager le travail de l'ouvrier,

*Novembre - Décembre 1941*

traverser la cuisine et descendre au fournil. Elle était inquiète de ce que dirait la boulangère au sujet de cette soirée et elle gardait un souvenir troublé du moment où elle était restée debout près de Richard, si près. Les paroles de Jeannot l'effrayaient. Était-il possible que les Américains soient vaincus si rapidement, encore plus vite que l'armée française ? Et tant de marins tués... Et cette phrase méchante contre les « banquiers juifs », et l'allusion à son père ? Comment pouvait-on savoir pour qui il votait alors qu'il n'en avait jamais parlé à la maison ?

Le lendemain au lycée Christiane découvrit que Lia était déjà au courant du bombardement japonais ; la famille Bihal avait appris l'événement grâce à la BBC. On attendait la confirmation, par la presse, de l'entrée en guerre des États-Unis contre l'Allemagne et l'Italie également. Christiane raconta comment sa tentative d'écouter Londres avec Richard avait été mise en échec par Jean Formicade.

– Ce Jeannot est dans la Légion ? Richard ferait mieux de se méfier ! Et toi aussi !

Christiane passa sous silence les propos contre les banquiers juifs, qu'elle jugeait offensants, et n'osa pas parler non plus de l'accusation selon laquelle son père avait voté pour les bolcheviks car elle sentait qu'elle ignorait bien des choses dans ce domaine.

Lorsqu'elle rentra du lycée, Gabrielle Tosella et Célestine étaient très occupées car il y avait eu un arrivage de biscuits ; on en distribuait cent grammes par personne et une queue s'était formée dehors sur toute la longueur du magasin. Cependant, un moment après, la boulangère entra sans frapper dans la chambre de Christiane, le visage crispé de colère :

*Nice, amère saison*

– J'ai appris que tu es allée écouter la radio anglaise hier soir avec mon fils ! Mais qui te l'a permis ? Tu ne sais pas que c'est interdit ? Si quelqu'un vous dénonçait vous pourriez nous faire tous arrêter !

– On n'a rien entendu du tout, protesta Christiane. Le son était très bas et on a changé de poste tout de suite.

– Oui, heureusement, parce que Jeannot était là ! Écoute-moi bien, il faut que ce soit la première et la dernière fois.

Christiane acquiesça, humiliée. Il était si difficile et dangereux de relever la tête un tant soit peu !

Après cet incident, pour éviter toute équivoque elle s'abstint de se rendre au premier étage. Richard de son côté ne demeurait dans l'arrière-boutique qu'un minimum de temps et avait repris, à son égard comme à celui de tout l'entourage, une attitude indifférente. Elle s'efforça aussi de ne pas se trouver dans la cuisine lorsque Jeannot y apparaissait. Elle l'entendit annoncer que « les Ricains » qui « ne savaient pas se battre » seraient contraints d'abandonner bientôt les combats lorsqu'ils auraient perdu les navires de guerre qui leur restaient. Ils recevaient « des raclées » dans le Pacifique. Les paumes plaquées contre les oreilles, Christiane ne voulait rien connaître de ces discours qu'elle subissait tout de même et qui l'irritaient. L'espoir que la guerre prenne fin bientôt lui semblait une illusion. Des membres du PPF, un parti qui admirait le Führer, avaient cassé les vitres de la synagogue et attaqué des juifs. Elle avait peur pour Lia. De plus, elle s'inquiétait de la pâleur de son amie, de ses yeux cernés. « Elle ne doit pas avoir assez à manger, se disait-elle. Ses parents n'ont pas de quoi acheter de la nourriture au marché noir. » Elle aurait voulu l'aider, ne savait pas comment faire.

*Novembre - Décembre 1941*

Les fêtes de fin d'année approchaient et, peu de temps avant les vacances scolaires, Christiane fut invitée à une kermesse organisée dans un pensionnat catholique pour jeunes filles auquel la boulangerie fournissait le pain. Elle proposa à Lia de l'accompagner et son amie accepta.

Les couloirs habituellement austères où régnait une odeur d'eau de Javel avaient été décorés de guirlandes scintillantes et dans le parloir on avait installé une crèche de grandes dimensions. Au-dessus d'un enfant Jésus tout rose et blanc, l'âne dont le cou était articulé hochait la tête et captivait l'attention des enfants. Les bénéfiques de la kermesse étaient destinés à des familles dans le besoin, aussi les pensionnaires de l'institution avaient-elles renoncé à une part de leurs tickets pour acheter de quoi confectionner des cakes qui étaient proposés à la vente pour un prix modique, avec une boisson chaude vaguement chocolatée. Par-dessus sa tasse, Christiane observait Lia, se demandant si elle appréciait l'atmosphère, qu'elle-même aurait souhaitée plus accueillante, de cette fête. Une religieuse qui venait passer des commandes à la boulangerie et que, de ce fait, Christiane connaissait, s'approcha d'elles et s'adressa à Lia :

– Je suis sœur Marie-Clotilde. C'est la première fois que vous venez ici, sans doute ?

– Oui, j'habitais Paris, répondit Lia évasivement.

La religieuse, qui avait visité Notre-Dame et le Sacré-Cœur, exprima son admiration pour les magnifiques églises de la capitale, puis elle conseilla aux lycéennes de se rendre dans la vieille ville de Nice où la cathédrale et plusieurs chapelles de pénitents proposaient des crèches provençales. Sous sa cornette aux ailes blanches, son jeune

*Nice, amère saison*

visage brillait avec gaieté. Christiane sentit que Lia éprouvait de la sympathie pour sœur Marie-Clotilde. Il lui sembla que le moment était bienvenu pour commencer son entreprise de conversion, mais elle attendit d'avoir quitté le pensionnat pour amorcer une conversation délicate. Tout en marchant avec son amie, vers l'ouest de la ville, elle débuta prudemment :

– Tu ne trouves pas qu'il y avait une bonne ambiance à cette kermesse ?

Comme Lia approuvait par un hochement de tête et un murmure, elle poursuivit :

– Ce qui est bien dans la religion catholique, c'est qu'on est contents d'accueillir tous ceux qui veulent nous rejoindre.

– Oui, c'est vrai.

La réponse ne manifestant guère d'enthousiasme, Christiane aborda un autre point de vue :

– Qu'est-ce que tu penses de Noël ? C'est une belle fête, n'est-ce pas, avec l'histoire de Jésus né dans une étable et puis la tradition de se faire des cadeaux ?

– Nous aussi nous offrons des friandises aux enfants à *Hanoukka*, la fête des lumières, début janvier. Et puis nous avons bien d'autres fêtes. Au *Seder*, pour la commémoration de la sortie d'Égypte, on mange des herbes, on tourne autour de la table, on va au temple et on se sent très proches les uns des autres.

Lia avait répondu avec une sorte d'impatience. Christiane sentit qu'il valait mieux présenter la question directement :

– Bien sûr, être israélite c'est avoir une belle religion, concéda-t-elle. Mais en ce moment tu sais bien que c'est très ennuyeux à cause de tout ce qui est défendu aux juifs. Si tu devenais chrétienne...

Lia l'interrompit :

*Novembre - Décembre 1941*

– Ce n'est pas la première fois que nous sommes persécutés, et puis je suis fière d'être juive. Il y a eu de grands médecins, de grands savants, des musiciens comme Mendelssohn chez nous.

Après avoir prononcé ces paroles sur un ton impétueux elle reprit d'une voix plus douce : « Je veux aussi rester fidèle à mes parents, surtout en ce moment. »

– Tes parents comprendraient que c'est pour ton bien, insista Christiane.

– Écoute, il y a dans la religion chrétienne des choses qui me choquent. Je n'aime pas cette habitude de se mettre à genoux. En plus, raconter qu'on mange le corps du Christ quand on avale une hostie... ça ne me plaît pas. Non, je n'arriverais pas à y croire.

– Tu crois bien aux miracles de la Bible, argumenta Christiane, un peu vexée.

– Ce n'est pas la même chose.

Maussade, butée, Lia se faisait lointaine. Christiane, craignant de l'avoir blessée, en fut chagrinée. Elle allait répondre lorsque son amie reprit la parole :

– Tu sais, même si j'acceptais de me convertir cela ne servirait à rien. Pour ne pas être considérée comme juive il faudrait que j'aie été baptisée avant la guerre et en plus que deux ou trois de mes grands-parents soient chrétiens.

– Et si tu avais un certificat de baptême, même faux ?

Christiane s'imaginait en train de supplier l'abbé Delmas, à genoux justement ! Depuis le haut de sa soutane, le regard du prêtre la considérerait avec compréhension.

– N'insiste pas, ce n'est pas la peine, répliqua Lia fermement.

Comme Christiane, déçue, pinçait les lèvres, son amie ajouta :

*Nice, amère saison*

– Maintenant que les Américains vont nous aider, la guerre ne durera plus longtemps. Les mauvais moments seront oubliés.

Cette assurance laissa Christiane sceptique mais elle ne voulut pas peiner Lia en la contredisant.

Une tristesse mêlée de crainte continua de l'habiter chaque fois qu'elle pensait à la famille Bihal.

## XI

### Premier trimestre 1942

#### *Un hiver glacial*

Il faisait particulièrement froid cet hiver de l'an de grâce 1942. Pour protéger Lia, qui avait grandi, contre les rigueurs du temps, Madame Bihal avait ajouté une bande de velours au bas du manteau bleu de sa fille. Elle avait à nouveau décousu la doublure et glissé, entre l'étoffe et la rayonne, pour renforcer la ouatine, un deuxième panneau de tissu en laine des Pyrénées, coupé dans un vieux peignoir mité de sa mère, préalablement lavé avec une sorte de savon compact, le *Nab*, qui ne moussait pas et qui néanmoins était contingenté. Il faisait glacial et tout manquait. Plus d'anthracite, plus de coke. Quelques maigres boulets, conglomérat de mauvaise qualité, alimentaient la cuisinière. Lia se réfugiait dans la cuisine pour faire ses devoirs. Ou bien, quand le soleil donnait encore dans la salle à manger, elle emmitouflait le bas de son corps jusqu'à la taille dans un édredon déplumé. Mais ses doigts demeuraient transis. Avant de commencer ses gammes sur son *Gaveau*, elle faisait

*Nice, amère saison*

chauffer un peu d'eau qu'elle versait dans un bol où elle trempait ses doigts pour les dégourdir. Mais ce n'était pas bon pour les engelures et cet hiver-là elle en avait deux, malgré la glycérine dont elle badigeonnait ses mains le soir. Le docteur Morisseau, le médecin de la famille, avait dit que Lia présentait une carence en vitamine D. Madame Bihal avait coupé de vieux gants de laine pour en faire deux mitaines à sa fille, mais celles-ci étaient gênantes pour écrire et interpréter Schubert, Mozart ou encore un ancien morceau, comme *Les plaintes d'une poupée* de César Franck, qui lui rappelait son professeur de Paris.

– Tu te rends compte, avait dit Madame Bihal, il neige à Marseille, le Rhône est en partie gelé et ils nous ont encore abaissé le plafond de la consommation d'électricité sous prétexte que les barrages sont à sec !

Au lycée, tout était relativement calme. Au mois de janvier une nouvelle élève arriva : teint clair, cheveux blond vénitien, cou allongé (« cou de girafe » avait diagnostiqué la classe, toujours prête à critiquer le physique des arrivantes). Elle portait un joli nom : Hélène Smirnoff. Elle arrivait de la zone occupée et Madame Borgeret, professeur principal encore cette année-là, chargea Claudette de Giverny de la mettre au courant. Claudette et Hélène se trouvaient juste placées devant Lia et Christiane durant les cours de latin et de français. Madame Borgeret parla un matin du Louvre et demanda à la classe – elle avait un trou de mémoire – en s'adressant particulièrement aux Parisiennes, quel était le nom de la rue qui bordait le château du Louvre. « Vous savez bien, le long des Tuileries du côté des arcades. » Lia aurait voulu briller en apportant la bonne réponse, mais elle ne connaissait que son quartier de Montmartre et le 29 rue Bleue, métro Cadet, où son père avait installé son bureau.

*Premier trimestre 1942*

- Rue de Rivoli, lança la girafe.
- Oui, merci, c'est cela.

Et l'admiration de la classe se porta quelques instants sur la nouvelle. Lia la regardait, mortifiée dans son amour pour la capitale de n'avoir pas trouvé la bonne réponse.

À la fin du cours, Lia demanda à Hélène si elle avait besoin d'aide mais celle-ci lui assura en souriant que Claudette s'acquittait fort bien de sa tâche et que deux mentors risqueraient plutôt de l'embrouiller. Lia voyait ses deux camarades parler, suivre les textes sur le même livre, sortir ensemble. Elles semblaient faites l'une pour être l'amie de l'autre, tant elles riaient en même temps, levaient le doigt ensemble, et cela avec la même grâce. Lia était sensible à leur beauté, à leur gaîté ; elle se sentait bizarrement attirée par la nouvelle venue et plus encore par cette connivence qu'elle aurait voulu partager. Leur assurance, leur manière tranquille de vous regarder, inspiraient confiance. Près d'elles, elle se sentait rassurée.

Hélène en particulier adoptait un air protecteur tout en gardant une distance amicale à l'égard de ses interlocutrices. Son ascendant sur ses compagnes venait peut-être du fait qu'elle avait un an de plus, ayant dû, au cours de ses pérégrinations scolaires, redoubler une classe. Et puis, elle parlait couramment russe. Où avait-elle appris cette langue si mélodieuse, si chantante, qui avait produit tant de chefs-d'œuvre ? Lia prêtait les traits d'Hélène aux personnages féminins des romans russes et en particulier à Anna Karénine, héroïne d'une histoire d'amour déchirante dont sa sœur lui avait lu des extraits.

Février s'écoulait, mois que redoutait Madame Bihal ; ce n'était pourtant pas une année bissextile, circonstance qui apportait toujours, selon elle, des événements

*Nice, amère saison*

extraordinaires, agréables ou au contraire néfastes. À la maison, les parents et grands-parents, assis en cercle après-dîner autour du poste de TSE, cherchaient toujours à écouter Radio-Londres. La réception était mauvaise et ils tendaient l'oreille pour saisir des bribes de paroles réconfortantes. Mais il était difficile d'attraper la bonne longueur d'ondes et même, celle-ci une fois trouvée, il ne fallait pas monter le son pour ne pas éveiller la suspicion des voisins. Et Monsieur Alsama était dur d'oreille. De plus un petit bruit lancinant de crécelle sur trois notes brouillait l'émission et empêchait une audition claire ; cependant, l'entendre signifiait que le poste était le bon, qu'enfin des amis vous adressaient la parole. « Ici Londres, les Français parlent aux Français. » Ainsi commençait l'émission lorsqu'ils avaient la chance de la capter depuis le début. Selon les soirs, les parents de Lia et de Betty remontaient du quatrième étage rassérénés, pleins d'espoir, ou alors le visage crispé. Parfois Lia se joignait à eux pour écouter « les messages personnels » que Betty taxait de surréalistes et qui les ravissaient, du genre « La tante Ginette a mis son chapeau » ou encore « Le rôti sera bien doré. » Et mieux : « L'âne est aussi grand que le cirque, trois fois ; je répète, l'âne est aussi grand que le cirque, trois fois. » Ils savaient que ces messages étaient destinés aux résistants français et qu'ils étaient codés. Néanmoins, ces phrases énigmatiques, chargées ou non de sens, parfois même d'un double sens, proférées d'une voix austère, grave et persuasive, ne manquaient pas d'avoir pour Lia une saveur poétique.

À table, avant d'écouter Radio-Londres la famille commentait le procès de Riom. Monsieur Bihal en particulier ne se lassait pas de faire paraître son admiration pour Léon Blum. « Rendez-vous compte, les congés payés, la semaine de quarante heures, c'est lui. » Avant-guerre,

*Premier trimestre 1942*

Oscar Bihal avait vu fleurir sur les routes de France, lors de ses nombreux voyages, des tandems d'ouvriers partant en vacances et cela l'avait réjoui. Lui-même ne profitait pas des congés payés, n'étant pas salarié, mais il avait le cœur à gauche. Outre le procès de Riom, il commentait aussi le changement de personnel au gouvernement : et là, il n'était plus question d'admiration ! « Darquier de Pellepoix remplace Xavier Vallat au Commissariat Général aux questions juives. »

– Je n'en augure rien de bon, prophétisait Monsieur Alsama.

– C'est une catastrophe, renchérisait Oscar Bihal. Ce Darquier de Pellepoix a la réputation d'être un antisémite encore plus enragé que Xavier Vallat.

– Tous la même clique, lançait sa femme avec un sourire affectueux à l'adresse de ses filles comme pour leur assurer que des personnes existaient encore sur terre pour lesquelles elles comptaient et que Lia, du haut de ses douze ans, n'appartenait pas à la « pourriture », à la « vermine » qui était « cause de la guerre ».

Et pourtant si, se souvenait Lia, la guerre, c'était de sa faute si l'on s'en tenait aux superstitions. En effet, Lia avait cassé la grande glace de l'armoire de sa chambre, celle qui était posée par terre contre le meuble, prête à être encastrée. La glace sur laquelle elle s'était appuyée avait basculé en avant et Lia, sept ans à peine, n'avait pas eu la force de la retenir ; elle l'avait laissée choir en reculant brusquement pour ne pas la recevoir sur elle. C'était en 1937. « C'est idiot, elle aurait pu retenir la porte », avait dit sa mère après avoir constaté les dégâts. « Sept ans de malheurs », avait-elle prophétisé en y croyant à moitié. Depuis elle plaisantait sa fille sur sa responsabilité dans l'apparition des hostilités

*Nice, amère saison*

mondiales : « Tout ça c'est la faute de Lia ! Heureusement que les États-Unis viennent à notre secours, mais la destruction de la flotte américaine à Pearl Harbour, quel malheur ! »

Depuis l'annonce du désastre, début décembre 41, elle ne se remettait pas de cette catastrophe.

Dans les journaux, les résistants qui faisaient sauter les ponts et qui s'attaquaient aux ouvrages de l'armée allemande et aux occupants étaient qualifiés de « terroristes ». Ce terme, prononcé à mi-voix, prenait un ton de reconnaissance affectueuse dans la bouche des gaullistes. C'était cette armée désarmée que la famille admirait et plaignait particulièrement. Parmi eux se trouvaient de plus en plus de jeunes gens de leur connaissance, comme Roland, un neveu de Monsieur Alsama. Tant d'espoirs étaient fondés sur leur action ! Sans eux, sans le soutien de la BBC, sans le courage et la détermination du Général de Gaulle, salué comme un dieu, sans les plaisanteries de Pierre Dac, le soir sur Radio-Londres, la vie n'aurait été que tristesse et stupéfaction devant l'invention de lois toujours plus iniques, devant l'hypocrisie et la lâcheté des dirigeants qui acceptaient que le peuple soit soumis à une servitude toujours plus sévère. En particulier, le gouvernement s'attachait à ce que certains individus, les « parias » de l'humanité, Mendès France, Georges Mandel, Léon Blum, Harry Baur, Lia et sa famille, le Docteur S. à Nice, (ce médecin soignait tous les pauvres du quartier gratuitement), et bien d'autres avec eux, toutes ces personnes « cette vermine, ces bêtes féroces » (peu importait la contradiction), deviennent grâce aux lois qu'il édictait, devançant même les ordres du Führer, de vrais esclaves.

Le 4 mars était le jour anniversaire de Lia. Pour ses douze

*Premier trimestre 1942*

ans, elle avait invité Claudette et Hélène, et bien sûr Christiane, à goûter. Toutes avaient apporté des cadeaux très appréciés. Hélène et Claudette un jeu des familles portant sur les peintres célèbres et Christiane une enveloppe avec la mention : « Bon anniversaire, à ouvrir quand tu seras seule. » « C'est une surprise », ajouta-t-elle, les yeux brillants de gaîté. Elles jouèrent à reconnaître les tableaux du Titien, de Raphaël, de Botticelli, de Vélasquez, de Renoir, de deux autres peintres nommés respectivement Dürer et Goya dont elles n'avaient jamais entendu parler. Six œuvres pour chaque peintre, qu'il fallait regrouper en échangeant les cartes ou en piochant dans le paquet. Les tableaux étaient reproduits en noir et blanc sur de belles cartes recouvertes de papier glacé que les joueuses tenaient en éventail.

Madame Bihal avait préparé son fameux gâteau au chocolat sans chocolat à base de carottes et de sucre de raisin qu'elles trouvèrent délicieux et une tisane de queues de cerises.

Christiane resta encore quelques minutes après le départ des autres invitées.

– Lia, tu peux maintenant ouvrir ton cadeau. Je ne voulais pas que tu le regardes devant les autres.

Lia sortit des petits bouts de papier vert foncé : l'enveloppe contenait l'équivalent en tickets d'un kilo de pain. Étonnée, elle tarda à montrer sa joie.

– Tu sais, je n'ai pas d'argent en ce moment mais j'ai pu me procurer ces quelques tickets, ils sont valables.

– Oh mais je suis très contente, affirma Lia, et je te remercie beaucoup.

– Dès que je retournerai à La Jagaude je t'apporterai quelque chose de beau que tu garderas toujours en pensant à moi.

*Nice, amère saison*

Lia, touchée, déclara que c'était le cadeau le plus original qu'elle ait jamais reçu et que plus tard toutes deux échangeraient un objet fait de leurs mains si possible. Christiane sourit à l'idée et envisageait déjà de peindre pour son amie les champs de La Jagaude, tandis que Lia prévoyait de lui tricoter une écharpe. Madame Bihal fut à la fois joyeuse et embarrassée par le cadeau de Christiane. Il était évident que celle-ci avait soustrait les tickets au magasin, mais elle préféra ne lui faire aucune remarque car son geste l'avait émue.

Après le départ de ses amies, Lia reçut la visite de Tildy et de Martine. Celle-ci, qui avait tellement hâte de grandir, lui remit un stylo bleu en lui disant :

– En juillet ce sera mon anniversaire à moi, tu viendras à la maison et tu joueras avec moi car je serai grande, j'aurai huit ans – elle se mit à rire à cette idée – et puis neuf ans, et pour mes dix ans j'aurai une fête encore plus belle.

Elle répéta à Betty qui arrivait : « Dix ans, Betty, tu te rends compte, dix ans ! »

Pour fêter l'anniversaire de sa fille, Monsieur Bihal avait décidé d'emmener ses trois femmes, comme il les appelait, écouter Maurice Chevalier qui devait se produire à Nice quelques jours plus tard. Il aimait le chanteur et fredonnait parfois le refrain d'un de ses succès :

*Prosper,  
Yop la boum !  
C'est le chéri de ces dames,  
Prosper,  
Yop la boum !  
C'est le roi du macadam...*

*Premier trimestre 1942*

Le jour tellement attendu arriva enfin. C'était la première fois que Lia assistait à un spectacle de music-hall. Elle partageait l'enthousiasme de son père pour cet artiste à la voix gouailleuse, qui avait toujours l'air de bonne humeur. Il portait son fameux canotier posé de guingois sur la tête. Maurice Chevalier chanta ses succès et galvanisa le public. En revenant de la soirée, Lia fredonnait dans la rue les airs qu'elle venait d'entendre et qu'elle connaissait pour certains car l'artiste passait souvent à la TSF :

*Ma pomme,  
C'est moi...  
J'suis plus heureux qu'un roi.*

Puis elle continuait avec conviction la mélodie sur des « la la la », suivis des paroles du refrain qu'elle avait encore retenues et qu'elle chantait à voix haute :

*Car pour être heureux comme  
Ma pomme, ma pomme,  
Il suffit d'être en somme,  
Aussi peinard que moi .*

Elle demanda à son père si c'était « peinard » ou « veinard » mais celui-ci lui rappela qu'il ne fallait pas faire de bruit à cette heure et lui intima de marcher en silence. Il n'y avait aucune lumière dans les rues à ce moment de la nuit. Il faisait froid et on risquait de se heurter aux passants qui ne portaient pas à la boutonnière un disque phosphorescent.

Les jours suivants, Lia parla en classe de Maurice Chevalier, d'abord à Christiane émerveillée, puis à Hélène et

*Nice, amère saison*

Claudette qui désormais étaient toujours ensemble, mais cela ne suscita aucun enthousiasme chez elles. Lia regardait vivre « les deux jumelles », comme elle les appelait, et comparait leur amitié à celle des deux Troyens de *L'Énéide* dont Madame Borgeret leur avait raconté l'histoire : Nisus et Euryale.

Les élèves écoutaient toujours avec intérêt les histoires d'amour et d'amitié. À la récréation Christiane et Lia décidèrent d'imiter les personnages décrits par Madame Borgeret. « À la vie, à la mort », dirent-elles, et en signe de pacte elles se piquèrent la main avec une épingle sous les arcades de la cour et mélangèrent une goutte de leur sang en frottant leurs légères blessures l'une contre l'autre.

L'effet euphorique qui succéda au récital Maurice Chevalier fut de courte durée. Un voisin de la rue Caulaincourt, venu de Paris en franchissant la ligne de démarcation, rencontra quelques jours après Monsieur Bihal et confirma que non seulement son appartement avait été vidé de tout son contenu, de tous ses meubles, comme biens non aryens (c'était une périphrase pour désigner les autres, les sémites), mais que par-dessus le marché il avait été occupé par un nouveau locataire. On leur dit qu'une concierge notoirement pétainiste l'avait repéré comme local inoccupé, qu'elle avait sûrement dû commencer par le piller puis qu'elle l'avait dénoncé aux autorités en tant que *bien juif inoccupé*.

Les Bihal étaient effondrés. Adieu l'élégant salon de damas rouge, acheté aux enchères en 1920. Adieu la jolie chambre de bois de hêtre sculpté, peinte en gris et blanc, allure Marie-Antoinette, avec ses chaises cannées et son lit où les deux filles dormaient côte à côte, adieu le livre de chevet de Betty, un Rabelais dans une édition ancienne,

*Premier trimestre 1942*

offert par Oscar Bihal, adieu tous les bibelots, les cadeaux de nocces, les gros livres de prix rouges à tranche dorée remportés dans sa jeunesse par Lise Bihal, adieu les souvenirs, les photographies. Lia en apprenant la nouvelle s'enferma dans la salle de bains et pleura. Elle regrettait sa poupée Lolotte, son vieux tricycle, même s'il était trop petit, et son tableau noir. « Au moins, se dit-elle, les voleurs auront vu *Vive la France* inscrit à la craie » ; Betty avait tenu à laisser ces mots dans l'appartement.

– Mes enfants, l'essentiel, c'est le présent. Nous sommes vivants, grâce à Dieu. Pour les meubles, *Caparra porti*. – Monsieur Bihal avait l'habitude de prononcer cette formule, du moins c'est ainsi que la percevait Lia, pour désamorcer une catastrophe financière et annoncer que l'événement connaîtrait peut-être une issue positive, que d'un mal pouvait naître un bien. – La vie, c'est comme aux cartes : certains ont de la chance, d'autres pas et puis la roue tourne. Elle tournera pour nous aussi. Après la guerre nous repartirons d'un meilleur pied, mieux qu'avant.

– Oui, oui, approuvait, songeuse, son épouse, sans y croire.

Le présent et les difficultés pour survivre occupaient tous les instants. Il n'était pas question de se laisser aller au désespoir puisqu'ils avaient encore la fortune d'avoir un toit pour dormir, ce qui était grâce à Dieu un cadeau dans ces temps de terreur et de mort. Un jour, les Alliés allaient vaincre et l'Allemagne payerait pour tous ses crimes. « Dieu est juste et bon », s'obstinaient à penser Oscar Bihal et Joseph Alsama. Les Alliés étaient en Afrique et Monsieur Alsama espérait beaucoup de l'offensive libyenne du général Leclerc.

– Vous voyez, disait-il sur un ton doctoral, quand je

*Nice, amère saison*

vous avais proposé de partir en Tunisie, (il avait autrefois travaillé un an à la direction du Casino de Tunis et possédait encore des relations là-bas) j'avais raison. L'Afrique du Nord sera libérée avant la France.

– En attendant ce sont les Allemands qui l'occupent encore ! lui avait rétorqué son gendre, contrarié par cette constatation mais satisfait cependant de pouvoir contredire son beau-père. Et puis avec quel argent serions-nous partis ? Est-ce que nous pourrions tenir financièrement jusqu'à la fin de la guerre ? Telle est la question !

Les humeurs s'assombrissaient.

– Eh oui, rien n'est encore gagné, ajoutait Madame Bihal. Les Japonais font subir de graves défaites aux Anglo-saxons. Est-ce que nous organisons tout de même ce récital à la maison ? demanda-t-elle.

– Bien sûr, répondit son mari, il ne faut négliger aucune occasion de se distraire honorablement.

Un lointain cousin par alliance, Boris L., pianiste confirmé en mal de piano et de public, était de passage à Nice. Il vivotait comme il pouvait en attendant de parvenir à passer à Londres par l'Espagne. Boris avait été interdit de concert en raison de ses origines et avait accepté de venir jouer dans le petit salon-chambre à coucher des Bihal. Les membres de la famille, les amis, les proches avaient été conviés. Il y avait une vingtaine de personnes bien serrées les unes contre les autres parmi lesquelles se trouvaient Christiane et Richard. Même la voisine de palier des Alsama, Madame Laroche, une personne fiable, abandonnée depuis peu par son mari, avait été invitée. En guise de remerciement, elle avait prêté un banc que Christiane et Betty avaient fait passer avec

*Premier trimestre 1942*

peine dans l'escalier. Les chaises avaient été montées du quatrième au cinquième et s'alignaient sur trois rangées. Madame Bihal s'était donné un mal fou pour astiquer le sol, les vitres avaient été nettoyées avec un chiffon blanc, les touches du clavier passées à l'alcool pour que l'ivoire paraisse à son avantage. En guise de boisson, elle proposait de l'eau additionnée de solution *Schoum*, un médicament vendu librement, utilisé pour calmer les douleurs hépatiques. Il était très parfumé grâce aux plantes qui entraient dans sa composition. La solution pouvait cependant causer quelques désordres digestifs en cas de consommation abusive et même une certaine somnolence puisqu'elle contenait du chloroforme, mais une demi-cuillère dans un litre d'eau ne risquerait pas de provoquer des troubles.

Les invités arrivèrent. En attendant Boris L., Madame Bihal parlait à ses hôtes de choses anodines, comme le temps qu'il faisait, et répétait à qui voulait l'entendre que la musique adoucissait les mœurs. Monsieur Bihal approuvait. Lui-même ne jouait pas d'instrument mais il admirait tous les artistes et ne manquait pas de souligner combien leur qualité et leur virtuosité supposaient d'heures de travail.

– Le travail ne suffit pas, il faut aussi des dons, reprenait Betty, qui s'acharnait sur le final de la *Sonate* de Beethoven, *opus 26 en la bémol majeur*. Pour avoir de l'argent de poche elle était devenue, un peu par hasard, répétitrice de musique de jeunes Parisiens repliés sur Nice, lesquels avaient pour professeur Myriam Lé. Cette dernière, ex-professeur au Conservatoire National de Paris, avait demandé que la répétitrice de ses élèves travaille avec elle.

Boris L. arriva enfin. Il était encore jeune, trente-cinq

*Nice, amère saison*

ans environ, réservé. Il portait de petites lunettes rondes, un costume gris foncé et une cravate en soie naturelle rouge. Betty ouvrit le haut du piano et le couvercle du clavier. Boris, après avoir été présenté à l'assemblée, ajusta la banquette qui avait été fournie avec le piano et descendit de deux crans le mécanisme afin d'être assis à la bonne hauteur. Une moue un peu dédaigneuse indiquait malgré lui qu'il aurait préféré se trouver devant un de ses animaux favoris. C'est ainsi qu'il désignait affectueusement ses instruments : un *Bluthner*, un *Bechstein* ou un *Steinway*, enfin « un animal » possédant au moins une demi-queue. Mais à la guerre comme à la guerre !

Il fit un arpège pour essayer la sonorité et la résistance des touches. Puis il sembla caresser le clavier, il prit une profonde respiration, laissa tomber ses bras le long de son corps en faisant vivement tourner les poignets et annonça *L'Appassionata* de Beethoven. Il entama le premier mouvement rapide, *allegro assai*, que Betty avait appris l'année précédente. Lia, qui n'avait pas encore atteint le niveau nécessaire pour se confronter à cette sonate, était enchantée de l'entendre interpréter par un professionnel et dans le bon mouvement. On eût dit que Boris mettait dans sa musique toute sa douleur, tout son chagrin de vivre une époque si abjecte qui allait jusqu'à lui interdire d'exercer son art, sa raison de vivre, son gagne-pain, en public. Son jeu nuancé vous prenait à la gorge. Parmi les auditeurs, assis sur le cosy, se trouvait un invité que Lia ne connaissait pas et qui l'avait intriguée. Elle avait appris qu'il s'agissait d'un éminent musicologue dont la présence était une des raisons du concert.

Le premier mouvement prit fin. Christiane voulut

*Premier trimestre 1942*

applaudir, elle fut vite arrêtée par Lia qui se trouvait à sa gauche et qui lui fit signe du doigt de ne pas faire de bruit ; Richard, à sa droite, la regarda de travers. Cependant les mouchoirs allaient bon train. Il faisait encore si froid que les rhumes enflammaient les nez et les gorges. Le silence revint et Boris, après avoir frotté ses mains l'une contre l'autre, attaqua le second mouvement, un *andante cantabile*, où la mélodie semblait vouloir consoler l'homme de son malheur, celui d'être né et de devoir vivre dans une époque de sauvagerie et de fureur. Lia et Betty avaient les larmes aux yeux. La voisine du quatrième, elle, commençait à s'agiter sur sa chaise ; c'était gênant parce que son siège craquait, ce qui ponctuait la mélodie d'un accompagnement inopportun. Mais rares étaient ceux qui s'en apercevaient vraiment. Nouvel arrêt, nouvelle toux. Madame Laroche changea de chaise avec sa voisine, Martine qui, fascinée devant ce déferlement de notes, demeurait sage comme une image.

Durant l'exécution du troisième mouvement, Lia s'évada dans le passé. Elle revivait sa première audition publique à Paris. Elle songeait à Raoul Bomarat, le meilleur élément de Mademoiselle Mardole. Elle le revit avec ses culottes de golf en tissu marron moucheté se diriger vers le piano sans regarder son auditoire, s'asseoir près de Mademoiselle Mardole et entamer *La danse du feu* de Manuel de Falla. Elle revit aussi le deuxième de la classe, Bernard W., qui jouait en avant-dernière position et qui devait apporter avec elle, à l'issue du concert, un bouquet au professeur. Elle avait six ans, il en avait douze, mais il était petit pour son âge et avec Lia ils formaient un joli couple d'enfants. Tandis qu'elle s'apprêtait à prendre le bouquet qu'une mère lui tendait, il le lui

*Nice, amère saison*

arracha des mains et l'apporta seul à Mademoiselle Mardole, en grimpant sur l'estrade. Mademoiselle Mardole l'attendait, ses tresses blondes toujours solidement enroulées sur sa nuque, assise près du piano où elle s'était tenue durant toute l'audition. Lia ne s'offusqua qu'à moitié, suivit sur l'estrade l'adolescent qui avait si bien joué la *Sonate au clair de lune* et assista en deuxième position, à la remise du bouquet, comme elle le constata plus tard sur la photo, cette photo désormais aux mains du troisième Reich.

Nouvel arrêt, nouvelle reprise. Les notes du troisième mouvement, *allegro ma non troppo*, partaient de profondeurs infinies avec sa fougue, ses roulades de gammes plusieurs fois répétées qui tardaient à apporter leur conclusion. Lia ressentait une angoisse, une envie d'agir, ses pensées se bouscuaient, en proie à un manque semblable à celui qu'elle éprouvait en exhalant son souffle dans un jardin trop embaumé. Puis de nombreux accords ponctuèrent le *presto* final.

La sonate cependant délivrait momentanément les Bihal de tous leurs malheurs. Les cascades de notes du *presto* transportaient les auditeurs dans un état de grâce, presque jusqu'à l'extase. Boris regardait à peine ses mains, on le voyait de dos étant donné la position du piano plaqué contre le mur ; il levait souvent la tête, il regardait devant lui, pour mieux isoler sa pensée de ses outils de chair. Le son dans cette pièce de vingt mètres carrés emplissait l'espace, la guerre était finie, le bonheur était revenu.

Enfin Boris L. plaqua les derniers accords. Les applaudissements suivirent immédiatement le feu d'artifice. Boris se retourna, grave et épuisé. Il se leva et

*Premier trimestre 1942*

salua en s'inclinant profondément comme s'il s'était trouvé devant une salle de concert. « Bis, bis », entendit-il et il sourit. Il était prévu qu'il jouerait ensuite des pièces de Mendelssohn en l'honneur de ce génial compositeur « ami de Goethe, petit-fils du grand philosophe, interdit par les nazis en raison de ses origines juives, avait souligné Lise ; et pourtant sa famille s'était convertie au protestantisme, c'était bien inutile. »

Boris annonça *Romances sans paroles*. Il commença par *La fileuse*, où la main gauche dans sa régularité et son motif lancinant imite le bruit du rouet, puis joua deux ou trois autres pièces, sans en préciser le titre. Enfin il termina par le *Rondo capriccioso*. Lia se dit que ce rondeau devait correspondre à sa force et qu'elle l'apprendrait.

Il était cinq heures trente, Boris L. avait joué plus de deux heures. Madame Bihal se mit en devoir de servir son eau aromatisée « aux plantes et au chloroforme », précisa-t-elle. « C'est très bon pour le foie, ajouta-t-elle, engageante. Je n'ai mis qu'une cuillère à café pour un litre d'eau. » Mais ses précisions suffirent à rendre méfiants les invités. Certains refusèrent poliment la boisson offerte, d'autres laissèrent leur verre aux trois quarts plein. Un étudiant en médecine amené par Betty affirma qu'il n'y avait aucun risque à boire cette solution à ce dosage, qu'elle était rafraîchissante ; mais que s'il avait su il aurait apporté de la *Potion de Todd*. « Elle est à base d'alcool à 90° et nous la buvons à l'hôpital entre nous en salle de garde. C'est un fortifiant qui associe les vertus de l'alcool à celle des herbes. »

Madame Laroche avait apporté un gâteau à la farine de châtaigne, véritable plâtras ; chacun eut droit à un centimètre carré sur trois d'épaisseur et tout le monde

*Nice, amère saison*

s'écria que c'était très bon. Puis elle prit congé et redescendit chez elle en laissant encore son banc pour la fin de l'après-midi.

Richard remercia particulièrement Betty et Lia de l'avoir convié à ce récital, il salua Boris et lui demanda s'il jouait aussi du jazz.

– Bien sûr, mais je ne suis pas un jazzman et du reste je préfère le classique qui occupe tout mon temps.

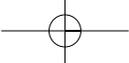
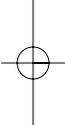
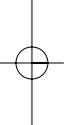
– J'adore Duke (Richard désignait ainsi affectueusement Duke Ellington) et Fats Waller.

– Oui, ce sont de très bons musiciens, mais j'écoute plus volontiers Alfred Cortot et Arthur Rubinstein.

Les Bihal félicitèrent Boris de son talent, de son extrême simplicité, de sa courtoisie pour avoir accepté de jouer en petit comité pour eux. Boris remercia à son tour Madame Bihal de son accueil et ajouta cependant, avec un sourire raffiné, qu'elle et son auditoire auraient mieux apprécié sa prestation s'il avait eu à sa disposition, au lieu d'un piano droit d'études, du moins un quart de queue. Et il le dit assez fort pour que le musicologue, avec lequel il partit peu après, l'entendît. Le *Gaveau* se sentit humilié en la personne de Lia qui alla le caresser tout en assurant à Boris que son interprétation l'avait enchantée et qu'il jouait bien mieux que tous les pianistes qu'elle avait entendus jusqu'à présent. Les invités s'en allèrent peu à peu. Betty, en rangeant sa chambre, reprocha à sa mère de servir son eau ainsi aromatisée. « Mieux vaut de l'eau pure, ajouta-t-elle, que cet ersatz de jus de fruit. » Lia les réconcilia en portant habilement la conversation sur la prestation et la personnalité de Boris L. . Ce fut une bonne journée. Le lendemain, dans les escaliers, Monsieur Louis Quaranta croisa Madame Bihal et la félicita pour les progrès qu'avait

*Premier trimestre 1942*

faits sa fille au piano. Madame Bihal accepta le compliment et ne fournit aucun détail supplémentaire.



**XII**  
**Janvier – Avril 1942**  
*De Mademoiselle Desaubins*  
*à Madame Klippfel*

Lia et Christiane, cette année-là, n'occupaient plus la vieille table qui craquait au fond de la salle de classe. Maintenant c'était la table située juste devant elles, au premier rang près de la porte, qui donnait du tourment à Christiane. Claudette de Giverny l'occupait avec une nouvelle venue, Hélène Smirnoff. Déjà l'année précédente Christiane avait été agacée par l'admiration sans nuances que Lia semblait porter à Claudette : ah, elle avait de beaux cheveux blonds, ah, elle était si bien faite, oh, comme elle dansait bien et quelle allure aristocratique ! Christiane avait écouté ces divers commentaires sans ciller, mais elle n'en pensait pas moins : cette « de Giverny », une fille riche, vivait sans aucun souci. Sa famille pouvait lui payer des cours de danse et donc pas étonnant si elle était gracieuse. Elle avait de quoi s'offrir la plage du *Sporting* et y entraîner Lia, toujours prête, jugeait

*Nice, amère saison*

Christiane, à se laisser séduire par l'apparence.

Mais depuis le mois de janvier et l'arrivée d'Hélène Smirnoff les choses avaient empiré. Claudette et Hélène étaient devenues inséparables, ce qui n'aurait pas dérangé Christiane, au contraire, si ce couple d'amies n'avait pas exercé sur Lia une attirance encore plus forte que celle qu'elle pouvait ressentir pour chacune individuellement. D'abord, les commentaires admiratifs avaient recommencé, cette fois à l'égard d'Hélène : ses cheveux étaient d'un blond vraiment vénitien, elle avait un port de tête élégant et surtout elle parlait russe. Ah, le russe ! Lia évoquait cette façon de s'exprimer comme le summum de la distinction. Mais quel mérite Hélène avait-elle à connaître le russe si, comme le soupçonnait Christiane, c'était sa langue maternelle ? « Plus tard à la Fac je me spécialiserai en russe », annonçait Hélène. Tant mieux, et que Claudette de Giverny fasse de même. Elles étaient aussi snobs l'une que l'autre, toujours prêtes à répondre pour attirer l'attention du prof, toujours à pouffer de rire sans qu'on sache pourquoi.

En outre, les efforts que Lia déployait pour plaire aux « jumelles », comme elle les appelait, et s'immiscer entre elles exaspéraient Christiane. Lia leur souriait avec complaisance, avec un air de dévotion, même. Elle voulait les séduire, adoptait un ton affecté pour s'adresser à elles, s'esclaffait à leurs moindres plaisanteries ; une sorte de servilité que Christiane trouvait humiliante pour Lia. De plus celle-ci avait invité les deux filles à son anniversaire. Ce jour-là Claudette et Hélène avaient offert à Lia un jeu des familles, cadeau qui ne leur avait pas coûté grand-chose. Christiane, elle, avait eu bien de la peine à mettre de côté, peu à peu, les tickets qu'elle avait pris dans le

*Janvier – Avril 1942*

tiroir spécial des Tosella, ce qui, en outre, lui avait donné des remords. Eh bien, elle ne savait même pas si Lia avait apprécié ce cadeau car elle l'avait regardée de son air étonné et l'avait à peine remerciée.

Bien sûr, Lia et elle avaient échangé leur sang en se jurant « À la vie, à la mort », mais c'est Claudette et Hélène que Lia prenait en exemple d'une amitié semblable à celle qui avait lié Nisus et Euryale. Christiane se demandait si elle comptait pour Lia autant que celle-ci comptait pour elle. Elle avait l'impression qu'il lui manquerait toujours quelque chose pour se sentir auprès de son amie sur un pied d'égalité : elle ne connaissait pas Paris ; ses parents n'avaient pas fait d'études, ne possédaient pas de livres et ne pouvaient discuter ni d'art ni de mythologie ; la musique était pour elle un domaine étranger et elle rougissait encore au souvenir de la gaffe qui avait été la sienne lorsque, au cours du récital de piano, elle avait applaudi à tort après le premier mouvement de la sonate.

Lia, Claudette et Hélène étaient assorties. C'étaient des citadines. Elles savaient comment s'exprimer dans toutes les circonstances, se tenir en société, s'habiller avec élégance.

Christiane, elle, venait des gens de la terre. Oui, elle était capable de faire la différence entre le haricot coco bicolore du pape et le haricot coco rose marbré... Est-ce que ce sujet intéresserait quelqu'un, dans une conversation ?

Est-ce que Claudette ou Hélène voleraient des tickets de pain pour que Lia ait un peu moins faim ?

Bientôt, heureusement, s'ouvriraient les vacances de Pâques. Les arbres fruitiers de La Jagaude se détacheraient

*Nice, amère saison*

sur le vert grisé des collines comme des bouquets. Au bord des restanques cultivées elle trouverait des crocus et des jacinthes sauvages toutes grêles et parfumées.

Mais quelques jours avant cette date un bruit courut au lycée : la *dirlo* allait partir, elle était remplacée. Madame Zacchetti l'avait confié à Colette Grinda. Mademoiselle Desaubins n'avait jamais cherché à se rapprocher des élèves. On l'apercevait surtout les jours de cérémonie, occasions où elle prononçait des discours mesurés et assez courts. Elle avait une voix sonore qui en imposait et qui surprenait parce qu'elle provenait d'une silhouette menue et d'un visage à la peau fine surmonté d'une couronne de cheveux gris. Au total, les élèves la respectaient pour son esprit de justice.

Christiane se concerta avec Colette Grinda et Rachel Mosevitz afin d'obtenir plus de détails auprès de Madame Zacchetti. À la fin de l'heure de permanence qui suivait le déjeuner elles s'attardèrent, entourèrent le bureau de la surveillante en train de rassembler ses feuilles de présence.

– Madame, commença Colette, mes camarades ne veulent pas croire que Mademoiselle Desaubins va partir.

Madame Zacchetti leur jeta un regard troublé par-dessus ses lunettes :

– C'est vrai, elle nous quitte demain.

– Mais pourquoi ? interrogea Christiane.

La surveillante haussa les sourcils tout en avançant vers la porte :

– Eh bien, on l'ignore. Ce sont des ordres qui ne nous regardent pas.

– Qui est-ce qui va la remplacer ? demanda Rachel.

– D'ici Pâques Mademoiselle Christophe assurera l'intérim. Après... on verra bien.

*Janvier – Avril 1942*

Le lendemain, entre neuf et dix heures, il y avait cours de gymnastique. Mademoiselle Durante avait fait se ranger les élèves par files de six dans la cour. Les mains croisées derrière la nuque, jambes écartées et le torse droit, elles étaient en train de s'incliner le plus possible vers la gauche lorsque Christiane vit apparaître deux silhouettes dans la galerie. Elle se redressa quelque peu pour mieux distinguer de qui il s'agissait mais le sifflet du professeur la rappela à l'ordre :

– Rolland, on ne triche pas ! On se penche, encore, encore et encooore...

Le menton de travers, Christiane parvint à reconnaître Mademoiselle Desaubins accompagnée de l'abbé Delmas. Les élèves ayant eu la permission de se redresser avant d'entamer l'exercice vers le côté droit, elle constata que l'abbé donnait le bras à la directrice et portait une valise. Sur le visage grave du prêtre, les rides paraissaient plus creusées encore que d'habitude. Mademoiselle Desaubins souriait, ses regards tournés en direction de la cour et de ces élèves qui penchaient leur torse en cadence. Tous deux marchaient lentement vers la sortie. Madame Esposito, la Surveillante générale qui avait succédé à Madame Lecorre, apparut à son tour et se joignit à eux tout en jetant des coups d'œil vers les galeries pour vérifier si des personnes s'y trouvaient.

– Maintenant on va sautiller sur place, annonça Mademoiselle Durante. Je sautille en gardant les genoux souples, hop, hop, hop, hop ! – Son « je sautille » ne la concernait pas elle-même car elle se contenta de marquer le rythme d'un mouvement du bras gauche tout en s'accompagnant de coups de sifflet. – On se dirige vers le vestiaire en rang et en sautillant... Pas si vite, Scheller !

*Nice, amère saison*

Christiane eut le temps de voir disparaître vers le hall Mademoiselle Desaubins et son escorte.

Dans le vestiaire, à peine entrées, les élèves s'interpellèrent en s'interrogeant sur le départ de la directrice. Visiblement elle n'avait pas atteint l'âge de la retraite et les changements de personnel se produisaient normalement à la fin de l'année scolaire. Les voix hautes et excitées s'entrecroisaient.

– Je me demande ce qu'il faut en penser, s'inquiéta Lia, songeuse.

– Attends, on va peut-être savoir quelque chose, répondit Christiane.

Elle surveillait discrètement Aline Pielle qui, en train de boutonner sa blouse, parlait d'un air mystérieux à Colette Grinda. Celle-ci avait repoussé ses cheveux derrière l'oreille pour mieux entendre et elle se laçait les chaussures avec effort en tendant le cou. La cloche sonna la récréation de dix heures et les élèves se répandirent dans la cour.

– On se retrouve tout à l'heure, jeta Christiane en direction de Lia tout en suivant d'assez loin Colette qui s'éloignait avec Aline.

Celle-ci, après quelques instants de conversation, quitta sa compagne pour suivre d'autres élèves. Christiane profita de l'occasion.

– Alors ? s'enquit-elle. Est-ce qu'Aline sait quelque chose ?

– Oui, par son père elle était au courant mais il ne fallait pas qu'elle en parle. Mademoiselle Desaubins a été renvoyée parce qu'elle est franc-maçonne. Aline dit que l'abbé Delmas n'aurait pas dû lui donner le bras parce que les francs-maçons détestent l'Église. Qu'est-ce que tu en penses ?

Janvier – Avril 1942

– Il me semble que si Monsieur l'abbé lui a donné le bras c'est qu'elle n'avait rien fait de mal.

– Les francs-maçons, je ne sais pas ce qu'ils veulent, avoua Colette.

– Moi non plus, admit Christiane.

Elle avait découvert, en parcourant le journal au hasard comme elle continuait à le faire, qu'on publiait des listes de francs-maçons présentés comme des sortes de malfaiteurs ; leur profession était souvent mentionnée et on découvrait parmi eux beaucoup d'instituteurs et de directeurs d'école. D'autre part, lorsqu'il exhalait sa rancœur contre « les ennemis de la France », Jeannot associait souvent les juifs et les francs-maçons dans ses réquisitoires. Récemment il avait annoncé qu'il abandonnait *Les Amis de la Légion* pour devenir Légionnaire à part entière. C'était un après-midi, il était même allé dans la boutique serrer la main à des clients qu'il connaissait et leur avait fait admirer son insigne : un bouclier aux trois couleurs où était dessiné un casque ailé et derrière lequel se profilait une épée. Madame Tosella l'avait admiré complaisamment mais son mari avait gardé le silence et détourné le regard.

Christiane pensait à tout cela en se dirigeant vers la salle où le cours suivant était prévu. Lia l'attendait dans le rang. Christiane lui chuchota brièvement les explications de Colette.

– Alors on va nous envoyer une amie de Pétain ! commenta Lia avec irritation. Tout le monde sera bien surveillé.

Le lycée, malgré les saluts au Maréchal, avait représenté jusque-là pour Christiane un territoire abrité des menaces qui régnaient dans le monde extérieur. Maintenant les

*Nice, amère saison*

libertés s'amenuisaient partout. Quelques jours plus tard, le lendemain des Rameaux, elle se rendit à la gare des autobus, située entre le Casino Municipal et un jardin public converti en potager. Beaucoup de véhicules avaient été transformés avec un moteur à gazogène. L'arrière du car pour Le Fourquet était maintenant muni d'une chaudière à bois dont un ronflement s'échappait car il fallait l'allumer au moins une heure avant le départ.

Christiane, arrivée en avance, venait de s'installer au fond près d'une fenêtre lorsqu'elle aperçut Madame Lecorre, l'ancienne Surveillante générale, dans la file des voyageurs qui se présentaient à la porte de l'autobus. Depuis longtemps elle espérait la rencontrer puisque sa famille possédait une maison au Fourquet. La place voisine était encore libre ; de loin, elle attira l'attention de Madame Lecorre qui la reconnut, sourit de son air un peu fatigué et la rejoignit. Elle était vêtue d'un imperméable gris. Heureusement un foulard de soie aux couleurs vives qui emprisonnait sa chevelure apportait une touche de gaieté à son visage, car ses joues et ses tempes s'étaient amaigries. En s'asseyant elle remercia Christiane de son « aimable attention ».

– Je suis bien contente de vous revoir, répondit Christiane. J'ai souvent pensé à vous.

Elle prononçait ces phrases avec d'autant plus de plaisir qu'elles correspondaient à des regrets et à des espoirs qu'elle avait vivement éprouvés. Madame Lecorre l'interrogea sur le lycée et sur ses résultats personnels. Christiane cita les noms de ses camarades et raconta le départ de Mademoiselle Desaubins sans expliciter la raison de cette exclusion. Madame Lecorre hocha la tête et n'émit aucun commentaire.

Le car avait chargé un maximum de passagers, les

Janvier – Avril 1942

transports en commun ayant été réduits. Des voyageurs debout se serraient dans le couloir. Il traversa la ville vers le nord et, d'une allure pesante, prit une route qui gagnait la crête des collines. Alors la brume qui cachait les toits se dissipa et la baie des Anges apparut, d'un gris luisant, avec son ruban de palmiers et le dôme du Casino de la Jetée. Carte postale superbe et dérisoire, car les élégantes ne fumaient plus aux terrasses des grands hôtels, les luxueuses *Hotchkiss* ou *Chevrolet* ne filaient plus sur la promenade des Anglais.

Madame Lecorre apprit à Christiane qu'elle avait trouvé un travail de secrétariat auprès d'un comité qui aidait les réfugiés à se procurer un logement et un emploi. Ce jour-là elle allait chercher du ravitaillement au Fourquet où, après avoir vendu leur entreprise d'électricité, les parents de son mari s'étaient retirés.

– Est-ce que votre père les connaît ? ajouta-t-elle.

Christiane n'en savait rien.

– Je crois que Julius, c'est-à-dire Monsieur Lecorre, a l'intention d'aller le voir s'il ne l'a pas déjà fait. Il voudrait lui acheter des salades et des courgettes.

– Très bien, répondit Christiane, un peu étonnée cependant que ce Monsieur, qui devait connaître des paysans au Fourquet, se déplace jusqu'à La Jagaude pour quelques légumes.

– Vous pouvez déjà l'annoncer chez vous, insista Madame Lecorre.

Le car s'arrêtait à un embranchement peu éloigné de la ferme des Rolland avant de continuer jusqu'au Fourquet. Le chemin était encore parsemé d'aiguilles de résineux tombées en automne tandis que de jeunes branches, d'un vert plus cru, apparaissaient dans les arbres. Christiane avait

*Nice, amère saison*

toujours un tressaillement de joie en poussant le portail de la ferme. L'écurie était vide, Henri Rolland avait dû emmener la mule au travail. Dans le poulailler, lorsqu'elle s'approcha, une petite poule malgache aux plumes rousses et au cou dénudé la reconnut et se précipita vers le grillage le bec en avant.

– Bonjour Koi-koi, dit Christiane en s'accroupissant près du poulailler, ce qui fit arriver, d'une démarche prudente, les *Leghorn* et les *Hambourg*.

Le gloussement des volailles alerta Chico, le braque qui faisait office de gardien et de chien de chasse. Pour exprimer sa joie de revoir Christiane, il la poussa si fort avec son museau qu'elle faillit perdre l'équilibre.

En ouvrant la porte d'entrée de la maison elle entendit un bruit de frottements et de chaises remuées.

– Mémé ! cria-t-elle.

Pauline Rolland sortit d'une chambre, un seau au bout d'un bras :

– Te voilà, c'est déjà l'heure du car, alors.

Comme Christiane se penchait pour l'embrasser, elle s'essuya la joue et affirma : « Tu as encore grandi depuis la dernière fois. »

– Dédé, où est-il ? interrogea Christiane.

– Avec tes parents, à planter des pommes de terre au Soubran.

Tandis que Christiane rangeait ses affaires, sa grand-mère énumérait les dernières nouvelles, s'interrompant souvent pour soupirer ou hocher la tête : l'oncle François avait écrit qu'il avait été transféré dans une ferme où il y avait déjà deux prisonniers, mais il ne précisait pas l'endroit, sans doute cela lui était interdit. La mère de Christiane était fatiguée, elle toussait mais elle ne voulait pas rester au chaud, ah, elle avait

*Janvier – Avril 1942*

la tête dure. Et puis les services du ravitaillement apportaient bien des soucis. Pour obtenir des semences, on devait remplir un tas de papiers à la mairie, ensuite il faudrait livrer des œufs, des volailles et des lapins, déjà qu'on n'en avait pas assez !

Malgré l'énoncé de ces difficultés, le bonheur de retrouver le toit familial persista. On ne s'embrassait guère chez les Rolland mais quelques mots et des sourires suffisaient. Charlotte annonça qu'elle ferait elle-même la lessive le jour suivant, sa belle-mère ayant mal au dos. Christiane protesta : elle voulait s'en charger, elle avait déjà aidé mémé Pauline dans ce travail. Charlotte finit par accepter, elle avait vraiment l'air fatiguée.

Christiane entreprit de faire la lessive le lendemain. « Toute seule », précisa-t-elle. Elle désirait montrer ce dont elle était capable. Tandis que sa grand-mère s'occupait des bêtes elle transporta le linge sale dans la buanderie. Cette pièce était installée au rez-de-chaussée, sous le logis de mémé Pauline, vers l'arrière de la ferme. Elle abritait un lavoir et une cheminée. L'eau d'un puits voisin était amenée à l'aide d'une pompe à bras.

Après avoir mis des bûches dans la cheminée, sous le trépied qui supportait la lessiveuse, Christiane installa dans celle-ci le champignon de tôle perforée où l'eau bouillante remonterait. Puis elle plaça dans le fond un sac de toile de lin aux fils serrés qui contenait de la cendre de bois : on remplaçait ainsi le savon qu'on ne pouvait plus se procurer. Elle rangeait les pièces de linge avec soin autour du champignon lorsqu'elle entendit au-dehors des voix qui se rapprochaient.

C'était deux voix d'hommes, dont celle d'Henri Rolland. La porte de la buanderie étant fermée Christiane

*Nice, amère saison*

ne les voyait pas mais elle comprit qu'ils avançaient très lentement, s'arrêtant à chaque pas pour se répondre. Ils parlaient en dialecte nissart et semblaient discuter d'un *Syndicat des producteurs agricoles* que le gouvernement voulait mettre en place et dont ils se méfiaient. Elle reconnut Armand Bonfilastre, un ami d'enfance de son père et cultivateur lui aussi. Puis les deux hommes parlèrent plus bas. Ils se trouvaient devant la porte de la buanderie et, poussée par la curiosité, Christiane resta immobile près de la lessiveuse, tendant l'oreille pour saisir le sens de la conversation. Le ton devint plus vif et elle entendit Bonfilastre déclarer :

– C'est le Vénérable de sa Loge, à Nice, qui le lui a demandé.

– Justement, répondit Rolland, je me méfie des Maçons.

– On n'a pas tellement le choix. Il faut se rassembler avec ceux qui veulent faire quelque chose.

– Qu'est-ce que tu penses des gaullistes ?

– Le Parti dit que pour l'instant il faut marcher avec eux.

– Mais je n'ai pas pris ma carte du Parti, moi ! – Christiane reconnut bien l'intonation butée de son père. – J'agirai à mon idée.

– On risque de faire des bêtises si chacun suit une politique différente, argumenta Bonfilastre.

Il y eut un silence, de nouveau le bruit des pas, puis les voix reprurent sans que Christiane puisse comprendre le dialogue.

Elle remplit d'eau la lessiveuse à l'aide d'une casserole mise au rebut et alluma le feu sous le trépied. Tout en regardant les flammes lécher les bûches elle réfléchissait

Janvier – Avril 1942

aux paroles qu'elle avait surprises. Elle se souvenait avoir entendu citer le nom de Bonfilastre comme celui d'un conseiller municipal communiste. « Ceux qui veulent faire quelque chose » avait-il dit.

La veille de Pâques Christiane devait retourner à Nice où Madame Tosella avait besoin d'elle au moment des fêtes. Elle se préparait à partir lorsque les aboiements de Chico l'avertirent qu'un incident se produisait dans la cour. En effet un homme assez âgé, aux cheveux clairsemés, un peu voûté, s'avançait vers l'entrée de la maison en poussant son vélo par le guidon. Apercevant Christiane, il demanda s'il se trouvait bien chez les Rolland, puis :

– Je suis Monsieur Lecorre, annonça-t-il. Je viens voir votre père. Où est-ce que je peux le trouver ?

Sur les indications de Christiane le visiteur prit un sentier qui menait vers les restanques. Il laissa dans la cour son vélo. Celui-ci n'avait ni porte-bagage ni panier. « Il aurait dû prendre un sac s'il veut rapporter des légumes », pensa-t-elle.

\*\*\*\*\*

« J'aimerais bien une robe plissée, en tissu à rayures ou à fleurs, avec du rouge et du blanc », songeait Christiane. On était le dix-sept avril, un vendredi, le lendemain serait son anniversaire, son père viendrait la chercher en carriole dès la sortie du lycée pour qu'elle passe le dimanche tout entier à La Jagaude. Oui, elle avait envie d'une robe légère pour l'été qui se présentait, même si on n'organisait plus de *festins* dans les villages. « Encore trois ans à attendre pour avoir seize ans », se répétait-elle en remontant la rue

*Nice, amère saison*

de Madame Klippfel. La voisine de celle-ci n'était pas venue chercher le pain et, lorsque Christiane était rentrée du lycée, Célestine lui avait demandé d'en faire la livraison.

La tête penchée au-dessus de sa table, Madame Klippfel ne quitta pas du regard l'échiquier qu'elle étudiait, un fou dans la main droite et la gauche reposant sur une feuille de journal à côté d'elle.

– Je fais problème, expliqua-t-elle. Très difficile.

Puis, rejetant ses cheveux en arrière, elle enchaîna : « Tu veux jouer ? »

– Je ne connais rien aux échecs, avoua Christiane.

– Très bien ! On va faire thé et je t'apprends.

Madame Klippfel semblait joyeuse et pleine d'allant. Elle marcha lentement jusqu'au coin cuisine et elle indiqua à son invitée où se trouvaient la bouilloire, le réchaud à gaz, les tasses. Elle confia que c'était des « bons amis, très bons » qui lui procuraient son thé. Ensuite, tantôt lente et tantôt impatiente, elle apprit à Christiane le nom des pièces, leur valeur et leur marche en les déplaçant sur les cases de l'échiquier.

– Tu as blancs, tu joues première.

L'échiquier était un espace magique où déployer son imagination. Christiane se trompa plusieurs fois, mais elle utilisait hardiment ses pions et Madame Klippfel approuvait : « Bien... bien. »

On sonna à la porte du studio et, sans attendre, Violette Pichon, la voisine, entra. Christiane l'avait remarquée à la boulangerie à cause de ses cheveux platine à la façon de Jean Harlow. Elle avait les paupières fardées de bleu, détail que Célestine relevait régulièrement avec une moue désapprobatrice.

– Ma petite Olga, claironna-t-elle en s'avançant, il faut

*Janvier – Avril 1942*

que tu me pardonnes, ce n'est pas ma faute si je ne t'ai pas fait tes commissions, la patronne m'a retenue toute la journée. Mais je vois que notre gentille boulangère est venue apporter ton pain. Il est de plus en plus noir, ça ne s'arrange pas. Oh, je peux avoir du thé, moi aussi ? Ne te dérange pas, ma chérie, – ces derniers mots s'adressaient à Christiane – tu sais, je connais ce studio, je l'ai occupé avant Olga, ensuite j'ai loué le deux pièces en face. Comme ça c'est bien commode, on se tient compagnie toutes les deux, pas vrai ?

Elle se tournait alors vers Madame Klippfel et tout en parlant elle avait jeté son sac et sa veste sur une chaise, avait pris une tasse et s'était servi du thé.

– Je t'ai rapporté un œuf. Je l'ai payé trois francs, tu te rends compte ? Je me demande comment on va se nourrir, continua-t-elle. On m'a raconté que les cartes de pain se vendaient trente francs pièce au marché noir. Oh, j'ai trop mal aux pieds !

Elle s'assit près de la table, détacha la bride des chaussures à semelle de liège qui la grandissaient de huit centimètres, en extirpa ses pieds et agita ceux-ci en gémissant de soulagement. « Depuis le début du mois je ne mets plus de bas, expliqua-t-elle, ils s'esquintent tout de suite, on n'en trouve pas, même au marché noir. »

Christiane n'aimait pas, chez Violette Pichon, sa façon de grimacer en parlant, ni ses sourires, aussi exagérés que le prix de son œuf. Elle se leva et annonça qu'il lui fallait rentrer.

– Comme c'est dommage, s'exclama la voisine. Je vois que tu apprends à jouer aux échecs, j'aurais profité de la leçon moi aussi. Olga veut bien me montrer comment on s'y prend mais je mélange tout, enfin c'est pas grave, à

*Nice, amère saison*

chacun son destin et les vaches seront bien gardées. Il paraît que tu étudies, toi ?

Tandis que Christiane acquiesçait brièvement, Madame Klippfel lui saisit la main. Elle fronçait les sourcils et son visage s'était renfrogné.

– Tu reviendras pour échecs ? interrogea-t-elle.

– Oui, oui, la semaine prochaine, quand j'aurai un moment.

Violette Pichon se leva et, nu-pieds, la raccompagna tout en se félicitant que sa « petite Olga » ait trouvé une « gentille petite boulangère » pour lui tenir compagnie. Lorsqu'elle fut sortie, Christiane entendit le claquement de la clé dans la serrure.

### XIII

## Printemps – Été 1942

### *Cinéma et réalités*

Un événement inattendu allait distraire la famille Bihal et faire d'un de ses membres associés un artiste de cinéma. C'est du moins ce que contait Lia avec humour à ses amies. Un jour que sa tante Mélaine promenait Ploc, un immense chien des Pyrénées au pelage long et blanc, près de sa maison, boulevard Dubouchage, elle croisa deux hommes qui la regardèrent. Elle crut qu'ils la dévisageaient, qui sait dans quel but, on se méfiait de tout le monde, mais ils l'abordèrent poliment, lui demandant si son chien était à elle et s'ils pouvaient l'utiliser pour un film qui se tournait aux studios de la Victorine. Ils s'occupaient de la régie de ce film. La maîtresse fut amusée et flattée que l'on remarque Ploc. Mais elle se méfiait encore. Ils sortirent une carte sur laquelle était inscrit un numéro de téléphone. Elle pouvait appeler pour donner sa réponse. Il se trouvait que son mari connaissait la famille d'un des assistants et la réponse fut positive. Le réalisateur

*Nice, amère saison*

était Marcel Carné et le film s'appelait *Les Visiteurs du soir*. Arletty, Alain Cuny, Jules Berry, que toute la famille admirait, faisaient partie de la distribution, ainsi que Ploc désormais.

Tous les matins durant une semaine une voiture de la production vint chercher le comédien à quatre pattes que son maître accompagna les deux premiers jours et, rassuré par cette présence, il se familiarisa vite avec l'équipe. Comme tous les Niçois, Ploc était à la ration congrue. Ce gros animal, malgré les efforts de la maisonnée, ne recevait plus chez lui la nourriture qu'il engloutissait autrefois, la viande étant rare. Il avait faim, comme la plupart des Français, malgré les attentions de son maître qui lui cuisinait tous les matins une énorme soupe (aux yeux de Lia), et Ploc la lampait en cinq minutes à gros coups de langue.

Lorsque le nouveau comédien arrivait au studio, le régisseur commençait par lui apporter une gigantesque gamelle de viande ! L'équipe de tournage avait su se débrouiller pour avoir des victuailles et nourrissait abondamment ses figurants ! Car bien sûr Ploc n'avait pas le rôle principal, mais il était très satisfait de ce traitement et se familiarisa vite avec l'équipe dont il devint, le temps de son tournage, la mascotte. Le soir, un assistant le raccompagnait, toujours en voiture, boulevard Dubouchage.

Aux studios de la Victorine, d'abord tenu en laisse, il attendait son tour. Puis on le relâcha et il marcha libre parmi l'équipe. Le régisseur l'avait pris en amitié, amitié réciproque, ce qui avait pour effet que Ploc s'éloignait de l'endroit qui lui était assigné pendant le tournage, pour rôder autour de lui. On eut recours à un stratagème. On

*Printemps – Été 1942*

mit du saucisson à l'endroit où Ploc devait se tenir couché. Mais un autre acteur à quatre pattes (un quatrième rôle, lui !) s'empressa de venir le rejoindre. Il fallut calmer les animaux et il fut décidé qu'ils pourraient marcher librement dans leur scène pendant le tournage. Ploc fit donc les cent pas dans le décor qui représentait la salle d'un château. Mais lorsque le clap retentit pour la troisième fois, précédé de « Silence, on tourne », Ploc d'ordinaire assez placide se mit à aboyer. « Coupez ! », tonna l'assistant. Le clap se fit de nouveau entendre. Cette fois Ploc joua convenablement sa scène. Le plan était assez long et il semblait avoir conscience de son importance.

De retour à la maison Ploc ne rôdait plus autour de son écuelle. Il avait le privilège, en ces temps de disette, de vivre comme un seigneur. Il s'endormait tranquillement, son travail accompli, du sommeil du juste, la chatte Pliquette, souvent si hargneuse avec les visiteurs, se nichait alors contre le flanc de l'artiste pour lui témoigner son admiration.

Le manège dura cinq jours. Mais le sixième, comme d'habitude, à sept heures du matin, heure à laquelle la voiture de la production venait le chercher, l'artiste se tint devant la porte d'entrée pour partir jouer la comédie. En vain. Pour lui, les prises de vue étaient terminées. Ploc pleura toute la matinée. Il demeurait inconsolable, regrettant sans doute davantage les énormes morceaux de viande que les compliments et les caresses des acteurs. Il attendit plusieurs jours devant la porte, toujours à la même heure, refusant la nourriture frugale de ses maîtres. Il finit par se résigner. Il apprit à ses dépens qu'un comédien doit savoir passer des feux de la rampe et des projecteurs des studios à la pâle lumière de sa chambre et encore de la gloire à l'oubli. Plus

*Nice, amère saison*

tard lorsque Lia vit *Les visiteurs du soir*, elle fut à la fois émue de découvrir son ami sur la pellicule mais un peu déçue parce que les moments où Ploc apparaissait étaient trop brefs à son goût et qu'il n'avait jamais été pris en gros plan.

Le temps s'écoulait lentement en ce début de printemps 1942. Les Bihal étaient de plus en plus inquiets. Le raid britannique sur Saint-Nazaire en vue d'un débarquement avait échoué.

– Pauvres soldats, disait Madame Bihal, ce 27 mars a été pour eux et pour nous un jour de deuil et ces salauds de collabos n'ont pas manqué dans leurs ignobles journaux de diffuser leur propagande pronazie ; ils prétendent que le mur de l'Atlantique est imprenable. Qui vivra verra. Il ne faut pas lire *Paris-Soir*, c'est un journal vendu. Quant à *Je suis partout* c'est un torchon abject, le fanatisme allié au mensonge. Et la radio ne vaut guère mieux.

– Oui maman, et dans sa tête Lia chantonnait : « Radio-Paris ment, Radio-Paris ment, Radio-Paris est allemand. »

Le moindre signe de résistance à l'occupant rassérénait les cœurs : un regard échangé lorsqu'on lisait au cours de latin, dans *La guerre des Gaules*, la phrase : « Les Germains ont toujours été des barbares. » Certaines élèves se poussaient du coude en souriant et elles se sentaient plus fortes. La réticence de Lia à l'égard du livre de César se dissipa momentanément. À la maison circulait une histoire, une anecdote, un fait divers prouvant le courage d'un jeune acteur très beau et très aimé : Jean Marais. Il avait, paraît-il, à la sortie d'un restaurant ou d'un théâtre, osé gifler un journaliste, collaborateur notoire et par surcroît critique dramatique. Ces marques de résistance venant de personnalités étaient un réconfort.

*Printemps – Été 1942*

Quant à Betty, elle était revenue un soir bouleversée : elle avait rencontré un ex-camarade de l'Université, avec qui elle avait souvent discuté pour l'amener à prendre position contre Vichy ; et voilà qu'il portait ce jour-là un béret bleu, une chemise kaki, une cravate noire, en fait le costume du S.O.L. (Service d'Ordre Légionnaire), mouvement créé peu auparavant « qui s'ouvrait aux jeunes aspirant à une révolution musclée », et leur comportement l'était en effet. Ils se livraient déjà à des excès que les gens réprouvaient.

– J'en suis toute retournée, dit Betty à sa famille. Autrefois il paraissait si gentil, si hésitant. Je sais que sa fiancée l'a laissé tomber et qu'il ne s'entendait pas avec son père. Il a dû trouver là un exutoire à ses chagrins et une espèce d'idéal confortable auquel se dévouer. Mais quel imbécile ! Il aurait mieux fait de prendre le maquis ; il est vrai que c'est plus dangereux !

En ces temps troublés, Lia s'inscrivit aux Éclaireuses Israélites, communément appelées les E.I.; leur local se situait près du cinéma *L'Escurial* et Lia fit partie du clan des *Colombes* dont la devise était : « Messagères de paix ».

Elle y passait maintenant ses jeudis après-midi, et le dimanche quand la cheftaine organisait des sorties qui occupaient toute la journée. La compagnie escaladait alors les sentiers autour de Nice, parfois jusqu'au Mont Vinaigrier ou bien jusqu'au Mont Chauve, celui qu'elle voyait le matin depuis la fenêtre de sa cuisine, ourlé de soleil. D'autres promenades étaient au programme. Il fallait surtout ne pas toucher à des objets ressemblant à des casseroles qui traîneraient dans les prés, c'étaient peut-être des mines. Lia apprit à faire toutes sortes de nœuds utiles, en mer, à la maison, et les quatre nœuds

*Nice, amère saison*

règlementaires pour devenir aspirante ; elle apprit des chants à deux et à trois voix, en français et en hébreu ; elle apprit à envoyer et à recevoir un message en morse à l'aide d'un sifflet ; elle écouta sa cheftaine lire et commenter des passages de la Bible et rapidement elle fut élue chef de clan. Elle devait choisir un sous-chef. Elle hésitait entre Micheline Badie, petite fille intelligente aux yeux vifs et aux nattes brunes qui lui descendaient jusqu'au milieu du dos, et la très serviable Maroussia. Cette dernière, légèrement plus âgée que Micheline, était la fille d'un droguiste et apportait régulièrement toutes sortes d'objets pour orner l'armoire du clan : de la peinture, du papier de couleur, des clous, des équerres et divers menus objets que son père offrait volontiers. Mais la préférence de Lia allait à Micheline dont l'intelligence et l'éducation brillante la ravissaient. Malgré son jeune âge, elle avait déjà beaucoup lu. Elle savait inventer des fables que le clan s'appliquait à jouer. Indécise, Lia remettait toujours à plus tard la nomination. Les événements qui allaient suivre ne lui permirent de désigner ni l'une ni l'autre.

Le clan avait un métier : les *Colombes* fabriquaient des résilles dans lesquelles les femmes emprisonnaient leurs cheveux. C'était la mode. Lia les confectionnait en un quart d'heure : il suffisait pour chaque pièce de se procurer cinquante centimètres de voilette rigide et un cordonnet caoutchouté. Elle en fabriqua de toutes les couleurs, ornées d'un ruban de velours assorti, qu'elle vendit aux femmes et aux amies de la famille. Le bénéfice alimentait la caisse du clan. Cet argent était destiné à embellir le local et à acheter du menu matériel pour les jeux futurs ou encore quelques fruits ou friandises si d'aventure elles en trouvaient.

Avec son groupe d'Éclaireuses, elle participait également

*Printemps – Été 1942*

à des visites. Ainsi, le 15 mai les Éclaireurs de France (qui comprenaient plusieurs formations) se rendirent dans les ateliers d'un grand journal sous la conduite d'une cheftaine remarquable, chef Bagheera. C'était le totem d'une ex-compagne de classe de Betty. On sut plus tard que c'était une grande résistante. Parfois les Éclaireuses allaient aider de vieilles personnes signalées par ce grand chef.

Ces activités laissaient à Lia moins de temps à consacrer à ses compagnes de lycée. Elle racontait cependant à Christiane ce qu'elle voyait et apprenait, après la classe ou même pendant les cours lorsqu'ils étaient ennuyeux. Les mains sous la table, elle lui montrait à l'aide d'un bout de ficelle les nœuds qu'elle savait faire.

Madame Izor, professeur de sciences naturelles, était une très agréable personne, de vingt-trois à vingt-cinq ans, à la voix douce ; elle avait la réputation d'être très sévère mais juste. La classe la craignait mais l'appréciait parce que ses cours étaient intéressants. Madame Izor présentait un jour différents échantillons de minéraux : du schiste, du marbre, de la pyrite de fer qui brillait presque comme de l'or et un cristal de roche. Les élèves furent fascinées par ces différentes pierres qu'elles se passaient de main en main en les commentant parfois à haute voix, ce qui était interdit.

– Silence au fond, réclama Madame Izor. Faites circuler les pierres sans dire un mot pendant que j'inscris leur nom au tableau.

Au même instant, au troisième rang, plusieurs élèves chuchotèrent un peu trop fort. Madame Izor se retourna, irritée.

– Dolly Scheller, zéro de conduite.

Un « Oh » réprobateur s'éleva dans la classe, provoqué par la sévérité de la punition eu égard à un simple bavardage.

*Nice, amère saison*

Un zéro de conduite suspendait pour le mois l'inscription au Tableau d'honneur, ce qui faisait perdre le prix très enviable du même nom. Dolly, que la plupart des élèves appréciaient, était la seule dans le petit groupe à n'avoir pas parlé. Seulement elle s'était baissée juste à l'instant où Madame Izor se retournait, pour ramasser un crayon tombé à terre, qui n'était même pas le sien ! Et Madame Izor avait cru qu'elle était responsable de l'agitation.

– C'est pas juste, c'est pas elle, c'est nous, déclarèrent ses voisines ; Dolly n'a pas parlé.

– Silence maintenant, cria Madame Izor ; et elle continua, un peu embarrassée, à donner des explications sur les filons de pyrite de fer dont on trouvait des gisements notamment à l'île d'Elbe.

Dolly pleurait doucement. Madame Izor, dont on savait qu'elle aimait cette bonne élève, semblait ignorer ces larmes silencieuses. La classe était maintenant apparemment calme mais les élèves se passaient de petits papiers pliés en quatre circulant de table en table et contenant quelques mots, sans troubler le silence. Lia écrivit à Christiane : « C'est peut-être parce qu'elle attend un bébé qu'elle s'est énervée. » En effet, le bruit courait que Madame Izor était enceinte. Lia préférait l'expression « attendre un bébé » au terme « enceinte » qui lui semblait dégradant. Et Lia considérait son professeur à la fois avec respect pour son savoir mais aussi avec un brin de commisération pour l'altération de son corps. Le respect l'emportait sur la commisération qu'elle chassait très vite de son esprit.

– Ce marbre se trouve dans les carrières de Carrare en Italie. Écoutez, enchaîna Madame Izor, ce n'est pas mon habitude et c'est la première fois que cela m'arrive. J'efface le zéro de Dolly.

*Printemps – Été 1942*

Et elle reprit ses explications, rassérénée, dans une classe elle-même apaisée et reconnaissante. Dolly, qui était devenue rouge, esquissa un sourire. Plus tard Lia devait apprendre que le père de Madame Izor était responsable d'un réseau de partisans au-dessus de Nice et que la famille était gaulliste. « Sans doute cela a dû jouer sur sa décision d'enlever le zéro ce jour-là », se dit alors Lia en pensant à sa petite camarade juive.

\*\*\*\*\*

– Il ne faut pas passer par la rue Deloye aujourd'hui, annonça Monsieur Bihal en revenant chez lui. Hier des énergumènes pétainistes ont brisé les vitres de la synagogue.

Heureusement, il n'y avait pas eu de victimes, mais c'était un signe des temps.

– Voici pourquoi, expliqua Madame Bihal, nos temples renferment si peu de trésors. Ils sont toujours brûlés ou saccagés. Et de plus dans notre religion l'adoration des idoles est interdite, c'est pourquoi tu ne trouveras jamais ni statues, ni peintures représentant Moïse ou tel autre personnage de la Bible. En un sens tant mieux, car ces chefs-d'œuvre auraient déjà été détruits au cours des différents pogroms.

– C'est quoi, un pogrom ? demanda Lia car la sonorité du mot l'intriguait.

– Oh, c'est affreux, c'est un mot russe pour désigner la persécution et le massacre des israélites en Russie.

Son admiration pour la rigueur de sa religion se mêlait d'un certain regret de ne pas avoir à contempler d'œuvres maîtresses dans les synagogues.

– Et le tabernacle sert à quoi ? demanda Lia, toujours curieuse des mots qui lui semblaient mystérieux.

*Nice, amère saison*

– Il contient les tables de la Loi, la Thora. Ce sont des rouleaux que l'on sort à un moment donné pendant les offices. Nous ne portons pas non plus à notre cou des croix en or ou en diamant, des bijoux qui ont cessé de rappeler un instrument de torture. Du reste il serait bien plus juste d'évoquer la maternité ou la fuite en Égypte, comme dans les tableaux, que l'image d'un supplice.

– Cela se fait aussi, maman, il y a des médailles avec une belle tête de femme voilée qui représente le visage de la madone.

– L'idée de l'Immaculée Conception me semble absurde, ajouta Madame Bihal qui défendait ses prérogatives de femme et qui en voulait à tous les dogmes chrétiens depuis qu'ils étaient préconisés par Vichy.

« Ici magasin cent pour cent aryen », affichait une des boutiques de la rue Lépante ; et cela suffisait à Madame Bihal pour exécrer tout ce qui avait trait à l'Église. Ses exégèses étaient fort simples et réconfortantes pour les siens.

– Et pourtant Betty a reçu un *chadaï* pour sa *barmistva*.

– Son initiation, corrigea Madame Bihal. Oui, pour son initiation Betty a reçu une médaille avec quelques lettres hébraïques gravées dessus.

– Eh bien, c'est l'équivalent d'une médaille chrétienne, dit Lia ; et puis, qu'est-ce que ces lettres veulent dire ?

– Comment, tu ne le sais pas ? Qu'est-ce qu'on t'apprend aux Éclaireuses israélites ? Ce sont les premières lettres d'une prière fondamentale, *Écoute Israël*.

– Ah maman, j'allais oublier. À propos de médaille, il faut que tu me donnes trois francs.

– Pour quoi faire ?

– Pour aider une camarade en difficulté.

*Printemps – Été 1942*

Et Lia rapporta un épisode navrant qui avait pour cadre le lycée et qui concernait Olivia Ozel :

Tandis que sous la direction de Madame Borgeret quelques élèves répétaient un acte des *Femmes savantes*, pour la fête du lycée qui aurait lieu en juillet, Olivia Ozel était arrivée un soir bouleversée. (Les répétitions avaient lieu après les cours dans la salle de gymnastique.) Lia jouait Bélise, Claudette Armande, Hélène Smirnoff Henriette, Olivia Philaminte, et Christiane Trissotin. On devait répéter la scène deux de l'acte trois, celle où Trissotin lit son sonnet à la princesse Uranie sur sa fièvre.

– Ah oui, c'est très drôle, et Lia cita les vers :

« *Cette fièvre,*

*Faites-la sortir quoi qu'on die,*

*Quoi qu'on die, quoi qu'on die,*

*Ce "Quoi qu'on die" en dit beaucoup plus qu'il ne semble. »*

Tu connais la scène, maman ?

– Oh mais voyons, c'est très connu, ça. Trissotin est trois fois sot comme son nom l'indique, et en plus il caquette au lieu de faire de la poésie. Essaie de prononcer très vite « quoi qu'on die » et tu auras l'impression d'entendre des poulets dans une basse-cour (*quoat codè, quoat codè*).

Lise Bihal riait à son interprétation du texte.

– Maman, écoute : Nous répétons la scène du sonnet de Trissotin. Olivia n'était toujours pas là. Enfin, au bout de vingt minutes elle arrive essoufflée, le visage décomposé et les cheveux en désordre, elle qui est toujours si bien coiffée ! Madame Borgeret nous interrompt, reproche à Olivia son manque d'exactitude et la répétition recommence, avec Philaminte cette fois. Olivia nous rejoint donc, hésite plusieurs fois, elle n'avait pas

*Nice, amère saison*

mémorisé son texte. « Il faut être convaincue de ce que vous dites », lui conseille alors Madame Borgeret. Elle accuse Olivia de faire sans cesse des vers faux. Elle lui intime de savoir son texte au rasoir pour la semaine prochaine ou sinon elle la remplacera. Pour Olivia, c'était le coup de massue. Je la voyais prête à défaillir, mais elle parvint à répondre qu'elle saurait parfaitement sa scène la semaine suivante.

Madame Borgeret nous affirme alors qu'elle ne peut pas placer une scène d'ensemble si nous cherchons tout le temps nos mots, et elle s'en prend surtout à Olivia qui casse sans cesse le rythme. En plus elle lui fait remarquer qu'elle a un grand rôle parce que Philaminte est présente dans presque toutes les scènes de notre acte ! Puis elle nous a congédiées et n'a gardé qu'Armande et Henriette, c'est-à-dire Claudette et Hélène, pour l'avant-dernière scène de l'acte. Ah, elle nous a demandé d'apporter la prochaine fois des éléments de costume, il faudra que tu m'aides, maman. En particulier, elle a dit à Christiane, qui joue Trissotin, de préparer un rouleau de papier qu'elle doit sortir de sa poche, où elle aura écrit le fameux sonnet. Elle le lira, comme ça elle n'aura même pas besoin de l'apprendre par cœur. Puis nous avons quitté à regret la scène, parce qu'on aurait bien voulu continuer à jouer.

– Vous répétez sur une vraie scène de théâtre ?

– Non, on est en salle de gym, la scène c'est un carré délimité par quatre chaises. Au vestiaire, Olivia faisait une drôle de mine. Christiane a voulu la consoler. Elle lui a dit que la prochaine fois elle saurait bien son texte et que tout s'arrangerait. Alors, Olivia, au lieu d'être réconfortée, s'est mise à pleurer. Elle habituellement si retenue nous a confié ses peines : il paraît que chez elle ça va très mal.

*Printemps – Été 1942*

Dans la journée sa mère n'est presque jamais là et le soir elle rentre très tard. Il paraît qu'elle joue au casino. Elle perd tout son argent et même l'autre jour Olivia a dû lui donner ses économies car elle n'avait pas de quoi payer son loyer ; en plus, ce qui faisait le plus de peine à Olivia c'est qu'elle a égaré la chaîne et la médaille en or que sa mère lui avait achetées. Alors nous, nous avons voulu la consoler.

– Comment ?

– Pour la médaille, nous lui avons suggéré d'avertir Madame Bergeret. Nous lui avons demandé quand et où elle avait perdu sa chaîne. C'était le matin même, elle ne savait pas où. Nous sommes toutes allées voir la *Surgé*. Mais Madame Esposito n'était pas là. Alors nous sommes allées voir la concierge qui n'avait rien trouvé mais qui s'est permis de gronder Olivia pour être venue au lycée avec des bijoux en or.

Nous sommes allées en groupe reconduire Olivia jusqu'au seuil de sa maison. Madame Ozel n'était pas là. Alors nous lui avons dit de patienter quelques jours avant d'avertir sa mère, le temps que chaîne et médaille arrivent aux objets trouvés. Donc je voudrais trois francs.

– Eh bien, pourquoi ces trois francs ? demanda Madame Bihal après avoir compati au sort d'Olivia.

– Maman, Olivia n'a pas le texte des *Femmes savantes*, elle a juste copié ses répliques et c'est pour cela qu'elle n'arrive pas à l'apprendre. Je voudrais lui faire cadeau du texte.

– Au contraire écrire son texte devrait l'aider à le retenir. Je ne pense pas qu'un cadeau aussi modique puisse convenir, cela lui rappellerait qu'elle n'a pas d'argent. Il serait préférable que toi et tes camarades l'entouriez, lui fassiez sentir que vous l'appréciez, et que vous lui disiez qu'elle sera très bien

*Nice, amère saison*

dans son rôle. Maintenant, si vous voulez toutes vous cotiser pour lui offrir une chaîne, c'est une autre histoire, mais je ne crois pas que vous atteindrez la somme requise en donnant trois francs chacune. Et puis, attendez, elle aura peut-être la chance de retrouver sa chaîne et sa médaille.

– Mais maman, Olivia était aussi malheureuse parce qu'elle ne savait pas son texte.

– Eh bien, tu le lui feras réciter aux interclasses, à la récréation, entre les cours.

« Quelle merveille, se disait Madame Bihal, que la jeunesse ! Dans ces jours de guerre et d'atrocités – chacun en apportait son lot – être encore bouleversé par des anicroches de la vie quotidienne ! »

Madame Bihal sentait que la menace d'un cataclysme s'approchait chaque jour davantage.

\*\*\*\*\*

Le dimanche 5 juillet eut lieu la fête récréative donnée dans la cour du lycée. Elle précédait la distribution des prix fixée au 13 juillet. Au grand regret des élèves de cinquième, il avait fallu renoncer à présenter le troisième acte des *Femmes savantes*, Henriette étant malade. Cet événement semblait beaucoup plus important aux yeux des élèves que l'arrivée à Antibes, la même semaine, de la duchesse et du duc de Windsor qui avait renoncé au trône d'Angleterre par amour pour son épouse.

La remise des prix, quelques jours plus tard, prit comme d'habitude une tournure officielle. Il faisait très chaud. La lecture du palmarès fut ponctuée de chœurs dirigés par le professeur de musique. Les marronniers centenaires du lycée abritaient une fois de plus les joies ou les déceptions

*Printemps – Été 1942*

des fillettes et des jeunes filles qui assistaient le cœur battant à la lecture de leurs résultats. Une estrade avait été dressée. Une surveillante lisait le palmarès mais, en raison des restrictions budgétaires et de la pénurie de papier, chaque prix n'était plus récompensé par un livre. Le lauréat recevait un ou deux volumes au maximum, selon ses mérites. « Nous sommes loin, remarqua Monsieur Alsama, toujours prêt à venir féliciter ses enfants, des distributions mémorables des années 1911-1913, où mes trois filles arrachaient tous les prix ; en ce temps-là, de gros volumes à la reliure rouge et dorés sur tranche étaient attribués à chaque distinction. » Monsieur Alsama montrait parfois la photographie jaunie de la plus jeune de ses filles, une brillante élève, debout sur l'estrade à côté de la pile de ses livres qui dépassait en hauteur celle de sa taille. Madame Bihal et sa sœur aînée, la mère de Martine, étaient dans une classe supérieure et avaient reçu de nombreux prix elles aussi. La famille Alsama ne savait même plus comment rapporter tous ces volumes à la maison.

Vint enfin la lecture du palmarès, ce jour de juillet quarante-deux, pour les élèves de *cinquième trois*. Prix d'excellence ex-æquo Dolly Scheller et Claudette de Giverny. Prix d'honneur... Suivait une quinzaine de noms dont ceux de Christiane et de Lia. Tout en écoutant la surveillante lire rapidement et d'une voix neutre la liste des noms et des prix, celle-ci rêvait de ses futures vacances. En effet elle devait s'en aller quelques jours plus tard avec sa sœur et sa mère se reposer à Annot.

La famille se préparait à partir avec le petit *train des Pignes*, mais les esprits étaient inquiets : était-ce le moment de s'absenter ? Le 29 juin avait eu lieu le premier départ pour la *Relève du Prisonnier*. C'était une proposition, une

*Nice, amère saison*

injonction plutôt, des autorités de Berlin : si trois ouvriers spécialisés, engagés volontaires, acceptaient de partir pour l'Allemagne, un prisonnier français serait libéré. Le Reich allait-il tenir ses promesses ? Et le gouvernement de Vichy, toujours prêt à prévenir les désirs de ses maîtres allemands et à s'aplatir devant eux, n'allait-il pas réquisitionner les hommes entre vingt et cinquante ans pour les envoyer outre Rhin ? Laval n'avait-il pas déclaré dans un discours le 22 juin : « Je souhaite la victoire de l'Allemagne » ? Les rues, tristes et grises, semblaient désertées par les jeunes hommes. Seuls les enfants et les femmes les peuplaient ; parfois, des hommes d'âge mûr stationnaient avec les femmes dans les queues, devant des magasins d'alimentation ou des étals par miracle approvisionnés. De plus, autre motif de désarroi, les Allemands sur le front russe venaient de prendre Sébastopol. Il avait fallu avancer le drapeau du Reich sur la carte de la cuisine. « Cette avance, combien a-t-elle coûté de vies ? » murmurait Madame Bihal qui se souvenait des blessés qu'elle avait croisés dans sa brève carrière d'infirmière bénévole et gardait de la guerre et de sa sauvagerie des souvenirs indélébiles. Et même, du côté boche il n'y a pas que des nazis, ajoutait-elle, il y a aussi ces pauvres Polonais réfugiés en France depuis l'invasion de leur pays qui ont été retrouvés par la police allemande sur notre territoire et enrôlés de force. Souvenez-vous, nous en avons vu deux ou trois dans le parc des Célestins ; ils parlaient une si jolie langue ! Ceux-là, ils les envoient en première ligne sur le front de l'Est. »

Le 15 juillet encore, la nouvelle de la progression allemande dans le Don était tombée et la radio l'annonçait avec satisfaction. La Wehrmacht pénétrait dans le territoire

*Printemps – Été 1942*

russe à grands pas, elle allait probablement atteindre Stalingrad.

– Il n’y a pas qu’en Russie que ça va mal, dit Betty à sa mère. En Libye, Rommel est à Bir Hakeim ; est-ce que le général Kœnig va pouvoir le stopper ? Comment les Alliés vont-ils faire pour se battre sur tous les fronts ? Sans compter les Japonais qui menacent l’Inde et narguent les Anglo-Saxons !

– C’est loin, dit Lise Bihal pour se rassurer, mais sans croire ce qu’elle disait.

– Voyons, maman, l’Axe est solidaire, tout comme les Alliés de l’autre côté. Ce sont deux blocs qui s’affrontent.

Madame Bihal devint pensive :

– Une guerre mondiale. Cela me fait penser à l’histoire d’Hans, le joueur de flûte : Hans avec sa belle musique a attiré tous les enfants de la ville et il les a perdus dans une forêt ou emmenés se noyer, je ne sais plus. Eh bien, les chefs nazis, avec des paroles fallacieuses, ont attiré et embrigadé les jeunes qui ont adhéré à leur abominable idéologie et maintenant leurs généraux les envoient en masse se faire tuer. Ou bien peut-être que les hommes sont comme ces rats, tu sais, les lemmings : quand ils sont trop nombreux ils vont ensemble se jeter dans la mer ! Peut-être qu’un instinct pousse les hommes à se tuer !

La philosophie de Madame Bihal était souvent simpliste et s’appuyait sur les fables et les contes de son enfance.

– C’est ridicule, maman, dit Betty avec véhémence. Les nazis ne veulent pas se tuer, ils veulent tuer les autres pour prendre le pouvoir, partout. Hitler et ses partisans veulent conquérir le monde. Ils ont en tête l’idée du surhomme de Nietzsche, mais leur analyse est fautive et dévoyée. Pour

*Nice, amère saison*

Nietzsche, le surhomme c'est celui qui saura balayer toutes les ambitions et tous les crimes. Tu sais, c'est facile d'isoler deux ou trois phrases d'un philosophe, et de leur faire dire ce qu'elles ne signifient pas.

– *Nietzsche*, cela veut dire *rien* en allemand ? demanda Lia.

– Mais non, tu confonds avec le mot *nicht*, rectifia Lise Bihal qui avait étudié cette langue au lycée du temps de Mademoiselle Azinière, dont le nom avait fait les délices des élèves, toujours moqueuses quelle que soit l'époque, pour sa ressemblance avec le quadrupède censé ne rien savoir.

– Moi, Hitler, il me fait plutôt penser à *La grenouille qui voulait se faire plus grosse que le bœuf*, reprit Lia, sauf que la grenouille ne fait du mal qu'à elle-même.

Sa considération animalière ne fut pas relevée par ses aînées. Lors de discussions animées il arrivait souvent, en famille, qu'on ne prête pas attention à ses propos.

L'hôtel avait été retenu à Annot et elles s'y rendirent avec ce joli train campagnard qui allait si lentement qu'il était parfois possible de cueillir une fleur, une feuille au passage. Là-bas les regards se perdaient dans les immenses champs de lavande, d'un bleu intense. Elles passèrent deux semaines à essayer d'oublier le présent, en lisant dans le jardin, en se promenant par les champs.

Ce fut une trêve ensoleillée dans la vie des trois femmes. Finies les longues pauses au marché pour la mère, les cours à suivre sans espoir de diplôme pour l'aînée des filles, les leçons à apprendre pour la cadette. Monsieur Bihal ne les avait pas accompagnées, il était occupé à faire vivre la famille en se proposant comme courtier, maintenant qu'il avait perdu sa situation et qu'il n'avait pas le droit de travailler. Il continuait à fréquenter la salle des ventes et

*Printemps – Été 1942*

montait les enchères pour tel ou tel antiquaire de sa connaissance. Sa passion du jeu lui avait procuré des relations et quelques amis. Les joueurs sont souvent des flambeurs qui allient le goût du risque à la générosité. Il obtenait un pourcentage sur l'objet acheté pour un client. Bien sûr, au moment de la transaction c'était le véritable propriétaire qui se présentait.

\*\*\*\*\*

Rentrées à Nice, elles découvrirent des nouvelles alarmantes. À Paris les policiers français avaient arrêté des femmes, des enfants, des hommes, ils les avaient réveillés en pleine nuit, arrachés à leur sommeil, à leur maison, à leurs animaux domestiques, tous des gens « de chez nous » – ainsi désignait-on les coreligionnaires – et ils les avaient enfermés dans un vélodrome, le *Vel' d'Hiv*. Et de là conduits à Drancy. En outre la gestapo était infiltrée également en zone libre !

– La gestapo c'est pire que l'armée allemande. Leurs membres sont des tortionnaires, des fanatiques qui obéissent comme des machines à des ordres iniques ; parmi eux se trouvent des repris de justice, des assassins ! commentait Lise Bihal.

Son mari voulait la reconforter :

– Il faut avoir confiance. Être triste et désemparé ne sert à rien, au contraire, c'est déjà jouer leur jeu. Vivons dans l'instant, soyons attentifs, il faut prévoir le pire en essayant de l'éviter.

– Belles paroles ! Mais comment éloigner le pire si tu es fiché, pauvre et entouré d'ennemis ?

Les oliviers, les figuiers d'Annot, le bleu des champs

*Nice, amère saison*

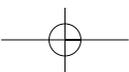
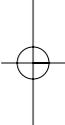
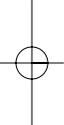
illuminaient encore les yeux de Lia et lui donnaient la force d'être gaie et de chasser de tristes prémonitions. Elle aurait voulu se confier à Christiane mais la boulangerie Tosella était fermée et elle se prenait à rêver à La Jagaude. Ce nom lui paraissait légendaire. Elle le trouvait noble car, toujours fidèle à ses associations de phonèmes, il lui faisait penser aux Jaguars, voitures dont sa sœur lui avait fort vanté autrefois l'élégance. Quelquefois sur son balcon elle contemplait les joueurs de boules dans le terrain vague qui faisait face à son immeuble et suivait d'en haut leur partie. Ou bien elle se rendait chez sa voisine, la petite Suzon Weller, qui allait entrer en cinquième, la classe qu'elle-même venait de terminer. Avant les vacances, Suzon avait parfois fait le chemin jusqu'au lycée avec elle. En période scolaire Suzon fréquentait aussi le catéchisme et le conservatoire de piano. Lia aimait se rendre chez elle après les cours et la voir déguster les tartines de rillettes envoyées par sa tante de Figeac. À la belle saison, Lia se régalaient des prunes du jardin que Suzon offrait à ses amies. Des reines-claude sucrées, un vrai miel. Une fois même, aidées de la grand-mère de Suzon, elles avaient passé l'après-midi à faire une tartelette, dure comme de la pierre, dont elles avaient été très fières et qu'elles avaient nommée une *Liasuze* en se promettant de recommencer. Un jour en regardant la bibliothèque des Weller Lia découvrit des traités de médecine bien rangés ; elle éprouva alors un pincement de cœur en pensant au père de son amie. Elle fixait encore les livres lorsque, heureusement, un chat qui passait sur le muret bordant la villa le long de l'avenue Gay vint la distraire. Il était maigre comme tous ses congénères, mais non moins gracieux. Elle lui conseilla de demeurer dans la

*Printemps – Été 1942*

villa, car il se murmurait que certains chats finissaient à la casserole !

– En voilà un qui a échappé à la marmite ! Si j'étais toi, cher Raminagrobis, je ne quitterais pas cette maison !

Mais le chat, inconscient des dangers que lui faisaient courir certains citoyens affamés, s'étendit au soleil puis s'en alla nonchalamment, sans souci du lendemain, lorsque la nuit commença à tomber.



**XIV**  
**Juillet – Décembre 1942**  
*L'Occupation italienne*

Suivant les directives de la Préfecture, les boulangers étaient tenus de fermer deux semaines à tour de rôle et, pour les Tosella, ce fut du 27 juillet au 10 août. Christiane retrouva La Jagaude où elle passa le reste de l'été.

Comme leurs voisins, les Rolland descendaient jusqu'au bout des vallons les plus reculés pour récolter les légumes, charger tout cela dans des corbeilles qu'ils devaient remonter le long des sentiers raides sous un soleil qui brûlait la nuque, puis ils préparaient les cageots destinés au camionneur qui faisait la tournée. Le soir, comme la pluie avait manqué depuis le printemps, ils arrosaient les cultures en faisant couler l'eau du bassin dans de petits canaux et en la répartissant suivant les besoins à l'aide de planchettes qui servaient de vannes. Mais souvent cela ne suffisait pas ou bien le terrain ne se prêtait pas à ce système d'irrigation et il fallait charger la mule de bidons d'eau. Christiane considérait ses mains égratignées, aux plis

*Nice, amère saison*

incrustés de terre, aux ongles cassés. Elle imaginait qu'Aline Pielle ou Claudette de Giverny les remarqueraient et prendraient un air méprisant ou moqueur. Alors elle leur lancerait : « Si vous avez encore quelque chose à manger c'est grâce à des mains comme celles-là. » Cette phrase avait beau n'exister qu'en anticipation, elle n'en procurait pas moins à Christiane un sentiment de revanche jubilatoire.

La route qui partait du nord de Nice vers La Jagaude était souvent empruntée par des cyclistes ou même des piétons qui venaient de la Côte pour se procurer de la nourriture. Ils évitaient ainsi les octrois qui, à l'est et à l'ouest, surveillaient la circulation des marchandises, car la vente directe était en principe interdite. Dans la pratique, on avait jusque-là toléré le transport de quelques kilos de fruits et de légumes par les particuliers. Cependant, comme les producteurs devaient fournir la plus grande partie de leur récolte aux services officiels sous peine de fortes amendes, il fallait éconduire la plupart des quémandeurs. Cette tâche incombait souvent à Pauline Rolland mais il arrivait à Christiane de se trouver dans la même situation. Fatigués, poussiéreux, pitoyables, hommes et femmes plus ou moins jeunes pleuraient misère en évoquant leurs enfants qui manquaient de tout et les prix du marché noir qui dépassaient leurs possibilités. Parfois Christiane cédait et allait chercher quelques pommes de terre ou deux œufs. Mais elle savait que sa mère s'en apercevrait et que, sans lui faire de reproche, elle lui jetterait un regard las.

Parmi les personnes de connaissance venues se ravitailler, Christiane aperçut plusieurs fois Monsieur Julius Lecorre. Il avait attaché un porte-bagages sur son

*Juillet – Décembre 1942*

vélo. Il ne s'occupait guère des marchandises que Pauline Rolland y plaçait ; il s'informait du lieu où il trouverait Henri avec lequel il parlait longuement. Lors d'un de ses voyages il apporta dans une caisse un poste de TSE, usagé mais en état de marche, qui fut installé dans la chambre des parents.

– Il a voulu nous remercier pour les légumes, expliqua Charlotte à sa fille.

Les Rolland n'écoutèrent pas davantage de chansons mais à dater de ce jour Christiane reconnut régulièrement, à travers la cloison, l'indicatif de la radio anglaise et les bruits qui l'accompagnaient.

Il y avait aussi les visites de voisins avec lesquels on échangeait des outils, on se prêtait un mulet. Armand Bonfilastre, père de cinq enfants, était souvent accompagné d'un ou deux d'entre eux. L'aîné, Jean-Jacques, avait quinze ans et Jacqueline, la deuxième, quatorze. Ils formaient un duo complice et déluré, se plaisant à agacer Chico, à pourchasser les chats, à envoyer des cailloux dans les arbres fruitiers et à organiser des farces. Ils apprirent à Christiane comment fabriquer « du nougat » à l'aide d'amandes extraites des noyaux de pêches : après les avoir enrobées d'un peu de miel, il fallait les serrer entre deux hosties destinées à la fabrication de cachets et vendues à la pharmacie du Fourquet. Ils avaient aussi mis au point un trafic d'œufs qu'ils prélevaient dans les poulaillers de leur ferme et vendaient à un épicier du village ; ils proposèrent à Christiane de participer à cette entreprise commerciale mais elle refusa. En revanche elle se laissa convaincre de les suivre derrière des broussailles pour fumer une *Gauloise bleue* extirpée d'un paquet de leur père. « Vas-y, essaie ! » Sur leur insistance, Christiane

*Nice, amère saison*

tira une grosse bouffée. C'était infect, mais elle rit de sa propre hardiesse. Jean-Jacques et Jacqueline racontaient sans s'émouvoir les raclées à coups de ceinture auxquelles leurs incartades les exposaient. Ils semblaient n'avoir peur de rien, parlaient fort, riaient à grands éclats et se donnaient des tapes pour s'amuser. Christiane les admirait. Avec Louissette et Jacqueline, après la messe du dimanche au Fourquet, elle s'attardait sur la place et dans les rues voisines. Les filles guettaient de loin les garçons, dont elles se moquaient et auxquels Jacqueline adressait des grimaces de défi. C'était bon de ne pas penser tout le temps à des choses sérieuses, d'avoir un corps vivant, une peau douce.

Pendant ce temps Lia était allée avec sa famille à Annot d'où elle avait envoyé à Christiane une carte postale représentant des champs de lavande et quelques lettres affectueuses mais vagues. Il était recommandé de s'en tenir à des banalités, car la censure existait et la police s'arrogeait le droit de lire la correspondance. Alors, il y avait un espace mélancolique entre les sentiments qui se succédaient ou se superposaient chez Christiane : des émotions, des réflexions, des confidences qu'elle ne pouvait échanger avec personne parce que Lia n'était pas là.

Puis il fallut retrouver la ville, la boulangerie, les clients, les queues à la crèmerie pour se faire servir le quart de litre de lait auquel elle avait encore droit en tant que J2. Un après-midi Lia vint la voir et instantanément le fil de l'amitié se trouva renoué. En cette fin de septembre l'eau de la Méditerranée était encore chaude. Après la baignade elles remontèrent la Promenade vers l'ouest sans cesser de bavarder et de s'interrompre mutuellement pour ajouter un détail à leur récit. Au Casino de la Jetée on annonçait un spectacle avec « Ray Ventura et ses Collégiens ». Un peu

*Juillet – Décembre 1942*

plus loin, un groupe de *Compagnons* – mouvement de jeunesse créé par Vichy – en béret et pantalon de golf, était occupé à nettoyer le bas de certaines façades. En effet les murs de la ville étaient recouverts d'inscriptions. Les slogans officiels : « Vive le Maréchal », « PPF », « À bas les bolcheviks » tentaient de cacher les nombreux « Vive De Gaulle », « De Gaulle au pouvoir », « À bas Laval », « Vive le PCF » et les croix de Lorraine, tracés en lettres blanches, à la chaux ou à la peinture. Plus loin encore elles aperçurent Richard, Jacky et plusieurs autres garçons groupés autour de trois jeunes filles qu'ils entouraient comme des mouettes surveillant un banc de sardines. Elles avaient des jupes courtes et des mollets dorés, on les entendait rire de loin. Lia et Christiane ne s'arrêtèrent pas. Depuis son retour à Nice Christiane avait à peine entrevu Richard aux repas. Elle avait consacré son temps libre à réviser, dans sa chambre, les cours de l'année précédente et à jouer aux échecs avec Madame Klippfel qui était satisfaite de son élève. Parfois aussi, Madame Hector, la coiffeuse, l'invitait à dîner et, après le repas, tandis que son mari lisait le journal elle mettait un disque sur le gramophone et apprenait à Christiane les pas de la valse et du tango.

Une loi sur l'organisation du travail inquiétait beaucoup les Tosella. Elle prévoyait que tous les hommes de seize à cinquante ans et les femmes de vingt et un à trente et un ans seraient obligés de travailler ; ceux qui ne pourraient justifier d'un emploi devraient accepter celui qui leur serait attribué par le Ministère. Richard, vu son âge, était concerné par ces dispositions et on ignorait quel serait le sort des lycéens et des étudiants. Quelques jours plus tard il apparut de façon évidente que l'emploi fourni par le gouvernement était localisé en Allemagne, mais la presse, se contredisant

*Nice, amère saison*

quelque peu, affirma que ce travail demeurerait « volontaire ». Pour la première fois Gabrielle Tosella critiqua le Maréchal : « Il ne voit pas que les Allemands vont nous prendre notre jeunesse ? Il est gâteux ou quoi ? » Mais elle n'osa pas formuler ses récriminations devant Jean Formicade. Il fut par la suite précisé qu'un sursis pour études serait accordé. On respira chez les Tosella, cependant une arrière-pensée inquiète demeura dans les esprits.

Le lundi 5 octobre la rentrée des classes connut un certain désordre. Des cartes de papier, analogues aux cartes de textiles, avaient été annoncées mais non distribuées. La classe de *quatrième B3*, dont Christiane faisait partie, regroupait les élèves qui avaient opté pour une seconde langue vivante tout en conservant le latin. Malgré son peu de goût pour cette dernière discipline, Lia avait choisi, elle aussi, d'en continuer l'étude et d'entreprendre celle de l'italien.

Une nouvelle directrice avait été désignée. Les professeurs avaient été changés. Mademoiselle Larris, qui remplaçait Madame Borgeret, représentait tout l'opposé de celle-ci. Elle avait un visage émacié et pensif qu'elle recouvrait d'une poudre presque blanche. Des mains aux doigts longs et fins, qui ondulaient tandis qu'elle parlait d'une voix étudiée, s'échappaient des manches de son tailleur strict. Elle était également chargée de l'éducation morale et civique, précision qu'elle indiqua aux élèves en l'accompagnant d'un sourire désabusé.

Un cours d'histoire succéda à celui de français. Mademoiselle Eudes était une robuste personne d'un mètre soixante-quinze, hauteur approximativement évaluée par Colette Grinda qui lui attribua aussi « autant de kilos que de centimètres après la virgule, au moins ». L'appel terminé,

*Juillet – Décembre 1942*

elle se planta bien droite près de son bureau et déclara :

– Je dois vous annoncer que les programmes ont été transformés. On n’aborde plus les temps modernes en quatrième, maintenant nous étudierons le moyen âge.

Un murmure de protestation courut à travers la classe car cette période de l’Histoire avait précisément fait l’objet des cours en cinquième.

– Mais nous avons déjà appris cela l’année dernière, objecta une élève.

Mademoiselle Eudes émit un petit claquement de la langue contre ses dents en signe d’agacement et reprit :

– À présent le programme de cinquième porte sur l’antiquité romaine et le vôtre sur le moyen âge. C’est ainsi. Notre Ministre, Monsieur Abel Bonnard, a réorganisé les enseignements, il faut appliquer la réforme. De toute façon nous aurons à étudier une période très longue puisqu’elle s’étend du partage de l’empire romain en 395 à la prise de Constantinople par Mahomet II en 1453. Je suis persuadée que vos souvenirs à ce sujet ont besoin d’être rafraîchis. Donc, ouvrez vos cahiers et notez en titre : « L’empire romain au quatrième siècle ». Je ne dicterai pas. Vous êtes assez grandes pour prendre des notes.

De plusieurs bancs s’échappèrent des « Oh ! » de mécontentement, mais sans paraître s’en rendre compte Mademoiselle Eudes commença d’évoquer l’étendue et les limites de l’empire romain, sur un ton monotone qui illustrait lui-même cette immensité, avec des noms bizarres tels que *Les Champs décumates* et *La Pannonie supérieure*.

– Eh bien ça promet ! souffla Lia à Christiane tout en se hâtant d’écrire pour conserver le plus exactement possible les paroles du professeur.

Les têtes s’étaient penchées sur les cahiers, les plumes

*Nice, amère saison*

essayaient de courir et, de temps à autre, un grognement s'élevait d'un pupitre où l'un des encriers avait été mal rempli, ce qui empêchait l'élève qui l'utilisait de prendre des notes assez rapidement.

Christiane avait l'impression que cette année scolaire serait plus difficile. Et on ne connaissait pas encore le prof de maths ! Pour continuer à bénéficier d'une bourse il lui faudrait être bien classée, ce qui signifiait peu de loisirs et de longues soirées à apprendre, en luttant contre le sommeil tandis que le bourdonnement sourd du pétrin montait jusqu'à elle depuis le fournil.

Deux semaines plus tard, alors qu'elle dînait avec les Tosella, la TSF diffusa un discours de Laval alors chef du gouvernement. « L'intérêt supérieur de la France », déclarait-il, exigeait « une politique d'entente avec l'Allemagne ». La sonnette du magasin ayant retenti, Christiane dut se lever pour aller servir un retardataire. Lorsqu'elle revint, Richard était en train de dire :

– Oui, pour l'Allemagne les ouvriers sont les premiers à partir. Après, les autres suivront.

– Mais les étudiants sont laissés de côté, tu le sais bien, répondit sa mère.

– Un sursis, ce n'est pas définitif.

– Écoute, reprit Gabrielle Tosella, si on s'aperçoit qu'il y a du danger pour toi on en parlera à Jeannot. Il est bien placé auprès des autorités, il te fera dispenser.

À ces paroles Baptiste Tosella, qui avait suivi la conversation avec attention mais sans y participer, posa avec bruit sur son assiette le couteau qu'il tenait à la main, ce qui manifestait chez lui une vive émotion. Richard jeta un regard vers son père, puis vers Christiane, et répondit froidement :

*Juillet – Décembre 1942*

– Ça me ferait mal.

– Cela vaudrait mieux que d'être expédié en Allemagne sous les bombardements, répliqua Madame Tosella avec véhémence. Personne ne pourra dire le contraire.

Son mari se leva :

– Moi je ne veux pas parler de nos affaires à Formicade, déclara-t-il. D'abord, tout ce qu'on dit ce sont des suppositions.

On comprenait, à la crispation de ses traits, qu'il était irrité. Il quitta la table en abandonnant la serviette sur la chaise et s'en fut fermer la boutique.

Madame Tosella poussa un soupir qui exprimait dépit, rancœur, mépris et impatience à la fois. Puis :

– Il faut d'abord penser à protéger sa famille, non ? Moi j'irais bien supplier Mussolini s'il pouvait m'aider. Mais ton père... rien ! On ne peut pas compter sur lui.

Embarrassée par la tournure que prenait la discussion, Christiane se leva à son tour et commença de ranger la vaisselle dans l'évier.

– Ne t'en fais pas, maman, conclut Richard. Pour l'instant il n'y a rien de décidé.

Il attira affectueusement la tête de sa mère qui appuya son front contre lui. Par-dessus les coques blondes que formaient les cheveux de Madame Tosella, il échangea avec Christiane un regard de complicité.

Depuis un moment déjà Radio-Nice-National avait repris ses émissions habituelles. Une voix gouailleuse chantait :

*... Je l'appelle ma petite bourgeoise,  
Ma Tonkiki, ma Tonkiki, ma Tonkinoise...*

*Nice, amère saison*

\*\*\*\*\*

Sur les différents fronts, les armées des Alliés et celles de l'Axe semblaient engagées dans des combats à l'issue incertaine. Les troupes américaines combattaient les Japonais dans les îles Salomon et en Nouvelle Guinée. En Égypte se déroulait une bataille de blindés. Et les drapeaux soviétiques et allemands, sur la carte d'Europe que les Bihal avaient affichée dans leur cuisine et que Christiane examinait chaque fois qu'elle allait chez eux, se faisaient face à Stalingrad.

– Il paraît qu'on se bat dans les rues, murmura Lia en regardant elle aussi la carte, debout à côté de Christiane. Cette année 42, quelle horreur !

Elles partageaient la crainte et l'espoir.

Puis, la nouvelle éclata le neuf novembre : les Américains et les Anglais avaient débarqué la veille en Algérie et au Maroc. Le journal indiquait en sous-titre : « Le Maréchal Pétain stigmatise l'agression et donne l'ordre de résistance. » Mais déjà, dans la soirée du huit, l'amiral Darlan qui commandait les troupes françaises d'Alger avait conclu une suspension d'armes avec le commandement américain.

C'était un lundi, ce jour-là les cours se terminaient à quatre heures. Christiane accompagna son amie jusque chez elle afin de travailler ensemble à une interrogation de maths. Betty les accueillit à leur entrée, le regard animé, et leur résuma les événements. Elles n'arrivaient pas à y croire et non plus à s'en réjouir. Comment cette nouvelle bataille allait-elle tourner ? Madame Bihal, tout en leur préparant une tisane de queues de cerises, exprima un avis plutôt optimiste : elle faisait confiance aux Américains et

*Juillet – Décembre 1942*

en particulier à Roosevelt. Ce soir-là on écouterait attentivement la radio anglaise pour avoir des détails.

Christiane put seulement écouter, à dix-neuf heures, Radio-Méditerranée qui confirma les nouvelles en précisant qu'au Maroc le général Noguès allait résister. Richard était descendu de sa chambre tout exprès pour suivre les informations. Madame Tosella les déranga en indiquant qu'il fallait s'occuper du dîner, mais elle semblait attentive aux paroles du speaker. Ensuite à table, évitant visiblement de parler de la guerre, elle aborda avec son mari des questions qui touchaient aux livraisons de marchandises à prévoir pour Noël. Jean Formicade ne monta pas dire bonsoir ; Christiane l'entendit aller et venir dans le fournil.

Contrairement aux années précédentes, le 11 novembre, jour anniversaire de l'armistice de 1918, n'était pas chômé. Lorsque, après le déjeuner, Lia rejoignit la *quatrième B3*, déjà en rang sous la galerie, Christiane se rendit compte que quelque chose d'important avait dû se produire ; la respiration encore haletante, son amie écarta les cheveux qui étaient tombés sur son front et demanda à mi-voix, tandis qu'elles entraient dans la salle :

– Tu n'as pas entendu un bruit d'avion, vers midi ?

Comme Christiane répondait négativement, elle poursuivit son récit tout en installant sur le pupitre le texte du *Cid* sur lequel allait porter le commentaire. Il s'agissait d'un appareil italien (raison pour laquelle les sirènes n'avaient pas retenti) qui avait jeté des tracts. Monsieur Alsama avait pu s'en procurer un. Il y était annoncé qu'à la suite des débarquements alliés en Afrique du Nord la zone niçoise serait occupée par l'armée italienne.

Christiane se retint de pousser une exclamation.

*Nice, amère saison*

Mademoiselle Larris, qui malgré son air distrait observait les élèves, éleva la voix :

– Puisque vous avez envie de parler, Mademoiselle Bihal, lisez-nous donc le passage, avec votre voisine.

Il s'agissait d'une scène où les amants malheureux entrecroisaient leurs regrets :

– *Rodrigue, qui l'eût cru ?*

– *Chimène, qui l'eût dit...*

– *Que notre heur fût si proche et si tôt se perdît*

– *Et que si près du port contre toute apparence*

*Un orage si prompt brisât notre espérance !*

L'interprétation de Lia et de Christiane, qui avaient l'esprit ailleurs, manqua quelque peu de conviction. Puis, une autre élève ayant été chargée d'expliquer le texte, Lia raconta la suite à voix basse, en courtes phrases entrecoupées de silences.

– Il y a eu une manifestation... place Masséna... beaucoup de monde. Mon grand-père a vu... Des gens agitaient des drapeaux... Après, la police a avancé, il a dû partir.

Il leur fallut attendre la récréation de quatre heures pour échanger leurs impressions.

– Tu crois qu'on va avoir le fascisme comme en Italie ? s'inquiéta Christiane.

– Je ne sais pas, dit Lia ; en tout cas mes parents pensent qu'il vaut mieux ça que les nazis.

Elles s'étaient écartées pour parler, mais Olivia Ozel les ayant rejointes elles durent changer de conversation.

À leur sortie du lycée la nuit commençait à tomber. Elles se hâtèrent. Un vent chargé d'humidité semblait

Juillet – Décembre 1942

avoir chassé des rues les passants. Lorsqu'elles se séparèrent, Lia se dirigeant vers l'ouest, Christiane se mit à courir vers la boulangerie en direction du sud. De loin elle aperçut Monsieur Tosella en train de déplier les volets de bois. Et comme elle s'approchait elle découvrit, arrivant de l'esplanade du Paillon, plusieurs camions militaires. Quand ils passèrent près d'elle, elle distingua des soldats assis à l'arrière, en vareuse et képi verts. Certains la regardèrent, ils avaient des visages figés, inexpressifs.

– Ne reste pas là, lui cria Baptiste Tosella. Rentre !

Christiane se rendit compte que les magasins d'alimentation voisins, l'épicerie, la crèmerie, étaient déjà fermés. Elle poussa la porte de la boutique. Madame Tosella rangeait la caisse. Célestine était occupée au balayage du soir. Tandis que Christiane déposait ses affaires, la vendeuse la rejoignit dans la chambre.

– Tu as vu, fit Célestine, les Italiens sont là. Est-ce qu'ils vont nous annexer comme Menton ? Mon mari le croit. C'est les *Chemises noires* qui vont être contents, depuis qu'ils attendent ça !

Elle se rapprocha pour ajouter en confidence : « Si le patron a quitté l'Italie à cause des fascistes, il doit avoir peur. »

Le mari de Célestine vint la chercher car il ne voulait pas la laisser parcourir seule, ce soir-là, les rues de Nice. Il raconta qu'il avait vu arriver des soldats italiens à pied et à bicyclette, « collés les uns aux autres », qu'il y en avait sur la Promenade et place Garibaldi. Jeannot se présenta sur ces entrefaites. L'air décidé et important, il expliqua qu'il fallait faire confiance au Maréchal comme celui-ci le demandait et que la Légion était là pour défendre la

*Nice, amère saison*

population. Tout le monde l'écouta en silence, même Richard qui était descendu de sa chambre.

Le magasin étant fermé, on dîna plus tôt. Personne ne parlait, chacun suivait le cours de ses pensées. Richard avait posé son livre près de son assiette. La TSF répéta le message de Pétain, précisant qu'il avait pris le commandement en chef des forces armées, puis ajouta que dans la matinée « des convois allemands » étaient passés à Limoges, Montluçon, Agen, Lyon et Clermont-Ferrand.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? s'exclama Richard.

– Attends et tu verras bien, répondit son père.

– Mais cette radio ne nous informe pas ! s'impativa le garçon. Il faudrait écouter les Anglais.

– Voyons, tais-toi, ordonna Madame Tosella.

– Oui, tiens-toi tranquille, renchérit son mari. Ce n'est pas le moment de faire le zizou.

Puis le téléphone sonna. C'était Henri Rolland qui s'inquiétait de savoir si tout était calme en ville. Baptiste Tosella le rassura : en cas de désordres, la petite resterait à la maison.

Les jours suivants furent chargés de contradictions. D'une part les nouvelles politiques, bien que tronquées, déformées par la censure et la propagande, arrivaient par rafales et se colportaient avec surprise, effroi ou espoir. L'armée allemande avait occupé la zone libre jusqu'à Marseille malgré les protestations de Pétain ; en Afrique du Nord le général Giraud était « passé à la dissidence » et, après une situation confuse, l'amiral Darlan (présenté naguère comme le dauphin du Maréchal) était accusé d'avoir « désorganisé la résistance » contre les Anglo-Américains et se trouvait déchu de toute fonction ; des troupes allemandes et italiennes débarquaient en Tunisie ;

*Juillet – Décembre 1942*

le 17 novembre Laval était investi des pleins pouvoirs ; le 27 la flotte française se sabordait à Toulon. D'autre part, dans la région niçoise le préfet appelait au calme ; le commandement italien s'installait à l'hôtel Hermitage et multipliait les déclarations rassurantes, précisant que l'occupation visait seulement à « défendre des positions stratégiques » ; les soldats avaient rejoint leurs cantonnements sans troubles apparents. Mais place Garibaldi des *Chemises noires* avaient manifesté pour réclamer l'annexion de Nice par l'Italie ; les théâtres et les casinos avaient été fermés, les jeux interdits ; du fait de l'absence de transports avec l'Afrique du Nord, on annonça de nouvelles restrictions alimentaires.

Dans le même temps parvenaient d'autres échos menaçants : arrestation de « juifs étrangers », « internements administratifs » de certaines personnes pour « menées communistes et antinationales ». Batailles et bombardements semblaient affecter la plus grande partie du monde. Aussi Christiane avait-elle l'impression que plus rien n'était sûr et que la vie elle-même était devenue quelque chose de précaire.

Un jeudi, Madame Tosella lui demanda de l'aider au magasin car Célestine, grippée, n'était pas venue. Un bruit avait couru en ville selon lequel la farine allait manquer. Aussi une file s'était formée devant le comptoir, beaucoup de clients désirant acheter par avance leurs rations de pain bien que celui-ci, mou et noirâtre, ne se conservât pas longtemps. Christiane était occupée à faire l'addition d'un certain nombre de tickets de vingt-cinq et cinquante grammes qu'un client lui avait remis en vrac, lorsqu'une voix forte lui fit lever les yeux :

– *Buongiorno, zio, come stai ?*

*Nice, amère saison*

Elle aperçut un soldat italien de haute taille qui interpellait Monsieur Tosella par-dessus la tête des clients. Il était en uniforme de *bersagliere*, avec un chapeau de feutre orné d'une plume de coq et, sous une moustache rousse, offrait un large sourire à la compagnie.

– Ah, c'est toi, Dante.

Après avoir articulé ces mots avec effort, Baptiste Tosella, quittant le comptoir, murmura au passage à son épouse : « C'est mon neveu. » Tandis qu'il faisait signe au soldat de le suivre dans l'arrière-boutique, Christiane vit passer une expression d'horreur sur le visage de Gabrielle. Tous les clients avaient tourné le regard vers cet intrus, représentant honni de l'ancienne sœur latine qui avait donné en 1940 à la France un coup de poignard dans le dos, et qui maintenant venait les narguer ; leurs regards exprimaient tout cela et en outre la plus grande désapprobation vis-à-vis des traîtres boulangers qui accueillaient l'ennemi.

Christiane, troublée par la tension que cette scène rapide avait provoquée, servit les derniers clients pendant que Madame Tosella s'éclipsait vers l'arrière-boutique. Un peu plus tard, profitant de l'accalmie, elle rejoignit la cuisine. Le soldat était assis près de la table, son chapeau reposant à côté d'un verre de vin, le visage toujours souriant levé en direction de Gabrielle qui lui expliquait en parlant fort, comme s'il était sourd :

– Il faut entrer par l'immeuble ; vous voyez, là, par la porte du couloir, pas par le magasin. Il ne faut pas vous montrer au magasin.

– *Si, si*, répondait-il d'un ton aimable.

– De toute façon, expliqua Monsieur Tosella à sa femme, il ne reviendra pas ; il ne fait que passer, il est envoyé vers Digne.

*Juillet – Décembre 1942*

La sonnette retentit et Christiane, malgré sa curiosité, dut retourner au magasin. Un peu plus tard le *bersagliere* ne se trouvait plus dans la cuisine. Les époux Tosella se disputaient sourdement et Baptiste, en maugréant, descendit dans le fournil.

Par la suite, comme le soldat ne réapparut pas, les soupirs de Madame Tosella accompagnés de commentaires tels que : « Ton neveu, tout de même, il aurait pu penser... Il nous a déconsidérés ! » s'espacèrent et prirent fin.

Parallèlement à l'actualité dramatique, le lycée préservait sa routine et son austérité. Sans doute les « grandes » comptaient-elles des « Mademoiselle Swing » ou des *zazoues* capables de rouler à bicyclette avec la jupe relevée, mais à l'intérieur de l'établissement la discipline imposait la blouse et ne tolérait aucune trace de rouge à lèvres. Dans la *quatrième B3* les fillettes se transformaient en jeunes filles. Claudette de Giverny et Hélène Smirnoff étaient de celles qui portaient des soutiens-gorge, détails qu'on pouvait remarquer lors du déshabillage dans le vestiaire de gymnastique. Lia recherchait souvent leur compagnie mais depuis l'été Christiane accordait moins d'importance à ces relations. Les propos que le trio échangeait lui semblaient superficiels, sans intérêt à côté des moments précieux qu'elle-même partageait avec son amie.

Olivia Ozel se remit à manquer la cantine. À la reprise des cours, en début d'après-midi, elle était pâle et semblait transie. Christiane l'ayant questionnée sur son absence, elle lui expliqua que sa mère n'avait pas pu payer la demi-pension, l'argent s'étant une fois de plus évaporé à la roulette. Madame Ozel prenait le train le matin pour

*Nice, amère saison*

Monaco où elle était vendeuse dans une parfumerie de luxe, et à midi Olivia ne trouvait pas grand-chose à manger chez elle. Christiane lui apporta des morceaux de pain. Mise au courant de la situation, Lia fit une collecte auprès des autres élèves et rassembla quelques figues sèches, une pomme, une dizaine de biscuits, deux barres d'un ersatz de chocolat et même une boîte de lait concentré sucré royalement offerte par Aline Pielle. « Tu vois, Aline a bon cœur en fin de compte », commenta Lia en le racontant à Christiane. Peu après, la mère d'Olivia ayant reçu une avance sur son salaire, sa fille put de nouveau déjeuner au lycée.

En décembre des mesures de contrôle plus strictes s'appliquèrent à la population. Déjà les habitants avaient dû apposer sur les boîtes aux lettres le nom de tous les occupants du logement. Un recensement fut ensuite organisé, accompagné d'un questionnaire détaillé. Il fallait en particulier indiquer sur celui-ci la confession des membres d'une même famille et, dans une colonne, à la question posée « Êtes-vous de race juive ? » on devait répondre « oui » ou « non » en toutes lettres.

Madame Klippfel n'était pas israélite, mais son mari, lié au gouvernement Benes, avait été assassiné en 1938 et elle avait fui la Tchécoslovaquie. Elle jugea cette enquête très inquiétante.

– Votre Maréchal fait comme nazis, estima-t-elle, s'adressant par-dessus l'échiquier à Christiane.

Celle-ci déplaça un cheval et annonça :

– Échec à la Reine.

– On dit jamais ça, on fait seulement, répliqua Madame Klippfel. Puis, ayant saisi sa pièce elle enchaîna : Maintenant je prends ton Fou, ma Reine pas morte.

*Juillet – Décembre 1942*

Elle s'empara du Fou en question et découvrit ses dents, dont plusieurs étaient en or, avec un sourire de triomphe. Et puis, ajouta-t-elle, elle ne mettrait pas de nom sur sa boîte aux lettres et ne remplirait pas de questionnaire, voilà tout.

Christiane n'osa pas demander à Lia de quelle façon les Bihal avaient rempli le questionnaire. À entendre les propos antisémites diffusés ouvertement par la presse officielle, les actualités au cinéma, les discours d'hommes politiques comme Doriot et Philippe Henriot qui étaient venus à Nice, on pouvait comprendre que ceux qui écriraient « oui » à côté de « juif » dans le questionnaire ne devaient pas s'attendre à des cadeaux. Elle craignait que Lia, du jour au lendemain, ne soit exclue du lycée.

D'autres événements contribuèrent à rendre plus pesante encore l'atmosphère de cette fin d'année.

Le premier concernait principalement Richard. Tandis que les salles de spectacles et certains casinos avaient été autorisés à reprendre leurs activités, les dancings demeuraient interdits mais des soirées et des bals clandestins étaient fréquentés par une partie de la jeunesse. Un samedi soir où Richard avait annoncé, comme il le faisait souvent, qu'il allait chez Jacky, Christiane fut réveillée par un bruit de pas dans la cuisine et par les appels que, du haut de l'escalier menant au fournil, Madame Tosella adressait à son mari.

– Richard n'est pas rentré, annonça la boulangère d'une voix angoissée.

Elle voulait tout de suite alerter la police. Baptiste estimait qu'il valait mieux temporiser. Au bout de deux heures d'attente, d'interrogations et de discussions, ce fut un policier qui téléphona pour vérifier l'identité et

*Nice, amère saison*

l'adresse du délinquant. Richard avait été arrêté dans un dancing clandestin et se trouvait au commissariat. Son père exprima l'intention d'aller le chercher mais Jean Formicade l'en dissuada : dès que les derniers pains auraient été enfournés, il se rendrait lui-même à la police où il était connu comme Légionnaire et avait des amis.

Il tint parole et au petit matin Christiane, qui s'était rendormie, fut de nouveau tirée du sommeil par des phrases prononcées d'une voix forte. L'ouvrier boulanger affirmait :

– Je lui ai fait la leçon et il a bien compris, je vous le promets.

– Tu peux dire un grand merci à Jeannot, souligna Madame Tosella.

Le « merci » dut être marmonné car il ne parvint pas aux oreilles de Christiane. Les jours suivants Richard fut privé de sorties. Il s'attablait d'un air morne. Christiane entendit Madame Tosella confier à Célestine : « Mon fils ne se rend pas compte qu'on lui a accordé seulement un sursis pour le travail obligatoire et que s'il fait des bêtises on le lui supprimera. Il me donne bien des soucis. »

L'autre événement se produisit quelques jours plus tard. C'était la fin de l'après-midi. Célestine était encore au magasin. Madame Tosella avait demandé à Christiane de l'aider à terminer des plateaux de bonbons à la saccharine qu'il convenait de dresser en forme de cônes en intercalant des feuilles de papier entre chaque couche. Elles étaient toutes deux assises dans l'arrière-boutique lorsque Baptiste les rejoignit, accompagné de deux hommes. L'un était en pardessus, l'autre en costume gris et feutre de même couleur ; Christiane remarqua aussitôt leurs chemises et leurs cravates noires.

Juillet – Décembre 1942

À sa femme, qui esquissa un mouvement pour se lever, Monsieur Tosella indiqua par un geste qu'elle ne devait pas bouger. Il ouvrit la porte de la petite chambre de repos contiguë à celle de Christiane et y fit entrer les deux hommes qui, au passage, avaient salué d'un bref hochement de tête. On entendit un bruit de chaises puis les échos d'une conversation dont on ne distinguait pas les paroles. La boulangère jetait des regards furtifs dans cette direction et finit par murmurer à Christiane :

– Attends un peu et puis tu iras prendre quelque chose dans ta chambre, tu écouteras ce qu'ils disent.

Quelques minutes plus tard, entrée silencieusement, Christiane feignait de chercher un mouchoir dans sa commode. La cloison incomplète permettait d'entendre distinctement ce qui se disait dans l'autre pièce, mais les trois hommes s'exprimaient en italien. Christiane était assez familiarisée avec cette langue, qu'elle étudiait au lycée et qui ressemblait un peu au nissart pour certains mots. Elle comprit que Baptiste Tosella devait se justifier pour avoir demandé la nationalité française pour son fils, à la naissance de celui-ci.

– C'est ma femme qui l'a voulu, à cause de sa famille, essayait-il d'expliquer.

Et comme ses interlocuteurs l'interrogeaient sur sa position à l'égard du parti fasciste italien, il répondit que sa situation était délicate ; il ne pouvait pas se permettre de manifester une préférence politique aux yeux de ses clients. Les *Chemises noires* parlèrent encore, trop vite pour que Christiane puisse les comprendre. Suivit un silence, puis elle eut l'impression que Monsieur Tosella avait tiré de l'argent de sa poche car il dit : « *Questo sarà per il Partito* » (Voilà pour le Parti). De nouveau un bruit de

*Nice, amère saison*

chaises. Les hommes quittèrent la pièce.

Elle ne sortit de sa chambre que lorsqu'elle fut sûre que les fascistes s'en étaient allés. Les époux Tosella étaient debout dans la cuisine. Pâle, Baptiste racontait quelque chose à voix basse. Gabrielle paraissait soulagée.

– J'ai fini les plateaux, dit-elle à Christiane. On va les mettre en vitrine.

Il ne fut plus question de cette visite, du moins ouvertement.

Le jour de Noël approchait. Le lycée venait de fermer ses portes pour les vacances et Christiane se préparait à rentrer à La Jagaude lorsque Madame Tosella lui annonça :

– Tu sais, on ne verra plus Jeannot aussi souvent. Il nous quittera après les fêtes.

Christiane s'étant étonnée, Gabrielle poursuivit :

– Il paraît que la Légion embauche des hommes pour une sorte de police et que c'est un travail intéressant. Bien sûr, on ne peut pas reprocher à Jeannot d'avoir de l'ambition... Il va falloir trouver quelqu'un d'autre, quelqu'un de confiance surtout. Peut-être qu'il nous enverra un ami.

La nouvelle fit plutôt plaisir à Christiane car elle subissait la présence de Jean Formicade comme une contrainte, même lorsqu'il restait cantonné au fournil. Elle craignait seulement que son successeur ne soit encore plus désagréable et qu'il essaie de la regarder en se hissant au-dessus de la cloison. Puis elle oublia ces détails en songeant aux jours de liberté qui l'attendaient à La Jagaude. Elle avait appris qu'une petite unité de soldats italiens avait été installée au Fourquet. Cependant, même en hiver, les pentes des vallons offraient un air plus respirable.

**XV**  
**Janvier - Avril 1943**  
*Sabine et l'oiseau bleu*

– Tu as vu, clamait Madame Bihal en tenant le journal, il y a eu un attentat à l'explosif sur la voie ferrée de Cagnes.

Les « saboteurs » allaient la nuit, au péril de leur vie, essayer de faire sauter les ponts et les voies ferrées pour empêcher les trains d'acheminer la nourriture en Allemagne et gêner le transport des armes. C'était l'œuvre des terroristes, ou des gaullistes, comme les désignaient les journaux vichyssois, ce qui était synonyme de résistants ou membres de l'armée de l'ombre.

Dans les rues, Lia s'était habituée à croiser les soldats italiens. Elle n'avait même plus envie de rire lorsqu'elle voyait leur plume orner les chapeaux des *bersaglieri*, détail qui faisait dire à sa mère :

– Des soldats, ça ? Une armée d'opérette, oui ! On dirait qu'ils sortent des *Mousquetaires au couvent*.

– Ton armée d'opérette, répondait Monsieur Bihal, est

*Nice, amère saison*

cependant notre ennemie. Il ne faut pas s'y fier. Elle obéit aux ordres de ce fantoche de Mussolini, qui veut s'enfler au point de devenir aussi gros que le Führer.

Monsieur Bihal entendait « gros » au sens figuré, car si le Chancelier était maigre, le Duce se portait plutôt bien.

Certaines nouvelles devenaient plutôt rassurantes. On apprenait qu'en Libye, le 18 janvier, les Allemands avaient dû évacuer certaines places fortes et le 24 janvier la radio annonçait que des « opérations de décrochage avaient eu lieu à Stalingrad », ce qui signifiait que les Allemands abandonnaient la ville. Mais il fallait se taire, ne jamais laisser paraître le moindre sentiment antigouvernemental. La presse avait également annoncé, à la surprise générale, que l'amiral Darlan, avait été assassiné le 24 décembre 42 à Alger. La gestapo était infiltrée partout, même en zone italienne. Le général SS Karl Oberg avait été nommé depuis avril 42 à la tête des services secrets et de sécurité du Reich en France. Leur chef suprême, Heydrich, était venu en personne l'installer à Paris. Oberg avait aussitôt négocié avec Bousquet, le secrétaire général de la police française de Vichy, un accord de coopération étroite entre la police allemande et la police française. Les mesures envers les citoyens et surtout les juifs avaient été alourdies : depuis novembre, le nom des locataires devait être absolument inscrit sur les boîtes aux lettres, ainsi des agents de Vichy pouvaient facilement repérer quels étaient les nouveaux arrivés non encore enregistrés. Un petit article du journal du 6 janvier 1943 précisait en deuxième page : « Au terme de la loi du 11 décembre 1942, les Français et les étrangers de race juive devront sous peine de poursuite faire apposer le mot "Juif" sur leurs cartes d'identité ou pièces en tenant lieu et sur leurs cartes

*Janvier - Avril 1943*

d'alimentation. » Les opérations devaient se dérouler les jours ouvrables dans les commissariats de police pour les Français, au service des Étrangers, 45 rue Gioffredo, pour les autres. Elles seraient terminées au 31 janvier.

Oscar Bihal s'était présenté au lieu dit. Arrivé devant le préposé, il avait tendu ses papiers. « À cette heure très matinale, il n'y avait pas encore grand monde, raconta-t-il à table. Le préposé a pris son tampon, il l'a bien encré, j'ai été étonné car il regardait autour de lui comme s'il cherchait quelque chose, et au lieu de l'appliquer sur ma carte d'identité il a donné un grand coup sec sur la feuille blanche posée à côté de ma carte. J'ai pu alors lire l'inscription "Juif" écrite en gros caractères, imprimée sur la feuille. L'employé m'a rendu mes papiers et naïvement je les lui ai tendus à nouveau, voyant que rien n'avait été inscrit sur ma carte. L'homme m'a regardé droit dans les yeux et a répété le même geste, en me tendant à nouveau ma carte vierge de toute inscription supplémentaire. J'ai alors compris et je suis parti en rangeant ma carte avec soulagement dans mon portefeuille, sans même oser lui sourire. »

L'entente entre ces deux hommes avait été scellée à travers le silence et la respiration soudain suspendue d'Oscar Bihal, qui était sorti lentement du bureau.

– Heureusement que tout le monde n'est pas collabo ! J'ai eu la chance de vivre à peu près la même chose, dit Betty. Quand je me suis présentée pour ma carte d'identité, armée moi aussi de ma convocation pour me faire enregistrer en tant que juive, ce n'était pourtant ni le même bureau ni le même jour que toi, papa, le préposé m'a aussitôt montré la porte par laquelle je devais sortir. Je n'ai pas immédiatement compris non plus. En fait

*Nice, amère saison*

j'étais ennuyée, bien sûr, à cause de tous les tracas qui s'annonçaient pour nous et nos coreligionnaires, mais au fond de moi peut-être assez contente d'être désignée comme juive, ce que j'ai toujours ressenti comme extrêmement positif, presque comme un honneur, puisque c'est une indication sûre comme quoi on ne peut pas appartenir au parti maudit des nazis.

Par habitude elle baissait la voix en prononçant le mot « nazi », comme si l'ennemi pouvait l'entendre jusqu'à l'intérieur de la maison. « Collabo », ce terme même était devenu dangereux. Jamais dans les conversations courantes on ne parlait du collaborateur de tel ou tel homme d'affaires ; le terme était remplacé par « associé », ou « collègue ». Le mot « collaborateur », désormais souillé, n'était employé que dans son acception politique.

Oscar Bihal et sa fille souriaient. Ils avaient été tous deux réconfortés par la muette compréhension et l'aide désintéressée des employés du recensement. La famille en reçut du baume au cœur.

\*\*\*\*\*

Un matin d'hiver, Madame Bihal revenait du marché. Elle voulait inviter ses parents à déjeuner pour fêter à la fois son anniversaire de naissance, celui de son mari (Monsieur et Madame Bihal étaient nés le même jour, le 4 février, mais pas la même année) et celui de leur mariage qui avait eu lieu le 5 février 1920. Il s'agissait de célébrer les trois événements à la fois.

– J'ai pu trouver des choux, mais je ne sais pas comment les assaisonner. J'ai bien mes tickets de matière grasse, mais notre crémier n'est pas approvisionné et de

*Janvier - Avril 1943*

plus la distribution de viande n'a pas été assurée. Comment puis-je les cuisiner ?

Betty suggéra que l'on ajoute des légumes secs, puisqu'on venait d'en toucher 250 grammes par personne. Heureusement pour le moral des anti-pétainistes, l'armée allemande reculait toujours en Russie depuis que le général Von Paulus avait dû capituler officiellement devant Stalingrad le 2 février. « C'est notre cadeau d'anniversaire ! » avait déclaré Lise Bihal. Et elle avala consciencieusement ses choux farcis aux haricots blancs.

La vie quotidienne devenait de plus en plus difficile. Tous les prix grimpaient tellement ! Le lait avait encore augmenté : vingt francs le litre, et bien sûr pas moyen d'en avoir davantage que ce qui était alloué aux J2. Cependant lorsque Betty allait le chercher, son récipient à la main, si elle avait la chance d'être servie par le jeune crémier, celui-ci faisait bonne mesure : il emplissait à ras bord la louche qu'il plongeait dans sa bassine avant de le verser dans le pot au couvercle relié par une chaînette que lui présentait la jeune fille. Il prétendait même, lorsque les clients ne l'observaient pas, que quelques gouttes s'étaient échappées et il en mesurait à nouveau une demi-louche qu'il offrait, souriant à sa charmante cliente tandis qu'il lui tendait le pot et en rabattait le couvercle.

Pendant que le crémier versait ces quelques gouttes de lait supplémentaires à la jolie Betty, le Führer continuait à s'égosiller devant son peuple hypnotisé : en février, il avait prononcé un discours particulièrement bestial, particulièrement haineux envers les juifs, c'était un appel au meurtre, avec dans la voix des intonations de possédé, des cris de fureur. Aux actualités françaises, on avait vu et entendu une partie du discours. « Ce n'est pas un homme,

*Nice, amère saison*

c'est un fauve ! Comment ce peuple allemand, celui de Lessing, de Goethe, de Beethoven, a-t-il pu porter au pouvoir ce fanatique, ce criminel sanguinaire ? s'étonnait encore Lise Bihal. Et que dire du gouvernement de Vichy ? Les Anglais ont plus de dignité que nous, je suis sûre que s'ils avaient été envahis ils n'auraient pas pactisé avec leur ennemi de la veille ! »

\*\*\*\*\*

Les jours s'écoulaient maussades, tristes. Dans les journaux les annonces de fusillades et d'arrestations de résistants se trouvaient toujours en première page. Les détenus qui étaient libérés faute de preuves (et ils étaient rares) racontaient les tortures qu'ils avaient subies. Les fascistes avaient leurs propres méthodes. Monsieur Bihal avait rencontré une de ses connaissances dont le fils avait été arrêté et qui avait pu passer en Espagne pour rejoindre, s'il le pouvait, l'Angleterre ou l'Afrique du Nord.

– Son fils a été dénoncé comme résistant, Dieu sait par qui, alors qu'il n'appartenait à aucun réseau. Les fascistes l'ont fait marcher des heures entières autour d'une table, avec une lampe qui l'aveuglait. Lorsqu'il montrait des signes de faiblesse, ses tortionnaires l'incitaient d'une voix douce à inscrire sur une feuille les noms de ses camarades. Comme il ne réagissait pas, ils le forçaient à reprendre sa marche à coups de crosse. Il paraît qu'il a tourné en rond pendant plus de vingt-quatre heures dans un réduit sans fenêtre, sans nourriture, sans recevoir une goutte d'eau, sans même avoir la possibilité de soulager sa vessie. Le malheureux garçon a raconté qu'alors il espérait mourir vite et que de plus il était content de ne rien savoir, car il

Janvier - Avril 1943

n'aurait peut-être pas eu la force de garder le secret. Finalement, faute de preuves, les fascistes l'ont relâché au bout de trois jours. Il est revenu chez lui, les jambes et les pieds enflés, couvert d'ecchymoses et de plaies. Son pauvre père pleurait en me racontant cette histoire.

– Malheureux hommes, malheureuses femmes, malheureux enfants, pris dans une tourmente dont ils ne sont pas responsables ! commenta Joseph Alsama. La cruauté, voilà la devise de cette racaille sans pitié.

– C'est épouvantable, ajouta Madame Bihal en regardant ses filles, mais il faut avoir confiance, un jour nous serons libérés. Voyez les journaux : « Sur le front de l'Est, les Allemands se replient sur des positions prévues à l'avance » !

La famille n'était pas au bout de ses peines, un long tunnel l'attendait, prêt à l'engouffrer. En remplacement du *Service d'ordre légionnaire* qui présentait déjà un caractère policier, le gouvernement Laval avait créé *La Milice française*, chargée entre autres besognes de « veiller à l'application des lois sociales ». Il était facile d'imaginer ce que cela supposait !

Un événement vint changer les habitudes de la famille et l'égayer. Le jour même où – curieuse coïncidence – une perruche bleue échappée de quelque cage avoisinante entra au quatrième droite dans la cuisine de Rina Alsama, une œuvre pour réfugiés juifs étrangers proposa aux Bihal d'accueillir momentanément une petite fille polonaise prénommée Sabine, dont la mère était en grande difficulté : son mari avait été arrêté à la frontière belge par les Allemands ; elle-même et ses deux enfants, Sabine et son frère, un bébé de trois mois, étaient arrivés on ne sait trop comment à Nice. La jeune femme était épuisée. Elle

*Nice, amère saison*

habitait pour quelques jours dans une chambre de bonne prêtée par un sympathisant, et il s'agissait de soulager cette femme affaiblie qui n'avait plus de ressources. Betty avait été contactée par son ancienne camarade de classe, Delphine (chef Bagheera) et sa sœur Suzanne. La petite Sabine Honeck fut accueillie chez les Bihal et elle avait besoin d'être choyée. Elle avait cinq ans. Elle était pâle, chétive, et n'avait pas dû beaucoup manger ces derniers temps. Du reste elle n'avait jamais faim. Sabine avait soutenu pendant son long voyage une mère apeurée. Elle parlait le français avec l'accent polonais. Les récents événements qui avaient bouleversé sa courte vie lui conféraient une sorte de gravité surprenante à son âge. Ses yeux gris interrogeaient ses nouveaux protecteurs avant même qu'elle ne prononçât une question. Elle semblait toujours attendre.

Madame Alsama prêta son divan qui fut installé au cinquième et Sabine dormit à côté de Betty qui avait aussitôt pris sous sa protection l'émouvante petite fille. Lia éprouvait à son égard des sentiments mitigés. Elle aurait voulu ressentir de la compassion pour elle, mais elle était irritée par l'assurance étonnante que montrait cette enfant si jeune, car Sabine, mûrie avant l'âge, savait ce qu'elle voulait. Lia était jalouse de l'attention que lui accordait Betty et vexée que Sabine lui préférât sa sœur. Et elle s'en voulait de ne pas arriver à aimer cette petite fille dont la conversation et l'accent attendrissaient si fort Betty qui avec elle semblait jouer à la poupée. Mais sa réprobation atteignit un sommet lorsque Betty découvrit en riant, comme si c'était drôle, que la nouvelle venue avait sur la tête des occupants indésirables. Vite Betty descendit acheter de la *Marie-Rose, la mort parfumée des poux*. « Tu

Janvier - Avril 1943

sais, cette formule a été inventée par Armand Salacrou ! » se plaisait à rappeler Betty à chaque shampoing à la *Marie-Rose* ! Confortée par le slogan publicitaire du dramaturge, elle lava plusieurs jours de suite les cheveux fins et courts de Sabine et l'affaire fut rapidement résolue. Sa mère venait la voir presque tous les jours. Sa fille lui manquait. Elle craignait qu'elle ne soit pas heureuse dans cette maison. Un jour elle lui apporta précieusement un œuf. Toute la famille assista à la cuisson de cette nourriture rare et vit avec satisfaction Sabine lui faire honneur. Elle semblait se plaire chez les Bihal mais au bout de trois semaines sa mère vint la chercher et les Bihal perdirent leurs traces. Plus tard, bien plus tard, en se promenant au cimetière du Château à Nice, ce merveilleux promontoire devant lequel la mer s'incline, Betty aperçut une tombe avec le nom de la petite fille gravé sur la pierre. Ce fut pour elle à la fois une douleur et un soulagement : Sabine n'avait pas péri dans un camp d'extermination ; son corps si gracile avait dû succomber à la maladie. La tuberculose, sans doute, elle était si maigre et avait si peu d'appétit ! Quant à la perruche, Madame Alsama la garda peu de temps : un matin qu'elle nettoyait la cage, l'oiseau prodigue s'en retourna dans son foyer. Rina Alsama fit remarquer par la suite que les quelques semaines où l'oiseau bleu avait choisi sa maison avaient été douces et calmes.

Après le départ de la perruche l'air se fit de plus en plus irrespirable, de plus en plus contaminé par les décisions du troisième Reich relayées ou parfois même devancées par le gouvernement de Vichy. L'occupation italienne devenait plus lourde à supporter. À la suite des bombardements alliés sur Saint-Nazaire, Cherbourg et Rennes, bientôt

*Nice, amère saison*

suivis par des bombardements sur Naples et Syracuse, des exercices de défense passive avaient été intensifiés dans la ville : vérification des abris, des caves. Dès qu'un rai de lumière passait à travers une ouverture, un coup de sifflet, dans les cas les moins graves, engageait le contrevenant à prendre des dispositions pour calfeutrer sa fenêtre et tirer ses rideaux. Certaines vitres étaient même peintes en bleu. Ainsi la nuit les avenues étaient désertes. Ne s'égarèrent dans les chemins que quelques lézards ne sachant pas lire ou quelques souris ignorant les lois des hommes ; quant aux chats, il n'en traînait plus dans les rues comme certains propos l'avaient déjà fait craindre. « Et puis pendant la Commune les Parisiens affamés mangeaient des rats ; pourquoi ne mangerions-nous pas nos chats ? » Lia regardait alors de travers les auteurs de ces discours. Le charcutier italien du boulevard Gambetta avait expliqué que, dans son pays, de vieux livres de cuisine indiquaient encore une recette de « chat à la vénitienne ». C'était rendre service à ces pauvres bêtes que de les cuire, disait-il en guise de plaisanterie. Cela les empêcherait de souffrir du froid et de la faim. Lia était horrifiée, elle trouvait l'argument spécieux. Elle s'en ouvrit même à Suzon un matin qu'elles se rendaient au lycée.

– Tu crois que le charcutier est sérieux quand il parle ainsi des chats ? J'espère qu'il n'en fait pas du pâté !

Elles décidèrent de garder dans le sous-sol de la villa de Suzon tous les pauvres félins égarés. Mais comment les retenir ? Ils escaladaient si facilement le muret qui bordait le jardin ! Il fallait trouver le moyen de dresser des palissades amovibles de façon à les laisser entrer mais non pas sortir dès qu'ils auraient sauté dans le jardin. Cependant la réalisation de ce projet s'avérait coûteuse et difficile pour un résultat

Janvier - Avril 1943

aléatoire. Elles optèrent pour une chatière à découper dans le bas du muret et munie d'un clapet. Cela occupa les pensées des lycéennes durant plusieurs trajets. Le projet ne vit jamais le jour. Mais durant plus d'une semaine, tandis qu'elles inventaient un moyen de construire une prison dorée pour chats, leur cartable, au cours de leurs discussions passionnées, leur parut beaucoup moins lourd.

Les cours se déroulaient sans aucune allusion aux temps difficiles ; le lycée semblait un endroit encore relativement préservé, si on ne tenait pas compte du personnel déplacé ou révoqué. Tous les matins le professeur principal faisait l'appel. Or depuis plusieurs jours Olivia manquait et Mademoiselle Larris remarqua que son absence n'avait pas été justifiée.

– Est-ce que l'une d'entre vous sait ce qui arrive à Mademoiselle Ozel ?

Les élèves se regardèrent. Elles ne savaient rien. À la récréation, Lia et Christiane se concertèrent. Inquiètes pour leur camarade, elles décidèrent de passer chez elle après la classe. Christiane qui avait déjà fait le chemin avec Olivia connaissait son adresse. Elles se dirigèrent vers la rue Gubernatis où elle résidait. Christiane reconnut la maison, entra la première et vit le nom *Ozel* sur une des boîtes aux lettres au fond du hall d'entrée. Cette boîte n'était pas fermée et un pli en dépassait. Ce détail intrigua Christiane qui était de nature curieuse ; elle écarta légèrement la porte et aperçut une grosse enveloppe écrite à la main, avec l'inscription *Jolie Fraulein Emma Ozel*, en écriture gothique. Elle se dépêcha de repousser la lettre dans la boîte tandis que Lia, qui n'avait rien vu, frappait à la porte du concierge :

– Qui cherchez-vous ? demanda celui-ci en ouvrant le guichet de sa loge.

*Nice, amère saison*

- Madame Ozel.
- Rez-de-chaussée, porte B.

Elles traversèrent le hall, puis la petite cour dans laquelle plusieurs pots de plantes grasses conféraient au lieu une allure de jardin ; elles entrèrent dans l'immeuble crépi, moins élégant que celui qui donnait sur la rue, et frappèrent au rez-de-chaussée.

- Qui est-ce ? demanda une voix féminine.
- Des amies de classe d'Olivia, Madame.

La serrure fut déverrouillée. Christiane et Lia virent devant elles une grande femme encore assez jeune, la tête couverte de papillotes en papier journal et tenant un mégot éteint au bout d'un long fume-cigarette.

- Nous venons prendre des nouvelles d'Olivia, nous ne l'avons pas vue en classe.

- C'est le lycée qui vous envoie ?

- Non, Olivia est notre amie et nous voulons avoir de ses nouvelles.

- Elle a une bronchite ; le médecin vient à peine de me fournir le certificat. Tenez, vous l'apporterez vous-même à la surveillante, cela m'évitera de passer au lycée.

Et elle prit une enveloppe préparée sur un banc dans la petite entrée où elles se trouvaient.

- Est-ce qu'on peut voir Olivia ?

Madame Ozel introduisit les deux lycéennes dans une chambre sombre où les lourds rideaux en velours cramoisi de la fenêtre étaient tirés. Olivia se reposait, couchée sur un divan. Les grandes dimensions de la pièce surprirent d'autant plus Lia qu'on n'y voyait presque pas de meubles. On aurait dit que l'appartement avait été déménagé. Des livres étaient éparpillés par terre, au milieu d'un service à gâteau et de tasses à thé en porcelaine ornées de figures

*Janvier - Avril 1943*

japonaises noires et orange ; des cadres sans tableau gisaient au sol. Deux tréteaux soutenaient une planche sur laquelle s'étaient des cartes à jouer : assise sur un tabouret, Madame Ozel avait entamé une réussite.

– C'est gentil de venir me voir. J'ai de la fièvre, ne m'approchez pas trop. La voix d'Olivia, changée, était plus grave, presque caverneuse. À peine avait-elle prononcé cette phrase qu'elle fut prise d'une quinte de toux qu'elle n'arrivait pas à maîtriser.

– Cesse de tousser, ordonna sa mère, le docteur a dit que tu dois te retenir. Tiens, bois un peu d'eau. Je vais à la cuisine chercher ton sirop.

Olivia, malgré l'injonction de sa mère, continuait à tousser de plus belle. Lia et Christiane se sentirent mal à l'aise dans cette pièce à l'air confiné. Madame Ozel revint avec une bouteille et une cuillère.

– Présente-moi donc tes amies.

– Christiane Rolland, Lia Bihal.

– Laquelle de vous est Christiane et laquelle est Lia ? demanda-t-elle en tendant le médicament à sa fille.

– Je suis Christiane.

– Et moi, Lia.

– Bravo. Vous portez toutes deux de jolis noms bibliques. Vous représentez le Nouveau et l'Ancien Testament. Bien sûr, ce qui est nouveau est toujours supérieur à ce qui est ancien.

Madame Ozel émit un rire sonore et, satisfaite de sa remarque, elle arracha une des papillotes de sa tête, faisant ainsi sonner son bracelet aux quinze breloques sur son poignet. Elle retourna à sa réussite, laissant les jeunes filles s'entretenir avec Olivia. Cette dernière leur apprit à voix basse que sa mère était ennuyée parce que leurs meubles

*Nice, amère saison*

avaient été saisis à cause de dettes envers le propriétaire. Madame Ozel continuait à être absorbée par sa réussite. Elle posa brusquement le fume-cigarette d'ambre qu'elle tenait entre les lèvres et, de ses longues mains fines, elle tapota les as, les dix et les rois. Puis elle décida d'abandonner la réussite commencée et, faisant habilement glisser les cartes les unes sur les autres pour les mélanger, elle recommença à les aligner par rangées de six. De temps en temps lorsque se trouvaient deux cartes semblables placées en diagonale, elle les retirait du jeu. « Mon but, dit-elle, est de ne laisser sur la table que six cartes, il faut que j'élimine toutes les paires. Alors j'aurai gagné. Vous savez jouer aux cartes ? Ma fille refuse d'apprendre. Pourtant le jeu est un passeport pour la vie. » Et elle se remit à rire.

Lia considérait avec curiosité cette femme mystérieuse si contente d'elle-même. Son mari était-il prisonnier ? L'avait-elle quittée ? Olivia ne parlait jamais de son père. Elle l'avait apparemment rayé de son cœur.

– Merci d'être venues voir ma fille. Le docteur a dit qu'elle serait apte à reprendre la classe dans trois ou quatre jours. Peut-être pourriez-vous lui apporter les cours pour qu'elle les recopie ? suggéra Madame Ozel en s'adressant à Christiane. Venez un soir entre cinq et six heures. Pas plus tard, s'il vous plaît. Maintenant il faut qu'elle se repose. Partez, inutile que vous attrapiez les microbes d'Olivia. Attendez que je rallume ma cigarette, on dit que la fumée purifie l'air.

Elle craqua une allumette, tira les rideaux de la chambre, entrouvrit la fenêtre en recommandant à Olivia de bien se fourrer sous les couvertures pour ne pas se refroidir.

– Quelle est celle qui habite le plus près de chez nous ? Et, s'adressant à Christiane : Vous habitez où, vous ?

*Janvier - Avril 1943*

– Du côté de la rue Pastorelli. Lia habite beaucoup plus loin.

– Alors ce sera vous, Christiane. Vous voulez bien ? ajouta-t-elle en souriant.

Sans attendre de réponse, elle congédia les deux amies :

– Merci mes petites, au revoir, au revoir.

Madame Ozel disparut dans une volute de fumée, jetant un regard aigu sur les deux compagnes d'Olivia qu'elle avait guidées vers la porte sans même leur donner le temps de saluer sa fille.

– Je n'aime pas trop qu'on vienne chez moi sans prévenir, entendirent-elles à travers la fenêtre lorsqu'elles furent dans la cour.

L'impression étrange et plutôt favorable qu'elles avaient reçue de la belle charmeuse fut atténuée par cette réflexion dite sur un ton âpre qui contrastait avec la voix douce qu'Emma Ozel avait adoptée précédemment.

– Olivia ne semble pas très heureuse, tu ne trouves pas ?

Lia ne répondit pas, plongée dans ses pensées. Elle était préoccupée par une réflexion de Madame Ozel. Y avait-il une intention malveillante dans sa remarque sur les prénoms ? Pourquoi cette allusion à l'Ancien et au Nouveau Testament ? Étaient-ce des paroles sans arrière-pensée ? Est-ce que Madame Ozel avait voulu montrer de l'antipathie pour Lia, de l'hostilité à son égard, ayant deviné ses origines ?

– Je trouve la mère d'Olivia un peu bizarre, lança Lia. Elle me semble à la fois sympathique et difficile à comprendre. Est-ce que des personnes qui vous sont sympathiques sont capables d'éprouver de l'animosité envers vous ?

Christiane ne savait que répondre. Elle réfléchissait au comportement d'Emma Ozel qui lui semblait bien peu affectueux envers sa fille et elle oublia de parler de l'étrange

*Nice, amère saison*

enveloppe qu'elle avait aperçue dans la boîte aux lettres.

– Est-ce que tu retourneras apporter les devoirs ?

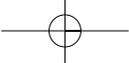
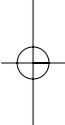
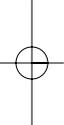
– Oui, si Olivia ne revient pas avant deux jours.

Lia quitta son amie, pensive.

Elle apprit en rentrant que dans sa famille un événement grave venait de se passer. Le récit que lui en fit Lise chassa de son esprit la mauvaise impression que lui avait laissée sa visite à Olivia. Depuis l'instauration du Service du Travail Obligatoire la tante de Lia, Méline, craignait que son fils Raymond ne soit désigné pour partir. Il n'avait pas encore dix-sept ans, donc n'avait pas atteint l'âge requis mais celui-ci pouvait être abaissé. Et puis surtout Raymond venait de commettre une grave imprudence : il avait volé, avec un ami recherché par la police et qui voulait s'enfuir, une motocyclette appartenant à un milicien. La malchance avait voulu qu'un de leurs camarades dont les parents étaient pétainistes les ait vus agir. Raymond s'en était aperçu trop tard. Il valait mieux ne pas retourner au lycée. Il risquait d'être dénoncé. Son père, architecte, travaillait fréquemment sur des chantiers ; il y avait parmi les ouvriers du bâtiment de nombreux communistes et lui-même, sans être inscrit au parti, avait une sensibilité de gauche. Il se rendait, après les visites de chantier, dans des bistrotts où il rencontrait beaucoup de camarades et parmi eux se trouvaient des résistants à qui il présenta son fils. L'un d'eux commença par reprocher à Raymond d'avoir agi légèrement sans demander conseil et sans adhérer à une quelconque organisation. Puis il se chargea de lui faire rejoindre le maquis. Lia n'apprit pas tous ces détails. Elle sut seulement que Raymond avait rejoint la résistance active. Elle en conçut une admiration encore plus vive

*Janvier - Avril 1943*

pour ce grand cousin. Elle songea à lui en s'endormant et revit ses traits réguliers, son profil d'empereur romain, ses yeux profonds, son corps musclé ; elle entendit sa voix décidée, se rappela qu'il l'avait entraînée plusieurs fois dans la mer en lui tenant la main lorsqu'il y avait de grosses vagues. Il lui avait appris à ne pas avoir peur de l'eau, à se jeter dans les rouleaux lorsque la mer était forte, en retenant bien sa respiration, et elle songea tout à coup qu'il cachait peut-être de la tendresse dans son désir de lui communiquer ce qu'il savait sous des allures bourruées ou moqueuses. Oui, vraiment, Raymond était un être exceptionnel et voilà qu'il allait devenir un héros. Elle était à la fois fière de lui, confiante dans son savoir-faire et angoissée en imaginant les combats qui l'attendaient. Elle trouva le sommeil dans un sourire, retenant encore, dans ses yeux fermés et contre son oreille, le beau visage de son cousin.



**XVI**  
**Janvier – Juin 1943**  
*Les Bihal chez les Rolland*

Depuis l'hiver Jean Formicade avait quitté la boulangerie pour s'engager dans la Milice. Son service lui laissait apparemment de nombreuses heures de liberté car il venait souvent rendre visite à ses anciens patrons. Il s'accoudait, l'œil nonchalant, à une extrémité du comptoir et, lorsque des habitués le reconnaissaient et s'étonnaient de son uniforme, il expliquait avec complaisance qu'il « en avait eu marre du boulot de nuit ».

Il posait aussi des questions. Il demanda ainsi à Célestine, à propos d'une cliente : « Est-ce qu'elle n'est pas juive, Madame Meyer ? »

Alfred Nasone, son successeur à la boulangerie, avait vingt ans et l'allure fringante. Soucieux de son apparence, il serrait le bas de ses pantalons dans des pinces pour éviter de les salir à la chaîne de son vélo. Il aimait le *bel canto* et Christiane l'entendait régulièrement entonner à pleins poumons :

*Nice, amère saison*

« *Comme la plume au vent  
Femme est vola-age... »*

Il s'appropriait aussi le répertoire de Tino Rossi. Lorsqu'il avait hissé une corbeille remplie de pains jusqu'à l'entrée du magasin, si, avant de redescendre au fournil, il croisait Célestine ou Christiane, il ôtait son calot et en le serrant contre son cœur il fredonnait :

« *Pourquoi dire non maintenant,  
Ah, ah... »*

Il suscitait alternativement chez Christiane l'agacement et l'envie de rire. Mais elle préférait ses éclats de voix à la présence silencieuse, souterraine et contraignante qui avait été celle de Jeannot.

Malgré cette liberté retrouvée, Richard n'était plus revenu écouter la radio anglaise le soir et Christiane guettait en vain son pas, entre deux problèmes. Il lui avait confié qu'il avait renoncé à aller au cinéma par crainte des rafles qui alimentaient les départs pour le STO. La physionomie sombre, il préparait le bac.

\*\*\*\*\*

À plusieurs reprises Lia avait évoqué la possibilité que son amie assiste à une de ses leçons de piano. Cette perspective avait fouetté la curiosité et l'imagination de Christiane qui avait envie d'approcher ce cercle de musiciens auxquels Lia et Betty faisaient souvent allusion, en particulier leurs professeurs : Madame Myriam Lé, avec laquelle travaillait Betty, et Mademoiselle Perdrix qui se produisait encore dans quelques concerts et donnait des leçons à Lia.

Mais l'invitation tardait à se concrétiser. Lia semblait

*Janvier – Juin 1943*

souvent songeuse, voire triste. Lorsque Christiane s'en inquiétait elle lui répondait que la vie était difficile pour sa famille étant donné « la situation ».

Alors Christiane reçut avec une espèce de soulagement un rendez-vous pour une date précise : ce serait le 26 mars.

Dans un quartier du centre ville, un immeuble de style ancien abritait l'appartement de Mademoiselle Perdrix. Après avoir poussé un portail impressionnant en fer forgé, on devait suivre une allée cimentée au tracé fantaisiste entre un saule et des palmiers. Depuis un an, afin d'économiser l'électricité les ascenseurs avaient été mis hors service dans les constructions qui ne comportaient pas plus de quatre étages. Aussi fallait-il emprunter l'escalier de marbre au centre duquel dormait la vieille machine aux grilles verrouillées.

Au troisième étage, la porte s'ouvrit sur une femme d'une quarantaine d'années. Ses cheveux noirs classiquement ordonnés en bandeaux soulignaient la régularité de ses traits au dessin énergique. Lia la salua d'une révérence, geste qui confirma Christiane dans l'impression que le monde du piano était d'une singularité royale, puis demanda si sa compagne pouvait assister à la leçon.

– Bien sûr, répondit Mademoiselle Perdrix, à condition qu'elle ne bouge pas pendant le cours.

La voix, assez grave, s'infléchissait avec des modulations voluptueuses. Christiane remercia d'une inclinaison de tête. Les murs du salon étaient recouverts d'un papier à larges rayures bordeaux et dorées, motif repris dans les rideaux qui encadraient deux hautes fenêtres. L'ensemble donnait à cette vaste pièce un caractère théâtral encore accentué par la présence d'un piano à queue devant les fenêtres. Sur un côté, collé au mur, un piano droit.

*Nice, amère saison*

Tandis que Mademoiselle Perdrix les laissait s'installer, Lia chuchota quelques explications à Christiane. Les élèves travaillaient sur le *Gaveau* droit ; lorsque le morceau étudié était prêt, on était autorisé à l' « interpréter » sur le *Blüthner*, un grand quart de queue noir, orgueil de Mademoiselle Perdrix. Christiane s'assit précautionneusement dans un fauteuil, près de la cheminée où se consumaient quelques bûches. Les tapis étouffaient les bruits de pas. Grâce au feu, une atmosphère tiède vous enveloppait alors que le froid persistait au-dehors et dans la plupart des logements non chauffés.

Lia prit place devant le piano droit. Mademoiselle Perdrix la rejoignit, s'assit à côté d'elle, crayon en main, et ouvrit le carnet sur lequel elle inscrivait le travail à effectuer pour la semaine suivante :

– Un peu de théorie, d'abord. Voyons. *Danhauser* : la mesure. Qu'est-ce qu'une mesure simple ?

Maintenant son intonation était brève, autoritaire. Elle posait les questions sans consulter le manuel. Ayant approuvé la réponse, elle enchaîna tout en ouvrant le solfège de son élève :

– Que signifie le chiffre du haut, que signifie le chiffre du bas ? Comment transforme-t-on une mesure composée en mesure simple ?

Les questions continuèrent à fuser. Cependant Mademoiselle Perdrix avait trouvé l'exercice à proposer à Lia.

– Bien, maintenant solfiez-moi ça.

Lia essaya de chanter en battant la mesure et se trompa.

– Voyons, mon enfant, c'est élémentaire. – Elle lui indiqua le rythme juste. – Vous vous entraînez chez vous. Vous reverrez dans *La théorie* les mesures simples et

Janvier – Juin 1943

composées et, dans le solfège, cette page. Mettons-nous au piano. Ah, aujourd'hui *la majeure*. Allons-y. La gamme, puis l'arpège.

Lia déroulait les notes, aller-retour. Christiane croyait entendre tomber des perles.

– Prenons maintenant votre *Hanon*, le numéro dix, indiqua Mademoiselle Perdrix.

Son élève se mit à jouer l'exercice qu'elle avait préparé, fréquemment interrompue par des recommandations : « Ne pressez pas la mesure. Bras plus souples. Articulez. Tenez-vous bien droite. Pensez à ce que vous faites. » Elle avait tendance à se pencher vers le clavier et Christiane, qui l'observait, sentait son effort. Il faudrait, pour la semaine suivante, travailler sur des rythmes, et cela, de lent à rapide, commentait le professeur. « Bien, vous avez compris ? Vous reprendrez l'exercice comme je viens de vous l'indiquer. Montrez-moi maintenant votre Bach, notre Saint-Père le Bach... »

Lia entama le morceau, en joua quelques mesures, d'abord de la main droite, puis de la gauche, mais lorsqu'elle dut mettre les deux mains ensemble elle perdit le rythme. « Faites donc attention ! » s'exclama le professeur. À ce moment-là on sonna à la porte. C'était l'élève suivante qui arrivait en avance. Lia accrocha une note et Mademoiselle Perdrix, qui était allée ouvrir, lui cria de loin « Si bémol ! » puis revint en chantant la mélodie d'une voix claire et pleine.

Pendant que la nouvelle élève attendait, assise dans l'entrée, Lia continua avec son morceau d'audition, un *Impromptu* de Schubert. Elle avait confié à Christiane qu'elle s'était bien appliquée à l'étudier durant la semaine et, en effet, Mademoiselle Perdrix estima le résultat

*Nice, amère saison*

satisfaisant car elle arrêta Lia durant son exécution et précisa : « Bon, vous méritez le grand piano. » Lia s'installa devant le *Blüthner* et posa les mains sur les touches. Elle souriait, semblait heureuse, tandis que les sonorités de l'*Impromptu* se répandaient dans le salon. La douceur des notes communiquait un sentiment d'effusion et de complicité. À travers la musique, Lia chuchotait à Christiane des confidences allègres et gracieuses.

Le morceau terminé, Mademoiselle Perdrix formula encore une série de conseils en annotant la partition. Lia l'écouta avec ferveur, puis elle se leva et déposa sur le piano à queue l'enveloppe contenant le montant de la leçon et, après une nouvelle révérence, elle s'en fut, suivie de Christiane. Une fois dehors, les mots fusèrent :

– Alors, qu'est-ce que tu en penses ? Ça t'a plu ?

– Oh, oui, bien que je n'aie pas tout compris. Je vois que c'est très spécial, la musique, surtout le solfège.

– Je dois dire que le solfège m'ennuie. Ça ressemble aux maths, et des maths on en fait assez au lycée ! Mais j'aime bien jouer ; tu vois, lorsque j'arrive à maîtriser la technique et que je peux me laisser aller, j'éprouve un grand plaisir.

– Je l'ai senti lorsque tu as interprété ton morceau d'audition. Tu étais à l'aise, c'était beau.

La joie de Christiane perdura jusqu'à son retour à la boulangerie. Ce moment avait été heureux. Un moment d'heureux partage avec Lia. Elle avait goûté, de plus, la même satisfaction qu'à la lecture de certains poèmes de Verlaine ou encore à la résolution d'un difficile problème d'échecs. Quelques mesures de Schubert se promenèrent jusqu'au soir dans sa mémoire.

Mais elle n'eut pas le loisir de conserver plus longuement cette euphorie car les désordres et les contraintes suscités

*Janvier – Juin 1943*

par la guerre s'imposaient dans la vie quotidienne. On annonçait de plus en plus fréquemment des bombardements sur les villes du Nord et de l'Ouest. Les comités de Défense Passive furent chargés d'inspecter les caves qui pouvaient servir d'abris et de compléter leur aménagement au besoin. Parmi celles de l'immeuble, plusieurs appartenaient à la boulangerie ; du matériel et le bois de chauffe destiné au four s'y trouvaient entreposés.

Le chef d'îlot qui se présenta pour la visite était un petit homme rougeaud avec une moustache en brosse. Il avait coiffé le casque et enfilé le brassard marqués DP et portait, en bandoulière, d'un côté une musette, de l'autre la boîte métallique contenant le masque à gaz. Il s'apprêtait à suivre Baptiste Tosella dans l'escalier du fournil lorsqu'il avisa Christiane qui, arrivant à ce moment du lycée, le regardait avec curiosité.

– Accompagnez-nous, jeune fille, ordonna-t-il sur un ton militaire. Vous devrez pouvoir aider les femmes et les enfants à trouver une place dans l'abri et à s'installer.

Flattée par l'appellation « jeune fille », Christiane posa son cartable et lui emboîta le pas. Elle connaissait déjà le couloir qui, partant d'un des coins du fournil, passait devant les portes des caves et, suivant un escalier, aboutissait dans la cour où Henri Rolland laissait sa carriole lorsqu'il venait à Nice. Quelques ampoules y dispensaient une faible clarté. Tosella, maussade parce qu'on lui faisait perdre son temps, poussa les portes qui dépendaient de la boulangerie.

– Ça c'est les toilettes pour les ouvriers, annonça-t-il. Dans la pièce à côté c'est la réserve de bois et ces deux autres servent d'entrepôts.

– Voyons si l'arrivée d'eau fonctionne bien, décida le chef d'îlot.

*Nice, amère saison*

Avec un geste à l'ampleur méditée, il ouvrit le robinet qui surplombait l'évier en tôle émaillée et fit couler un filet de liquide, ce qui suscita son enthousiasme.

– Ces caves représentent un abri parfait, déclara-t-il. Les murs sont épais, on peut boire... Il faudra rendre opaques les ouvertures des soupiraux et aussi entreposer quelques bonbonnes d'eau pour le cas où les canalisations seraient endommagées.

Sans transition, il se tourna vers un recoin du couloir où débouchait l'escalier de l'immeuble et se mit à crier :

– Madame Vassallo, vous pouvez venir ?

– Oui, tout de suite, répondit la voix de la concierge qui se tenait prête à intervenir, dans le hall, à l'autre bout de l'escalier.

Tandis qu'elle avançait, armée d'une lampe électrique, le chef d'îlot poursuivait ses prescriptions :

– Il ne faudra pas fermer à clé les portes de vos caves, Monsieur Tosella. En cas d'alerte on doit pouvoir s'y réfugier immédiatement.

– Mais on va me voler mon bois ! protesta le boulanger.

– Je ne parle pas de la remise mais des toilettes et de ces deux pièces où vous n'entreposez que des caisses, car elles peuvent être aménagées... Madame Vassallo, vous voyez, là, il faut que vous installiez des sièges, comme dans les caves des copropriétaires ; vous demanderez deux ou trois chaises à chacun. Pour l'eau...

Le chef d'îlot énuméra diverses instructions, accueillies avec résignation par la concierge qui se contentait de hocher la tête à chaque demande.

Christiane fit rapidement le tour des deux caves où Monsieur Tosella déposait autrefois les marchandises en

*Janvier – Juin 1943*

attente mais où on ne trouvait alors que du vieux matériel sur des étagères et des emballages vides. Ces pièces étaient sombres mais pas froides à cause de la proximité du four. On pourrait installer là un lit de camp pour le bébé de Madame Rojon, la cliente du troisième.

– C'est vu, Monsieur Tosella, je vous enverrai des sacs de sable par deux garçons du comité, avec une pelle et une hache, si j'arrive à en trouver une, parce que les haches ont disparu, c'est malheureux. Mademoiselle, – le chef d'îlot s'adressait alors à Christiane – vous vous munirez d'une lampe électrique en cas d'alerte, n'est-ce pas ? Il faudra laisser les portes ouvertes pour circuler dans le couloir. Maintenant je vais continuer la visite avec Madame Vassallo. Il faudra mettre une pancarte à l'entrée de l'immeuble pour indiquer qu'on peut s'abriter ici, n'est-ce pas, Madame Vassallo ? Nous allons établir le nombre d'individus que l'abri est capable de recevoir.

Avec la satisfaction d'avoir été considérée comme une personne responsable par le chef d'îlot, Christiane s'en fut vers sa chambre. Peu après les journaux annoncèrent une distribution de masques à gaz qui concernerait d'abord la population des quartiers de Riquier et de Saint-Roch où étaient localisées des cibles potentielles pour des bombardements. Les Niçois habitant non loin de la gare principale – c'était le cas des Bihal – seraient servis ensuite. « De toute façon, confia Lia à Christiane, je ne porterai jamais un truc pareil. Ça sent trop mauvais ! »

Un autre souci était celui de la nourriture. Non seulement l'inscription dans tous les magasins d'alimentation était devenue obligatoire, mais on n'était jamais sûr de toucher les misérables rations hebdomadaires car souvent la distribution ne pouvait être assurée ;

*Nice, amère saison*

les transports vers cette extrémité de la France étaient limités. Certaines denrées comme les poissons et les pommes de terre avaient complètement disparu du marché officiel.

Un jeudi Christiane profita de la tranquillité qui suivait le repas de midi pour rendre visite à Madame Klippfel avec le projet d'une partie d'échecs. Mais c'est Violette Pichon qui vint lui ouvrir, pieds nus ; comme à son habitude elle avait abandonné ses chaussures à hautes semelles. Elle avait l'air lasse, son maquillage était défraîchi, avec des traînées jaunes sur une joue. Elle raconta à Christiane qu'elle venait à peine de rentrer. Dans la matinée sa patronne l'avait envoyée chercher « un paquet » chez un boucher du Vieux Nice qui connaissait les bons filons. Violette s'était trouvée coincée cours Saleya par un attroupement de ménagères.

– Elles gueulaient parce qu'il n'y avait plus de légumes au marché. Il fallait les entendre : « On a faim ! On a faim ! » On a tous faim, Madame, n'emmerdez pas le monde en plus, j'ai dit à une qui me laissait pas passer. Elle m'a vomi un tas d'injures, c'est pas croyable. Après, les flics sont arrivés. Heureusement j'ai pu filer, mais je suis restée plus d'une heure dans le couloir d'une maison parce qu'on ne pouvait pas quitter le quartier, et en plus impossible d'aller chez le boucher. Maintenant il faut que je m'arrange un peu avant de partir travailler. Mais la patronne va pas être contente. Tiens, je serais bien restée ici. Tu m'aurais tiré les cartes, hein, Olga ? Vous avez de la chance d'être tranquilles, toutes les deux.

D'un mouvement adroit elle défit une mèche qu'elle portait roulée en arrière au-dessus du front et en extirpa un coussinet fait de faux cheveux qui servait à maintenir la mèche à bonne hauteur comme la mode le demandait.

*Janvier – Juin 1943*

– Bon, il ne me reste plus qu'à me coiffer et me remaquiller, soupira-t-elle. À demain, les veinardes !

Elle sortit avec ses chaussures à la main et on l'entendit ouvrir puis fermer la porte de son appartement.

Madame Klippfel avait allumé une cigarette.

– Je tire cartes pour toi, proposa-t-elle en rejetant de la fumée par les narines.

Elle prédisait inlassablement succès, gloire et amour. Christiane demeurait sceptique, mais pour être agréable elle accepta et s'assit.

– Tu choisis cinq.

Tout en étalant le jeu, Madame Klippfel continua : « Violette a beaucoup travail avec Italiens. Fatiguée. »

– Est-ce qu'elle a pu vous inscrire finalement chez l'épicier, sans carte d'alimentation ? demanda Christiane.

– Mais oui, pas souci, elle a la débrouille.

Elle tapota une carte du bout d'un ongle verni de rouge et annonça : « Bientôt tu reçois argent. »

Se désintéressant de la prédiction, Christiane insista :

– En cas d'alerte, qui est-ce qui va vous aider à descendre à la cave ?

Madame Klippfel haussa les épaules. Un sourire narquois creusa des rides dans ses joues maigres.

Des alertes furent déclenchées par la suite, mais Christiane se trouvait au lycée et elle n'eut pas l'occasion de seconder l'équipe de la Défense Passive. Comme les abris prévus étaient insuffisants, les professeurs avaient donné la consigne d'aller se placer debout contre les murs de la salle de classe. Lia et Christiane se retrouvèrent ainsi côte à côte, lorgnant par la fenêtre intérieure vers le ciel au-dessus de la cour. On entendait les canons de la DCA. Tout le monde se taisait, le corps raidi dans l'attente. Au

*Nice, amère saison*

bout d'un moment les sirènes reprenaient leur gémissement pour marquer la fin de l'alerte.

Le pouvoir continuait à publier des lois destinées à limiter ou à interdire. Pour se déplacer, chose difficile étant donné la pénurie de transports, il fallait obtenir une autorisation ; le nombre des distractions possibles s'était amenuisé ; les jeunes fuyaient les lieux de réunion ; le bord de mer était souvent inaccessible. Cependant au lycée les adolescentes rêvaient de liberté. L'administration ayant annoncé que, par décision du Ministre, les vacances d'été débuteraient le 1er juillet au lieu du 14, cette perspective égaya les esprits.

Dans l'immédiat cependant, les congés de Pâques allaient commencer et Christiane avait échafaudé le projet de fêter son quatorzième anniversaire à La Jagode en y invitant Lia et sa famille. Elle avait longuement vanté les attraits du hameau afin de tenter son amie. Mais la difficulté naissait surtout du fait que les Bihal et les Rolland ne se connaissaient pas et que leur rencontre semblait soulever de graves problèmes protocolaires.

Pourtant le prénom de Lia revenait souvent sur les lèvres de Christiane lorsque, en famille, elle racontait quelque épisode de sa vie à Nice.

– Ils s'appellent comment, ses parents ? avait fini par demander Charlotte.

Des êtres à part, ainsi les juifs étaient-ils présentés par l'administration, les journaux, la radio. Ils faisaient l'objet d'une surveillance particulière ; le fait que beaucoup d'emplois leur étaient interdits suggérait qu'il valait mieux se méfier d'eux. Aussi, redoutant une réaction hostile, Christiane avait répondu d'un trait, comme pour se débarrasser d'un aveu :

*Janvier – Juin 1943*

– Bihal. C'est un nom étranger. Ils sont juifs.

Mais, à son soulagement, chacun avait continué à manger ses haricots. Mémé Pauline avait seulement demandé si Lia parlait bien le français ; les questions linguistiques la préoccupaient car elle-même utilisait souvent le nissart, ce qu'il ne fallait pas faire devant les enfants, lui avait-on répété.

Donc, après des invitations diplomatiques et des réponses réservées et non moins diplomatiques, suivies d'invitations réitérées et plus précises ayant entraîné une acceptation plus franche mais toujours aussi soucieuse de politesse et de non-dérangement, tous les échanges transitant par les deux amies faute de téléphone, il fut décidé que les Bihal viendraient déjeuner chez les Rolland, sans Betty qui avait ses projets personnels.

Le dix-huit avril, jour de l'anniversaire de Christiane, correspondait au dimanche des Rameaux. Elle était arrivée la veille par le car et, après une nuit chargée de rêves agités, elle se leva à l'aube pour se rendre à la messe de sept heures au Fourquet de façon à être de retour à La Jagaude avant l'arrivée des invités. Elle emmena Dédé, les cheveux bien coiffés avec la raie sur le côté, paré de ses meilleurs vêtements ; mais en attendant le car il échangea des coups de pieds avec des garnements qui traînaient par là et se couvrit de poussière. Furieuse, Christiane dut courir pour l'attraper et lui donna une tape sur les fesses.

Enfin, après une file de voyageurs qui n'en finissaient pas de sortir du car, ils furent là, Madame Bihal avec un chapeau de feutre bleu orné d'un ruban, Monsieur Bihal tenant le sien d'une main et un paquet de l'autre, Lia, rose et riieuse, posant le pied sur le sable du chemin et ouvrant déjà ses yeux tout grands, les lèvres prêtes à s'exclamer :

*Nice, amère saison*

– Comme c'est joli ici !

Elle avançait la tête pour embrasser Christiane lorsque Dédé la bouscula, les mèches en bataille ; sur ses joues sales les larmes avaient dessiné en blanc des dents de peigne. Il se coula entre elles pour dévisager la nouvelle venue.

– Voilà ton petit frère ? Qu'il est mignon ! s'écria celle-ci.

Dédé lui donna la main en jetant un coup d'œil victorieux à sa sœur et l'entraîna, suivie des autres membres du groupe, sur le chemin qui menait à la ferme, bordé de petits sureaux et de chênes verts au feuillage sombre et luisant. Le printemps avait avivé les couleurs. Lia admirait tout, depuis les buissons d'aubépine où quelques boutons commençaient à s'ouvrir jusqu'aux touffes de pâquerettes dans l'herbe et aux pois de senteur accrochés à leur tige grêle. À travers le regard émerveillé de son amie Christiane redécouvrait le paysage.

Les Rolland précédés de Chico vinrent au devant des invités. Mémé Pauline avait mis une blouse grise toute neuve. Après des poignées de main un peu embarrassées, Henri emmena les Bihal faire le tour des bâtiments. Puis on s'installa sur la terrasse avec une bouteille de rosé et Lia tendit à Christiane le paquet que son père avait transporté. C'était un jeu d'échecs portatif ; le plateau se glissait dans un coffret de bois qui comportait une case assez grande pour que les pièces puissent y être rangées.

Lia avait deviné quel était alors l'objet des désirs de Christiane et celle-ci, muette de surprise et de joie, contempla l'échiquier d'un air incrédule. Puis elle glissa un bras derrière le cou de Lia et, touchée, appuya sa joue contre celle de son amie.

Les Rolland avaient troqué de l'huile d'olive contre de

*Janvier – Juin 1943*

la daube de bœuf chez le boucher du Fourquet. Les raviolis assaisonnés de sauce provoquèrent enthousiasme, compliments, et une portion en fut réservée pour Betty.

La conversation s'installa d'abord sur des sujets neutres et inépuisables : les restrictions alimentaires, les difficultés pour trouver du savon, des vêtements et toutes sortes de marchandises qui avaient disparu. S'avançant avec plus de hardiesse, on passa à l'impôt sur les métaux qui obligeait, si on ne fournissait pas une certaine quantité de fer et de cuivre, à payer une taxe supplémentaire ; on déplora la démolition annoncée du Casino de la Jetée, les bombardements, la longue absence des prisonniers ; on se risqua à critiquer le service du travail obligatoire. Enfin, personne n'ayant loué le Maréchal, cette abstention fit conclure à chacun, in petto, que les personnes présentes condamnaient sa politique. Lorsque Christiane souffla sur les quatorze bougies la sympathie entre les deux familles était réciproque.

Les Bihal prirent le car qui repassait par La Jagaude avant de gagner Nice. Henri Rolland les accompagna avec sa fille. Au retour, s'adressant à Charlotte qui rangeait la cuisine, il parla en nissart, dialecte qu'il utilisait pour s'exprimer en confidence. Il avait l'impression fautive que Christiane, parce qu'elle ne le parlait pas, ne le comprenait pas.

– Ils me font de la peine, ces gens, dit-il. On les empêche de travailler. Si la guerre continue je me demande comment ils feront.

Le plaisir que Christiane avait ressenti d'avoir fait connaître à Lia sa vraie maison, avec ses chats, son chien, ses poules, ses fleurs et tous les parfums de la colline, cessa à ces paroles. Elle avait étalé ces richesses alors que Lia ne possédait presque rien et risquait même de perdre ce

*Nice, amère saison*

presque rien. Elle en fut gênée, se sentit coupable sans savoir comment définir sa faute.

\*\*\*\*\*

Pour Pâques, comme d'habitude, Christiane retourna chez les Tosella afin de les aider en ces jours d'affluence. Il s'agissait surtout de gérer la pénurie. Faute de marchandises, les recettes étaient au plus bas. Seul le marché noir, grâce à des filières mystérieuses, prospérait. Gabrielle s'acharnait depuis longtemps à convaincre son mari de « faire quelque chose qui rapporte ». « Sinon on va couler », ajoutait-elle. À plusieurs reprises Christiane avait eu l'écho de disputes. Baptiste Tosella avait accepté finalement d'acheter en fraude de la farine blanche et de quoi fabriquer de la pâtisserie à l'occasion des fêtes. Ils vendirent donc sous le manteau des croissants et des gâteaux à des clients qu'ils connaissaient depuis longtemps.

Dans les derniers jours d'avril plusieurs attentats frappèrent des officiers italiens, ce qui entraîna la mise en place d'un couvre-feu de neuf heures du soir à cinq heures du matin. La ville fut condamnée à payer une amende de trois millions. « Ils vont encore prendre cet argent dans notre poche », gémit Madame Tosella. « S'il n'est pas question d'exécuter des otages, comme à Paris, il faut s'estimer heureux », répliqua son fils.

Les gens s'étaient habitués à la présence des troupes d'opérations (il ne fallait pas parler d'« occupation ») mais les femmes qui se montraient au bras d'un soldat étaient regardées de travers. Formicade ne semblait pas apprécier les Italiens. « Ils ne laissent pas la Milice faire son boulot par

*Janvier – Juin 1943*

rapport aux youpins, confia-t-il un soir au mari de Célestine. Ils ne sont pas sérieux, on ne peut pas se fier à eux. » Cependant, lorsque les attentats devinrent plus nombreux contre les troupes italiennes, il manifesta de l'irritation. Comme Madame Tosella se plaignait du couvre-feu qui avait été renouvelé et renforcé, obligeant Alfred Nasone à se rendre à la boulangerie plus tôt qu'il n'était nécessaire, il répondit : « Ne vous en faites pas, la patronne. Tout ça, c'est le travail des communistes, mais nous allons vous débarrasser d'eux complètement, vous verrez. »

Un dimanche, sur le coup de midi, il rencontra Violette Pichon qui venait en peignoir chercher un plat qu'elle avait apporté pour le faire cuire au four. Il la salua familièrement. Christiane appela Alfred pour qu'il remonte le plat du fournil. En attendant, Formicade sourit à Mademoiselle Pichon, plissant ses yeux gris avec malice, et entama la conversation sur un ton confidentiel :

– Voilà un moment qu'on s'est pas vus.

– Vous avez changé de tenue de travail. Quel chouette uniforme !

– Et vous, toujours chez Madame Émilienne ?

– Faut bien, mais parlez pas si fort. Pourquoi vous passeriez pas nous voir, un de ces soirs ?

– J'y penserai. Mais vous habitez encore rue Dilliès, à côté de la vieille cinglée, la Tchèque ?

– Ben oui, j'y suis peinarde.

À cet instant Alfred se présenta, tenant, enveloppé dans un torchon, un plat d'où émanait une odeur délicieuse d'agneau rôti. Les quelques clients qui attendaient d'être servis tournèrent simultanément la tête vers ce fumet incroyable. Un peu gênée, Violette tendit rapidement son pourboire à Alfred et se mit à expliquer comment son

*Nice, amère saison*

oncle, depuis les Cévennes, lui faisait parvenir du mouton.

– Allez vite déguster votre gigot avant que ça refroidisse, conseilla Madame Tosella.

Elle n'aimait pas voir traîner au magasin cette femme qui avait mauvais genre.

Violette Pichon s'en alla, portant son rôti comme un ostensor. Formicade la suivit du regard.

Un autre jour où il se trouvait là, fumant comme à l'ordinaire une des cigarettes blondes qu'il affectionnait et qui, selon la boulangère, « empestaient le magasin » – mais elle ne le disait plus à voix haute depuis qu'il portait l'uniforme de la Milice – deux inspecteurs du Ravitaillement se présentèrent. Des hommes vêtus d'imperméables couleur de brouillard et dont les yeux se posaient avec tristesse sur les objets. En visite dans le fournil ils tombèrent sur un petit sac de farine blanche qu'Alfred avait laissé traîner au lieu de le cacher en le coinçant sous des balles normales. Lorsque Monsieur Tosella réapparut dans la cuisine, le visage défait, Christiane comprit que la visite avait mal tourné. Les inspecteurs, eux, avaient pris un air réjoui, leurs yeux étaient devenus vifs et brillants. Ils s'assirent et demandèrent à vérifier les factures portant livraisons de farine et les relevés de tickets. Tandis qu'ils contrôlaient les papiers, Formicade s'approcha et les observa plusieurs minutes sans rien dire. Les inspecteurs feignaient d'ignorer sa présence. Christiane, occupée près de l'évier à trier un paquet de riz qui avait été envahi par les charançons, jetait des coups d'œil rapides de ce côté. Enfin Jean Formicade se pencha vers les inspecteurs et leur dit à mi-voix :

*Janvier – Juin 1943*

– Vous n'allez pas embêter Monsieur Tosella ?

L'un des fonctionnaires se redressa, repoussa ses lunettes et répondit sèchement :

– Nous sommes là pour sanctionner les infractions.

– Quelles infractions ? s'étonna Formicade en élevant le ton. Monsieur Tosella est un ami. Il n'a commis aucune infraction.

– Parce que, pour vous, détenir de la farine de froment achetée en fraude, ce n'est pas une infraction ?

– Voyons, un artisan boulanger a pu tamiser un peu de farine pour sa famille. Ce n'est rien. Je vous répète que Monsieur Tosella est un ami. Il rend des services. Il n'a pas commis d'infraction.

Le milicien s'était redressé et avait froncé les sourcils. Ses mots sonnaient avec dédain ; un seigneur s'adressant à des valets.

– Nous appliquons le règlement, reprit le second inspecteur.

Mais il semblait moins assuré.

– Il n'y a rien à reprendre ici, répliqua Formicade.

Les visiteurs restèrent un instant silencieux. Ils se regardèrent, rapidement. Le premier attrapa le chapeau qu'il avait posé sur la table et, de l'autre main, repoussa ostensiblement les factures.

– Très bien. Puisqu'il ne peut pas y avoir d'infraction...

Ils se levèrent avec une mauvaise grâce manifeste et jetèrent un bref coup d'œil vers Baptiste Tosella qui, demeuré debout près de la table, avait assisté à la scène comme pétrifié et qui leur emboîta le pas en direction de la boutique. Formicade les regarda s'en aller, un coin des lèvres relevé en un début de sourire. La porte étant

*Nice, amère saison*

demeurée ouverte, Christiane vit les inspecteurs traverser le magasin et sortir sans un mot, cependant que Madame Tosella, en train de servir derrière son comptoir, les regardait sans comprendre. Puis le boulanger, qui les avait suivis jusqu'à la rue, revint à la cuisine.

– Je vous dis merci, déclara-t-il à Formicade.

Il se mit en devoir de ramasser les papiers en désordre sur la table, les yeux baissés.

– Bon, je suis content d'avoir pu vous donner un coup de main. C'est normal de s'entraider, non ? Vous me le rendez un de ces jours.

– Si je peux, bien sûr.

– Bien sûr que vous le pourrez.

Christiane eut l'impression que Jeannot allait ajouter quelque chose mais il ne le fit pas et il y eut un silence gêné. Baptiste Tosella rangeait les documents dans une chemise en carton et semblait absorbé dans sa tâche. Enfin le milicien se détourna et sortit. Madame Tosella n'avait pas pu quitter le comptoir. Christiane entendit Formicade dire au revoir à « la patronne ». Elle affectait d'être très occupée à écarter les grains de riz éparpillés dans une assiette pour chercher les charançons. Le boulanger restait silencieux et l'attitude courbée et fuyante de son buste penché au-dessus de la table attestait de son embarras.

Sans doute raconta-t-il à son épouse l'intervention de leur ancien employé, mais Christiane n'entendit aucune conversation sur ce sujet.

\*\*\*\*\*

Avec le mois de mai les compositions avaient repris, d'autant plus vite que l'année scolaire devait être écourtée. La fête de Jeanne d'Arc ne donna lieu qu'à une modeste

*Janvier – Juin 1943*

cérémonie à laquelle les lycéens ne furent pas obligés d'assister.

Dédé attrapa la diphtérie et les Rolland demandèrent à Christiane de ne pas venir le voir, par crainte de la contagion. Le médecin l'avait sauvé en lui donnant de fortes doses de sérum mais le gamin avait beaucoup maigri. Ces nouvelles préoccupèrent Christiane. De plus, sa campagne lui manquait. Madame Hector, qui venait de vendre le salon de coiffure, lui proposa de l'emmener « prendre le thé » au soleil sur la Promenade mais cette perspective ennuya Christiane qui refusa.

Madame Rolland descendit seule, un samedi, pour faire des courses en ville. Sa fille l'accompagna et profita de cette intimité pour lui raconter les événements qui avaient suscité sa curiosité ou son inquiétude, en particulier les stations de Jeannot à la boulangerie, ses questions sur certains clients et surtout son intervention lors de la visite des inspecteurs du Ravitaillement.

– En effet, c'est très ennuyeux, commenta Charlotte. Si ce Formicade a dit vrai Monsieur Tosella aiderait la Milice, alors ? Pourtant, pendant le temps où j'ai travaillé chez lui je n'ai pas eu l'impression qu'il avait ce genre d'opinions.

– Moi non plus, approuva Christiane. D'autant plus qu'il n'a pas voulu s'inscrire chez les fascistes bien qu'ils le lui aient demandé.

– Écoute, reprit sa mère, ce sont des choses graves. Tu ne dois pas t'en mêler, mais ouvre les oreilles tout de même. N'en parle à personne d'autre qu'à nous. Moi, je vais mettre ton père au courant, il pourra peut-être en savoir plus long par des amis.

Puis le soleil commença à chauffer les galets et le

*Nice, amère saison*

commandement italien autorisa les bains de mer sur un certain nombre de plages. Mais la Promenade avait perdu toute élégance. Les façades des immeubles, au pied de la colline du Château, s'étaient vu barbouiller de fresques de camouflage avec d'affreuses teintes de vert et de kaki ; plus loin des palissades avaient été dressées, derrière lesquelles des requis pour le travail obligatoire allaient démolir le Casino de la Jetée. Lia et Christiane faisaient un détour lorsque, après une baignade dans l'eau encore fraîche, elles remontaient en direction du Négresco. Beaucoup de fauteuils demeuraient vides, et rares étaient les groupes de jeunes qui s'attardaient.

Les épreuves du bac commencèrent ; Richard en revenait chaque fois énervé et préoccupé. Un soir où Christiane, en lui rapportant un dictionnaire, demandait comment l'examen s'était déroulé, la conversation se poursuivit et il se laissa aller à des confidences :

– Tu sais, Formicade ? Il a pris des galons à la Milice. Il a convoqué mon père, il voulait qu'il le renseigne sur certains clients, tu comprends ce que ça veut dire.

– Et alors, qu'est-ce que ton père a fait ? questionna Christiane.

– Il a joué l'imbécile, celui qui s'occupe seulement de fabriquer le pain, toujours devant son four. Le Jeannot n'était pas content, je me demande s'il peut nous embêter maintenant, avec l'histoire de la farine blanche... Tu fais comme si je ne t'avais rien dit, hein ? Tu ne parles pas de quoi que ce soit.

La TSF diffusait ce soir-là un discours de Laval qui voulait justifier sa politique de collaboration avec l'Allemagne. Les mots tombèrent dans un silence entrecoupé du claquement des cuillères contre les

Janvier – Juin 1943

assiettes. Christiane regarda les boulangers à la dérobée. Madame Tosella avait les traits tendus ; son mari but plusieurs verres de vin à la file.

Les jours passèrent. Formicade n'était plus reparu à la boulangerie. Puis, un dimanche, juste avant la messe de midi, il se présenta. Il venait dire au revoir car il partait pour Lyon où il y avait « trop à faire ». Il reviendrait plus tard. Christiane l'entendit déclarer à Baptiste Tosella : « Alors, patron, n'oubliez pas ce que vous m'avez promis, hein ? À mon retour je compte sur vous. »

Écartant les lèvres pour sourire et le regard un peu égaré, le boulanger acquiesça.

Richard fut reçu au bac avec mention passable, résultat sans panache qui lui importait peu, affirma-t-il. Il invita Christiane à fêter sa réussite, celle de Jacky et des deux autres acolytes avec lesquels il avait préparé l'oral. Une bouteille de vin de noix avait été débouchée dans sa chambre. Malgré la clarté de cette soirée printanière, les persiennes, obstruées par de vieux journaux, avaient été fermées pour ne pas attirer l'attention. Les garçons avaient les joues rouges mais ils étouffaient leurs éclats de voix. Le plaisir et l'inquiétude les habitaient simultanément : après le lycée seraient-ils appelés pour partir vers l'Allemagne ?

En redescendant au rez-de-chaussée Christiane faillit heurter une silhouette qui avançait lentement dans la pénombre de l'entrée. Elle se rendit compte alors qu'il s'agissait d'un soldat italien puis reconnut Dante, le neveu du boulanger. Il s'approcha de la lampe qui éclairait le couloir. Sur son visage amaigri la moustache rousse paraissait plus grosse.

– Vous êtes la *ragazza*<sup>2</sup> de la boulangerie ? demanda-

*Nice, amère saison*

t-il en se penchant pour dévisager Christiane.

– Oui, venez, Monsieur Tosella est ici.

La porte qui permettait de passer du hall à la cuisine ne pouvait s'ouvrir qu'avec une clé. Christiane, comme chaque membre de la maisonnée Tosella, en avait une dans sa poche. Gabrielle et Célestine étant encore au magasin, elle appela le boulanger qui faisait du rangement dans le fournil. Il arriva en respirant bruyamment, car il avait du mal à gravir les marches, et s'exclama en découvrant son neveu. Celui-ci expliqua qu'il était cantonné à Draguignan mais qu'il avait eu deux jours de permission pour se rendre à Nice voir son oncle. En racontant cela il eut un gros rire comme s'il s'agissait d'une plaisanterie.

– *Purtroppo, eccomi qua*, conclut-il. « Malheureusement, je suis là. »

Il fut retenu à dîner et Gabrielle lui fit déposer sa vareuse, son chapeau et ses armes dans la pièce de repos. D'après les détails qu'il donnait, il ne se déplaisait pas à Draguignan, « *una piccola città tranquilla*<sup>3</sup> ». Mais il ajouta que ses camarades étaient inquiets ; des bruits couraient que « *i Tedeschi*<sup>4</sup> » voulaient tout contrôler par eux-mêmes. Certains soldats se préparaient à désertre et à repasser la frontière. En somme il était venu demander des vêtements civils pour le cas où la situation tournerait mal pour lui.

Maintenant qu'il avait bien mangé il avait bonne mine. Ses grandes dents brillaient gaiement. « *Io la guerra non l'ho fatta, perché il fucile non l'ho mai utilizzato, anzi mi fa schifo*<sup>5</sup> », expliqua-t-il. Richard lui donna un pantalon,

2 - Jeune fille.

3 - Une petite ville tranquille.

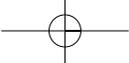
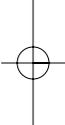
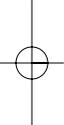
4 - Les Allemands.

*Janvier – Juin 1943*

un pull et des chaussettes qui furent cachés dans un sac. Dante alla dormir sur un matelas dans la chambre de son cousin. Le lendemain il partirait dès que le couvre-feu serait levé. « On regardera bien, avant que vous sortiez, si personne ne risque de vous voir », prévint Gabrielle Tosella.

Ainsi le lendemain à son lever Christiane ne trouva-t-elle plus trace du neveu.

5 - Moi je n'ai pas fait la guerre, parce que je ne me suis jamais servi de mon fusil, et même ça me dégoûte.



**XVII**  
**Juin – Septembre 1943**  
*L'armée du Troisième Reich occupe Nice*

L'accord de 1943 concernant le statut des juifs avait été étendu à toute la zone sud désormais occupée par les Italiens. Après les attentats du 27 avril, la population avait été prévenue que les troupes avaient reçu l'ordre de faire usage immédiat de leurs armes contre ceux qui ne répondraient pas à la première sommation. Les gens avaient peur. Partout des combats, des morts, des arrestations, des êtres aigris par la douleur et par la faim. Pourtant il faisait beau à Nice ce 28 juin. Comme d'habitude les deux compagnes marchaient ensemble, leur lourd cartable à bout de bras. Même en fin d'année, il était interdit d'apporter un livre pour deux et le manuel de latin était volumineux.

Avec ce poids, les gestes de Lia devenaient de plus en plus étriqués. Elle était essoufflée. En outre, depuis quelques semaines, malgré le grand soleil elle toussait de cette mauvaise toux caverneuse et inquiétante comme en

*Nice, amère saison*

ont souvent les vieilles personnes. À tel point qu'au cours de musique, où le professeur préparait un chœur pour la fin de l'année, Mademoiselle Pizzi hésitait à la faire chanter seule comme elle le faisait précédemment, craignant qu'elle ne fût prise d'une quinte. Parfois même quelques camarades mal intentionnées toussotaient sur son passage pour souligner sa présence. Mais Lia n'y prenait pas garde, heureusement elle avait aussi des alliées dans la classe.

Juillet arrivait et, avec ce mois béni, le début des grandes vacances. Ce serait si bon de ne pas se réveiller le matin pour aller au lycée et de pouvoir dormir jusqu'à neuf et parfois même dix heures. Elle se demandait si, en raison des événements, il y aurait encore une distribution de livres lors de la cérémonie de fin d'année, le lendemain. Tout en cheminant le long de l'avenue Georges Clemenceau, heureuses de passer dans la classe supérieure, Lia et Christiane respiraient un air où se mêlaient les effluves de géranium et de glycines, et les couleurs de ces fleurs donnaient un aspect riant à cette terre si tourmentée.

Le long du chemin elles croisaient parfois des soldats italiens emplumés. Lia fuyait leurs regards mais Christiane n'hésitait pas à les dévisager.

– Ne les regarde pas, lui recommandait Lia tout bas.

– Tous ne sont pas méchants, répondait Christiane. Je t'ai raconté comment le neveu de Monsieur Tosella, Dante, était venu, et je t'assure qu'il n'a pas du tout envie de nous faire la guerre.

Lia expliquait inlassablement que les Italiens étaient les alliés des Boches (elle baissait la voix pour prononcer ce mot) donc qu'ils obéissaient tous à des ordres iniques. Elle

*Juin – Septembre 1943*

avait insisté sur ce mot *inique*, qui en dépit de sa signification lui plaisait à prononcer. Une fois de plus Lia s'amusait avec les sonorités des mots, oubliant leur sens immédiat, et ce jeu l'entraînait dans des rêveries sans relation avec le moment présent. Elle s'évadait ainsi de la réalité. Sa pensée revenait souvent malgré elle vers son enfance parisienne et des images fugitives s'enchaînaient. Le mot *inique* vidé de son signifié avait fait surgir le mot *tunique*. Elle revoyait quelques années auparavant sa sœur partir pour le cours de gymnastique du lycée Jules Ferry avec sa tenue règlementaire, une sorte de robe courte en crépon rose, qui avait semblé à Lia enfant le comble de l'élégance pour une pareille occasion. Elle se prenait à penser que Betty avait eu bien de la chance ; elle avait déjà porté dans sa carrière d'élève une tunique rose et plus tard elle avait même bénéficié d'une belle robe d'organdi pour aller manifester sa dévotion au temple lors de son initiation religieuse. Lia revoyait encore la photo prise pour la circonstance, qui montrait le visage rond de Betty et ses taches de rousseur, ses cheveux emprisonnés dans un bonnet à plis fermé par une jugulaire. Aux yeux de Lia, il y avait deux dates vestimentaires agréables dans la vie d'une jeune fille : la première, celle où l'on revêtait une robe longue et blanche pour la communion ou l'initiation, suivant sa religion, la deuxième plus tard à l'occasion du mariage. À défaut, elle se serait contentée d'un bal costumé, mais l'époque et les ressources de la famille ne s'y prêtaient pas. Ainsi Lia loin d'écouter Christiane rêvait chiffons.

Christiane continuait à parler, mais elle s'aperçut assez vite que sa compagne s'était évadée dans ses pensées.

– Lia, tu es encore partie dans tes rêves.

*Nice, amère saison*

Lia revint au moment présent.

– Voyons, Christiane, il ne faut pas te retourner sur les soldats, dit-elle.

Elles venaient de croiser deux *bersaglieri*.

– C'est que j'ai cru reconnaître le neveu du boulanger.

– Quel neveu ?

– Mais je viens de te le dire : Dante. Tu sais bien, je t'ai déjà raconté que Monsieur Tosella avait reçu une visite dont il aurait bien voulu se passer, celle de son neveu italien qui est venu lui dire bonjour alors qu'il y avait du monde dans le magasin ! Lui qui fait tout pour faire oublier ses origines italiennes auprès de ses clients ! Figure-toi qu'avant-hier deux fascistes sont encore venus pour lui proposer d'adhérer à leur parti et qu'il a dû leur donner de l'argent pour se débarrasser d'eux. Il s'est même demandé après s'ils agissaient vraiment pour le parti ou pour leur propre compte.

– Mais il a adhéré au parti de Mussolini, alors ?

– Oh non, je ne crois pas. Il a eu plutôt affaire à deux hommes qui lui font du chantage.

– Comment, du chantage ? Pourquoi ?

– Les autorités militaires italiennes verraient d'un bon œil qu'il adhère au parti. Il avait déjà reçu à ce sujet la visite de deux *Chemises noires*.

– Ah bon ?

– Un de ces fascistes était cette fois accompagné par un nouveau qui avait l'air très sec, un supérieur peut-être.

Lia avait compris la gravité de la situation. Elle baissa la tête, très contrariée. Elle réfléchissait rapidement. Des fascistes dans la boutique de son amie. Il serait plus prudent qu'elle ne s'y montre pas.

– Tu sais ce qu'ils lui ont dit ?

*Juin – Septembre 1943*

Sa voix tremblait légèrement.

– Ils sont venus après la fermeture du magasin et j’ai entendu toute leur conversation. J’étais dans la cuisine, je finissais de ranger. Richard n’était pas encore monté dans sa chambre et il lisait le journal. Il a fallu que j’appelle Monsieur Tosella qui était en bas au fournil avec Alfred.

– Alfred ? marmonna Lia. Alfred de Musset... Alfred de Vigny...

– Quelle sottise, écoute-moi plutôt !

– Bien sûr, reprit Lia qui fut de nouveau traversée par l’inquiétude.

– Monsieur Tosella est remonté. Il avait encore de la farine sur les mains. Il l’a essuyée contre son tablier avant de leur dire bonjour. Il a offert des tabourets aux deux hommes et a proposé de leur verser un verre de vin. Ils ont refusé. Ils parlaient en italien, mais j’ai compris. Monsieur Tosella répondait, moitié en français et moitié dans leur langue. L’un des hommes, le nouveau, le maigre avec des yeux enfoncés et charbonneux, l’a arrêté et lui a dit : « Parlez l’italien correctement. » « Je suis en France depuis longtemps, je l’ai un peu oublié, excusez-moi ; du reste je suis Piémontais et quand j’étais petit je parlais surtout le dialecte. » Au mot *dialecte* le maigre s’est levé, a fait un salut militaire et a dit : « Vous savez bien que notre *Duce* a interdit l’usage du dialecte ; vous devez parler correctement. Du reste Nice sera bientôt rattachée au royaume d’Italie. Alors nous parlerons tous la même langue. » Comme Monsieur Tosella ne répondait pas, au bout d’un instant le maigre a ajouté : « Si vous préférez, parlez français, nous le comprenons. » Et ils lui ont tendu un papier qu’il devait signer. « C’est quoi ? » Monsieur Tosella avait l’air très ennuyé. Il regardait le papier, le lisait

*Nice, amère saison*

et relisait ; les autres le pressaient de signer. Alors Richard, qui était toujours là, est intervenu : « Mon père a été blessé en Éthiopie. Il a bien prouvé son patriotisme. Maintenant il vit en France, alors il ne veut pas faire de politique pour ne pas avoir d'ennuis. » Madame Tosella avait l'air contrariée et faisait des signes à son fils pour qu'il se taise. Richard a dû donner son âge et son prénom aux fascistes. Monsieur Tosella a essayé de l'excuser. Rien à faire. Finalement le patron est allé avec eux dans le magasin et je crois qu'il a dû leur donner de l'argent, car j'ai entendu qu'il ouvrait le tiroir-caisse. En revenant, il était très pâle. Il nous a dit d'aller nous coucher. Surtout moi, car j'avais classe le lendemain. Mais je crois plutôt qu'il voulait parler de cette visite hors de ma présence. De ma chambre, je les entendais tous les trois chuchoter. À un moment donné Madame Tosella a presque crié : « Tu ne leur dois rien ! »

– C'étaient peut-être des faux fascistes, suggéra Lia après un silence. Des malfaiteurs qui travaillent pour leur propre compte. Betty nous a raconté quelque chose comme ça.

– On ne sait pas. De toute façon, Monsieur Tosella est dans une mauvaise passe. Le lendemain tout le monde était taciturne à la boutique. Madame Tosella houspillait Alfred. Elle lui a même reproché d'être curieux lorsqu'il a demandé poliment qui étaient les visiteurs de la veille. Tu sais, Alfred est amoureux. Il attend toujours des lettres de sa fiancée qui habite Lyon et il s'imagine que des amis vont lui apporter de ses nouvelles.

Lia reprit : – C'est très ennuyeux, cette histoire de fascistes. Tu ne crois pas que Monsieur Tosella devrait partir quelque temps ?

– Je ne sais pas. Et qui ferait tourner le pétrin ? Et puis,

*Juin – Septembre 1943*

les Italiens vont certainement se calmer. On dit que les soldats sont très pessimistes et que certains ont même envie de désertier.

– Ils devraient le faire, reprit Lia. Ça ferait des hommes de moins au service de l'ennemi. En attendant ils se promènent dans une des plus belles villes de France, puis ils vont tous à la plage se bronzer au soleil et courir après les filles. Et ils prennent tout ce que nous avons à manger.

Elles étaient arrivées à l'avenue de la Victoire, là où elles se quittaient et où chacune revenait vers sa maison. « À demain, au lycée pour la distribution des prix. »

Celle-ci eut lieu sans festivités particulières. Beaucoup d'élèves étaient déjà parties, quittant le littoral à la recherche d'une résidence plus sûre à la montagne, et parmi elles Aline Piellet et Claudette de Giverny. Comme d'habitude, Lia obtenait le premier prix de français, de récitation, de chant, et un accessit d'histoire. Christiane avait un accessit de géographie et un prix de couture. Toutes deux avaient reçu le Prix d'Honneur.

Elles se donnèrent rendez-vous le surlendemain à *Beau Rivage*. Christiane se préparait à rejoindre La Jagaude. Lia resterait à Nice au mois de juillet. Elle devait partir quelques jours avec ses cousines durant le mois d'août et, comble de joie, ses parents lui avaient permis d'aller camper début septembre avec son groupe d'Éclaireuses. Mais elle aurait préféré être invitée par son amie et monter de nouveau à la ferme. Elle avait été si heureuse que ses parents sympathisent avec les Rolland qu'elle avait trouvés très accueillants.

Le 10 juillet un sourire passa sur les visages des habitants du Parc Impérial : les Alliés avaient débarqué en Sicile. « Ce n'est pas loin de la Corse, commenta Madame

*Nice, amère saison*

Bihal, et de la Corse à Nice il n'y a qu'un pas. Il faut tenir, les Alliés vont nous délivrer. » Et elle reprenait son leitmotiv : « Pauvres jeunes gens qui se font massacrer là-bas ! »

Les repas se succédaient avec la même frugalité, pourtant Lia les attendait avec impatience. Madame Bihal se plaignait de faire des queues interminables pour rapporter quelques courgettes et parfois même des patates douces qu'elle cuisinait en pestant contre le rationnement. Après déjeuner Lia descendait comme d'habitude au quatrième faire une partie de dominos avec son grand-père. « Cette fois-ci je vais gagner », disait-il à sa petite fille, et il mettait tout son cœur à jouer.

Un bonheur n'arrive jamais seul ; tandis que les Allemands reculaient sur le front russe, en ouvrant sa boîte aux lettres Lise Bihal trouva un jour une carte d'alimentation avec des tickets de pain ; Monsieur Alsama également. Ils se perdirent en conjectures pour savoir qui avait bien pu leur procurer une telle aubaine. Ils comparèrent les nouvelles cartes avec celles, nominatives, qu'ils possédaient : même couleur, même disposition. En principe, il ne fallait pas donner de tickets détachés. Mais il y avait des tolérances et ces cartes (sûrement fausses ou alors volées ?) ressemblaient à s'y méprendre à celles qui leur avaient été délivrées. Fallait-il prendre le risque d'y inscrire son nom ?

Le mois de juillet fut mouvementé. Le 14, une manifestation gaulliste fut réprimée sur la place Masséna. Les Niçois craignaient de sortir le soir malgré le beau temps. Les marchés étaient vides ; on ne trouvait plus que des tomates. Il fallait les ingurgiter assaisonnées d'un peu d'huile de paraffine encore en vente libre dans les pharmacies, dont l'effet purgatif limitait la

*Juin – Septembre 1943*

consommation. Le citron et le vinaigre étaient remplacés par des raisins encore verts. Il s'agissait du *framboisé*, ce raisin violacé qui pousse le long des treilles de Nice, dont la chair compacte se détache tout d'un coup de la peau et qui possède effectivement un arrière-goût de framboise. Son jus acidulé pouvait rappeler le goût du citron. Les pêches, en abondance cet été-là, étaient en vente libre.

Depuis le départ de son amie pour La Jagaude, en attendant une lettre, Lia consacrait ses matinées à faire du piano ; elle déchiffrait puis étudiait longuement les morceaux proposés par Mademoiselle Perdrix, plusieurs heures par jour : elle voulait étonner Betty. Celle-ci consacrait ses efforts au premier mouvement de *L'Aurore*, non sans s'énerver car elle trouvait que sa technique était insuffisante pour jouer cette sonate de Beethoven, que ses doigts glissaient, que ceci, que cela ; elle voulait atteindre un niveau professionnel, puisqu'elle avait été promue au rang de répétitrice dans une famille de Parisiens repliés à Nice. L'exigeante Betty avait été engagée pour suivre les devoirs de leurs deux enfants et, voyant qu'elle se débrouillait au piano, leur mère Madame Huwert lui avait demandé de faire travailler leurs morceaux car leur professeur ne les prenait que tous les quinze jours. Betty aimait cette famille, elle se sentait bien chez eux ; cette occupation lui permettait d'avoir un peu d'argent de poche pour les quelques plaisirs que l'on pouvait encore s'offrir : une mise en plis chez le coiffeur, une cabine à la plage, des limonades à la saccharine dans les bars encore ouverts, de l'ersatz de café, et cet été-là des pêches, des pêches, des pêches ! Depuis que Betty s'occupait des jeunes Huwert, Lia avait l'impression que sa sœur s'éloignait d'elle. Elle lui échappait : elle était admise dans

*Nice, amère saison*

une famille que Lia ne connaissait même pas. Leur projet de jouer à l'audition un quatre mains (un Fauré) était, par la force des choses, impossible, Betty n'ayant plus assez de temps à consacrer à la mise au point du morceau. Pour la consoler, Betty acceptait de temps en temps de déchiffrer avec elle, toujours à quatre mains, les ouvertures de *Leonore* ou celle d'*Egmont*, que Monsieur Bihal avait achetées à la salle des ventes dans un lot de partitions. Mais elles n'arrivaient jamais au-delà de la deuxième page. Ces réductions pour piano donnaient lieu à de belles cacophonies suivies de fous rires. Car à la fin de la première page elles n'étaient jamais ensemble, elles avaient une, parfois deux mesures d'écart l'une par rapport à l'autre. Elles recommençaient et se trompaient encore !  
Pauvre Beethoven !

Pour lui faire plaisir, Betty emmena sa sœur se baigner avec elle à *Beau-Rivage*. Elles décidèrent en revenant de longer la Promenade, elles voulaient constater où en étaient les travaux de démolition du Casino de la Jetée ; là même où, à l'âge de quatre ans, Lia devait défiler pour présenter des robes pour enfants ; ce jour-là, une crise d'urticaire l'avait empêchée, à sa grande déception, de revêtir la collection. Tandis qu'elle regardait la Jetée elle eut l'impression qu'en démolissant cette bâtisse c'était à nouveau un de ses souvenirs d'enfance que les Allemands noyaient dans la mer.

« Tout ça pour faire des armes et des canons, soupirait Betty. Note que ce casino gâchait toute la vue de la Baie des Anges. Tu sais qu'ils fondent aussi les statues ? Il paraît qu'à Montmartre ils ont emmené la statue du Chevalier de La Barre ! Enfin on verra bien qui rira le dernier ; en Sicile les Alliés gagnent du terrain », ajouta-elle en baissant

*Juin – Septembre 1943*

la voix, tandis qu'elles croisaient des passants.

En effet, quelques jours plus tard, Monsieur Bihal rentra le journal sous le bras ; le quotidien annonçait que la Sicile avait été abandonnée par les Allemands le 15 juillet.

Tandis qu'il lisait l'article, Lise Bihal considérait son mari avec inquiétude. Il avait vraiment mauvaise mine. Oscar avait perdu vingt kilos depuis le début de la guerre ; fatigué et amaigri, il n'était que l'ombre de lui-même. Dans sa jeunesse il avait eu une atteinte pulmonaire. Madame Bihal exigea qu'il aille se reposer quelques jours ; il n'y avait pas assez d'argent pour que toute la famille parte avec lui. Elle décida qu'il passerait huit jours à Saint-Vallier, dans un petit hôtel dont ils avaient l'adresse. Il s'y rendit peu après. À son retour il raconta qu'il avait repris des forces, mieux mangé, qu'il avait dormi et qu'ensuite il s'était souvent promené seul dans la garrigue et sur les hauteurs. Il avait alors aperçu des soldats italiens qui, après l'arrestation de Mussolini le 25 juillet, avaient déserté et tentaient de regagner la frontière. « Ceux que j'ai vus, ce sont de pauvres diables conduits à l'abattoir, avait-il dit, toujours prêt à s'apitoyer sur le malheur des autres, quels qu'ils soient. Ils ont eu peur de moi, ils croyaient que j'étais de la police ! »

Malgré la semaine passée à Saint-Vallier, Oscar continuait à être aussi maigre et fatigué. Sa distinction naturelle contrastait avec son habillement. Il portait désormais un costume râpé, des chemises trop larges et des chaussettes mille fois reprises par les très patientes et très habiles mains de sa chère Lise.

Une lassitude s'emparait souvent de Monsieur Bihal, qui se manifestait dans ses moindres gestes.

*Nice, amère saison*

\*\*\*\*\*

Le 24 août alors que Lia préparait son départ pour le camp d'Éclaireuses, qui devait se tenir dans la Drôme, et qu'elle se demandait comment transformer un édreton plat car déplumé, dans lequel elle pouvait s'envelopper jusqu'à mi-taille, en sac de couchage qui monterait jusqu'au cou, on sonna à la porte. Lia était seule. Elle ouvrit. C'étaient deux soldats italiens. Ils demandaient l'oncle Sauveur, leur service de renseignements ayant sans doute confondu son adresse avec celle de son père, Joseph Alsama. Ils avaient probablement déjà frappé au quatrième. Ces deux émissaires de l'armée du *Duce* n'avaient pas l'air terrifiants, ils souriaient même légèrement, mais Lia, très méfiante, leur indiqua une fausse adresse. Elle les envoya rue de Falicon (une ancienne adresse) alors que l'oncle Sauveur habitait avenue des Fleurs. Dès qu'ils furent partis, elle descendit chez ses grands-parents qui n'étaient effectivement pas là. Elle abandonna immédiatement ses préparatifs et courut chez son oncle pour lui dire qu'on le recherchait, pensant qu'il pourrait s'enfuir durant le temps que les soldats se rendraient rue de Falicon. L'oncle était absent, mais elle trouva Agathe, sa compagne, et les deux filles de celle-ci, Michèle et Pierrette.

Monsieur Alsama qui ignorait tout des activités de Sauveur, de même que toute la famille, se rendit le lendemain à la police italienne, en haut de Cimiez, villa Lynwood, siège de l'OVRA, pour demander ce que l'on voulait à son fils. On le garda quelques heures puis on le relâcha en lui affirmant sur l'honneur qu'il ne s'agissait

*Juin – Septembre 1943*

que d'un simple interrogatoire, et que son fils serait aussitôt libéré. Le vieil homme qui avait un sentiment très fort de l'honneur et de la parole donnée crut fermement en celle de l'officier. Le soir même il y eut une réunion chez les Alsama où Sauveur était venu voir son père avec sa compagne. Lia n'assista pas à la réunion, mais elle apprit bien plus tard que l'oncle qui continuait à ne pas dévoiler aux siens ses activités secrètes et qui savait fort bien ce qu'il risquait (il était dans la Résistance) hésitait sur le parti à prendre. Agathe le suppliait de partir se cacher, et d'emmener son père avec lui s'il craignait qu'on l'arrête à sa place. Le soir même, rien n'était encore décidé. Ils s'embrassèrent, angoissés. La nuit porte conseil. Pas toujours un bon conseil. Sauveur, ce petit homme chétif, boiteux et digne, redoutant que les fascistes n'exercent des représailles contre les siens s'il ne se rendait pas à la convocation, finit par se livrer, la mort dans l'âme le matin du 26 Août.

C'est dans ces circonstances que, la veille, Lia avait pris le train avec son groupe d'Éclaireuses. « Cela te fera du bien de changer d'air », lui avaient dit ses parents. Elle ignorait quelle issue Sauveur trouverait à son dilemme.

Le groupe d'E.I. (Éclaireuses Israélites) devait changer à Valence. Il fallut six heures pour y arriver. Leur train laissait toujours passer des convois prioritaires. La lourde locomotive noire à charbon semblait s'arrêter pour un oui, pour un non, et vous envoyait un tas de petites escarbilles qui se collaient sur les vêtements exprès pour les salir. Lia était fière de sa blouse blanche, de sa jupe marron règlementaire, de son flot de rubans sur les épaules, bleu ciel et blanc, puisque son clan était celui des *Colombes*, messagères de paix. Elle portait aussi un ceinturon en

*Nice, amère saison*

croûte de cuir et, accroché à celui-ci par deux mousquetons, un sifflet et un couteau à plusieurs lames. Dans le train, elle repassait sur un livret les signes de piste et l'alphabet morse. De temps en temps elle entonnait, suivie de ses compagnes, un chant. C'est elle qui dirigeait cette chorale improvisée.

Ce voyage s'ouvrait comme une perspective d'aventure, malgré les arrêts fantaisistes du train et peut-être même à cause d'eux. Porter l'uniforme des *Colombes* c'était s'envoler hors de la routine, échapper à la surveillance pesante de ses parents, c'était s'affirmer à travers les signes forts qu'étaient le sifflet et le couteau... même si les lames étaient émoussées ! Alors Lia avait envie de rire, tout en chantant et en balançant son poignet en mesure, appuyant sur ses compagnes un regard à la fois confiant et autoritaire.

Enfin Valence arriva, mais il était trop tard pour prendre le car qui devait les emmener à leur campement. La nuit allait tomber. Toute la troupe fut prise en charge par des bénévoles qui les firent dormir dans une grande salle préparée pour les réfugiés. On leur donna une soupe, une sorte de brouet épais dont la couleur rose était sans doute due à la tomate ou aux carottes. Cela sentait le basilic. Chacune eut droit à un bol, puis ce fut le moment d'aller dormir. Lia s'allongea sur une paille, son sac à dos près d'elle, et couvrit tant bien que mal son corps ensommeillé avec sa couverture. Elle se sentait bien malgré l'inconfort de sa position. Elle se trouvait placée entre la sage Maroussia et la joyeuse Micheline. Lia n'avait toujours pas précisé laquelle à la rentrée serait son second. La pétulante Micheline ou l'apaisante Maroussia ? Lia songeait à les nommer toutes deux, après, bien sûr, l'accord de leur cheftaine, Campanule, une des filles du docteur S.

Le lendemain matin le car était là, prêt à les emporter

*Juin – Septembre 1943*

au camp des Billettes. Il faisait beau en cette fin de matinée. La clarté était moins vive que sur la Côte, mais elle invitait à observer l'alternance de l'ombre et de la lumière. Les branchages des buissons, de chaque côté du petit bois qu'elles traversaient, dessinaient sur le chemin des figures inattendues. Derrière la ferme, en hauteur, il y avait une forêt de hêtres. « C'est bien, nous pourrions ramasser du bois pas trop loin », dit Campanule.

Bien accueillies par la gardienne du domaine agricole, elles reçurent un emplacement à cinq cents mètres de la ferme. Les clans des Colombes, des Fourmis et des Écureuils montèrent leur tente. Chaque équipe à tour de rôle avait des consignes bien précises : les pourvoyeuses allaient chercher du bois pour alimenter le feu. Les ménagères nettoyaient l'herbe, ramassaient les déchets, et les cuisinières préparaient les plats. On mangeait mal, mais à sa faim. Le matin, le porridge semblait très bon malgré la farine charançonnée. Avec sa cuillère il suffisait de rejeter au loin les intrus qui nageaient dans le lait et d'avaler. Tout était prétexte à gaité. Deux heures par jour, elles allaient ramasser les pommes de terre dans un champ. Il s'agissait là d'un travail fatigant car il fallait toujours se courber, supporter le soleil qui tapait si fort et, bien sûr, ne pas oublier de mettre sur sa tête un foulard ou un chapeau. Lia n'aimait pas toucher la terre. Elle avait le sentiment qu'elle était sale et pleine d'insectes. En échange de ce travail, le fermier offrait gratuitement le terrain et fournissait pommes de terre et légumes.

Le temps de repos obligatoire permettait d'entendre les cigales. L'après-midi était consacré à différents jeux, à l'apprentissage de nouveaux chants et à la préparation du feu de camp du samedi soir. À six heures la cheftaine, les

*Nice, amère saison*

faisait asseoir autour d'elle et commentait, après l'avoir lu à haute voix, un passage de la Bible d'un air convaincu et inspiré.

Parler de L'Éternel sous les étoiles, lorsque le soir tombait, rendait la vie plus douce. Lia devenait une fibre de l'univers, en harmonie avec la création, même si elle n'avait pas de mots pour formuler ce sentiment, cette sensation. À l'heure où dans le monde les hommes s'entreuaient, entraînés par la folie meurtrière du troisième Reich qui préméditait la disparition par le feu de toutes ces fillettes, celles-ci se sentaient devenir meilleures, avec l'impression d'appartenir à ce grand tout dont elles n'étaient qu'une miette comme ce moucheron-là dans l'herbe.

Une courte prière, un salut au drapeau et le repas du soir s'achevait entre chien et loup. Durant la montée des drapeaux, celui de la Compagnie accroché sous le drapeau tricolore, l'atmosphère était au recueillement. Le calme environnant, quand les bruits s'apaisent et que les oiseaux s'endorment, les enveloppait d'un sentiment de bien-être, pourtant si fallacieux eu égard aux événements qui se préparaient. Lorsque la nuit se faisait noire toutes les Éclaireuses étaient couchées. Dans l'ombre, Lia guettait les souffles du vent sur la toile, les crissements d'insectes dans l'herbe, les vibrations de l'univers immense.

Elles devaient vivre quinze jours de cette vie-là, quinze jours de bonheur. De la guerre, il n'était plus question. Elle était loin, oubliée ; mieux, elle n'existait plus. Lia respirait l'air de l'été, qui l'avait guérie de sa vilaine toux, et durant l'heure de la sieste, elle relisait la lettre envoyée par Christiane qu'elle venait de recevoir.

Pour être digne de recevoir un totem Lia devait subir

*Juin – Septembre 1943*

des épreuves initiatiques. Le soir, auprès du feu de camp, on lui banda les yeux et on l'arrosa pour lui signifier qu'elle était une fleur et qu'elle devait grandir. Elle était contente parce qu'elle n'avait pas eu comme les autres aspirantes à sauter au-dessus du brasier. Elle dut encore avaler une cuillerée d'une mixture savamment préparée à l'avance, (moutarde, dentifrice et confiture) et enfin mimer une fable de La Fontaine. Elle s'en tira assez bien. On lui révéla son totem ; elle s'appellerait désormais « Fleur de Lotus » en raison de son air oriental, et d'une certaine grâce qui émanait de sa personne, la faisant ressembler aux princesses chinoises des contes de fée. Ce totem lui plut. D'autres Éclaireuses avaient aussi subi des épreuves, mais Lia s'était concentrée sur les siennes et ne put rien voir des efforts de ses camarades.

Toutes ces Éclaireuses sereines, exaltées par le plaisir de la veillée, ignoraient que tant d'événements avaient eu lieu pendant ces quelques jours, qui pour certaines de ces jeunes filles allaient marquer la fin de leur brève existence. Ainsi, en Italie le gouvernement Badoglio avait signé dès le 3 septembre un armistice avec les Alliés qui ne fut annoncé que cinq jours plus tard. Aussitôt les Allemands avaient remplacé les Italiens dans le sud de la France. Ils étaient arrivés le 9 à Nice. Et le lendemain le Commando SS Brüner entreprenait une rafle de juifs : hommes, femmes, enfants furent déportés à Drancy. Le 12 septembre, quelques jours avant le retour de Lia, des parachutistes allemands avaient libéré Mussolini.

Les Éclaireuses reprirent le chemin de Nice. Elles avaient été prévenues : la ville était désormais sous contrôle allemand.

En descendant du train, Lia aperçut avec effroi les

*Nice, amère saison*

premiers soldats du Reich. Ils marchaient par deux le long de la gare, fiers et raides dans leur uniforme vert-de-gris. Ils ne regardaient personne et elle n'osa pas les dévisager non plus. Du reste, pour elle ils étaient tous identiques. Elle sentit un courant d'air glacé l'envahir. Heureusement, sa mère était venue la chercher. Elle fut heureuse de l'embrasser mais remarqua qu'elle avait maigri. Elles marchèrent rapidement jusque chez elles. L'atmosphère de la ville parut à Lia tout à fait changée. Dans les boutiques les gens demeuraient silencieux ; plus d'échanges chaleureux, plus de causeries chez le charcutier italien de l'avenue Gambetta. Les clients se hâtaient d'emporter leur marchandise. Nice avait pris un visage vert-de-gris, une lourdeur qui seyait mal à la *Perle de la Baie des anges*. Le soleil qui inondait Lia lui sembla tout à coup recouvert d'une chape de plomb.

**XVIII**  
**Août – Décembre 1943**  
*Wehrmacht et Milice*

Malgré la présence d'un détachement d'*Alpini* au Fourquet, la saison avait été rythmée par les travaux toujours recommencés dans une chaleur qui écrasait toute énergie. On demandait beaucoup à cette terre pauvre et sèche qu'on essayait de nourrir avec le fumier de basse-cour. Les bras de Christiane avaient viré au brun foncé jusqu'au-dessus du coude, à la limite des manches de sa robe-tablier.

Cependant, cette activité assumée avec la saison comme un destin recouvrait une agitation et des inquiétudes qui avaient occupé les esprits depuis le débarquement des Alliés en Sicile. La chute de Mussolini et la prise de pouvoir par le maréchal Badoglio en Italie avaient d'abord éloigné la crainte d'une annexion. Mais lorsque la Quarta Armata s'était repliée, en juillet, sur la rive gauche du Var, on avait commencé à redouter le pire, à savoir l'arrivée de la Wehrmacht. Et après la demande d'armistice par le

*Nice, amère saison*

nouveau gouvernement italien, les troupes allemandes, entrées à Nice, avaient remonté la vallée, chassant devant elles les derniers *Alpini*. Ceux du Fourquet avaient d'ailleurs pris les devants et quitté le village dès le huit septembre, abandonnant des armes que certains habitants avaient récupérées. Jean-Jacques et Jacqueline Bonfilastre avaient trouvé une grenade au bord d'un champ et avaient fièrement dévoilé à Christiane leur trophée. Avec une crainte respectueuse elle avait regardé l'engin, en métal vert foncé, qui faisait penser à une poire munie d'un manche, et elle avait dit : « Mais c'est dangereux ce machin-là ! Qu'est-ce que vous allez en faire ? » « On risque rien tant qu'on tire pas sur la ficelle », avait répondu Jean-Jacques. « Surtout, bouche cousue, avait ajouté Jacqueline. On va la planquer de façon que personne ne la trouve. »

Puis le maire qui avait été désigné par la Préfecture l'année précédente, avec une délégation municipale spéciale, avait dû recevoir le *Hauptmann* Müller qui s'était installé à l'hôtel Masséna laissé libre par le *Capitano* Manfredi. Un cantonnement allemand avait pris place près du village.

Chez Scipion les événements n'étaient pas ouvertement commentés. Comme *L'Éclaireur* et *Le Petit Niçois* distillaient les nouvelles avec retard et en périphrases obscures, de même que la TSF officielle, ceux qui captaient Radio-Londres mâchonnaient leurs informations autour d'un verre. « Ô pauvre Italie, pauvre France et pauvres de nous ! » se lamentait Madame Orenge qui ignorait le sort de son petit-neveu *alpino*. Quant aux villageois qui exprimaient naguère leur vénération pour le Maréchal, ils se tenaient cois.

Peu après l'arrivée des Allemands au Fourquet, deux

*Août – Décembre 1943*

grosses motos pourvues de side-cars étaient venues soulever la poussière de La Jagaude et avaient décrit des demi-cercles autour des fermes. Les paysans étant alors dispersés dans leurs restanques, seules les vieilles femmes avaient aperçu les visiteurs en soulevant le voilage de leur fenêtre.

« Ces Messieurs sont venus dire : “Nous sommes là”. Ils conseillent aux gens de La Jagaude de se tenir tranquilles eux aussi », commenta Osva Tolalian.

Monsieur et Madame Tolalian étaient arrivés au Fourquet au mois de juin, en même temps que d'autres habitants évacués de la zone côtière. Ils avaient été contraints d'abandonner la petite villa, à Villefranche, d'où Osva Tolalian, artiste peintre, pouvait observer la mer. Il ne représentait pas des fleurs comme Madame Klippfel. Il s'exprimait suivant deux thèmes de prédilection : soit des vagues rejaillissant en écume sur des rochers rouges, soit de belles femmes dénudées à la manière d'Ingres, selon la demande des clients.

Christiane avait pu admirer certaines de ses œuvres car son père l'avait chargée à plusieurs reprises d'apporter aux Tolalian quelques tomates avec de courts messages griffonnés au crayon où il était question de courgettes et de petits pois. Un jour où elle attendait la réponse, comme elle parcourait du regard les titres de quelques livres coincés sur une étagère, elle avait été arrêtée par *Les douze preuves de l'inexistence de Dieu* de Sébastien Faure. L'envie de lire l'ouvrage l'avait traversée, mais elle s'était repentie tout de suite après de sa curiosité. On pouvait voir aussi sur l'étagère une brochure intitulée : *Dialogues avec les paysans : demandes et réponses*.

Les tableaux de Monsieur Tolalian avaient certainement trouvé beaucoup d'amateurs car il possédait une Peugeot

*Nice, amère saison*

qui, malgré son ancienneté, conservait belle allure avec les phares installés derrière la calandre. Son propriétaire l'avait équipée d'un moteur à gazogène. Au mois d'août il était venu à deux reprises chez les Rolland, amenant successivement des garçons prénommés Hervé et Bastien au sujet desquels il avait déclaré : « Voilà le *requis* qui vous avait été promis. J'espère qu'il vous apportera une aide appréciable. » Ces *requis*, qu'Henri Rolland emmenait travailler avec lui au matin, étaient des citadins sans aucune expérience agricole d'après ce que Christiane put constater en les observant à l'occasion. Hervé déclara qu'il était étudiant et Bastien ouvrier typographe. Ils prenaient leur repas du soir avec la famille mais restaient quasiment muets et allaient se coucher sans attendre, chez la grand-mère. Sans doute se fatiguèrent-ils vite, car Hervé disparut au bout d'une semaine et Bastien après seulement trois jours. Mémé Pauline les condamna en une phrase : « *Troverion màncou d'aïga en la mar...* » (Ils ne trouveraient même pas d'eau dans la mer.) Christiane tenta de savoir, auprès de sa mère, ce qu'ils étaient devenus, mais Charlotte lui répondit de façon évasive qu'ils avaient été affectés à un autre travail.

Les missions auprès des Tolalian plaisaient à Christiane. D'abord, elles lui permettaient d'échapper pour quelques heures à la cueillette des haricots. Ensuite, Rose-Marie Tolalian, une Villefranchoise à la taille ample et aux joues couperosées, connaissait l'art de préparer des desserts sans sucre avec les fruits du pays et elle en faisait profiter son entourage. De plus son mari avait toujours quelque chose de drôle ou d'intéressant à raconter. Il avait installé son atelier dans une ancienne serre jouxtant leur logis et continuait à représenter la mer, d'après des cartes postales

*Août – Décembre 1943* 

maintenant. En faisant tourner son pinceau dans la peinture, il expliquait à Christiane que, les ancêtres de l'homme se nourrissant par la cueillette, un régime alimentaire uniquement fruitarien était ce qui convenait le mieux à notre organisme. Puis, ses yeux noirs se fixaient sur la visiteuse par-dessus ses lunettes et il concluait : « Malheureusement, même mon épouse ne me croit pas ! »

Dans la serre-atelier d'Ostal Tolalian on pouvait rencontrer Julius Lecorre – qui continuait à se ravitailler en légumes chez les Rolland – Francis Arione ou Armand Bonfilastre, qui jusque-là n'avaient pas semblé s'intéresser aux beaux-arts, ainsi qu'un artisan électricien du Fourquet et divers inconnus. Mais l'arrivée du *Hauptmann* Müller provoqua une sorte de vide dans le village. À partir de septembre Christiane ne croisa plus ces visiteurs. Jacqueline Bonfilastre elle-même avait perdu de son effronterie et baissait les yeux lorsqu'il lui arrivait de rencontrer un feldgendarme.

La rentrée des classes ayant été différée au dix-huit octobre, Christiane resta à La Jagaude plus longtemps que les années précédentes. Un soir où elle commençait à préparer son départ, elle chercha des sous-vêtements dans une corbeille placée dans la chambre des parents où on rangeait le linge à repasser. En soulevant des draps elle sentit sous ses doigts une surface dure et lisse. La chose était mal emballée dans du papier d'emballage qui bâilla, découvrant une grosse liasse de pages imprimées. Christiane alluma l'ampoule qui pendait au plafond et, se penchant sur la corbeille, elle lut :

*Nice, amère saison*

*PAYSANS DE FRANCE,*

*Par ordre d'Hitler, des milliers d'ouvriers français  
sont arrachés brutalement à leur travail...*

*Demain, ce sera votre tour, paysans français...*

*Demain vous serez déportés...*

Parcourant les lignes à la hâte, ses yeux sautaient  
des mots, des phrases. Puis :

*Pour participer à la lutte du peuple de France,  
entrez en contact avec les mouvements de résistance  
unis (Combat, Franc-Tireur, Libération).*

*Pour les ouvriers qui fuient la déportation :*

*Hébergez-les ! Employez-les à vos travaux !  
Ravitaillez...*

Elle entendit alors du bruit près de la maison et, craignant l'arrivée de sa mère ou de sa grand-mère, elle rabattit le papier d'emballage, remit les draps en place, repoussa la corbeille. En fait, c'était seulement Dédé. Mais elle ne pouvait plus reprendre sa lecture.

De toute façon, ce qu'elle avait trouvé expliquait l'écoute de Radio-Londres, les sorties nocturnes d'Henri Rolland, les changements dans les habitudes qui, pris isolément, ne signifiaient rien mais qui confirmaient des hypothèses que Christiane avait vaguement formulées pour elle-même. Elle se demanda si elle devait faire part à ses parents de sa découverte et décida de garder le silence pour éviter de les fâcher ou de les inquiéter. Elle essaya aussi de deviner en quoi consistait l'activité muette et invisible, interdite, cachée et dangereuse à laquelle

*Août – Décembre 1943*

participaient ses parents. Sabotages ? de quoi ? « Attentats terroristes » ainsi que l'écrivaient les journaux ? Il était clair qu'ils s'opposaient à Hitler, à Pétain et par conséquent à ceux qui voulaient persécuter les juifs et Lia en particulier. Mais, en y pensant, elle se rendit compte qu'elle n'en avait jamais douté.

Le surlendemain elle partit pour Nice. Dès son arrivée à la gare d'autobus elle sentit que l'atmosphère de la ville avait changé. Des policiers français surveillaient les quais et, sous les arcades du Casino, des soldats allemands déambulaient. Ce qui avait pu subsister jusque là de la gaieté niçoise s'était volatilisé.

L'activité, à la boulangerie, était très ralentie et les Tosella montraient un visage soucieux. Richard avait vu son sursis renouvelé pour le STO, cependant il avait dû se soumettre en août à un stage de *préapprentissage du travail* : on lui avait fait creuser des trous près de la plage à Fréjus. Depuis, il se préparait avec un certain enthousiasme à entrer en classe de Lettres supérieures. « Ce sera dur mais on aura des profs intéressants » expliqua-t-il à Christiane.

Il lui raconta aussi que son cousin Dante, après avoir jeté son uniforme et rencontré beaucoup de difficultés, avait rejoint Nice à pied et était arrivé chez eux en piteux état, répétant « *Selvaggi, i Tedeschi !* » Baptiste Tosella, ne pouvant le cacher longtemps chez lui, avait réussi à le faire partir vers Saint-Martin-Vésubie dans le camion d'un marchand de bois. Celui-ci était en relation avec des bûcherons et des bergers qui connaissaient la montagne et permettraient à Dante de gagner la vallée de la Stura, en Italie. « C'est très dangereux, conclut Richard. On espère qu'il s'en tirera mais ce n'est pas sûr. » Trois jours plus tôt,

*Nice, amère saison*

le quatorze, le gouvernement Badoglio avait déclaré la guerre à l'Allemagne. La Wehrmacht se montrait donc particulièrement vindicative à l'égard de ses anciens alliés et on racontait que les soldats italiens qui ne s'étaient pas rangés du côté des troupes fascistes de Mussolini étaient exécutés.

Apparemment, Jean Formicade n'était pas revenu de Lyon.

Christiane n'avait pas eu le temps d'aller voir Lia avant le jour de la rentrée. Elle se posta près du portail des élèves, rue Galléan, pour apercevoir de loin son amie, et en effet elle la distingua, marchant au milieu d'un groupe de fillettes que, songeuse, elle ne semblait pas voir. Il faisait doux encore, les feuilles des platanes commençaient à peine à tomber, Lia portait une veste en tricot par-dessus une robe d'été et le soleil jetait un reflet roux sur ses cheveux.

Avançant à contre-courant dans sa hâte de rejoindre Lia, Christiane se heurtait aux élèves qui arrivaient et qui, de leur côté, adressaient des signes aux camarades qu'elles avaient aperçues. Lia la reconnut seulement lorsqu'elles furent toutes proches et poussa alors un petit cri de joie. Christiane émue, heureuse, ne savait plus quoi dire. Elles s'embrassèrent en riant, se dévisagèrent et rirent encore du plaisir de se voir réellement. Mais Christiane remarqua que son amie avait les yeux un peu cernés.

– Tu ne m'as pas écrit depuis quinze jours ! dit Lia sur un ton de reproche.

– C'est vrai. Tu sais...

Il fallait trouver le temps de se raconter. Mais d'abord, dans la cour, rejoindre l'espace désigné pour les classes de troisième. La Pieuvre sifflait aux oreilles des traînardes.

*Août – Décembre 1943*

Des visages connus se présentaient. Chez ces adolescentes dans leur quatorzième ou quinzième année, la jeune fille effaçait peu à peu les traits de la fillette qu'elles avaient été. Noëlle Wandebrouck avait coupé ses cheveux ; Nicole Violet paraissait encore plus grande et sous sa blouse entrouverte on distinguait un camée en pendentif. Céline Téodoro se détourna en apercevant Lia et Christiane ; Olivia Ozel leur fit signe ; elle était déjà en rang avec Rachel Mosevitz. Mademoiselle Lorris arriva et il fallut entrer dans la salle. Les bancs du fond restèrent inoccupés : une dizaine d'élèves ne s'étaient pas présentées.

Après avoir fait l'appel Mademoiselle Lorris demeura assise à son bureau, immobile dans son tailleur noir qui laissait échapper, au-dessus de la fermeture, un jabot de mousseline. Elle garda le silence quelques instants, cependant que son regard semblait flotter tristement au-dessus des élèves impressionnées. Puis elle parla, sur un ton détaché et artificiel, comme si elle racontait une légende :

– Bien que vous soyez destinées à passer le brevet en juin prochain, je ne saurais vous exposer le programme de cette année. Cela n'est pas en mon pouvoir. Madame la Surveillante générale m'a chargée de vous annoncer que cette première journée serait consacrée au "tri" et à la "répartition". L'administration va donc vous faire connaître tout à l'heure de quelle façon vous avez été triées et réparties.

À cette phrase, les têtes des élèves s'agitèrent et des murmures circulèrent entre les rangs. Mademoiselle Lorris attendit patiemment que le silence se fût rétabli puis poursuivit :

– Notre lycée a été placé en *zone normale*. Cependant il

*Nice, amère saison*

ne peut recevoir en permanence que le tiers de ses effectifs. Après que les classes auront été regroupées, vous serez divisées en trois contingents qui viendront suivre des cours deux fois par semaine. Vous recevrez votre emploi du temps lorsque vous aurez été comptées et réparties. Avez-vous compris ?

– Je me demande ce qui nous attend, confia Lia à Christiane, tandis que des doigts se levaient pour obtenir d'autres informations.

Le professeur précisa que, bien entendu, le nombre d'heures de cours étant réduit, le programme le serait aussi, mais de quelle façon, elle l'ignorait elle-même. Ces dispositions voulaient éviter, pour le cas où un bombardement atteindrait le lycée, que toutes les élèves y soient rassemblées.

Puis, Madame Zacchetti entra dans la classe avec un air affairé, fit l'appel encore une fois et annonça que toutes les élèves pouvaient partir. La nouvelle organisation et les horaires seraient affichés le lendemain, les cours débutant seulement le jour suivant pour le contingent affecté au mercredi.

– Pourvu que Lia et moi soyons ensemble ! songeait Christiane tout en rangeant son porte-plume.

Des groupes insouciants se formèrent dans la cour mais Lia refusa de rester à échanger des souvenirs de vacances.

– Si on allait jusqu'à la mer ? proposa Christiane.

– On voit que tu n'étais pas à Nice ces derniers temps, répondit Lia. Le quai des Ponchettes est complètement barré ; à côté des plages on a creusé des tranchées et mis des barbelés. Il y a des Boches partout sur la Promenade. Non, je préfère rentrer chez moi. Viens, si tu veux. De toute façon Madame Tosella ne t'attend pas si tôt.

*Août – Décembre 1943*

En arrivant devant la porte d'entrée, Lia recommanda :

– Attention à ne pas faire de bruit dans l'escalier. Il ne faut pas gêner le voisin. Il guette tout le temps ce que nous faisons et il a mauvais caractère.

Le soleil faisait briller les meubles de la salle à manger. Elles s'y étaient installées lorsque Madame Bihal arriva ; elle s'était rendue chez sa mère qui était souffrante. Betty était sortie. Christiane trouvait réconfortant d'embrasser les joues douces et fraîches de Madame Bihal. De plus, celle-ci envisageait les événements de façon optimiste :

– Si vous avez moins d'heures de cours cette année vous en profiterez pour lire davantage ou vous cultiver différemment, déclara-t-elle lorsque Lia lui eut expliqué les changements d'horaires.

Lia et Christiane continuèrent à échanger des confidences, assises en tailleur sur le divan, un peu de guingois parce que leurs jambes s'étaient allongées pendant l'été. Le séjour au camp des Éclaireuses, à travers le récit de Lia, apparaissait comme une succession d'aventures magiques.

Christiane raconta ce qu'elle avait vécu de plus excitant : comment Jacqueline Bonfilastre l'avait incitée, en même temps que Louise, à quitter les vêpres pour aller regarder un cirque en train d'installer son chapiteau au bout du village. Mais elle ne mentionna pas sa découverte des tracts dans la corbeille à linge.

Beaucoup d'élèves ayant quitté Nice, éloignées par leur famille ou évacuées avec celle-ci parce qu'elles habitaient des zones militarisées, le nombre des classes fut réduit. Lia et Christiane se retrouvèrent en *troisième AB1* avec des élèves qui étudiaient le grec ancien au lieu d'une seconde langue vivante. Leur nouveau professeur de mathéma-

*Nice, amère saison*

tiques, Madame Monza, souriait avec indulgence lorsque ces « petites AB » s'embrouillaient dans une démonstration ; elle semblait juger cela normal et Christiane la trouva très sympathique. Le contingent auquel appartenait la classe se rendait au lycée les mardi et vendredi, de dix heures à midi et de quinze à dix-sept heures.

Pour profiter des arrivages, de plus en plus restreints, de produits de consommation, il fallait faire la queue devant les commerces avant même l'heure d'ouverture. Ces longues attentes étaient pénibles. Les femmes enceintes et les mères de famille nombreuse avaient priorité, ce qui était toléré, mais les gens surveillaient « les resquilleurs » et se disputaient, âprement parfois, pour une place.

Christiane aidait souvent Madame Klippfel à se procurer sa ration de pâtes ou de savon. Sans en parler aux Tosella, elle passait chercher les tickets correspondants chez la cliente et lui ramenait la marchandise qu'elle avait réussi à obtenir avant de rentrer à la boulangerie.

Il était sept heures et demie lorsqu'elle se rendit, ce matin-là, rue Dilliès, dans l'intention de demander à Madame Klippfel sa carte de *Matières grasses*. Il n'y avait pas de concierge dans l'immeuble. Les marches de l'escalier, en marbre comme dans la plupart des maisons niçoises, montraient les habituelles traces de pas sales. Christiane sonna chez la cliente et, ne recevant pas de réponse, tourna la poignée pour entrer car la plupart du temps la porte n'était pas fermée à clé. Mais la porte résista. Christiane sonna de nouveau, attendit. Aucun son ne provenait de l'intérieur, chose étonnante car Madame Klippfel se levait tôt. Après une nouvelle tentative, Christiane décida de se renseigner auprès de Violette Pichon.

*Août – Décembre 1943*

La sonnerie, chez celle-ci, provoqua un bruit de pas. Quelqu'un se déplaça derrière la porte, puis demanda : « Qui est-ce ? »

Christiane dit son nom, un verrou grinça, Violette Pichon ouvrit lentement. Elle portait des chaussures de cuir à petits talons ; un chapeau en imitation de fourrure cachait ses cheveux. Christiane s'apprêtait à articuler le nom de Madame Klippfel lorsque Violette ordonna « Entre vite ! » et referma la porte.

Sur le lit défait, dans la pièce attenante, une valise était ouverte.

– Il ne faut pas que tu restes là, débita Violette Pichon d'une voix tendue. Rentre au magasin.

– Mais Madame Klippfel... qu'est-ce qui se passe ? balbutia Christiane.

– Elle a été arrêtée ce matin. La police va revenir. Va t'en. Moi, je pars.

Christiane résistait à la pression de la voisine qui l'avait prise par le bras pour l'amener à sortir.

– Pourquoi ? Comment c'est arrivé ?

Elle avait élevé le ton en s'exclamant. Violette la lâcha. « Tais-toi », dit-elle. Elle porta à ses lèvres un mouchoir qu'elle tenait à la main et Christiane remarqua alors que la jeune femme n'était pas maquillée. Violette s'appuya au mur du couloir et se mit à pleurer tout en parlant d'une voix menue, par saccades, en pressant le mouchoir sur sa bouche de sorte que les mots étaient étouffés.

– Des types sont venus très tôt. Je les ai entendus faire du bruit, gueuler. Un d'eux a commandé à Olga de se dépêcher et elle a répondu qu'il faudrait la porter. Puis ils ont remué des choses, des meubles...

– Alors ?

*Nice, amère saison*

– On a crié... Je n'ai pas ouvert ma porte, je ne sais pas ce qui s'est passé exactement.

– Et Madame Klippfel ?

– En regardant par la fenêtre j'ai vu des uniformes de la Milice. Ils l'ont emmenée en voiture.

– C'est affreux, fit Christiane, atterrée.

Dans la pénombre du couloir les paroles de Violette dessinaient une histoire sinistre.

– Maintenant fiche le camp, reprit la jeune femme. – Elle s'était ressaisie et poussa Christiane tout en ouvrant la porte.

– Ne reviens pas ici et ne t'occupe plus d'Olga.

Christiane descendit l'escalier sans s'en rendre compte. « Qu'est-ce que je dois acheter ? » se demanda-t-elle machinalement. Le souffle du vent sur son visage la surprit. « Pauvre Madame Klippfel ! Comment... Est-ce que quelqu'un l'a dénoncée ? Je crois que je dois aller chercher de la margarine. »

Elle fit la queue devant la crèmerie sans la perception du temps qui passait, ressasant avec effroi le récit de Violette Pichon. Puis, en empruntant le couloir de l'immeuble, elle déposa la margarine dans l'arrière-boutique, prit son cartable et partit pour le lycée. Lia attendait, avec d'autres élèves, que l'entrée de la rue Galléan soit ouverte.

– Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle en découvrant l'expression anxieuse de Christiane.

Celle-ci entraîna son amie à part et lui raconta sa visite rue Dillières.

– La voisine a raison ! s'exclama Lia. Ne dis à personne que tu es allée là-bas. Est-ce qu'on savait que Madame Klippfel t'apprenait à jouer aux échecs ?

– J'en ai parlé à Richard.

– Et cette voisine ?

*Août – Décembre 1943*

– Elle est partie, je crois. Elle faisait sa valise.

Il y eut un silence. Puis Christiane reprit :

– J’ai de la peine pour Madame Klippfel. Qu’est-ce qui va lui arriver ?

– Rien de bon, c’est sûr, répondit Lia en hochant la tête. La Milice, elle marche avec les Boches.

Lorsque Christiane rentra à la boulangerie, les cours terminés, tout se déroulait comme à l’ordinaire. Monsieur Tosella après avoir dormi était allé préparer du bois pour le four. Son épouse nettoyait les plateaux vides. Célestine était au comptoir, Richard encore dehors. Christiane essaya de concentrer son esprit sur une lettre de Cicéron mais sans grand succès.

Les jours suivants apportèrent seulement leur lot de proclamations guerrières selon lesquelles, entre un discours paranoïaque de Hitler et un autre schizophrénique de Mussolini, les troupes de l’Axe résistaient victorieusement dans la région du Dniepr et dans celle de Naples. Partout des bombes pleuvaient sur les populations civiles. Sur les ondes de la TSF la voix du Maréchal s’était faite rare.

Puis un soir, pendant que son mari fermait les volets du magasin, Madame Tosella revint dans l’arrière-boutique en tirant nerveusement la porte derrière elle. La mine soucieuse, elle s’adressa à Christiane qui, l’ayant entendue arriver, s’était retournée, des assiettes et un torchon entre les mains.

– Formicade est revenu, dit-elle. Il vient de sortir d’ici.

Christiane ressentit aussitôt de la crainte, comme si l’ancien ouvrier pouvait surveiller ses gestes et deviner ses pensées.

La boulangère continua :

– Des collègues à lui ont arrêté une bolcheviste dans le quartier.

*Nice, amère saison*

Alors qu'il arrivait pour le dîner, Richard entendit les derniers mots et demanda de quoi il s'agissait. Sa mère répéta la nouvelle et ajouta à son intention :

– Elle a griffé le milicien qui voulait l'attacher, elle lui a presque crevé un œil ! Figure-toi que c'était une cliente, une réfugiée qui avait toujours des tickets douteux. Cette fille qui a mauvais genre, Violette Pichon, prenait le pain pour elle.

Puis, se tournant vers Christiane, elle questionna :

– Et toi tu as quelquefois livré chez elle, non ?

– Oui, c'est arrivé, admit Christiane. Comme Madame Klippfel ne pouvait presque pas marcher, je lui ai apporté son pain lorsque Mademoiselle Pichon était empêchée.

Richard renchérit :

– Mais c'est bien la cliente qui t'a appris à jouer aux échecs ?

– Comment ça, jouer aux échecs ? s'exclama Madame Tosella.

– Oh, à peine, protesta Christiane en rougissant, avec un regard de reproche vers le jeune homme. Sur son échiquier elle m'avait montré comment bouger les pièces.

– J'espère que personne ne t'aura remarquée là-bas, déclara la boulangère avec humeur.

Son mari entra dans la cuisine et s'assit près de la table où Christiane avait disposé des bols.

– Et Formicade, qu'est-ce qu'il voulait ? demanda Richard en s'installant lui aussi.

– Il voulait savoir si on connaissait la cliente, répondit son père. Je lui ai dit que non. On l'a même jamais vue au magasin.

– Jeannot savait bien qu'elle ne venait pas ici elle-même, précisa Madame Tosella. Je lui ai conseillé

*Août – Décembre 1943*

d'interroger Mademoiselle Pichon mais il paraît qu'elle n'est plus chez elle.

S'adressant à son mari, elle ajouta :

– Christiane a livré du pain chez la cliente. Tu crois que c'est embêtant ?

– Livrer du pain à quelqu'un ça ne veut pas dire qu'on connaît la personne, répliqua le boulanger. C'est pas la peine d'en parler.

Le silence se fit. Puis Monsieur Tosella regarda Christiane et reprit :

– Il faut que je vous explique quelque chose, à Célestine et à toi. Tu vas au lycée demain matin ? Non ? Bon, alors quand Célestine arrivera on aura une conversation.

Ce soir-là encore Christiane eut du mal à trouver le sommeil. L'image de Madame Klippfel venait sans cesse à son esprit. Malade, elle supporterait mal la prison. Christiane se demandait si Jean Formicade avait provoqué l'arrestation et, se rappelant la conversation qu'il avait eue avec Violette Pichon, elle s'interrogeait sur le rôle de la jeune femme. Le matin où elle avait fait entrer Christiane dans son couloir, elle était terrorisée. Pourquoi était-elle partie ? Peut-être avait-elle peur d'être arrêtée elle aussi.

Christiane essayait de préparer des réponses pour le cas où Jeannot viendrait lui poser des questions. Il ne faudrait pas raconter qu'elle avait vu des feuilles de faux tickets chez Madame Klippfel. Ne pas parler des leçons d'échecs non plus. Elle se souvenait avec inquiétude de la phrase que Formicade avait prononcée, le soir où avec Richard elle avait écouté Radio-Londres : « On sait que ton père votait pour les bolcheviks. » Elle devait prévenir ses parents, leur dire de se méfier.

*Nice, amère saison*

Lorsque Célestine arriva, le lendemain matin, Madame Tosella resta seule au comptoir tandis que son mari faisait venir Christiane avec la vendeuse dans l'arrière-boutique. Il parla lentement, avec une prononciation plus embarrassée que d'habitude : « Il y a de nouvelles consignes. » Il expliqua qu'il faudrait dorénavant, lorsque quelqu'un présenterait de faux tickets, non pas les refuser mais les mettre de côté en notant le nom et si possible l'adresse de la personne. Célestine écoutait, la bouche ouverte et les sourcils en accent circonflexe, comme une élève étonnée mais obéissante, pensa Christiane.

– Si ce n'est pas quelqu'un de connaissance, comment on fait ? s'informa la vendeuse.

– Dans ce cas vous demanderez à voir la carte d'alimentation, comme on a le droit de le faire, indiqua le boulanger. Vous écrirez tout sur une feuille que je vais vous donner. Vous en aurez une chacune et vous les rendrez seulement à moi, quand je vous le dirai. À moi seulement.

Il tendit deux feuilles d'un papier jauni, certainement détachées d'un ancien registre car elles comportaient des colonnes et des lignes imprimées. Célestine prit la sienne en acquiesçant. Christiane plia la feuille et la mit dans sa poche. Elle n'osait rien dire mais la colère et l'indignation l'habitaient. Certainement Monsieur Tosella obéissait aux consignes de son ancien ouvrier. Il avait peur de celui-ci et il était lâche.

Le boulanger disparut dans le fournil où on l'entendit houpiller Alfred. Célestine enfila sa blouse. Christiane fut heureuse d'être chargée des courses, même avec la perspective de faire la queue, puisque cela lui éviterait de servir des clients. Elle se promit d'aider Madame Tosella dans les tâches ménagères plutôt qu'au comptoir, puis se

*Août – Décembre 1943*

demanda ce qu'elle ferait si les circonstances la mettaient en présence d'un détenteur de faux tickets. Elle décida qu'elle ne s'apercevrait de rien. Et puisqu'elle ne pourrait fournir aucun nom au boulanger, elle passerait pour étourdie, négligente, tant pis, ça lui était égal.

Monsieur Tosella la décevait beaucoup. Peut-être qu'il n'aimait pas Mussolini, mais finalement il acceptait d'aider les amis de Pétain et de Hitler.

Pour la Toussaint Christiane alla passer trois jours à La Jagaude. Mémé Pauline avait une bronchite, Charlotte lui posa des ventouses dans le dos. Les tracts, sous le linge à repasser, avaient disparu.

Dans un coin de vallon qu'on appelait *le Soutran* se trouvait un *amberc*, sorte de cabanon maintenant abandonné avec un apprentis où Henri Rolland élevait un cochon non déclaré. Le lendemain de son arrivée, Christiane aida son père à y apporter de la nourriture. Elle raconta pendant le trajet ce qu'elle savait de l'arrestation de Madame Klippfel, la visite du milicien et les consignes de Monsieur Tosella. Henri Rolland s'arrêta d'abord sur ce dernier point.

– Ça, c'est embêtant, dit-il. Certainement Formicade cherche à piéger des gens. Il ne faut pas que tu sois embarquée là-dedans.

Christiane assura qu'elle ne relèverait pas le nom des possesseurs de tickets douteux.

– De toute façon c'est un *bèu pastis*, reprit son père comme pour lui-même. En plus je n'aurais pas cru ça de Tosella. Il a toujours plutôt été contre les fascistes. Il faut que je sache ce qu'il a dans le ventre. Je me demande si tu pourras rester là-bas.

*Nice, amère saison*

– Mais pourquoi ? s'écria Christiane. Je dois passer le brevet, moi, cette année.

– Écoute, je vais étudier la situation avec ta mère. Je pense aussi que je descendrai à Nice avec toi.

– Et Madame Klippfel ? Qu'est-ce qu'on va lui faire ?

– Les miliciens, c'est de la *remènta* (des ordures), elle le savait sûrement... Si la police vient poser des questions à la boulangerie, tu expliques que lorsque des fois tu es allée lui apporter un morceau de pain tu es restée sur le palier. Tu comprends ?

Bien sûr, Christiane comprenait. Elle se trouva confirmée dans l'idée qu'elle ne reverrait pas de sitôt son professeur d'échecs.

Henri Rolland prit le car pour Nice avec sa fille le lundi, jour où Christiane n'avait pas cours.

– Je suis descendu pour réclamer des bons de semences, expliqua-t-il en serrant la main de Madame Tosella. On ne m'en a pas délivré assez.

Après avoir échangé quelques propos sur la pluie et le beau temps, il invita Monsieur Tosella à boire un verre au café voisin, comme d'habitude.

Christiane défit son sac et prit son manuel d'algèbre. Elle lisait distraitement, attendant le retour de son père et craignant ce qu'il pourrait conclure de sa conversation avec le boulanger. Lorsque Henri Rolland poussa la porte de sa chambre, elle fut rassurée car il souriait. Il hocha la tête avec une expression qui signifiait que tout allait bien mais qu'il n'en dirait pas davantage :

– Si je traîne encore ici ce sera midi et je trouverai les bureaux fermés. Et puis à deux heures quinze mon car s'en va. Alors, embrasse-moi en vitesse. Continue à bien travailler, hein ?

*Août – Décembre 1943*

Un bref baiser sur la joue, il était déjà parti. Christiane se promit de poser des questions à son père au moment des vacances de Noël. En attendant, elle ne remarquerait ni les faux tickets ni ceux qui les proposeraient.

Peu après, pour des motifs militaires, la circulation fut interdite sur la Promenade. L'hôtel Ruhl, le Savoy, d'autres constructions du bord de mer furent évacués. Dans le Casino Municipal on entreposait les meubles. Les ménagères, dans les files d'attente, commentaient un bombardement qui avait endeuillé Cannes : « Trente-deux morts, vous vous rendez compte ! » Des avions alliés essayèrent de toucher les ponts sur le Var. La zone de combats semblait se rapprocher. Régulièrement, des soldats allemands défilaient en rangs dans les rues principales, rythmant leurs pas avec des chants. Un dépôt de munitions, à l'ouest de la ville, explosa. Madame Tosella déroula du papier collant bleu sur les vitrines pour les protéger. Et, tandis qu'on murmurait le nom des jeunes qui avaient dû partir pour le STO ou qui « se cachaient », *L'Éclaireur* annonçait le 22 novembre que trois mille quatre cent soixante-quatre arrestations de « terroristes » avaient été effectuées en quinze jours.

Au lycée, Lia et Christiane s'efforçaient d'apprendre, comme si la littérature, le latin et les mathématiques constituaient un rempart contre la peur. Les tables de certaines salles de classe avaient été ornées de croix de Lorraine dessinées et même gravées dans le bois avant d'avoir été passées à l'encre. Mais l'expression des sentiments la plus significative se manifestait lors des *Saluts au drapeau* : les élèves clamaient avec un bel ensemble « Vive la France ! » puis le chœur se faisait beaucoup plus restreint pour enchaîner sur « Vive le Maréchal ! »

*Nice, amère saison*

Quelques petites *sixièmes* demandaient avec malice aux grandes : « C'est parce que vous êtes fatiguées de crier ? »

Pendant un cours d'histoire, la Surveillante générale se présenta en personne. Les élèves se levèrent pour la saluer. « Asseyez-vous, asseyez-vous », commanda-t-elle en se dirigeant, pour lui serrer la main, vers le bureau de Mademoiselle Eudes. Elle murmura quelques mots à celle-ci puis elle se retourna, l'air grave, un papier à la main.

– Vous devez noter une information, dit-elle. Votre camarade Rachel a changé de prénom. Dorénavant vous l'appellerez *Raphaëlle*.

Elle parcourut des yeux l'ensemble de la classe. Les visages s'étaient tournés vers Rachel qui souriait ainsi qu'elle le faisait toujours, obéissante et timide, bougeant un peu la tête et les épaules comme pour confirmer qu'il s'agissait bien d'elle. Christiane regarda Lia. Elle sentit que son amie était elle-même troublée, humiliée à travers Rachel par cette façon de la distinguer des autres, même si c'était pour la protéger.

La Surveillante générale partit sans rien dire de plus et Mademoiselle Eudes n'ajouta aucune remarque. Apparemment les élèves avaient accueilli la recommandation avec indifférence.

– Tu veux qu'on aille dire quelque chose à Rachel ? demanda Christiane à Lia lorsque la cloche de la récréation retentit.

– Oui, je pense que cela lui fera plaisir.

Dans la cour, elles furent quelques-unes à entourer leur camarade.

– Tu sais, lui dit Lia, pour moi tu ne changeras pas, même si tu t'appelles Raphaëlle.

– Pour moi c'est pareil, ajouta Christiane.

*Août – Décembre 1943*

Les autres élèves approuvèrent. On embrassa Rachel à tour de rôle, puis on passa à autre chose.

– Vous savez qu'on donne *Le Comte de Montecristo* au Paris-Palace ?

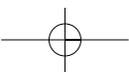
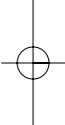
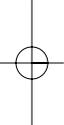
– Oui, mais moi j'irai plutôt voir *L'Éternel retour* avec Jean Marais.

Lia confia à Christiane en s'éloignant :

– On dit que c'est dangereux d'aller au cinéma, à cause des rafles. Mais il y a des films qui m'intéressent trop. Alors...

Elle esquissa de la main un geste d'agacement, pour repousser ces craintes excessives.

Sur la liste d'appel la nouvelle Raphaëlle reçut le patronyme de *Morvic* qui sonnait breton. « Lia devrait changer de nom, elle aussi », pensait Christiane. Mais elle n'osa pas en parler à son amie.



**XIX**  
**Septembre 1943 - Mai 1944**  
*Un Onze novembre tragique.*  
*Un pensionnat cent pour cent aryen*

Lia avait eu treize ans en mars et ses parents avaient décidé qu'elle devait être au courant de tous les événements qui avaient eu lieu dans la famille.

En revenant du camp d'Éclaireuses, le 18 septembre, elle avait aussitôt été informée que son oncle Sauveur s'était présenté à la police italienne mais qu'il n'avait pas été libéré. La famille du Parc Impérial était sans nouvelles de ce fils, de ce frère, de cet oncle aimé. Lia était souvent allée chez lui. L'appartement était chaleureux, la cuisine bien chaude et dans le grand salon on ne découvrait que très peu de meubles : d'une façon incongrue et poétique se trouvaient un vieux clavecin gris à moitié cassé orné de fleurs à l'intérieur du couvercle, et un piano à queue désaccordé, lui aussi décoré, mais personne n'en jouait. Lia s'entendait bien avec Michèle et Pierrette. Chez Agathe et Sauveur, elle s'amusait. Son oncle était un

*Nice, amère saison*

orateur né ; il savait se mettre à la portée de son auditoire. Lorsqu'il était là, il inventait pour les filles des charades très compliquées et impossibles à résoudre dont il finissait par donner la solution.

Lia repassait dans sa tête toutes ces images tandis que sa mère parlait. Elle lui apprenait maintenant qu'Agathe avait essayé d'aller discuter avec les autorités italiennes mais qu'elle n'avait même pas été reçue.

Le vieux Monsieur Alsama baissait la tête lorsqu'on évoquait son fils en sa présence. Son corps le faisait souffrir, ses douleurs s'étaient réveillées plus fortes que jamais. Il avait eu une attaque étant plus jeune : du côté gauche son oeil demeurait légèrement moins grand que l'autre et son petit doigt était resté recroquevillé, il ne pouvait plus le déployer complètement. L'artérite qui affligeait ses jambes rendait sa marche pénible et pourtant il déambulait comme un animal en cage, lentement, d'un bout à l'autre du long couloir qui séparait sa chambre à coucher de la cuisine. « Pourquoi Sauveur ne revient-il pas, demandait-il, puisque l'Italie a capitulé ? Puisqu'un armistice a été conclu avec le général Eisenhower et que Badoglio ordonne aux forces italiennes de "cesser toute hostilité" ? » Et il lisait et relisait constamment un article de *L'Éclaireur* daté du 9 septembre où était inscrit en gros titres :

*Depuis le 3 septembre, l'Italie a capitulé sans conditions. Un armistice a été conclu avec le général Eisenhower.*

« Le 3 septembre ! gémissait-il. Et Sauveur s'est rendu le 26 août... » Il continuait à lire l'article comme pour essayer de modifier le cours de l'Histoire :

*Septembre 1943 - Mai 1944*

*Après la manœuvre criminelle du 25 juillet contre le Duce, après le coup d'État préparé en commun avec les Anglais et les Américains pour supprimer le gouvernement fasciste fidèle à l'alliance, le gouvernement allemand était préparé à la trahison ouverte de l'actuel gouvernement italien et a pris en conséquence toutes les mesures militaires nécessaires.*

« Mon fils n'est toujours pas revenu ! » Il regardait la photo accrochée au mur qui représentait Sauveur enfant, son écharpe autour du cou, revenant de l'école avec un gros sac de classe sur ses frêles épaules. Alors il se cachait pour pleurer car un homme ne pleure pas.

Agathe, toujours très courageuse, était retournée à la police italienne. Elle avait su que tous les prisonniers avaient été ou seraient évacués sur l'Italie. Monsieur Alsama supposait que son fils devait se trouver quelque part dans le nord de la péninsule, qu'il serait peut-être libéré en quelque endroit du Piémont, c'est du moins ce qu'il espérait. Mais comment allait-il revenir, lui qui boitait après l'accident de voiture qu'il avait eu dans sa jeunesse ? Trois mois d'hôpital, avec une opération à la jambe droite que le chirurgien avait sauvée mais qui était restée raide. C'est pourquoi il avait été exempté de service militaire.

La famille était accrochée aux journaux, tout en sachant que les nouvelles étaient données avec quelque retard, et comme toujours à la radio anglaise qui était de plus en plus brouillée. Elle annonçait qu'en Italie c'était la confusion complète. En fait des détachements italiens s'opposaient à l'action de la Wehrmacht. Mais les

*Nice, amère saison*

résistances locales avaient été brisées par les troupes allemandes.

Les nouvelles étaient contradictoires suivant qu'elles émanaient de France ou d'Angleterre. Cette capitulation italienne, si importante pour la suite des opérations alliées, avait donc eu des conséquences fâcheuses pour la vie quotidienne du Midi, puisque de Toulon à Menton la côte française était désormais occupée par les troupes allemandes.

« Tu ne peux pas imaginer, expliqua Lise à sa fille, ce qui s'est passé durant ces quinze jours : Hitler a fait un discours d'une virulence extrême. Il gesticulait, éructait, tout ça pour raconter qu'il ne veut pas de Badoglio. Je me demande comment ça va tourner. Il paraît maintenant que ce sont des parachutistes boches qui ont libéré Mussolini et que Badoglio serait parti en Sicile ! »

– Comment ? Mussolini est de nouveau libre ?

– Mais oui et il va de nouveau former un gouvernement. La radio l'a annoncé. C'est la guerre civile en Italie. En fait on ne sait plus ce qui se passe exactement !

– Oh, maman c'était si gai au camp, si tranquille. Tous les soirs Chef Campanule nous lisait un verset de la Bible. Et tu sais ? Il y en a un qui dit qu'il ne faut pas laisser le soleil se coucher sur sa colère.

Lise hochait doucement la tête. Elle n'osait pas poursuivre et révéler à Lia que des arrestations de juifs avaient été opérées dès le lendemain de l'arrivée du général SS Brünner. Les malheureux avaient été envoyés à Drancy. Pour rassurer son mari, Lise lui avait dit, convaincue : « Moi, si on m'envoie travailler dans une usine allemande je ferai du sabotage : j'assemblerai les pièces n'importe comment. » Et Monsieur Bihal avait souri tristement.

*Septembre 1943 - Mai 1944*

Quelques jours après l'arrivée de Lia, des représentants du temple de la rue Deloye contactaient leurs coreligionnaires pour les prévenir de la gravité de la situation. La famille Bihal reçut la visite d'un ami de Betty, Mussa A. Ce jour-là il était grave, alors qu'il s'animait d'habitude lorsqu'il parlait de littérature, de cinéma ou de théâtre, sa passion. Il était chargé de répartir les enfants juifs en lieux sûrs (il ne précisa pas lesquels) pour les préserver d'éventuelles rafles. Il proposa de placer Lia à la campagne. Ses parents hésitèrent à se séparer d'elle. Comme ils n'avaient pas été enregistrés en tant que juifs par la préfecture, ils espéraient encore échapper aux arrestations. En outre, ils avaient peur que ce réseau juif ne soit vite éventé.

Cependant leur inquiétude augmentait pour différentes raisons. La nuit, Lia entendit une fois de plus discuter : l'argent manquait. La somme perçue grâce à la vente de la broche en diamants ornée de deux émeraudes que Lise avait reçue de son père en se mariant, les quelques billets qu'Oscar Bihal rapportait de temps à autre en échange de services qu'il rendait à des commerçants de sa connaissance, en tenant leur comptabilité, en assurant une permanence dans leur magasin, et les maigres gains dus aux travaux d'aiguille de Lise, suffisaient juste à maintenir chichement l'équilibre de la famille. Ils savaient que les finances des Alsama n'étaient guère plus reluisantes, le père de Lise ne bénéficiant d'aucune retraite.

Un matin, à la fin de septembre, Lia était descendue chercher le courrier – il y en avait si peu – dans les boîtes à lettres de ses parents et de ses grands-parents. La première était vide mais dans la seconde elle trouva un papier froissé qui ressemblait à un emballage de sandwich ; elle allait le jeter lorsqu'elle aperçut, tracées maladroitement au crayon,

*Nice, amère saison*

quelques lignes irrégulières. Elle les déchiffra et se hâta d'apporter le papier au quatrième, en montrant la signature. Monsieur Alsama le lut en silence avant de le passer, en tremblant, à sa femme et aux Bihal alertés par Lia. L'étrange et courte lettre précisait : « Nous sommes partis en Italie le 8 septembre, après avoir été questionnés toute la nuit et tout le jour. Grâce à l'armistice, les Italiens du train nous ont libérés ; ils nous ont dit de partir mais tout le convoi a été repris par les Allemands. Ils nous envoient tous en Allemagne. Je suis désespéré, Sauveur. »

Joseph Alsama retourna plusieurs fois le papier dans ses mains sans mot dire, le visage figé. « C'est la malchance absolue, commenta Lise. Il a été libéré par les Italiens et repris par les Boches. » Ils se demandèrent comment le papier avait pu leur parvenir. Sur la feuille n'étaient inscrites que ces quelques lignes. L'adresse était bien mentionnée, mais sans le nom du destinataire, il n'y avait ni enveloppe, ni timbre. « Comment va-t-il supporter le voyage ? Avec sa jambe malade..., se lamentait Rina. Il est parti sans vêtements, sans bagages, il fait si froid là-bas ! » Oscar essayait de la reconforter : « On lui donnera un uniforme de prisonnier ; être arrêté comme politique, c'est moins mauvais qu'être arrêté comme juif ! » Toute la famille était angoissée. En remontant chez elle, Lia prit dans son tiroir le beau stylo en métal argenté, à plume et mine rentrantes, que son oncle lui avait offert quelques jours auparavant, et le contempla un long moment.

La semaine se passa à attendre. Après déjeuner Lia continuait à descendre au quatrième pour tenir compagnie à son grand-père ; celui-ci, vieilli, n'avait plus le cœur à jouer. Alors elle s'asseyait sur le rebord de la croisée tandis que Rina débarrassait la table, emportant le plat laissé presque intact.

*Septembre 1943 - Mai 1944*

Pelotonnée sur la pierre de la fenêtre, Lia contemplait des heures durant les pigeons sur le toit voisin et regardait au loin les montagnes du mont Chauve, espérant que la guerre serait bientôt finie et que tout recommencerait comme avant.

\*\*\*\*\*

La rentrée des classes eut enfin lieu le 18 octobre, morose. Lia était contente de retrouver Christiane. Lise lui demanda de ne pas parler politique et de ne pas faire allusion à l'arrestation de son oncle, même auprès de son amie. Depuis l'arrivée des Allemands, l'angoisse étreignait Lia chaque soir à cause des arrestations. Elle priait le bon Dieu « de ne pas être prise ». Les cours offraient un divertissement à sa peur. Mais ils s'étaient raréfiés, certains jours même elle n'était pas tenue d'y aller. Elle voyait donc moins Christiane, ce qu'elle regrettait d'autant plus qu'elle sentait que son amie se faisait du souci à son sujet et cela la réconfortait.

La journée du 11 novembre acheva de désespérer la famille de Lia. C'était un jeudi, jour de congé pour les élèves mais non pas, bien sûr, en raison de cette date historique. L'anniversaire de l'armistice n'était plus fête nationale : il ne fallait pas offenser l'occupant ! Ce matin-là Martine, la dernière des petits-enfants des Alsama, vint avec ses parents leur rendre visite et partager leur médiocre repas. L'après-midi, Ernest, le gendre de Joseph, avait rendez-vous chez le docteur Morisseau. Son estomac recommençait à le faire souffrir. Tildy mit son imperméable et embrassa sa mère :

– Merci, maman, pour ce déjeuner. Il est trois heures, nous partons.

– Laissez-nous Martine, venez la rechercher après la visite.

*Nice, amère saison*

– Oh, cela lui fera du bien de prendre l'air, il faut qu'elle marche, elle est toujours enfermée.

Et la petite ajouta : « Je veux aller avec papa et maman. »

Martine et ses parents étaient cachés à Saint-Laurent chez leur ancienne épicière. Celle-ci leur louait fort cher une petite pièce sans chauffage, mais elle avait consenti à ne pas les déclarer à la police. Le mari leur faisait bien sentir qu'en dépit de l'argent reçu ils étaient indésirables. Tildy et Ernest ne savaient comment régler le trimestre suivant et avaient l'intention de chercher une autre solution.

Martine avait eu neuf ans le 4 juillet. La famille n'avait pas pu prendre de vacances et l'enfant était encore bien petite pour entrer chez les scouts. Du reste elle n'aimait pas se séparer de sa mère.

Elle dit au revoir à son grand-père en l'embrassant, contente des deux francs qu'il lui avait donnés pour s'acheter de la réglisse ou un journal pour enfants car elle aimait lire *Âmes vaillantes*. Rina la vit partir dans le petit manteau jaune qui avait appartenu à Lia.

– Au revoir, bon-papa, merci beaucoup, au revoir bonne-maman, à demain.

Mais le lendemain elle ne revint pas. Étonnés de ne pas avoir la visite quotidienne de leur fille, Joseph et Rina s'inquiétèrent. Ils coururent chez elle. Porte close... Ils se déplacèrent à l'adresse de Saint-Laurent où ils furent mal reçus et où l'épicière leur réclama le trimestre entamé. Ils téléphonèrent au médecin. Il confirma qu'Ernest était bien venu à sa consultation et que, tandis qu'il rédigeait son ordonnance, une alerte s'était déclenchée. Le docteur précisa qu'il avait conseillé d'attendre dans son salon, mais

*Septembre 1943 - Mai 1944*

Ernest avait entraîné sa famille, sans doute pour se mettre à l'abri. Le docteur les avait vus de sa fenêtre poursuivre leur chemin puis être rejoints par des soldats allemands. Ceux-ci les avaient arrêtés et leur avaient demandé leurs papiers. La petite Martine s'était alors mise à pleurer. Le soldat, méfiant, les avait emmenés.

Le surlendemain, Agathe, qui n'avait jamais peur et qui haïssait les Boches (son père était tombé sous les balles allemandes durant la grande guerre), se rendit deux fois à la Kommandantur. Il lui fut confirmé que tous trois avaient été arrêtés comme juifs. Elle essaya de faire libérer la petite Martine, disant qu'elle était sa tante, qu'elle était catholique et qu'elle s'occuperait d'elle. En vain.

L'espérance céda la place à la consternation et au chagrin. Les Alsama ne mangeaient plus, ne dormaient plus. Ils se sentaient impuissants, comme ces pauvres animaux auxquels on arrache leurs petits pour les éventrer. Plus tard, ils reçurent une lettre de Drancy. « Nous sommes ensemble. Mais nous avons faim. Nous allons partir, où ? Je ne sais pas. La petite supporte du mieux qu'elle peut... Tildy. »

Lia se souvenait de sa dernière visite chez Martine, quelques mois auparavant lorsqu'elle y avait été invitée à goûter. Elle entendait encore les petits pas pressés de sa cousine qui courait lui ouvrir ; Martine portait une robe neuve en toile blanche imprimée de fleurs roses, que sa mère avait confectionnée, cousant la même pour la poupée de porcelaine que Martine tenait entre les bras et qu'elle montrait avec fierté. Toutes deux avaient un nœud de satin blanc dans les cheveux. Sous la cheminée de marbre et devant le tablier noir, Martine avait rangé ses jouets dans une caisse en bois : un poupon cabossé en

*Nice, amère saison*

celluloïd, un camion, un ballon, un jeu de construction, un jeu de loto et une robe bleu nuit rebrodée de perles, reste d'un magasin qu'avait tenu Tildy, qu'elles avaient mise toutes deux à tour de rôle pour se déguiser et que Lia admirait. Elles riaient parce que le vêtement trop grand pour elles traînait par terre. Ainsi vêtue, Lia avait accepté de jouer « à la dame », bien qu'elle se sentît désormais trop grande pour un tel divertissement. Elles s'étaient cependant bien amusées. Cela avait été un bel après-midi sans histoire, mais qui devait rester dans l'Histoire.

Durant ce premier trimestre, dans cette nouvelle classe de troisième, Lia avait désormais du mal à se concentrer. Elle était distraite. Ses résultats en latin et en anglais étaient catastrophiques. Betty s'absentait souvent et ne l'aidait plus autant que précédemment. Sans l'aînée, la maison était triste. Betty savait si bien analyser les événements, reconforter sa jeune sœur, la conseiller pour son travail, sa coiffure et ses vêtements.

Betty décida de partir chez des amis, à Bendejun, pour Noël. Elle savait pourtant que son père refusait que ses filles se rendent chez des personnes qu'il ne connaissait pas. Mais Betty lui déclara : « Je partirai, papa, que tu le veuilles ou non. » Et Oscar, après s'être mis en colère, finit par accepter. Les vacances se déroulèrent sans joie. Heureusement Betty revint pour le nouvel an. Toute la famille, dans un semblant de fête, échangea de menus cadeaux ornés de mots très chaleureux. Lia en particulier avait trouvé à *La Riviera* un porte-clé qui convenait à sa bourse, sur lequel on aurait dû lire : « VIVE PETAIN », inscription que la main habile qui l'avait brodée proposait de lire « VIVE PETRIN », les jambages extérieurs du A ayant été déformés par les plis du tissu sur lequel était

*Septembre 1943 - Mai 1944*

brodée l'inscription, de telle sorte que le A se trouvait transformé en R.

Deux jours avant la rentrée qui suivait les vacances de Noël, Agathe prévint qu'il allait y avoir de nouvelles rafles et qu'il valait mieux que les Bihal ne dorment pas dans leur appartement. « Chez moi, depuis l'arrestation de Sauveur, bien que je sois catholique la maison n'est pas sûre. » Et comme un leitmotiv, elle maudissait cette femme avec un drôle de turban, à la mode allemande, qui était souvent venue chez elle voir son compagnon. « Sauveur aurait dû s'en méfier comme de la peste. Elle n'avait pas le regard clair, je ne sais pas ce qu'ils se racontaient mais je suis sûre que c'est elle qui l'a dénoncé. Elle devait jouer un double jeu. Je l'ai encore aperçue dans le quartier. Elle n'a pas été arrêtée, elle ! » Ses filles qui aimaient beaucoup le compagnon de leur mère se désolaient. Dans ses propos, la rancœur se mêlait au chagrin. Elle reprit : « Je connais bien une des sœurs d'une pension religieuse qui serait prête à accepter Lia. »

Le lendemain, un jour ensoleillé de janvier, Lia, Lise et Agathe se rendirent à pied à Magnan, un quartier excentré de Nice, au pensionnat Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus. Elles franchirent la grande porte en bois ; la sœur à cornette qui avait ouvert annonça à Agathe, qui déclina son nom, qu'elles étaient attendues par la Mère Supérieure. Puis elle les conduisit à travers un long couloir au carrelage de marbre et les introduisit dans une petite salle attenante au bureau de la Supérieure. Lia regardait autour d'elle. Les murs étaient peints en blanc et au-dessus de la fenêtre qui donnait sur un préau était accroché un tableau de la Vierge tenant dans ses bras l'Enfant. La sœur à la cornette les prévint que la Supérieure allait les appeler.

*Nice, amère saison*

Elles furent bientôt reçues par une grande femme, très digne, d'une trentaine d'années, aux traits réguliers, qui se tenait droite derrière son bureau. Elle portait un voile noir qui laissait dépasser quelques cheveux châains. D'une voix calme et rassurante, elle posa des questions à Lia : « Quel âge avez-vous, mon enfant ? En quelle classe êtes-vous ? » Puis elle lui demanda de sortir car elle avait à parler à Lise et à Agathe. L'entretien ne dura pas longtemps. Les deux femmes rejoignirent bientôt Lia et toutes trois furent accompagnées à la porte du couvent. Elles avaient été impressionnées par l'attitude compréhensive et réservée de la Mère Supérieure, par sa jeunesse et par sa beauté. Elles se prirent à regretter qu'une aussi belle personne renoncât à la vie séculière pour s'enfermer dans un couvent. Lia avait été acceptée. Lise tenait à la main la liste des objets qu'elle devait procurer à sa fille. Il était convenu qu'elle serait pensionnaire dès le lendemain soir.

Lia était triste à l'idée de quitter sa maison. Madame Bihal prépara à la hâte le trousseau demandé pour la pension : un sac en toile pour mettre les vêtements propres, un autre pour le linge sale et un plus petit pour les affaires de toilette. Le tout devait être marqué. Madame Bihal se contenta de broder LB sur les vêtements que Lia emporterait pour la première semaine. Cela l'occupa une partie de la nuit et le matin suivant. Puis ce fut le moment de partir, Oscar accompagnerait leur fille. En chemin, il lui recommanda de ne parler ni de sa famille ni de sa religion. Lia avait peur pour les siens : « Et vous qu'est-ce que vous allez faire ? Et Betty ? Et bon-papa et bonne-maman ? »

– Ne t'inquiète pas pour nous. Nous avons tenu le coup jusqu'à présent. Si Dieu veut, nous continuerons jusqu'à la fin de cette guerre que les Alliés vont bien arriver à

*Septembre 1943 - Mai 1944*

gagner. Nous serons enfin libérés. Et nous serons tous heureux comme avant la guerre.

Cette perspective annoncée par Oscar d'un ton confiant fit renaître l'espoir dans le cœur de sa fille : son père était si avisé et si juste qu'il ne pouvait pas se tromper. Ils étaient arrivés. Elle sonna à la porte de l'institution et tandis qu'elle entra, juste avant que le battant ne se referme, elle se retourna vers son père, porta sa main à sa bouche et, soufflant légèrement sur ses doigts, elle tendit le bras pour lui envoyer son baiser. La sœur à la cornette – Sœur Blanche – qu'elle avait vue précédemment la conduisit au premier étage de son petit pas de souris ; elle semblait glisser sur le sol plutôt qu'elle ne marchait. Elle se dirigea vers une grande salle où des lits alignés sur deux rangées semblaient attendre les pensionnaires. Elle lui désigna le sien, face à la porte d'entrée du dortoir. Le drap blanc était retourné sur une couverture marron. Une table de nuit accompagnait chaque lit. La sœur lui indiqua à l'entrée du dortoir un placard avec un espace destiné à recevoir son sac de linge et où l'on pouvait suspendre son manteau.

Lia rangea ses affaires et attendit, assise sur le lit. Elle regarda ce dortoir vide et découvrit dans un angle de la salle une sorte de cabine carrée fermée par des rideaux. Elle crut distinguer une légère forme derrière les tentures. En effet, quelques instants plus tard une jeune fille d'environ vingt-cinq ans sortit et se dirigea vers Lia : « Je suis Mademoiselle Lucas, dit-elle, la surveillante du dortoir. » Geneviève Lucas portait une robe grise à manches longues et un chandail rose, et non le lourd vêtement noir des religieuses avec le Christ sur la croix, attaché par un lien autour de la taille et descendant sur

*Nice, amère saison*

leur jupe. « Il est sept heures, je vais vous emmener au réfectoire. Venez. »

Elles redescendirent l'escalier et s'engagèrent dans une galerie qui menait, longeant la cour de récréation, de l'autre côté du bâtiment. Il faisait froid dans ce couloir et il était mal éclairé. Arrivées au bout, elles devaient prendre à angle droit. C'est alors que Lia perçut des bruits de conversation feutrés. Les pensionnaires, en rang, attendaient de pouvoir entrer dans la salle à manger. Dès que Lia eut rejoint les élèves, la porte s'ouvrit et le groupe pénétra dans une salle qui sembla moins froide à Lia que la galerie et le dortoir. Une douzaine de tables rectangulaires comprenaient chacune huit places assises. Sur une estrade, une petite table ronde avec quatre couverts attendait les surveillantes. Les élèves regagnèrent leur chaise mais restèrent debout. Sœur Blanche dit à Lia de demeurer près d'elle. Lorsque les chuchotements se furent calmés, elle la présenta : « Voici votre nouvelle camarade, Lia. » Tous les regards se dirigèrent vers elle tandis que Sœur Blanche la conduisait à sa place. Lia se sentait mal à l'aise.

Les jeunes filles se tenaient toujours debout. Sur un signe de Blanche, elles marmonnèrent une courte prière qui devait être le *Benedicite*. Ne la connaissant pas, Lia était embarrassée. Elle se mit à remuer les lèvres, articulant des mots inventés, tout en craignant que ses compagnes ne s'aperçoivent de son ignorance. Son malaise augmentait, elle avait l'impression de duper ses camarades. Elle ramena le col de son pull-over sur ses lèvres comme si elle avait eu froid. Enfin la prière se termina et elle put s'asseoir. Elle vit que chacune avait un bol rempli de soupe où de petites pâtes côtoyaient quelques rondelles de carottes. Elles

*Septembre 1943 - Mai 1944*

mangèrent rapidement. Puis tandis qu'une fille de salle débarrassait les bols empilés sur le bord de la table, se préparant à apporter des assiettes avec une sorte de boulette contenant quelques morceaux de viande enrobés de salade cuite, une élève demanda à Lia dans quelle classe elle était. Elle ajouta après la réponse :

– Moi, je m'appelle Madeleine. Je suis aussi en troisième. Demain nous avons cours de géographie à huit heures et demie. Vous étiez où, avant ?

Lia regarda Madeleine, embarrassée, et répondit à côté de la question : « Avant, j'étais en quatrième. » Les voisines écoutaient avec intérêt. Elle entreprit de faire de multiples demandes sur l'organisation des cours et des journées pour empêcher que la tablée ne l'interrogeât. Une nouvelle élève était pour quelques jours une énigme à déchiffrer que les pensionnaires laissaient vite tomber dès qu'elles l'avaient devinée et à partir de là jugée. Lia regardait Madeleine. Elle la trouvait jolie avec son front bombé, ses cheveux blonds nattés autour de la tête, sa peau blanche et sa bouche qui s'ouvrit toute grande pour engloutir le morceau de pain qu'elle tenait à la main. Heureusement une des sœurs affectées à la surveillance du repas vint leur demander de parler moins fort et même de s'en abstenir. Lia se demanda si cette aide inespérée venait du fait que cette femme connaissait sa situation ou s'il était vraiment interdit de parler pendant les repas. Après avoir reçu une pomme rabougrie que chacune grignota jusqu'au trognon, elles remontèrent en rang. Il fallait se laver les dents et faire sa toilette avant d'aller dormir.

En attendant que tout le dortoir soit passé dans les lavabos, les pensionnaires pouvaient lire ou revoir leurs leçons, assises sur leur lit. Lia avait le cœur serré. Elle

*Nice, amère saison*

regrettait son petit divan devant l'alcôve de ses parents mais elle se sentait en sécurité dans cette demeure si calme d'apparence. Ce n'était certes pas la faute de la maison s'il faisait si froid : le charbon manquait pour tout le monde. De plus il émanait de cette pension un air de sérénité et de propreté qui finissait par rassurer. Lia se glissa doucement entre ses draps. En levant la tête, elle s'aperçut que son lit se trouvait sous un immense Christ en croix, en bois sombre. Lorsque toutes les élèves furent couchées, elle vit Mademoiselle Lucas entreprendre le tour du dortoir en souhaitant aux internes une bonne nuit. Puis la surveillante annonça à deux reprises qu'elle allait éteindre, elle appuya sur l'interrupteur et s'en fut, ne laissant qu'une veilleuse pour les dormeuses qui se levaient la nuit. Mademoiselle Lucas entra dans la cabine qui lui tenait lieu de chambre. De son lit, en tournant la tête vers la gauche, Lia pouvait apercevoir, à travers les rideaux de cette sorte de cellule aux murs flottants, la lueur d'une lampe de chevet. Mademoiselle Lucas aimait lire avant de s'endormir. Quelques pensionnaires sortirent de dessous leur oreiller une lampe électrique pour éclairer les unes un mouchoir, les autres une compagne dans l'intention de lui adresser un dernier bonsoir, une dernière plaisanterie, et enfin, après une bonne demi-heure de chuchotements suivis de plusieurs « Taisez-vous ! » émanant de la cabine, tout le dortoir dormait. Il était vingt-deux heures.

Lia était éveillée depuis quelques minutes lorsque la cloche sonna à sept heures. Il fallait se préparer, descendre déjeuner et rejoindre les externes dans les salles de cours. Elle trouva au rez-de-chaussée la classe des troisièmes. Elle fut placée au deuxième rang par le professeur. L'épreuve de la prière, qu'il fallait dire avant le premier cours du matin,

*Septembre 1943 - Mai 1944*

recommença. Cette fois-ci c'était un *Notre Père qui êtes aux Cieux*. Elle l'avait souvent entendu lorsque Suzon le lui déclama pour le lui apprendre, mais elle ne le savait pas entièrement. Elle recommença à marmonner des syllabes, maugréant contre son manque de mémoire. Sœur Bénédicte, une femme sans âge à l'allure un peu rêche, enseignait ce matin la géographie en l'absence du professeur habituel, malade. Sœur Bénédicte était la directrice des études et secondait la Mère Supérieure, Mère Emmanuelle, dans les tâches administratives. Ce matin-là, elle montrait sur une carte accrochée au tableau le tracé des canaux français et tentait d'expliquer en quoi consistait le système des écluses. Mais son exposé manquait de clarté. À sa demande : « Vous avez compris ? » une élève leva le doigt et la pria de lui expliquer à nouveau le principe des vases communicants. La directrice des études recommença et s'embrouilla. Elle finit par déclarer : « C'est comme ça, ça marche, cela ne s'explique pas. » Puis le professeur de français, une jeune femme venue de l'extérieur, vint vanter les mérites de Fénelon. Malgré l'intérêt du passage Lia s'intéressait peu à Télémaque. Elle pensait à son lycée, à Christiane qu'elle n'avait pas eu le temps de prévenir. Tout était tellement changé, bouleversé dans sa vie. La récréation sonna. Dans la cour surgirent à nouveau les difficultés : les externes l'entourèrent, lui posèrent des questions qu'elle éluda à nouveau suivant son stratagème, en questionnant ses interlocutrices sur l'organisation des cours et sur les professeurs .

Le jeudi les internes se levaient plus tard. Elles se rendaient dans la salle d'études pour faire leurs devoirs et l'après-midi elles sortaient accompagnées de deux surveillantes, Mademoiselle Florence et Mademoiselle Geneviève.

*Nice, amère saison*

Elles se promenaient en rang, allant vers les collines avoisinantes. Il était désormais interdit de longer le bord de mer. Adieu, promenade des Anglais ! En se rendant à Golfe-Juan avec sa sœur et ses amis, une sortie exceptionnelle à la fin de l'été précédent pour s'offrir, s'il était encore possible, une dernière baignade sur une plage de sable et non sur les galets niçois, Lia avait vu depuis le train plusieurs petits écriteaux accrochés aux grilles des jardins qui longeaient la côte, portant l'inscription « *Achtung Minen* » accompagnée d'une tête de mort avec deux tibias entrecroisés. Voilà ce que Lia connaissait des écrits germaniques : ni Lessing, ni Goethe, et encore moins Rilke pour lequel s'enthousiasmait Betty.

Mademoiselle Lucas chantait juste et entonnait parfois une marche pour faire avancer le troupeau. Au bout d'une heure tout le monde s'asseyait pour se reposer. Et Geneviève Lucas recevait les confidences et les doléances des promeneuses. Elles ne mangeaient pas suffisamment ; l'école était trop sévère ; elles avaient eu de mauvaises notes injustifiées, les parents ne s'occupaient plus assez d'elles. Geneviève Lucas était attentive et essayait de reconforter chacune. Elle connaissait bien la pension, elle y avait été élève puis elle avait obtenu une licence de lettres, mais elle avait dû travailler, ses parents étant tombés malades. Ainsi ses études avaient-elles été interrompues. Quelque temps après elle s'était fiancée, mais son futur mari avait été fait prisonnier par les Allemands en quarante. Elle avait su qu'il s'était évadé mais n'avait plus reçu aucune nouvelle. Elle était croyante et considérait la souffrance comme une épreuve dont le Ciel tiendrait compte à l'heure du Jugement Dernier. C'est ce qu'elle raconta à Lia qui l'écouta, dubitative et éberluée. « Comme dans un roman de Delly », se disait-elle.

Septembre 1943 - Mai 1944

Après la promenade, les pensionnaires lisaient ou échangeaient des balles au ping-pong dans la salle de jeux ou encore faisaient de la musique. Lia joua un Bach sur le *Krigelstein* aux sonorités de bastringue.

Enfin le samedi après-midi arriva. Les internes étaient autorisées à revenir chez elles. En sortant du pensionnat, Lia se sentit moins opprimée. Elle n'attendit pas le tramway qui de Magnan pouvait l'amener au bas du boulevard Gambetta. Elle avait besoin de respirer, de marcher.

Une alerte sonna, elle savait qu'elle devait se mettre à l'abri et qu'il était interdit de parcourir les rues pendant ce temps. Mais elle continua d'avancer sans rencontrer grand monde et quand elle parvint chez ses parents, à bout de souffle, la sirène retentit à nouveau pour signifier que tout danger était passé. Ses parents furent heureux de la retrouver. Sa mère avait pu lui préparer un gâteau de riz avec du vrai sucre. Ils la questionnèrent sur sa vie à la pension et pour les rassurer Lia peignit sa semaine en rose.

Chez elle il n'y avait rien de nouveau. Aucune lettre des absents. Christiane était passée voir les Bihal, inquiète de ne pas retrouver son amie en classe, et Lise lui avait dit que sa fille était en pension, sans donner d'autres précisions.

– Demain dimanche, nous irons au cinéma l'après-midi voir *Madame Sans-Gêne* avec Arletty, ce sera sûrement très amusant et ça nous changera les idées, annonça Oscar.

Les Bihal s'efforçaient de paraître sereins mais ils savaient que de nouvelles rafles avaient touché les juifs de Nice. Chaque jour apportait son lot d'arrestations. Encore le 10 janvier tout un convoi avait été expédié à Drancy. Et, parmi eux, un frère et une sœur de Joseph Alsama : Élie, avec sa femme Elvire, leur fille Didi, leur fils Chocho (l'ex-aviateur qui avait rendu visite aux Bihal à Paris), son épouse, Irène,

*Nice, amère saison*

et leurs deux jeunes enfants. Ils avaient tous été arrêtés en même temps dans l'appartement où ils se terraient. Et manque de chance, Sarah, sœur d'Élie et de Joseph, et Gaston son mari étaient allés les voir ce jour-là et ils avaient été emmenés aussi. C'était une pitié ! Les Bihal envisageaient de partir mais ne savaient pas où aller. Oscar s'était rendu compte que sa nationalité de Turc, donc issu d'un pays demeuré neutre, ne l'empêcherait pas d'être pris. La nuit, Oscar et Lise allaient parfois dormir chez Agathe, car la gestapo opérait souvent au petit matin ; l'arrivée d'une voiture qui s'arrêtait devant votre porte semait la panique parmi les riverains, surtout si elle était accompagnée de bruits de bottes et de l'irréremédiable : « Police ! Ouvrez ! » Oui, dans les rues les voitures étaient mal vues, tous avaient hâte qu'elles passent leur chemin. Encore quand elles portaient deux énormes tuyaux pour marcher au gazogène, on pouvait se dire qu'elles appartenaient à quelques chanceux qui avaient de quoi rouler, et non à la police !

Betty donnait du souci à ses parents. Elle était amoureuse d'un certain Georges Grandier, un jeune homme niçois de bonne souche – entendez arien – qui portait une cape romantique mais qui n'avait pas l'agrément de la famille Bihal. Georges vivait chez sa mère qui était cardiaque et avait peur de rester seule et lorsque, pour des raisons mystérieuses, son fils devait s'absenter, Betty acceptait de tenir compagnie à la mère et de passer la nuit près d'elle dans leur grand appartement.

Après l'arrestation d'Élie, les Alsama avaient consenti à partir. Ils avaient trouvé à louer une chambre chez l'habitant, à Monte-Carlo, en principe pays demeuré neutre, et cherchaient une autre location pour les Bihal aux mêmes conditions, c'est-à-dire pas trop chère et au noir (tous les

*Septembre 1943 - Mai 1944*

loueurs de meublés et tous les hôteliers étaient tenus de déclarer leurs clients à la police sur une fiche spéciale prévue à cet effet).

Le lendemain, après avoir vu Arletty dans le film tiré de la pièce de Victorien Sardou, Lia demanda à rendre visite à Christiane, puisque la rue où se trouvait le cinéma Excelsior n'était pas loin de celle où habitait son amie.

« Ne tarde pas, lui ordonna Lise, tu dois repasser à la maison prendre ton linge propre que j'ai lavé hier et être à la pension avant sept heures. » Lia promit de faire vite. Elle trouva au comptoir Madame Tosella qui lui demanda de ses nouvelles et de celles de sa famille ; elle ajouta que Christiane était là et qu'elle allait la prévenir. Christiane, à l'annonce de la visite, poussa un cri de joie et se précipita dans le magasin.

– Je ne peux pas rester longtemps, lui dit Lia, je dois être chez moi dans une heure.

– Eh bien je vais te raccompagner.

En chemin Lia lui expliqua qu'elle était en pension mais, fidèle à sa promesse et par prudence, tant pour son amie que pour elle-même, elle ne révéla pas son adresse.

– Tu me manques, Lia, tu sais que tu es ma seule amie.

– Au lycée comment ça va ? Qu'ont-ils dit de mon départ ?

– Oh, tu sais les professeurs ne s'étonnent plus de rien. Les élèves apparaissent puis disparaissent sans donner de motif, comme toi. Mais tout le monde comprend que c'est à cause de la guerre.

Christiane raconta sa semaine à Lia :

– L'autre jour, j'ai été troublée, je vais te dire pourquoi. Je traversais l'avenue de la Victoire et j'ai vu la mère d'Olivia Ozel entrer chez Gainon avec un officier allemand.

*Nice, amère saison*

– Tu es sûre que c'était elle ?

– Oui, elle était élégante, tout en noir et elle lui parlait avec un sourire. Ils se sont arrêtés un moment devant la vitrine, alors je l'ai bien vue. Il lui a fait signe d'avancer, elle avait l'air très contente d'aller dans ce salon de thé. Depuis je me sens gênée lorsque je parle à Olivia.

Lia était de nouveau angoissée. Elle avait donné son nom, peut-être même son adresse, à Madame Ozel lorsqu'elle était venue prendre des nouvelles de sa fille. Est-ce que cela était dangereux ? Il fallait qu'elle en parle à ses parents. Elle écoutait, distraite, Christiane lui promettre de venir la voir le samedi suivant en fin d'après-midi. Elle repartit d'un pas lourd chez elle.

Une surprise l'attendait le lendemain au réfectoire de la pension : une nouvelle, arrivée la veille au soir, fut installée en face d'elle. Quand elle l'aperçut elle fut prise d'un grand fou rire, partagé par sa compagne. Ni l'une ni l'autre ne pouvaient s'arrêter et cachaient de leur mieux leur hilarité dans leur serviette, gâité qui n'échappa pourtant pas à l'œil avisé de Sœur Bénédicte. « La nouvelle » était en effet Dolly Scheller, qui était depuis la sixième dans la même classe que Lia. Après la prière, quand elles se furent assises en évitant soigneusement de se regarder pour ne pas repartir dans un rire inexplicable pour les autres, Dolly s'adressa à Lia et lui demanda comment elle s'appelait. Lia, étonnée par cette question, lui déclina son nom. Dolly, affectant d'avoir mal entendu, répéta la demande, et Lia déclina de nouveau son identité. En fait Dolly attendait que Lia lui réponde : « Et vous, quel est votre nom ? » (Dolly avait remplacé le tutoiement avec lequel elle s'adressait à Lia les jours précédents par le vouvoiement de rigueur quand les élèves ne se

*Septembre 1943 - Mai 1944*

connaissaient pas encore). Elle reprit : « Moi je m'appelle Dolly Brun. » Lia comprit alors le sens de la question : Dolly la prévenait qu'elle avait changé de nom. Elles évitèrent de se regarder pour que les rires ne les reprennent pas. Elles s'aperçurent heureusement qu'elles n'étaient pas dans la même section.

Le mois de février s'annonçait avec son lot de souffrances. Les règles d'occupation de la zone Nord devaient désormais s'appliquer à la zone Sud.

Le samedi suivant Lia eut le droit de revenir chez elle, en visite. Betty l'attendait aussi et elles furent heureuses de se revoir. Elles s'embrassèrent, puis Lise et Betty reprirent leur conversation à propos des nouvelles dispositions : à partir du 15 février, toutes les femmes de dix-huit à quarante-cinq ans étaient soumises au STO, et seules celles qui avaient des enfants seraient affectées à un lieu d'où elles pouvaient regagner leur domicile le soir. Il fallait protéger Betty ; qu'elle quitte Nice, mais pour aller où ? À Monaco ? Madame Bihal se lamentait : « Quand je pense que le 4 février, jour de mon anniversaire, je n'aurai ni mes enfants, ni mes parents près de moi, que je ne sais plus rien de mon frère, ni de ma sœur ni de Martine (et là son visage se crispait dans une moue de douleur), que partout je n'entends parler que de rafles, que de blessés, que de ruines ! que de morts ! »

Elle et son mari étaient perpétuellement inquiets. Ils n'avaient pas eu de nouvelles de leurs parents cette semaine. Il était dangereux de se rendre à Monte-Carlo car les Allemands avaient installé des chicanes sur les corniches qui allaient de Nice à la Principauté et ils opéraient de fréquents contrôles. Madame Bihal était allée une fois rendre visite à ses parents, elle avait eu très peur

*Nice, amère saison*

car au retour le car avait été arrêté et contrôlé. Un soldat allemand, voyant que sa carte d'identité portait la mention « turque », s'était adressé à elle dans cette langue avec un sourire engageant. Elle n'avait pas compris et pas répondu. « *Vous bas barler turc ?* » avait-il alors demandé, méfiant. Elle avait répliqué : « Je suis turque par mariage » et il s'était contenté de cette explication. « Tu te rends compte, avait-elle dit à son mari lorsqu'elle lui avait raconté la scène, ils savent même le turc ! »

Le dimanche Monsieur Bihal proposa d'emmener sa famille au cinéma ; on donnait *L'Éternel retour*. Lia fut enthousiaste. Elle aimait les longs cheveux blonds de l'actrice, Madeleine Sologne, elle apprit la légende de Tristan et Yseult. Quand elle revint à la pension, le soir, Sœur Bénédicte lui demanda ce qu'elle avait fait de son dimanche. Elle répondit qu'elle était allée au cinéma voir un film d'amour. La religieuse prit un air désapprobateur. Lia sentait bien qu'elle n'aurait pas dû prononcer le mot *amour* devant elle et se reprocha cet impair. Elle faisait passer ses parents pour des gens superficiels qui se divertissaient au cinéma alors que tout allait si mal. Mais enfin le mot était lâché. « Allez au réfectoire, c'est l'heure du dîner », lui dit la sœur d'un ton sévère.

Le mercredi était jour de promenade ; c'était plutôt agréable de se préparer, de bien se coiffer et de sortir toutes ensemble. Geneviève Lucas connaissait beaucoup de contes et leur en prodiguait le récit durant les haltes au jardin. Lia se sentait un peu trop grande pour entendre ces fables mais elle y prenait plaisir. C'était un moment enchanteur malgré un quotidien inquiétant. Et puis elle était soucieuse car elle savait que bientôt il faudrait aller à la messe, se confesser. Elle redoutait cet instant : elle ne

Septembre 1943 - Mai 1944

savait pas comment s'y prendre, ni réciter un *Confiteor*, n'en connaissant pas les mots. Elle craignait d'être découverte. Le jour arriva, mais on ne la fit pas se lever plus tôt comme les autres pécheresses qui aspiraient à l'absolution et elle n'eut pas à raconter ses fautes. Elle en fut soulagée. Des péchés, elle en aurait inventé sans difficulté, c'était le droit à l'absolution qui lui posait un problème. Elle s'en ouvrit le dimanche suivant à Christiane, qui lui écrivit sur un papier les paroles des différentes prières.

– Comme ça, Lia, tu te confondras avec les autres pensionnaires.

– Oui mais j'ai l'impression de mentir, répliqua Lia.

– Tu sais, quels que soient les mots que tu prononces, si tu t'adresses sincèrement au bon Dieu, il t'entend et te comprend.

– Tu crois vraiment ?

– Oui, il suffit de le prier très fort.

Christiane semblait gênée en donnant ce conseil. Elle changea de conversation.

– J'ai oublié de te dire : j'ai encore rencontré Madame Ozel, elle entrait au *Cintra* avec un Allemand, le même, je crois.

La peur de Lia remonta dans sa gorge. Est-ce que Madame Ozel, qui avait toujours besoin d'argent, était une donneuse ? Lia imaginait mal cette femme en train de la dénoncer pour plaire à son ami allemand, son amant peut-être ? Et si elle était un agent de la gestapo ? Tout allait mal dans Nice. Christiane lui racontait maintenant que les Boches commençaient à évacuer les appartements du port. Mais Lia n'écoutait pas, elle ne sentait même pas le froid de février parcourir ses membres : sa pensée

*Nice, amère saison*

revenait sans cesse à la mère d'Olivia. Tout à coup Christiane lui prit la main : « Tu sais, je ne t'abandonnerai jamais, tu pourras toujours compter sur moi. » Lia remercia Christiane du regard, mais elle eut envie de retourner à la pension où tout était si feutré et apparemment calme.

L'anniversaire de Lia, en mars, fut fêté sans éclat. Pourtant ses parents lui avaient acheté un joli stylo. Christiane lui fit cadeau d'un porte-serviette qu'elle avait brodé elle-même mais elle lui racontait en même temps des choses horribles. Une grenade avait explosé dans la cour des petites. L'une d'elles avait été grièvement blessée. Christiane avait entendu un grand bruit et tout le lycée avait été évacué. Christiane avait moins été choquée par la grenade que par la réflexion d'une camarade au sujet de la fillette qui se trouvait dans le coma : « Si elle meurt, eh bien sa mère n'aura qu'à faire un autre enfant ! » et cette camarade s'était mise à rire. Lia se félicita de n'avoir pas été au lycée ce jour-là, ce lycée qu'elle regrettait pourtant d'avoir quitté.

Elle s'habitua à au rythme de la pension. Le professeur de français la décourageait, son cours n'offrait aucune fantaisie et elle insistait encore sur l'orthographe au lieu d'expliquer les textes. Lorsque Lia retournait chez elle, sa mère l'accueillait avec joie, mais semblait avoir hâte de la voir repartir dans un lieu protégé. Un jour qu'elles étaient au balcon à regarder les hommes jouer aux boules, dans le terrain en face de la maison, et commentaient leur habileté, elles virent une *citron* noire tourner le coin de la rue et s'arrêter devant l'immeuble. Elles se regardèrent, tétanisées, les mots s'arrêtèrent dans leur gorge. Non, personne ne sortit de la voiture qui continua son chemin.

*Septembre 1943 - Mai 1944*

Elles respirèrent. Lise reprit enfin :

– Tu sais, Lia, pour les vacances de Pâques il vaut mieux que tu restes à la pension.

Les vacances avaient été abrégées du 5 au 11 avril. Il fut décidé que Lia ne reviendrait pas chez elle. La Supérieure la convoqua et lui expliqua qu'en raison des circonstances elle était admise à demeurer avec quelques élèves à la pension. À la récréation, une de ses camarades, une grande brune très riieuse dit à Lia qu'elle aussi resterait à Pâques.

– De quelle religion tu es ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint à Lia.

– Catholique, répondit aussitôt Lia.

La grande brune réfléchit un peu et ajouta :

– Mais avant d'être catholique tu étais quoi ?

Elles eurent un rire complice et Lia comprit que la grande fille brune était cachée à la pension tout comme elle. Cette conversation ne pouvait pas avoir été perçue de la sœur converse qui surveillait ce jour-là la récréation, et cependant elle semblait les épier.

Les vacances s'écoulèrent, le mois d'avril s'acheva. Le temps semblait long à Lia, surtout le soir avant de s'endormir. Elle ne reçut pas de nouvelles des siens durant plus de quinze jours. Pas de lettres non plus, pas de petits mots de Betty. Le printemps était revenu. Les fleurs s'épanouissaient. Pourtant l'atmosphère de la pension lui semblait bien lourde. Lia s'y sentait comme entre parenthèses.

Un soir la Mère Supérieure la fit appeler et la prévint le plus calmement possible qu'elle attendait une visite qui pouvait avoir des suites : « Mon enfant, cette nuit la gestapo va venir. Si jamais elle inspectait l'établissement, restez calme. Rejoignez vos camarades, maintenant. »

*Nice, amère saison*

Lia remonta dans sa chambre terrorisée. Elle se coucha, elle n'arrivait pas à dormir. Toutes les cinq minutes elle se levait, se rendait aux toilettes, se délestait de quelques gouttes, la peur activant à tort ses fonctions naturelles. Elle se souvint du tour d'un prestidigitateur : il tenait un lapin blanc et le malheureux animal en voyant tant de lumière et toute cette foule s'était oublié sur le fakir : un petit filet dérisoire jaune clair avait coulé. Elle pensait à ce lapin, qui avait eu peur comme elle, elle se disait qu'il fallait dormir, ne pas réveiller les autres, mais elle était obligée de se lever encore et encore, tout doucement pour ne pas déranger ses compagnes, elle se faufilait dans le couloir où une veilleuse restait toujours allumée et courait jusqu'aux sanitaires puis elle retrouvait ses draps. Son cœur battait très vite. Elle se demandait s'il ne valait pas mieux s'enfuir, mais elle ne savait pas comment ; les portes étaient fermées à clé. En revenant d'une de ses courses, elle aperçut son lit dans l'entrebâillement de la porte du dortoir : au-dessus le grand Christ étendait ses bras. Elle fut étonnée et vaguement reconnaissante à la Supérieure de l'avoir mise à cette place ; sans doute la croyait-elle bénéfique. Tandis que ses pensées se cognaient dans sa tête, la fatigue et l'émotion finirent par emporter son corps dans le sommeil.

Le lendemain Lia fut tout heureuse de se réveiller sans avoir eu à affronter de dangereux visiteurs. Elle se demandait si la gestapo était venue. Elle ne posa évidemment aucune question. Sœur Bénédicte vint la chercher après le petit-déjeuner, et Lia fut bien surprise quand elle lui demanda de rassembler ses affaires et de rentrer définitivement chez elle. On ne lui fournit pas davantage d'explications. « Bien sûr, se dit Lia, c'est à

Septembre 1943 - Mai 1944

cause de la gestapo. » Elle se hâta de se préparer et n'eut pas même le temps de saluer ses compagnes.

En sortant du couvent, Lia sentit un instant, dans ce pays torturé, souffler un vent de liberté. Elle pouvait ne plus suivre de cours, ne plus marmonner des prières qui n'étaient pas les siennes, ne plus faire semblant d'être une autre et marcher dans l'air tiède du mois de mai. Elle se dirigea vers sa maison, chargée d'un cartable et d'une petite valise. Une alerte sonna, mais elle continua à marcher et ne rencontra heureusement aucune patrouille.

Il était onze heures du matin. Elle prit l'ascenseur, toute joyeuse de la bonne surprise qu'elle allait faire à ses parents. La cabine émit son habituel gémissement rauque chaque fois qu'elle franchissait une porte palière. Enfin arrivée à l'étage, Lia ouvrit les deux battants, puis la porte grillagée, sortit sa valise, appuya sur la sonnette de son appartement : trois coups brefs et un coup long, bien que ses parents lui aient défendu de reproduire les battements qui indiquaient le début de l'émission de Londres, « l'Ouverture de *La Cinquième* » avait coutume de commenter Betty. Trois brèves une longue : « Le V de *Victoire* en morse », ajoutait Lia. « Un voisin mal intentionné pourrait entendre », répétait Lise. « Pour une fois ! » se dit Lia. Elle pensa qu'elle aurait dû apporter une fleur à sa mère ; il lui restait encore les dix francs qu'elle lui avait donnés lors d'une précédente visite. Personne ne vint lui répondre. « La fenêtre est peut-être ouverte, ou maman fait sa toilette, l'eau coule dans la baignoire et étouffe tous les autres bruits... » Elle sonna de nouveau et colla son oreille contre la porte. Elle n'entendit rien, même pas miauler Pampille. Un peu déçue, laissant valise et cartable sur le paillason, elle descendit au quatrième.

*Nice, amère saison*

« Peut-être maman est-elle en bas. Bon-papa et bonne-maman ont dû lui laisser les clés avant de partir pour Monaco pour qu'elle veille sur l'appartement. » Pas de réponse au quatrième non plus. Elle remonta rapidement l'escalier et s'assit sur les marches.

Elle réfléchit qu'à cette heure Lise devait faire la queue chez quelque vendeur au marché. Prenant son cartable et laissant la valise, elle reprit l'ascenseur en sens inverse ; les gémissements étaient plus feutrés en descente, mais Lia avait toujours l'impression que la machinerie se raclait la gorge. Elle traversa lentement le vestibule qui conduisait à la sortie de l'immeuble ; à droite à travers sa vitrine elle vit le cafetier servir une limonade à un bouliste qui venait de terminer une partie sur le terrain d'en face. Elle fut tentée de lui demander des renseignements puis se ravisa, voyant qu'il n'était pas seul, et courut au marché. Chez Monsieur Léonard, le premier étal, il y avait arrivage d'aubergines : un kilo par personne. Mais elle n'aperçut pas la petite silhouette de Lise. Elle fit deux fois le tour des commerçants, sortit vers l'avenue Gay, alla chez la boulangère, sa mère n'y était pas non plus.

Soucieuse, elle retourna chez elle, et décida d'attendre sur le palier du cinquième. Avant de monter, elle ouvrit la boîte aux lettres dont la serrure était cassée et découvrit deux cartes, au format officiel de la zone occupée : l'une signée *Fanfan*, sa cousine chez qui la famille avait si souvent passé les fêtes de Noël, celles de Pâques et célébré le *seder*. « Nous sommes là mais la grande famille ne se porte pas bien, et chez vous ? » L'autre carte était adressée à son père : elle ne reconnut pas la signature. Elle ne comportait que ces quelques mots : « Bien arrivé, merci pour tout. » Elle reprit l'ascenseur et il lui sembla qu'il grinçait plus que de coutume

*Septembre 1943 - Mai 1944*

et qu'il n'en finissait pas de monter. Elle eut le temps de poser son cartable sur la banquette rabattable au fond de l'habitacle. Arrivée au cinquième, elle se hâta de jeter un coup d'œil sur le paillason. Sa valise l'attendait toujours. Elle regarda la petite montre en chromé qui ne quittait jamais son poignet et que ses parents lui avaient offerte pour ses neuf ans. Il était presque treize heures. Sa mère était peut-être allée chez le docteur, ou bien livrer un ouvrage fait à l'aiguille ? Elle ne tarderait pas. Non ! Elle n'était sûrement pas allée se promener, ce n'était pas dans ses habitudes. Quant à son père, elle se réconfortait en pensant qu'il revenait rarement déjeuner en semaine.

Elle attendit presque une heure. Elle eut alors l'idée d'examiner le cachet des lettres. Elles étaient toutes deux datées de la semaine passée. Sans doute attendaient-elles là depuis plus de vingt-quatre heures et Lia savait que sa famille relevait le courrier deux fois par jour. Son attente inquiète se changea en une angoissante expectative. Elle écouta le silence de l'escalier, elle regarda par le trou de la serrure, dans le vain espoir d'apercevoir un billet glissé sous la porte. Le cœur meurtri, elle descendit un étage. Elle se décida à sonner puis à tambouriner chez Madame Laroche, mais là encore personne ne répondit. Elle remonta, prit ses affaires et appela l'ascenseur.

En bas, le bistrotier prenait le frais devant son rideau en lamelles de bois. Elle le regarda, s'arrêtant un instant, n'osant pas lui poser de questions. Finalement elle lui demanda si ses parents ne lui avaient pas laissé un mot pour elle. En la voyant hésitante et désemparée, il lui dit doucement avec son bel accent méridional : « Non. J'ai vu partir vos parents en voiture, avec deux hommes. Ils avaient une valise. Ne restez pas là. » Il n'en dit pas plus, lui tourna le dos,

*Nice, amère saison*

franchit le rideau destiné à empêcher les insectes d'entrer dans sa salle et ferma la porte, signifiant bien par là qu'il ne pouvait pas donner plus d'explications.

Ses parents emmenés, emmenés par qui ? Arrêtés ou bien emmenés par des amis ? Lia se raccrochait à cette idée pour se donner de l'espoir. Mais elle pensait ensuite : « S'ils étaient partis avec des amis, ils m'auraient prévenue... » Que faire ? La gestapo, qui devait venir à la pension, était peut-être allée chez ses parents ?

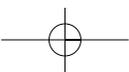
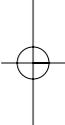
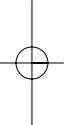
Elle se dirigea chez Suzon et sonna à la grille du jardin. Enfin la porte en haut du perron s'entrouvrit et le grand-père de Suzon, un vieil homme sourd, avant même que Lia ne pose une question l'avertit que Suzon n'était pas là, sa femme non plus, et il retourna faire sa sieste.

Où aller ? Lia sentit le froid entrer dans son cœur. Sa valise lui semblait bien lourde et son cartable inutile. Personne ne se souciait plus d'elle. Et Betty ? Où était-elle ? Comment retrouver ses parents ? Comment savoir s'ils avaient besoin d'aide ? Qu'allait-elle faire sans argent et sans savoir où se diriger ? Il faisait si beau ce matin et maintenant un vent désagréable commençait à souffler. Agathe avait quitté Nice. Elle décida de se rendre chez sa tante Méline. Peut-être serait-elle revenue ? Mais chez elle il n'y avait personne. Aucun aboiement ne se faisait entendre. Ploc était sans doute parti lui aussi avec ses maîtres. Lia réfléchit un instant et pensa qu'elle pourrait peut-être glaner quelques renseignements au local des Éclaireuses Israélites. Elle savait pourtant qu'il avait été fermé, que le groupe s'était dissout et qu'il était certainement imprudent de s'y rendre et d'y laisser des messages. Les bras de plus en plus fatigués, elle longea le boulevard Gambetta, l'avenue Thiers, l'avenue Georges

*Nice, amère saison*

Clemenceau. Au coin de la rue Alphonse Karr elle enfila le couloir qui menait à une cour. Sur la gauche, la porte de bois bleu était barricadée. Elle pensa à tous les pots de peinture, aux cahiers de chant qu'elle avait laissés dans la petite armoire attribuée au clan des Colombes. Il était presque quatre heures de l'après-midi, elle ne s'était même pas rendu compte qu'elle n'avait pas mangé. Elle se remit en chemin et alla s'asseoir un instant sur un banc de l'avenue de la Victoire.

Elle eut soudain l'idée d'aller chercher Christiane à la sortie du lycée pour lui demander conseil. Elle aurait préféré laisser son amie en dehors de ses problèmes. Mais ses tantes toutes au loin, aucun membre de sa famille ou de son clan n'étant présent, elle n'avait plus le choix. Si du moins un de ses proches avait eu le téléphone, elle aurait pu à nouveau essayer de les contacter. Elle reprit sa valise, son cartable et s'achemina vers la sortie du lycée. Elle arriva un peu avant la fin des cours. Elle posa la valise sur le rebord d'un jardinet qui longeait un immeuble en face du lycée et, tenant toujours sa serviette de cuir renfermant ses dix francs, elle se posta près de la lourde porte de sortie et attendit.



**XX**  
**Février – Mai 1944**  
*Il faut sauver Lia*

Lia ne venait plus au lycée. Sa place vide, à la gauche de Christiane, affichait son absence éclatante.

Emportée par un des remous de l'occupation, elle avait été déplacée aux confins de Nice, en territoire inconnu. « Dans un pensionnat religieux » avait-elle indiqué. Mais elle avait refusé d'en préciser le nom et l'adresse, expliquant qu'elle avait promis à sa mère un secret absolu. Christiane, frustrée et un peu vexée, avait renoncé à poser des questions et pourtant elle avait soif de détails sur la vie que Lia menait à la pension. Au moins, l'imaginer entourée de *Bonnes Sœurs* lui donnait-il pour elle une impression de sécurité.

Cependant les deux adolescentes se rencontraient à peu près chaque semaine, lorsque Lia rentrait chez elle le samedi et que Christiane était libre. Avec le soleil clair du mois de mars elles allèrent se promener sur la colline qui surplombait le quartier du Parc Impérial, parmi les

*Nice, amère saison*

villas et les maisonnettes d'où parvenaient des effluves de lilas. Lia réclamait des « reportages » sur le lycée. Christiane s'efforçait de rendre ces évocations plaisantes. À la vérité, on se comptait dans les classes car de plus en plus d'élèves étaient évacuées. D'autres, comme Rachel devenue Raphaëlle, avaient disparu sans explication.

Christiane ne mentionna pas une rencontre qu'elle fit un peu plus tard au printemps. Comme d'habitude, elle avait dû redescendre de La Jagaude juste avant Pâques pour aider à la boulangerie. Il n'y avait quasiment rien à vendre à part le pain, mais Célestine, dont la grossesse avançait, était fatiguée.

En arrêt devant une librairie, Christiane était occupée à lire des titres et à imaginer vaguement leur contenu. Une voix aiguë, qu'elle reconnut aussitôt, la fit se retourner.

– Tiens, claironnait Aline Pielles, tu es toujours à Nice, toi ?

– Moi, bien sûr, répliqua Christiane sur la défensive. Et toi ?

Aline leva les yeux au ciel en haussant les sourcils :

– On ne t'a pas dit que j'étais allée à Saint-Martin-Vésubie l'été dernier ? Mon père n'a pas voulu que nous restions ici, maman, les jumeaux et moi, parce qu'on pouvait craindre des tentatives de débarquement. Mais à Saint-Martin il y avait une quantité de juifs que les Italiens avaient déplacés là. Alors nous n'y sommes pas restés, nous nous sommes installés à Embrun. C'est tranquille mais justement il n'y a rien à faire, en dehors des cours. Heureusement j'ai trouvé des copines chez les familles évacuées. Et dis-moi, ton amie Lia Bihal, elle est toujours au lycée ?

*Février – Mai 1944*

– Non, elle est partie ailleurs, en Savoie je crois, répondit brièvement Christiane.

Elle ajouta qu'elle n'avait pas le temps de s'attarder davantage et abandonna Aline Pielle en regrettant de ne pas pouvoir mieux lui exprimer l'aversion qu'elle ressentait pour sa façon de voir les choses.

Il n'était pas question non plus d'inquiéter Lia avec des préoccupations que Christiane ruminait pourtant souvent. Il s'agissait des listes désignant les détenteurs de faux tickets. Monsieur Tosella n'avait jamais rien demandé à Christiane et celle-ci avait feint d'oublier sa consigne. Cependant elle avait entrevu quelques gestes par lesquels Célestine remettait des papiers au boulanger. Ce dernier les avait-il ensuite donnés à Formicade, elle n'aurait su le dire. Un jour, à La Jagaude, elle avait tenté finement de faire parler son père à ce sujet. Il lui avait répondu seulement : « Sois tranquille et ne te préoccupe pas de ça. » Elle constatait que le milicien rendait des visites régulières au magasin et descendait au fournil échanger quelques propos avec Alfred. Ce qui se passait au sous-sol ne transpirait pas dans la boutique. Quant à Madame Klippfel, son nom n'avait plus été mentionné.

Richard avait déclaré qu'Alfred était « inoffensif ». C'est pourquoi malgré la présence du jeune ouvrier au fournil il s'aventurait souvent à descendre de sa chambre en début de nuit afin d'écouter la radio anglaise. Il traversait la cuisine presque sans bruit pour allumer la TSE. Christiane, qui l'avait surpris un soir, guettait depuis le frôlement de ses pas et venait le rejoindre devant le poste sur lequel ils collaient chacun une oreille, rapprochant ainsi leurs visages. L'adolescente, troublée, constata qu'elle avait grandi car ses yeux arrivaient

*Nice, amère saison*

maintenant au niveau du nez de Richard. Elle ne prêtait qu'une attention discontinue aux paroles des speakers, d'autant plus qu'elles étaient masquées par les notes discordantes et lancinantes du brouillage et qu'elles se bornaient souvent à des *messages personnels* mystérieux. Mais il lui arriva d'entendre annoncer sur un mode solennel : « Honneur et Patrie. Voici le Général de Gaulle. » À ces mots, Richard se raidit comme s'il se mettait au garde-à-vous et ses yeux brillèrent tandis qu'il soulignait : « Attention, hein, c'est De Gaulle qui va parler. » La voix qui s'exprima ensuite avait des intonations curieuses, appuyant sur certains mots avec des notes plus hautes et retournant aussitôt après à un ton plus bas. Lorsqu'elle prononçait « la France » la voyelle nasale s'allongeait et la dernière syllabe de la phrase vibrait. Le Général engageait les Français à s'unir pour résister à l'ennemi. « J'ai des camarades qui ont pris le maquis, confia Richard. Si je suis appelé pour le STO je crois que je ferai la même chose. »

\*\*\*\*\*

Le vent soufflait violemment et, par les fenêtres qui donnaient sur la galerie, au-delà de celle-ci on apercevait les branches des platanes, chargées de feuilles en ce début de mai et agitées de mouvements convulsifs. Le professeur d'italien, Madame Gaspino, finissait d'indiquer la leçon à apprendre et Christiane s'apprêtait à ranger son manuel lorsqu'elle aperçut la Pieuvre qui s'avancait vers leur salle de classe. À cet instant la cloche de cinq heures qui annonçait la fin des cours retentit. Les élèves se levèrent et se mirent à parler entre elles, le professeur lança : « Vous pouvez sortir », quelqu'un ouvrit la porte et au milieu du brouhaha

*Février – Mai 1944*

Christiane distingua la surveillante qui attendait dans la galerie. Debout, toujours vêtue de sombre et coiffée d'un étrange béret tricoté. Madame Gaspino, qui s'était avancée, lui serra la main au passage et Mademoiselle Simain dit quelque chose en regardant la salle de classe. Christiane eut l'impression que le coup d'œil lui était adressé. Aussi avançait-elle si lentement entre les tables qu'elle fut la dernière à sortir.

La Pieuvre la toisa. Les coins de ses lèvres serrées étaient relevés en une sorte de sourire. Puis elle ouvrit la bouche pour annoncer : « Quelqu'un vous attend. Suivez-moi. » Elle marcha à grands pas en direction du bureau de la Surveillante générale, tandis que Christiane se demandait si le mot *quelqu'un* pouvait raisonnablement désigner cette *Surgé* importante et redoutée.

Mais Mademoiselle Simain passa devant le bureau sans s'arrêter, puis poussa la porte d'une salle consacrée aux cours de couture et d'un hochement de tête enjoignit à Christiane d'entrer. Au près d'un assemblage de tables formant un carré autour duquel les élèves se disposaient habituellement, seule, la tête dressée, Lia était assise. Elle se leva. Le vent avait dû la décoiffer car des mèches tombaient en désordre autour de son visage.

– J'ai permis à Mademoiselle Bihal de vous attendre ici plutôt qu'à l'extérieur, prononça la Pieuvre. Maintenant vous allez sortir toutes les deux. Passez par l'entrée principale.

Christiane considéra Lia sans rien dire, soupçonnant qu'il se passait quelque chose d'inhabituel, de dangereux peut-être, qui pouvait expliquer l'incroyable bienveillance de Mademoiselle Simain.

– Merci beaucoup.

La voix de Lia était ferme. Elle saisit son cartable et une

*Nice, amère saison*

petite valise placés sur le sol près de la table, fit un signe bref à Christiane et se dirigea vers la porte.

La Pieuvre, levant un bras, l'arrêta.

– Mademoiselle Bihal, demanda-t-elle d'une voix neutre, vous allez rentrer chez vous, n'est-ce pas ?

Son visage demeura figé dans le pli amer qui le caractérisait, tandis qu'elle regardait Lia. Celle-ci parut hésiter, puis acquiesça.

– Très bien, reprit la surveillante. Cependant, si vous rencontrez une difficulté vous pourrez venir me voir. Voici mon adresse personnelle.

Elle tendit une feuille de copie pliée en deux que Christiane considéra avec étonnement. Lia la prit et la glissa dans le cartable, avec un sourire grave pour Mademoiselle Simain en manière de remerciement.

Elles quittèrent donc le lycée par cette entrée où elles s'étaient rencontrées, trois ans et demi auparavant, sous les regards conjugués de la Pieuvre et de la concierge qui les scruta encore de ses petits yeux enfoncés. Lia marchait devant, vite, regardant droit devant elle, et elle avança de plusieurs mètres dans la rue avant de se retourner vers Christiane.

– Qu'est-ce qui se passe ? interrogea celle-ci.

– Allons un peu plus loin, répondit Lia. Je ne veux pas rester près du lycée.

Elle reprit sa marche rapide, Christiane la suivant de près, et elles entrèrent dans le hall d'un immeuble cosu qui offrait une protection immédiate.

– Est-ce que quelqu'un t'a donné un message pour moi ? demanda Lia hâtivement.

Pâle, elle fixait Christiane dans l'attente d'une réponse.

– Mais non, je n'ai vu personne.

*Février – Mai 1944*

Consternée par la déception qu'elle lut sur le visage de son amie, Christiane poursuivit :

– Pourquoi ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

– J'ai dû quitter la pension, murmura Lia dont la voix avait fléchi. Je suis allée chez moi mais il n'y avait personne, même pas Pampille. J'ai attendu longtemps, et puis...

Une femme se présenta, poussant une voiture d'enfant, et les regarda avec curiosité. Elles ne pouvaient pas s'attarder dans ce hall. La vision du landau inspira une idée à Christiane. Elle se chargea de la petite valise et entraîna Lia vers un square situé près de la bibliothèque municipale voisine. Quelques bancs y étaient disposés, que des haies de troènes enserraient en demi-cercles en une architecture compliquée. Le vent, qui continuait de courber les branches d'arbres, avait dû chasser les promeneurs car elles se trouvèrent seules dans un coin du jardin, serrant contre leurs genoux leurs jupes courtes qui se soulevaient, appuyées l'une à l'autre, leurs têtes penchées.

À mi-voix, Lia raconta les derniers jours à la pension Sainte-Thérèse, l'avertissement de la Mère Supérieure, son départ, la porte close au domicile de ses parents, puis de sa tante Méline, l'avertissement du cafetier.

– Il a dit qu'on les avait emmenés en voiture avec une valise, mais où..., pour combien de temps ? – Lia s'exprimait avec une sorte d'hésitation. – Je me suis éloignée plusieurs fois pour ne pas rester sur le palier, ensuite je suis revenue. Entre midi et deux heures ils sont normalement à la maison pour le repas et Pampille ne quitte pas l'appartement, j'aurais dû l'entendre miauler ! J'ai peur qu'ils aient été emmenés par les Boches ou des miliciens.

– Tu n'as pas essayé de demander à vos voisins ?

*Nice, amère saison*

La voix de Lia, par instants, se cassait, tandis qu'elle répondait :

– Non... Des gens de l'immeuble les ont peut-être dénoncés... J'imagine le pire.

Elle serrait nerveusement un mouchoir entre ses doigts. Elle ajouta :

– Si mes parents avaient eux-mêmes décidé de partir ils m'auraient prévenue d'une façon ou d'une autre. J'espérais que quelqu'un t'aurait laissé un message à la boulangerie.

Christiane serra la main de Lia :

– Tu penses bien que j'aurais essayé de trouver ta pension ; j'y serais arrivée !

Elle réfléchit puis reprit :

– Peut-être que tes parents ont été convoqués pour un contrôle d'identité et vont être relâchés. Il faut vérifier s'ils ne sont pas rentrés chez eux à cette heure-ci.

Comme Lia hochait la tête tristement sans répondre, Christiane se leva et lui prit le bras :

– Allons-y. Tu resteras cachée, moi je monterai chez toi.

– Ça ne va pas te retarder ? Que dira Madame Tosella ?

– Je trouverai quelque chose à raconter.

Elles prirent la direction du boulevard Gambetta, en évitant les artères importantes où s'exerçaient la plupart du temps les contrôles de police. Arrivées non loin du domicile des Bihal, elles décidèrent que Lia attendrait dans une rue écartée, à côté d'un club de tennis où elle pourrait feindre d'avoir rendez-vous si sa présence attirait l'attention.

La porte des Bihal, au cinquième, peinte en beige, ornée d'une boule de cuivre, accompagnée d'un paillason classique et usé, ressemblait à n'importe quelle porte fermée sur du vide. Suivant le conseil de Lia, Christiane

*Février – Mai 1944*

sonna chez Madame Laroche, la dame qui avait prêté un banc à l'occasion de la prestation au piano de Boris L., mais personne ne répondit. Elle décida de se renseigner auprès du voisin désagréable, malgré les préventions de Lia qui estimait qu'il valait mieux ne pas s'adresser à lui.

Justement il était là, en tricot de corps et pantalon de travail bleu, une lime à la main. À la question posée par Christiane il eut un tiraillement des lèvres vers la droite, son regard obliqua, il tourna la tête vers le fond du couloir et appela :

– Blanchette !

Celle-ci répondit à l'appel en sortant à mi-corps de la cuisine.

– Tu as vu quelque chose, pour les locataires du cinquième ? demanda son mari.

Blanchette gonfla ses joues avec une mimique d'ignorance :

– Ma foi, je crois qu'on les a emmenés. J'ai entendu miauler la chatte et puis plus rien. Je pense qu'elle a dû s'échapper.

– Emmenés ? Mais où ? interrogea Christiane d'une voix étranglée.

– Ben, vous savez, maintenant on emmène les gens sans dire où.

– Mais c'était bien la police ?

– Ma foi, je peux rien vous dire de plus, nous on ne se mêle pas de ces affaires.

Christiane insista, malgré des signes d'impatience manifestés par le voisin :

– Ça s'est passé quand ?

Mais l'homme intervint :

– Vous êtes une amie de leurs filles, je crois ? Dites-leur

*Nice, amère saison*

qu'ils sont partis il y a trois ou quatre jours. Nous, on n'en sait pas plus.

Il repoussa le battant de la porte qu'il tenait toujours dans sa main. Voilà, c'était tout, l'absence, le non-dit, l'ignorance. En redescendant lentement, le cœur serré, Christiane se demandait avec quels mots elle rapporterait la nouvelle à Lia.

Ce fut avec les mots de Blanchette : « On les a emmenés. Ça fait trois ou quatre jours, ajouta-t-elle, et les voisins ne savent pas par qui. »

Lia ne pleura pas, elle se raidit et déclara :

– Je vais me rendre au commissariat.

– Tu es folle ! s'exclama Christiane. Tu serais arrêtée toi aussi.

– Tant pis, je veux retrouver mes parents.

– Tu penses qu'ils seraient de cet avis ? Au contraire, ils te diraient de te sauver.

– Me sauver où ? Mes grands-parents sont cachés à Monte-Carlo, ils n'ont pas de téléphone, je ne sais même pas si j'arriverais à les retrouver. Ma tante Tildy et sa famille sont enfermées à Drancy, comme le frère de mon grand-père. Mon autre tante, Agathe, a quitté Nice parce que son mari a été arrêté par les fascistes. Tante Méline et sa famille sont parties aussi.

– Et Betty ?

– Elle était à Bendejun, mais je ne connais pas l'adresse de ses amis et je crois qu'elle n'habite plus chez eux.

– Tu pourrais retourner au pensionnat, en racontant...

– Pense donc ! La Supérieure m'a expliqué qu'elle s'attendait à une visite de la gestapo. Elle juge qu'il est dangereux de me garder.

– Alors, tu ne vas pas te livrer toi-même ! Écoute, et si on

*Février – Mai 1944*

allait voir Simain comme elle te l'a proposé ? Peut-être qu'elle nous aiderait ? Elle t'a permis d'entrer au lycée au lieu d'attendre dehors, ça prouve qu'elle avait compris que tu étais en difficulté.

– Je ne peux pas faire confiance à quelqu'un que je ne connais pas.

Désorientées, chargées d'angoisse, elles hésitaient. Christiane sentit qu'elle devait décider et agir pour deux. Elle reprit la parole, désirant se convaincre elle-même autant que sa compagne :

– Nous allons trouver une solution. Viens avec moi.

– Attends, répondit Lia en secouant la tête. Et Pampille ? Elle rôde probablement près de l'immeuble, elle va mourir de faim. Il faudrait que j'aille la chercher.

– Voyons, tu ne dois surtout pas te montrer. Ta chatte a peut-être été recueillie par quelqu'un. On essaiera de la retrouver plus tard.

D'abord emmener Lia, la sauver. Christiane finit par la persuader de l'accompagner, saisit la valise et entraîna son amie qui la suivit en silence. Émotions, craintes, hypothèses se bousculaient en elle. Il était déjà tard, sept heures environ, il faudrait faire pardonner son retard et expliquer la présence de sa compagne aux Tosella. Christiane n'éprouvait pas d'inquiétude au sujet de Richard mais pouvait-elle dire la vérité aux boulangers ? Elle n'ignorait pas qu'héberger des juifs exposait à de lourdes sanctions.

Au fur et à mesure qu'elle avançait, avec Lia qui marchait sans rien dire à côté d'elle et semblait absorbée par ses propres pensées, Christiane redoutait de plus en plus un refus. Et dans ce cas il serait nécessaire d'imaginer un autre abri.

Soudain, l'idée d'abri et le mot lui-même firent surgir une

*Nice, amère saison*

image dans son esprit. Elle prit le bras de Lia pour attirer son attention et chuchota :

– Je connais un endroit qui convient pour te cacher ce soir. Ça va nous donner un peu de temps.

Elle expliqua que Lia pouvait demeurer sans crainte dans la partie de la cave, près du fournil, qui servait d'abri anti-aérien. À cette heure-là Alfred n'était pas arrivé, d'ailleurs il n'y allait jamais et son patron non plus. Si une alerte était déclenchée Lia ferait semblant de s'y être réfugiée en suivant les indications de la pancarte que le chef d'îlot avait placée à l'entrée de l'immeuble.

Sans demander plus de précisions, Lia acquiesça. Christiane la sentait épuisée et presque indifférente à ce qui ne concernait pas le sort de sa famille.

Après être passées par le porche de la rue Dilliès, elles traversèrent la cour baignée dans la lumière dorée du crépuscule. Les portes des entrepôts étaient fermées, il n'y avait personne aux fenêtres. Elles se glissèrent dans le passage qui menait à la cave-abri. Une ampoule qui tremblotait au bout d'un fil distribuait une faible lumière, on ne percevait que le bruit lointain d'un tram. Christiane ouvrit une porte qui laissa voir plusieurs rangées de chaises disparates, des étagères à peu près vides et, dans le fond, un lit de camp. « Tu peux rester ici, murmura-t-elle. Il y a de l'eau dans cette bonbonne et aussi un robinet tout de suite à droite en sortant. Dans ce carton, on a mis des gobelets. Plus tard je t'apporterai à manger, mais maintenant je suis obligée de m'en aller. »

Lia hocha la tête en regardant tout autour d'elle d'un air désespéré.

– Surtout, ne bouge pas d'ici, supplia Christiane. Promets que tu m'attendras !

*Février – Mai 1944*

– Oui, oui, souffla Lia.

Elle s'assit sur le lit de camp et s'appuya contre le mur.

\*\*\*\*\*

Les Tosella avaient déjà fermé boutique et commencé à dîner. Gabrielle accueillit Christiane avec des exclamations de colère et des reproches : son retard avait beaucoup inquiété tout le monde, d'autant plus que « la situation » était propice à tous les dangers. Christiane prétendit avoir été chargée d'apporter des cours importants à une camarade de classe absente et avoir été obligée d'attendre qu'elle les recopie. Ces excuses n'apaisèrent pas la boulangère qui menaça de renvoyer sa pensionnaire dans sa campagne, car elle était excédée de ses « fantaisies ». Sans rien dire, Baptiste écoutait en tapotant la table avec le manche de sa cuillère et en jetant à Christiane des regards attristés. Quant à Richard, il la considéra d'un air ironique, lui sembla-t-il.

Avec peine Christiane avala la soupe qui avait été gardée pour elle. Il lui semblait que son estomac contracté ne supporterait aucune nourriture. Elle s'efforça cependant de manger calmement le plat de légumes. Madame Tosella, encore irritée, gardait le silence, ce qui contribuait à tendre l'atmosphère.

Puis le boulanger ferma le couteau de poche dont il se servait personnellement et se leva avec lourdeur pour aller vider la caisse. Christiane, soulagée, se mit à débarrasser la table. Richard se leva lui aussi. Elle devait lui parler avant qu'il ne s'esquive. Jetant un coup d'œil derrière elle et constatant que Madame Tosella, occupée près de l'évier, avait le dos tourné, elle glissa au jeune homme : « Redescends tout à l'heure, j'ai quelque chose à te dire. » Il

*Nice, amère saison*

fronça les sourcils d'un air surpris et, sans répondre, saisit la clé qui donnait accès au premier étage puis s'en alla.

Les moments qui suivirent parurent interminables à Christiane. Vaisselle, rangement. Dans sa chambre, elle prit un manuel mais elle était incapable de lire. Elle guettait tous les bruits que faisait la boulangère en mettant de l'ordre sur le comptoir et elle pensait à Lia, abandonnée dans la cave, qui devait avoir peur et faim ou qui, pis encore, était peut-être sortie malgré le couvre-feu.

Dès que la porte de la cuisine se fut refermée derrière les Tosella, Christiane se précipita. Elle avait décidé d'emmener Lia dans sa chambre. Elle dut soulever la trappe qui donnait accès au fournil et descendre l'escalier de bois, très raide mais dont elle avait pris l'habitude. Le pétrin mécanique ne tournait pas mais l'odeur de la farine et, en arrière-plan, celle, un peu aigre, de la levure, avaient imprégné l'air. Elle passa devant le four dont la porte de fonte, soulevée, laissait apercevoir le bois que Baptiste Tosella enflammerait dans la nuit.

Un verrou protégeait l'accès du fournil qui donnait sur les caves. Christiane rejoignit l'abri. Lia était recroquevillée sur le lit de camp, un gobelet sur une chaise, à côté. Ses yeux rougis et gonflés montraient qu'elle avait pleuré. Lorsque son amie s'assit auprès d'elle, elle se redressa pour l'embrasser. « Monte avec moi, il n'y a personne là-haut », proposa Christiane. De retour dans le fournil, elle referma le verrou avec soin et recommanda à Lia, qui hésitait à avancer, d'éviter de frôler toute surface, en particulier avec sa valise, afin de ne pas se salir de farine.

L'escalier craqua tandis qu'elles montaient vers la cuisine ; lorsque Christiane eut refermé la trappe, lentement et sans bruit, et qu'elles eurent rejoint la chambre, elles se

*Février – Mai 1944*

regardèrent en silence pendant quelques secondes.

Ensuite Christiane alla chercher du pain, de la margarine et insista auprès de Lia pour qu'elle mange. Le claquement assourdi d'une porte qui se refermait signala le retour de Richard. Christiane le retrouva dans la cuisine où il l'attendait, debout près de la table.

– Alors, qu'est-ce que tu as fait comme bourde ? demanda-t-il, goguenard.

– Lia est ici, c'est moi qui l'ai amenée, avoua Christiane.

Elle résuma rapidement les événements, guettant les réactions du jeune homme d'après sa physionomie. Il devint sérieux puis parut presque accablé. À la fin du récit, il estima : « C'est vachement grave. » Inclinant un peu le front, il réfléchissait. « Qu'est-ce qu'on peut faire ? » ajouta-t-il sur un ton hésitant.

– Il faudrait emmener Lia à La Jagaude, suggéra Christiane. Là-bas elle serait tranquille.

– Mais tes parents ?

– Ils voudront bien, j'en suis sûre.

Richard hocha la tête plusieurs fois. Enfin il déclara :

– De toute façon ça ne peut pas s'improviser. On doit en parler à mon père.

– Tu crois qu'on est obligés de le faire ? s'inquiéta Christiane.

– Qu'est-ce qui t'arrête ?

– C'est que... il a l'air d'accord avec Jeannot.

– Pas du tout ! Tu peux être sûre qu'il déteste les miliciens. S'il donne du pain à Formicade tant qu'il en veut, c'est pour être tranquille. Crois-moi, il faut mettre mon père au courant. Tu n'imagines pas que Lia ira prendre le car toute seule demain matin, comme si c'était simple.

Christiane doutait encore :

*Nice, amère saison*

– Je me demande ce que ton père va dire.

– Il sera bien obligé de nous donner un coup de main.

Ce *nous* mit un peu d'espoir au cœur de l'adolescente. Si Richard devenait un allié les choses seraient plus faciles. Il proposa de parler à Lia, entra dans la chambre. Lia, qui s'était étendue sur le lit, se releva et le regarda s'avancer d'un air incertain.

– Tu peux compter sur moi, on va t'aider, affirma Richard avec assurance.

Les yeux de Lia s'embruèrent de reconnaissance. « Elle a davantage confiance en lui parce que c'est un garçon », ne put s'empêcher de penser Christiane. Mais finalement, sous ses airs péremptaires Richard s'avérait sensible. Il essaya de reconforter Lia qui se tourmentait surtout au sujet de sa famille.

Le plus difficile était de prévenir Monsieur Tosella à l'insu de son épouse. Richard décida d'attendre dans la cuisine : son père descendrait dans la nuit pour se rendre au fournil. Tandis que les filles se couchaient, il s'assit près de la table où il reposa un avant-bras pour y appuyer son front.

Lia ôta sa robe mais ne voulut pas défaire sa valise pour chercher une chemise de nuit et elle se glissa dans le lit en combinaison.

Les rues n'étant pas éclairées, aucune lueur ne traversait les persiennes. Christiane demeura les yeux ouverts dans le noir. Plus tard, vers une heure du matin, des bruits sourds parvinrent du sous-sol.

– Qu'est-ce que c'est ? fit Lia en se redressant.

Christiane comprit qu'elle ne dormait pas.

– Alfred est arrivé dans le fournil ; il va travailler, tout est normal, expliqua-t-elle. Maintenant Monsieur Tosella ne tardera pas à descendre.

*Février – Mai 1944*

Le souffle court, toutes deux attendirent. Quelqu'un entra dans la cuisine. Une exclamation contenue, puis des voix qui se répondaient. Le boulanger avait découvert son fils en plein sommeil et l'avait secoué pour le réveiller.

– Ne bouge pas, j'y vais.

Christiane se leva, enfila son peignoir et, ouvrant sa porte, fit se retourner Baptiste Tosella. Richard, qui était en train de parler, se tut. Son père s'exclama en regardant Christiane :

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Tu caches quelqu'un dans ta chambre ?

– Ne vous fâchez pas, Monsieur Tosella, supplia-t-elle. Vous la connaissez, c'est Lia Bihal, elle risque....

– Mais il ne fallait pas l'amener ici ! protesta le boulanger. C'est trop dangereux. Il y a les fascistes qui peuvent venir voir, il y a Formicade qui travaille pour la Milice. Vous ne vous en rendez pas compte, où est-ce que vous avez la tête ?

– On ne savait pas où aller, expliqua Christiane.

– Comment ! Elle n'a pas des amis, cette jeune fille ?

Lia sortit de la chambre. Elle avait remis sa robe. La voix tremblante, elle prit la parole :

– C'est que mes amis sont juifs aussi, ils se cachent. Mais vous avez raison, je ne peux pas rester ici. Je vais prendre le train pour Monte-Carlo et essayer de retrouver mes grands-parents.

– Vous connaissez leur adresse ? s'informa Baptiste Tosella.

– Ils avaient loué une chambre meublée rue des Ligures mais ils ont été obligés de déménager. Ils sont dans le même quartier, je ne sais plus où...

– Donc on ne peut pas leur téléphoner ?

*Nice, amère saison*

– Non.

– Ce ne serait pas prudent d’aller là-bas dans ces conditions.

Christiane prit la parole :

– J’ai pensé que Lia pourrait venir chez moi. Les Allemands sont au Fourquet, pas à La Jagaude.

– Ça me semble une bonne idée, intervint Richard.

– Peut-être, admit le boulanger sur un ton hésitant. Ça permettrait d’y voir plus clair, si Monsieur Rolland était d’accord.

– Mes parents seront d’accord, insista Christiane, je le sais bien.

Elle pensait aux tracts qu’elle avait découverts, aux jeunes hommes qui s’étaient succédé à La Jagaude, mais elle se retint d’en faire mention.

Heureusement, le bruit du pétrin et la trappe fermée empêchaient Alfred de remarquer l’agitation inhabituelle. La conversation porta finalement sur la meilleure manière d’exécuter ce projet. Pour éviter d’être surpris par l’ouvrier ils se transportèrent dans la chambre de Christiane. Lia s’assit sur le lit et ferma les yeux.

Monsieur Tosella estimait plus sage de ne rien confier à sa femme : « Moins il y a de personnes au courant, mieux ça vaut. » Cela supposait que Lia quitte la chambre avant sept heures, moment où la boulangère descendait. Christiane reconduirait donc Lia jusqu’à l’abri, en passant par l’entrée des caves qui se trouvait dans le couloir de l’immeuble de façon à éviter Alfred.

Il faudrait prendre le car pour La Jagaude à huit heures. Richard proposa d’accompagner Lia après avoir quitté la maison comme s’il se rendait au lycée, afin que Christiane, qui n’avait pas cours le lendemain, conserve ses

*Février – Mai 1944*

occupations habituelles. Cela éviterait d'avoir à donner des explications à Madame Tosella.

Mais le danger principal résidait dans les contrôles effectués auprès des passagers. Ceux qui ne présentaient pas des papiers en règle étaient emmenés par la police.

– On ne possède pas de carte d'identité avant seize ans, observa Richard.

– C'est mieux d'avoir un document, estima son père.

Christiane proposa de laisser à Lia sa propre carte scolaire ; la photo était un peu floue et puis s'agissant d'une fille de quinze ans on n'y regarderait pas de si près.

– Bien sûr, vous avez toutes les deux le nez au milieu de la figure, mais la ressemblance s'arrête là, rétorqua Richard qui s'efforçait de dédramatiser la situation. Les cheveux de Lia sont noirs, longs et bouclés, les tiens châains, courts et raides.

– D'abord ils ne sont pas si courts que ça, protesta Christiane, juste trois ou quatre centimètres en moins. Et la couleur ne se distingue pas bien sur les photos.

– Le plus simple serait de mettre celle de Lia sur ta carte, si c'est possible, conseilla le jeune homme.

Les photographies n'étaient pas collées bien solidement. Lorsque les adolescentes se retrouvèrent seules, assises près de la petite table où Christiane faisait ses devoirs, elles les détachèrent avec la lame d'un couteau. Il s'agissait de placer celle de Lia de telle sorte que la partie du tampon imprimée sur la photo coïncide avec celle qui était restée sur la carte de Christiane. Celle-ci s'aperçut que la main de Lia tremblait tandis qu'elle déplaçait légèrement la photo sur le carton gris.

– Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Lia.

– Attends... Penche-la un peu, ça se combinera mieux.

*Nice, amère saison*

À son tour, Christiane fit glisser légèrement la photo pour mettre en continuité deux éléments qui devaient constituer la circonférence du tampon. Ses doigts étaient moites, elle avait peur de tacher le document.

– Mais non, protesta Lia. De cette façon le tampon devient ovale !

Après plusieurs essais, elles décidèrent d'installer légèrement de travers la photo sur la carte qui portait la mention :

Nom : ROLLAND Prénoms : CHRISTIANE  
BERNADETTE.

– Tu penses que ça ira, comme ça ? interrogea Lia avec perplexité.

– Mais oui, il faut la coller telle quelle. On sait bien que les cartes de sortie ne sont pas arrangées très soigneusement.

Ainsi elles échangèrent leurs identités. La carte qui appartenait à Lia fut glissée dans un tiroir de la commode. Au lycée, Christiane déclarerait avoir perdu la sienne et obtiendrait sans doute, avec cinq mauvaises notes, un document provisoire jusqu'à la fin de l'année scolaire.

Baptiste Tosella était descendu au fournil, Richard avait rejoint sa chambre. Lia, que les épreuves de la journée avaient épuisée, fut gagnée d'un seul coup par le sommeil. Christiane resta encore éveillée un moment ; elle regrettait de ne pas pouvoir l'accompagner elle-même à La Jagaude. Certainement, elle aurait su mieux que Richard exposer à ses parents tous les détails de la situation. Cependant malgré une certaine appréhension elle pensait au lendemain avec plus de confiance.

À six heures le boulanger vint les réveiller. Lia s'habilla rapidement, but une tasse de chicorée au lait, prit son

*Février – Mai 1944*

cartable, sa valise, et suivit Christiane dans l'escalier qui menait aux caves. La porte du fournil était encadrée d'un rai de lumière sur trois côtés et la chaleur du four se diffusait dans le couloir. On entendait le raclement de la longue pelle de bois qui allait soulever, puis tirer, les pains cuits sur la pierre. Elles gagnèrent l'abri.

– Tiens, mange ça en attendant que Richard vienne te chercher, dit Christiane.

Elle tendait un paquet de biscuits rescapés d'une distribution antérieure.

– On va se renseigner pour tes parents, chuchota-t-elle encore. Mon père a des amis qui s'en occuperont. Tu auras de leurs nouvelles bientôt. Surtout, sois patiente.

Lia la fixait d'un regard sombre et douloureux. Tous les mots étaient vains. Puis, abruptement, elle demanda :

– Tu crois que tu pourrais aller de temps en temps chez moi, voir s'il n'y a rien de nouveau là-bas ?

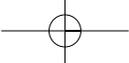
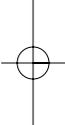
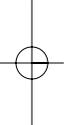
– Bien sûr.

– Écoute... La boîte aux lettres de l'appartement ne se ferme plus à clé, il suffit de tirer la porte. Si une lettre arrivait...

– J'irai vérifier, je te le promets, et si je trouve quelque chose je te le ferai savoir.

Il fallait regagner l'arrière-boutique, faire semblant de sortir de la chambre, accueillir, comme si de rien n'était, Célestine dont le ventre prenait de l'ampleur.

Elles s'embrassèrent vite car les temps commandaient de ne pas s'attarder.



**XXI**  
**Mai – Juillet 1944**  
*L'école est finie*

Dans le car qui partait de la gare des autobus et montait jusqu'à La Jagaude, Lia avait l'impression que le tonnerre lui était tombé sur la tête. Elle avait mal dormi. Elle avait peur. Elle avait de la peine et elle se sentait désemparée. Elle était reconnaissante à Richard de l'avoir accompagnée et elle ne trouvait même pas la force de le remercier, mais elle savait bien que son aide ne pouvait être que momentanée. Qu'allait-elle devenir si on ne voulait pas d'elle là-haut ? Ses parents arrêtés, Agathe et Méline absentes, Betty introuvable, Lia se sentait comme un animal déplumé qui grelottait et ne trouvait aucune chaleur autour d'elle. Les câlins de Lise lui manquaient. Est-ce que son père et sa mère seraient libérés ? Peut-être seraient-ils envoyés à Drancy ? Dans ce camp ils retrouveraient leur sœur et sans doute pourraient-ils y attendre la fin des hostilités, songeait-elle pour se donner de l'espoir.

Elle était assise à la troisième rangée à côté de Richard.

*Nice, amère saison*

Derrière et devant elle, de vieilles femmes, sans doute des paysannes, ne prêtaient aucune attention à elle, ce qu'elle préférait. Elle craignait un contrôle durant le voyage et n'osait pas demander si le trajet serait long.

À l'arrière du car, deux énormes tuyaux renfermaient du gazogène et donnaient au véhicule l'apparence d'un asthmatique obligé de respirer avec des tubes d'oxygène.

Le car s'ébranla, traversa la ville facilement, se dirigea vers le col de Bast. Lia regardait anxieusement la route au-delà du volant, surveillant la venue de quelque voiture de police ou de quelque chicane. Il n'y avait personne le long du chemin. Elle regardait le paysage sans le voir. Toute son énergie était rassemblée dans un seul but : ne pas montrer sa peur. Les passagers eurent la chance de ne pas avoir à subir de contrôles. Lia était encore plongée dans ses conjectures lorsque le car freina. Elle était arrivée. Richard lui fit signe et ils descendirent. Elle vit devant elle le café, la placette et les quelques maisons qui lui parurent moins riantes que la première fois. Délaissant la route goudronnée, Richard la conduisit dans un chemin de terre un peu en retrait. Il s'engagea à gauche et, au bout d'environ trois cents mètres, ils arrivèrent dans la cour des Rolland où s'ébattaient deux poules sous la surveillance du chien, le même braque blanc taché de jaune, aux longues oreilles pendantes, qui cette fois-ci était attaché à une longue chaîne. Il aboya deux ou trois fois et sur l'injonction de Richard : « Tais-toi, Chico, tu ne me reconnais pas ? » il remua la queue et se calma.

De l'autre côté de la cour, la grange s'ouvrit et un homme dans la force de l'âge, vêtu d'un pantalon de toile et d'une large chemise, apparut. Lia reconnut alors Henri Rolland.

– Ah, la bonne surprise ! Bonjour, Richard, bonjour Mademoiselle Lia, dit-il avec un fort accent niçois, laissant

*Mai – Juillet 1944*

toutefois passer une légère inquiétude derrière sa cordialité. Et, s'adressant à Richard : « Ça va en bas ? Christiane n'est pas avec toi ? »

– Non, elle avait du travail. Et chez vous ?

– Mon Dieu, on fait aller. Vous venez chercher des légumes ?

– Non, oui, en fait je voudrais vous parler.

– Je t'écoute, vous pouvez entrer.

Et il leur indiquait la grange.

– C'est un peu particulier, reprit Richard en baissant la voix. Vous êtes seul ?

– Oui, répondit Henri Rolland, soudain très attentif.

Il les fit entrer dans la grande bâtisse. Là personne ne les entendrait. Henri Rolland repoussa la porte.

– Voilà : Lia a de gros ennuis. Ses parents ont disparu. On les a emmenés, nous supposons qu'ils ont été dénoncés et arrêtés. Lia ne sait pas où trouver sa sœur, elle ne peut pas rentrer chez elle, elle n'a même pas les clés, dit Richard tout d'une traite. Elle a dormi chez nous cette nuit, mais la boulangerie n'est pas un endroit sûr, il y passe trop de monde. Christiane nous a dit que vous accepteriez peut-être de la garder quelque temps.

Monsieur Rolland contemplait sans mot dire les deux jeunes gens, il semblait préoccupé. Au bout d'un moment qui sembla très long à Lia, il demanda :

– Quelqu'un sait qu'elle est venue chez nous ?

– Non, à part Christiane et mon père. Maman n'est pas dans la confidence, à la boulangerie nous n'avons rien dit à personne.

Monsieur Rolland était plongé dans ses pensées. Son visage si avenant avait pris une expression dure que Lia ne lui connaissait pas.

*Nice, amère saison*

– Bon, dit-il enfin, elle va rester ici quelques jours, le temps qu'on sache ce qu'il en est et qu'on joigne quelqu'un de sa famille. (Il se tourna vers Richard.) On dira à ma femme et aux voisins qu'elle est fatiguée et qu'il lui faut l'air de la campagne.

Lia aurait voulu parler, mais les mots restaient dans sa gorge. « Attendez-moi un instant », ajouta-t-il.

Il laissa la porte entrouverte. Lia regarda autour d'elle. La grange était à moitié remplie de foin. Elle était éclairée par de petites ouvertures en haut des murs qui laissaient passer une clarté tamisée malgré le grand soleil qui enveloppait Nice et l'arrière-pays. À travers la porte, Lia apercevait l'habitation principale. Elle reconnaissait la maison, qui lui parut triste et massive alors qu'elle l'avait découverte sous un jour de fête. La peinture jaunâtre des murs était par endroits écaillée. Au premier étage, la terrasse laissait apercevoir, entre les colonnes de pierre de la balustrade, de grandes jarres d'où sortaient des plantes grasses.

Henri Rolland revint les chercher ; ils traversèrent la cour où Chico les surveillait de ses yeux inquisiteurs, écartant les naseaux, semblant humer l'air à la recherche de quelque effluve peut-être inconnu au flair humain. Lia se souvenait du rez-de-chaussée, où se trouvaient une remise pour la carriole, puis l'écurie et les caves. Elle jeta un regard de l'autre côté de la cour, vers les clapiers et le poulailler.

Ils montèrent par l'escalier de briques qui menait à la terrasse sur laquelle ouvraient les portes des deux appartements. Elle reconnut à gauche celle d'Henri Rolland. Ce dernier les introduisit dans le logement où il vivait avec sa femme et son fils. Richard déposa au préalable la valise de Lia dans le couloir où quelques bûches entassées dans un

*Mai – Juillet 1944*

coin attendaient d'être utilisées. On entra dans la vaste cuisine qui servait de lieu de séjour. Charlotte était en train de préparer le repas. Elle salua Richard et la nouvelle venue cordialement. Richard prévint qu'il devait repartir par le prochain car.

– Il passe à cinq heures, dit Charlotte. Vous allez être obligé de déjeuner avec nous. Quand il n'y en a pas pour quatre, il n'y en a pas pour six, ajouta-t-elle avec un petit rire, contente de cette plaisanterie qu'elle avait entendue et qu'elle reprenait maintenant à son compte.

Lia observait la cuisine : Charlotte debout face à l'évier de pierre posé devant la fenêtre lavait une salade pleine de terre. Un mince filet d'eau coulait du robinet. Sous l'évier, un garde-manger fermé par des rideaux de coton à carreaux rouges, assortis aux rideaux qui encadraient la fenêtre, témoignait du goût campagnard de la maîtresse de maison. Face à l'évier, il y avait une grande armoire de chêne à deux battants et près de la porte une huche à pain.

Quelques instants plus tard, la porte de la cuisine s'ouvrit et laissa passer une femme desséchée, vêtue de noir, les cheveux tirés en chignon derrière la tête, accompagnée d'un garçonnet qui sourit largement en apercevant Lia. Celle-ci reconnut la grand-mère et le frère de Christiane. En effet, par mesure d'économie et pour épargner le combustible, la famille se rassemblait pour les repas. Justement, des carottes et des navets mijotaient sur la cuisinière à bois.

– Encore des navets ? dit la nouvelle arrivée. Vous savez bien que je les déteste.

Et elle posa près de la porte un seau en fer contenant une bouillie noirâtre surmontée d'épluchures de légumes qui ne mit pas Lia en appétit.

– Pour vous on choisira les carottes, répondit sa belle-fille.

*Nice, amère saison*

Henri enchaîna :

– Maman, tu reconnais Lia ; elle vient d'être malade, il faut qu'elle respire l'air de la campagne. Elle va rester avec nous. Si tu veux bien, elle pourra dormir dans la chambre de François. Comme ça tu ne seras plus seule la nuit.

Au nom de François, la vieille dame eut une moue qui contracta son visage et le fit paraître dur.

– La chambre n'a pas été ouverte depuis que le dernier *requis* est parti, bougonna-t-elle en guise de protestation. Elle serait mieux chez vous avec Dédé.

Henri ne répondit pas, il semblait maussade. Mais Lia espérait qu'il surmonterait l'opposition de sa mère. Christiane lui avait expliqué que depuis la mort de son père et en l'absence de son frère il avait pris les rênes de la maison.

– Il faudra porter ça à *l'amberc*, dit mémé Pauline en désignant le seau posé près du tabouret.

Lia se demanda ce que signifiait *l'amberc*. Elle se sentait tout à fait étrangère à ce milieu. Seule la présence de Richard la rassurait. Mais la chambre de François n'était pas encore gagnée. « Si la grand-mère ne me veut pas, songeait Lia, elle va peut-être me dénoncer. » Elle se souvenait du malheur qui était arrivé l'année précédente à Paul, de deux ans son aîné, et surtout à son petit frère Simon. Le père de Lia l'avait appris au cours d'un de ses voyages : il avait rendu visite à un ancien client qui lui devait encore de l'argent, somme qu'il ne pouvait toucher que de la main à la main, n'ayant plus le droit de travailler ni d'avoir un compte en banque. Ce client avait caché ses enfants dans l'Allier chez des paysans. Le fils aîné, Paul, avait été dénoncé comme juif. Les Allemands étaient venus le chercher alors qu'il s'était absenté pour la journée.

*Mai – Juillet 1944*

La paysanne apeurée avait dit aux Allemands : « Il n'est pas là, mais si vous voulez vous pouvez prendre celui-là, c'est son frère. » Elle avait désigné le petit Simon, âgé de six ans, qui tout joyeux après la fin de la classe s'était installé sur le muret qui longeait la ferme.

Le regard interrogateur de Lia croisa celui d'Henri. Il lui fit un sourire amical qui la rasséra. Peut-être que cette mémé Pauline était une personne sûre, au fond une bonne personne, malgré son aspect revêche. C'était tout de même la grand-mère de Christiane. Et puis que savait-elle exactement à son sujet ?

On gratta à la porte. Lia sentit à nouveau une bouffée d'angoisse monter dans sa gorge.

– Qui a détaché Chico ? Voilà encore qu'il veut entrer.

Pauline se leva, entrouvrit la porte et donna maladroitement un coup de pied au chien qui partit avec un gémissement sourd.

– Il a faim, l'excusa Charlotte Rolland.

– Nous aussi, pardi, ricana sa belle-mère.

Et, contente de sa remarque, elle fit un grand sourire dévoilant sa bouche édentée.

Charlotte disposa six assiettes à soupe sur la longue table recouverte d'une toile cirée blanche à fleurs bleues. Elle servit ensuite une salade de tomates à l'ail et sortit une bouteille d'huile d'olive cachée derrière un rideau, Elle en versa une cuillerée dans le saladier. « Je n'en mets pas trop, il faut l'économiser », ajouta-t-elle en guise d'excuse. « C'est la nôtre, ajouta Dédé ; en février j'ai aidé à porter les olives au moulin de l'autre côté du vallon. Je guidais tout seul la mule. » « Oui, avec moi derrière toi ! s'écria Charlotte. Et puis maintenant silence, Dédé, on mange. »

*Nice, amère saison*

Tous les convives prirent place à table ; Charlotte servit d'abord mémé Pauline, puis Henri, enfin Lia et Richard, et garda le saladier pour elle. Chacun mangea sa tomate avec délectation et en silence. Puis elle servit les carottes et les navets coupés en rondelles, agrémentés de quelques pommes de terre. On tria précautionneusement les carottes et les morceaux de pommes de terre pour l'aïeule.

La fourchette en fer blanc laissait un goût amer dans la bouche. Lia n'avait pas faim mais elle mangea par politesse.

– Ah, j'ai oublié l'eau.

Charlotte alla remplir un pot de grès posé sur l'évier. Lia vit qu'elle actionnait une pompe à bras. Henri se leva.

– Viens, dit-il à Lia, je vais te montrer ton travail. Nous allons à *l'amberc*.

Lia comprit que ces paroles étaient prononcées à l'intention de sa mère, pour bien lui faire comprendre que cette petite jeune fille pouvait être une aide dans la maison. C'était en général le travail de Pauline et celle-ci parut soulagée de n'avoir pas à se déplacer.

Ils descendirent l'escalier avec le seau plein de restes de nourriture et d'épluchures. Lia suivit Henri jusqu'au bout du pré. Ils tournèrent dans un sentier qu'ils continuèrent sur environ un kilomètre avant d'arriver près d'un sous-bois qu'ils longèrent. Au bout d'une centaine de mètres Lia aperçut une petite construction de pierre cachée par un bouquet d'arbres. Ils dépassèrent un grand pin et ouvrirent la porte fermée par un cadenas. La vieille maison ne comprenait qu'une pièce. Une table de cuisine, une chaise en paille défoncée et quelques outils rouillés y étaient rassemblés. Henri prit un râteau de jardin, repoussa la porte et se dirigea vers l'appentis qui jouxtait

*Mai – Juillet 1944*

l'*amberc*. Lia eut la surprise d'y découvrir un cochon.

– C'est un clandestin, dit Henri. Il n'est pas déclaré. Il se nomme Fifi.

Et il se mit à balayer l'appentis pour en extraire les déchets tandis que le susnommé Fifi se jetait sur le seau et commençait à en dévorer le contenu. Henri le lui arracha et jeta la nourriture dans une cuvette.

– On en a un autre dans la maison au rez-de-chaussée.

– Oui, je l'ai entendu grogner, répondit Lia, tandis qu'elle regardait le clandestin se repaître goulûment.

Il n'était pas très gros, sans doute faudrait-il attendre encore longtemps avant de pouvoir le débiter, et la pensée qu'il avait sans doute de longs mois à vivre fit plaisir à Lia. Ils le laissèrent manger. En sortant elle vit une petite cabane non loin de l'*amberc*. Ils remontèrent à la ferme. Henri lui indiquait des repères pour ne pas se perdre lorsqu'elle aurait à nourrir Fifi.

À la maison, la vaisselle était faite, la cuisine rangée, Charlotte parlait avec Richard. Henri lui demanda de le suivre. Ils se retirèrent dans la grange mais cette fois-ci Lia n'avait pas été conviée. L'heure du départ arriva. Richard embrassa Lia. Elle en éprouva un léger trouble : jamais Richard n'avait été aussi familier avec elle.

Avant le souper, Pauline montra sa nouvelle chambre à Lia et annonça : « Faut donner un *còu de ramassa* » puis elle revint avec un balai, une pelle et enleva vivement quelques moutons sous le lit. La pièce était assez grande ; dans un coin une cuvette reposait sur un tabouret à côté d'un broc d'eau. Le fauteuil et la chaise avaient été recouverts par une housse en cretonne fleurie pour les préserver de la poussière et de la lumière. L'armoire avait été fermée à clé, sans doute pour que François à son retour

*Nice, amère saison*

retrouve ses affaires telles qu'il les avait laissées. Charlotte convainquit habilement mémé Pauline de bien vouloir l'ouvrir, ainsi les vêtements de François s'aèreraient. Elle en profita pour dégager quelques cintres afin que Lia puisse suspendre les siens, puis elle ouvrit un des tiroirs d'une commode cirée et, mettant le linge qu'il contenait dans celui d'en bas, elle le débarrassa pour « l'amie de Christiane ». Elle insista sur *l'amie de Christiane*, expression qui devait être le « Sésame ouvre-toi » destiné à faire fondre les dernières réticences de mémé Pauline, celle-ci ayant un faible pour sa petite-fille. À vrai dire, du linge Lia n'en avait presque pas. Elle était gênée que l'on se dérange à ce point pour elle. Elle aurait préféré dormir chez Charlotte et Henri avec Christiane plutôt que dans cette chambre qui sentait le renfermé. Elles firent le lit avec les draps que Charlotte avait apportés et Lia prit la serviette de toilette que Pauline avait préparée pour elle.

Le lendemain elle se réveilla à sept heures. Dehors, la nature démentait par son éclat l'aridité des temps difficiles. « Comment les hommes peuvent-ils être aussi durs devant tant de beauté ? » se demandait naïvement Lia. Voir le soleil se pencher sur la rosée du matin pour l'essuyer sans bruit lui procura un moment de joie inattendue.

Elle traversa la terrasse, elle devait se rendre chez Henri pour le petit déjeuner. La radio lancée à forts décibels, pour qu'on l'entende de la cuisine, annonçait des combats aériens et d'importantes pertes alliées. « Pourvu que les Boches ne se vengent pas encore sur nous », se dit Lia, et elle pensait aux populations civiles.

Charlotte avait préparé une sorte de farine au chocolat et un bol était prêt pour Lia.

*Mai – Juillet 1944*

– Mange, ma petite, lui dit-elle, il faut nourrir ses chagrins. Et puis, si tu veux, tu viendras chercher des tomates avec moi au jardin, on les cueille avant que le soleil soit trop chaud. Tu vas aussi apprendre à faire pousser les légumes. Tu permets que je te dise *tu*, tu es l'amie de Christiane, quand elle n'est pas là tu la remplaces un peu.

Et Charlotte soupirait. Tout en débarrassant la table du petit déjeuner, elle posait des questions à Lia sur sa fille. Est-ce que Christiane se confiait à son amie ? Est-ce qu'elle monterait bientôt les voir ? Lia avait le sentiment que Charlotte voulait l'arracher à ses angoisses en lui dévoilant ses propres préoccupations. « Pendant que Dédé s'habille, va faire ta toilette. » Encore assis à table, Dédé regardait d'un air narquois la nouvelle pensionnaire. Lia retrouva sa chambre. Il fallait remplir le broc d'eau, en verser le contenu dans la cuvette installée sur le tabouret, se laver à l'eau froide ; une fois la toilette terminée, elle devait aller jeter l'eau sur la terrasse. Les grandes toilettes s'effectuaient au rez-de-chaussée, à la buanderie, avec de l'eau préalablement chauffée.

Une semaine se passa, longue et monotone. Seul Dédé parvenait à divertir Lia. Il avait maintenant dix ans et il détestait l'école. À la maison, il inventait toutes sortes de jeux avec Chico. On lui avait recommandé de ne pas parler à ses camarades de la nouvelle venue et il avait pressenti la gravité de la situation. Enfant mûri par les événements, il avait fait sa devise de la célèbre maxime : « La parole est d'argent, mais le silence est d'or », phrase qui l'avait ébloui et qu'il avait répétée devant Lia, étonnée de la précocité de Dédé. C'est une phrase qu'elle avait elle-même retenue lors d'un cours de judaïsme, juste au début

*Nice, amère saison*

de la guerre : « Une phrase empruntée au Talmud », avait dit le jeune rabbin. Elle n'avait pas osé demander ce qu'était le Talmud mais elle appréciait la maxime, pour sa force, sa charge poétique ; elle aimait la métaphore des métaux précieux qui faisaient naître devant ses yeux des images de lumière et de richesse.

Le matin du 26 mai, elle eut très peur. Il y eut une alerte : elle vit au loin dans le ciel de Nice de gros avions dont on entendait le vrombissement. Le bruit ne dura pas longtemps. « Cette fois on aura seulement eu peur », conclut Charlotte. Ils s'apprêtaient à remonter dans la maison lorsque d'une façon inattendue ils entendirent à nouveau des grondements de moteurs, sans doute encore des avions qu'ils ne pouvaient pas distinguer, suivis de bruits lointains d'explosion. Dédé avait saisi Pompon entre ses bras et Chico hurlait car les déflagrations lui faisaient mal aux oreilles. Cette fois ils descendirent au rez-de-chaussée, à la buanderie où le lundi on faisait la lessive et où le dimanche toute la famille se douchait dans le lavoir avec de grands seaux d'eau, comme on en avait averti Lia.

Les informations de midi annoncèrent que Nice avait été bombardée. Les gens, croyant que l'alerte était finie, étaient sortis trop tôt des abris quand la seconde vague d'avions était arrivée. On déplorait des blessés et des morts parmi les civils. L'est de Nice avait été frappé. Les avions n'avaient pas visé juste. La gare de Saint-Roch, leur cible, avait été détruite, mais de nombreux immeubles autour des installations ferroviaires avaient aussi été touchés.

– Je vais chez Scipion téléphoner à la boulangerie, si les communications ne sont pas coupées, avertit Henri. Je

*Mai – Juillet 1944*

veux savoir comment ça va là-bas.

« Ainsi maintenant, nous sommes dans la guerre bruyante, se dit Lia, celle qui explose en une seconde et qui détruit à l'aveuglette sans distinction d'âge ni de race. Aujourd'hui eux, demain peut-être nous. » Mais c'étaient les bombes des Alliés et elle les craignait moins que la gestapo. Elle pensait qu'il fallait encore tous ces sacrifices pour que la France soit enfin libérée.

Henri revint de chez Scipion. Il raconta qu'au café les commentaires allaient bon train, il les avait écoutés en attendant son tour pour téléphoner. Enfin il avait pu rejoindre les Tosella. À la boulangerie, tout était redevenu calme. Le quartier n'avait pas été touché, ce qui rassura aussi Lia, pensant à Christiane et surtout à Betty qui peut-être était retournée dormir chez Madame Grandier. La promenade des Anglais avait été épargnée mais deux bombes étaient tombées sur le Vieux Nice. Christiane viendrait bientôt.

La radio annonça que la DCA avait abattu un des bombardiers et Lia se lamenta sur le sort de l'aviateur venu mourir en France pour les délivrer en tuant, malgré sa volonté, des civils. Les militaires allemands, elle ne les plaignait pas, eux qui semaient la terreur et la mort. Toute la journée elle eut peur qu'une nouvelle alerte ne troublât la relative tranquillité du hameau, mais les jours suivants furent calmes.

Depuis le bombardement de Nice les écoles des Alpes-Maritimes avaient été fermées. Il fallait occuper les enfants, de sorte que Dédé accompagnait souvent les adultes aux champs. L'après-midi, le matin parfois, Lia continuait à s'initier aux travaux agricoles et à aider les Rolland de son mieux. Ils parlaient avec Roussina, la

*Nice, amère saison*

mule, jusque dans le vallon où se trouvaient la plupart de leurs plantations. Lia devait couper l'herbe pour les lapins avec une faucille. Charlotte lui montra comment s'en servir. Tout en s'appliquant, Lia regardait de loin ses hôtes couper habilement les hautes herbes, les rassembler en tas puis les retourner à la fourche et au râteau pour les faire sécher. Certains jours Armand Bonfilastre venait leur donner un coup de main ; grand, jovial, Lia l'avait trouvé sympathique. Elle-même n'était pas concernée par les tâches pénibles. « C'est le moment en juin de faire ce travail, lui avait expliqué Henri gravement ; quand le foin sera bien sec on le mettra dans une toile et la mule le transportera sur son dos jusque dans la grange. »

Lia maniait maintenant la faucille avec davantage de dextérité et elle était attentive à ne pas cueillir de trèfle : « Ça fait du mal aux lapins », avait proclamé Dédé, tout heureux de ne plus aller à l'école. Quelquefois, fatiguée, Lia s'asseyait, observait le garçon qui, plus habile qu'elle, lui enseignait la manière de tenir tel ou tel instrument ou de reconnaître les végétaux. « Tu vois, disait-il à Lia avec un air de supériorité, tu peux aussi couper des pissenlits, les lapins les mangent bien ; tiens, regarde, ce sont ces plantes vertes, là, mais alors tu lâches ta faucille et tu prends ton couteau. » Lia écoutait les conseils de Dédé avec un mélange d'agacement et d'admiration pour le petit bonhomme qui en savait bien plus qu'elle. Arrivée à la ferme, elle s'empressait de donner de l'herbe aux huit lapins qui, dans la cour, se partageaient les cages du clapier, tandis que Charlotte, dans la remise, rangeait les cageots de légumes ou donnait à manger au cochon « régulier » qui la remerciait en émettant des sons rauques.

Malgré le calme apparent, on demeurait sur le qui-vive.

*Mai – Juillet 1944*

Les récents bombardements avaient affolé les gens. Une nouvelle inquiétante leur parvint : le 31 mai les Allemands avaient surpris les habitants du petit village de Gattières dès l'aube ; ils cherchaient des armes. Vingt-deux hommes avaient été désignés comme responsables. Cinq d'entre eux, suspectés d'être gaullistes, devaient être envoyés en Allemagne, d'autres peut-être fusillés. Au bar de Scipion, les hommes commentaient l'événement : « Ils ont besoin de bras pour leurs usines ! Et cela tout juste après l'affaire de Puget-Théniers, ajoutait Geoffroy Castella, le commandant de gendarmerie du Fourquet. Je pense que les insoumis devraient aller plus loin et ne pas se tenir si près des villages. Ils exagèrent parfois. » Il avait reçu une plainte d'un paysan : ce dernier avait vu arriver dans sa ferme deux jeunes garçons déguenillés, presque des lycéens, et sous la menace d'une mitrailleuse, ils l'avaient obligé à leur remettre des poules et deux jambons. « C'est dégoûtant, avait estimé le plaignant, moi je ne me mêle de rien et je ne veux pas qu'on m'embête. Je dois être dédommagé. À quoi ça sert de se battre ? » Et le gendarme ajoutait à l'intention des clients du café : « Que peuvent quelques hommes mal armés contre une armée aussi puissante ? Seulement risquer que les civils soient pris comme otages quand ils ont fait leur coup. » Lia, que Charlotte avait envoyée au bar-tabac chercher des allumettes, écoutait, sidérée. Elle voyait bien qu'Henri hochait la tête et se gardait de répondre.

– Les dix-sept autres hommes, demanda Lia à Henri en revenant, les soldats en ont fait quoi ?

– Je ne sais pas, répondit Henri brièvement.

– Et à Puget-Théniers que s'est-il passé ?

Henri n'eut pas le temps de répondre. Déjà Charlotte

*Nice, amère saison*

réclamait ses allumettes. Lia, consternée, sortit la carte de Provence que Pauline gardait sur le buffet et chercha Puget-Théniers et Gattières. Cette dernière localité était tout près. Elle se dit qu'Henri connaissait bien des choses et elle se sentit proche de lui. À table, il résuma pour la famille ces événements dramatiques.

– Ces choses-là, ça regarde seulement les Allemands, dit Dédé.

Henri le reprit :

– Mais non, tu dis des bêtises. Ça nous regarde tous, toi, moi. Tous les Français sont concernés par les arrestations de Gattières.

Dédé, interloqué, se pelotonna sur sa chaise.

Malgré la gentillesse de ses hôtes envers elle, Lia se sentait bien seule et le temps lui paraissait long. Le soir dans son lit elle remuait ses pensées : elle se demandait si ses grands-parents savaient que leur fille et leur gendre avaient été arrêtés. Pourquoi n'essayaient-ils pas de joindre les Tosella ? Ils connaissaient le fort lien d'amitié qui unissait leur petite fille à Christiane et peut-être auraient-ils l'idée de téléphoner ou d'écrire à la boulangerie ? Comment se faisait-il qu'ils ne l'aient pas encore fait ? Sans doute croyaient-ils encore Lia à la pension, mais alors ils auraient dû essayer de la joindre là-bas pour avoir de ses nouvelles. Lia se perdait en conjectures. La nuit ses pensées la tenaient éveillée jusqu'à une heure très tardive. Le matin elle avait alors du mal à se réveiller, à se lever, et elle restait maussade et endormie toute la journée. Les questions matérielles la préoccupaient. Qu'allait-elle devenir sans argent le jour où les Rolland ne pourraient plus la garder ? Elle se rendait compte qu'elle était à leur charge. Elle éprouvait aussi un soulagement à les aider

*Mai – Juillet 1944*

dans leurs travaux pour compenser un peu leur générosité. « Et puis papa et maman, quand ils reviendront, pourront les dédommager de tout ce qu'ils font pour moi, se disait-elle, à moins que je ne retrouve bon-papa et bonne-maman avant. Cette guerre va bien se terminer un jour ou l'autre et nous serons alors heureux comme avant. » « Comme avant-guerre » était la formule consacrée, formule magique annonçant le retour d'un paradis perdu. Et, sur cet espoir, elle s'endormait.

C'est seulement lorsque Richard montait chercher des légumes qu'elle se sentait reliée à sa vie niçoise. Elle était heureuse de revoir le jeune homme. Elle l'apercevait au bout du chemin sur sa bicyclette et, avec sa chevelure blonde et ses gestes élégants, elle le trouvait très beau ; il l'était vraiment ; il était sorti de l'adolescence, de cet âge où souvent on ne sait pas quoi faire de ses bras trop longs, d'un corps qui a trop grandi et que l'on reconnaît mal pour sien. Ce qui plaisait surtout à Lia, c'était sa belle voix chantante et son léger accent niçois. En arrivant, il apporterait des nouvelles de Nice, de Christiane et peut-être, qui sait, de la famille Bihal.

Le 2 juin, Lia s'apprêtait à aller chercher des pêches de vigne quand justement arriva Richard ; elle revint près de la maison. Richard salua tout le monde et parla des difficultés que ses parents connaissaient à la boulangerie : les clients toujours plus mécontents et souvent agressifs, les contrôles serrés pour le comptage des tickets, la mauvaise qualité de la farine de plus en plus grise. « Tenez, je vous en apporte deux kilos, mais elle n'est pas bien belle. Et depuis le bombardement les Niçois ont peur. Nice est triste : les fenêtres des maisons donnant sur le port ont été murées par les Allemands... »

*Nice, amère saison*

– Comment va Christiane ? coupa Lia.

– Elle aurait bien voulu m’accompagner mais il fallait qu’elle reste pour coller des tickets, répondit Richard, et puis elle devait aller faire des courses. Ah, vous savez, nous avons eu droit à la visite de Formicade l’autre soir, mais je ne sais pas trop ce qu’il voulait. Christiane t’embrasse, ajouta-t-il à l’intention de Lia en la regardant d’une façon amicale et soutenue.

Lia s’était toujours sentie intimidée en présence de Richard. Et particulièrement en ce moment. Elle aurait voulu qu’il reste longtemps et en même temps qu’il reparte, tant sa forte présence la mettait mal à l’aise en la comblant tout à la fois.

– Je n’ai plus grand-chose, dit Charlotte, mais tu pourras emporter des tomates et des pommes de terre. Les blettes et les haricots verts ne sont pas encore prêts. J’ai aussi quelques œufs pour vous. Si tu as un peu de temps, Richard, viens nous aider à cueillir les pêches de vigne ; elles sont très en avance cette année et déjà mûres, tu pourras en rapporter.

Ils allèrent au fond du jardin où quatre de ces arbres fruitiers regorgeaient de fruits bien roses. Charlotte avait emmené deux paniers, une échelle était déjà adossée à l’un des pêchers. Richard commença à grimper dans l’arbre.

– Non, les branches sont cassantes, prends l’échelle, cria Charlotte, encore essoufflée.

Richard obéit et atteignit le dernier barreau pour recueillir les fruits les plus difficiles à attraper. Il mordit à belles dents dans la première pêche qu’il cueillit et s’écria : « Oh ! elles sont parfumées ! » Quatre nouveaux fruits emplirent ses mains. Il les déposa délicatement dans le panier de Lia qui, en bas de l’échelle, avait posé un pied

*Mai – Juillet 1944*

sur le troisième barreau et tendait ses bras vers Richard. Les fruits s'arrachaient de l'arbre avec un craquement sec et s'entassaient dans les corbeilles. Charlotte qui était allée chercher quelques feuilles sur la vigne en contrebas les disposa entre chaque couche de fruits. Lia se sentait presque heureuse sous le soleil de ce début de juin en présence de Richard et de Charlotte, mais elle ne s'octroyait pas le moindre droit au bonheur : « Je ne peux pas me le permettre tant que je n'aurai pas de nouvelles de papa, de maman et de Betty », pensait-elle. Et tout à coup une idée lui traversa l'esprit :

– Je reviens, dit-elle.

Posant le panier sur le sol, elle courut jusqu'à la maison. Elle monta dans sa chambre, prit un papier et écrivit :

« Chère Christiane, j'ai hâte de te voir. J'ai un service à te demander : pourrais-tu te rendre chez Madame Grandier, 21 rue Gioffredo, et la prier de dire à Betty quand elle la verra que je suis ici, chez tes parents ? »

Elle avait souvent pensé joindre sa sœur de cette manière, mais elle craignait de donner son adresse à cette madame Grandier qu'elle ne connaissait pas. Elle griffonna encore sur la page arrachée de son cahier : « Merci ma très chère Christiane, je t'attends avec impatience. »

Elle plia le papier, redescendit en courant l'escalier, traversa la cour de la ferme et, plus loin, dépassant les oliviers, elle arriva enfin au verger près des « pêcheurs » comme les appelait en riant Charlotte. Les paniers s'étaient déjà bien remplis en son absence et Charlotte estima qu'il fallait rentrer. En remontant vers la maison, Lia s'approcha de Richard et lui demanda, tandis que Charlotte s'était éloignée, de bien vouloir remettre une petite lettre à

*Nice, amère saison*

Christiane. Sur sa réponse affirmative elle lui tendit la feuille pliée en quatre qu'il enfourna dans sa poche. À sa grande surprise, il ajouta : « Je la lirai avant de descendre, je veux savoir quel message je transporte. »

– C'est important, murmura-t-elle, c'est pour retrouver Betty. Et de toute façon dis à Christiane que je l'attends avec impatience.

Déjà Richard avait rejoint sa bicyclette, Charlotte enfournait dans les sacoches du porte-bagages pommes de terre, salades, pêches et œufs. Il remercia et disparut dans le petit chemin qui menait par le hameau vers Nice.

Depuis plusieurs jours, Lia avait remarqué des allées et venues le soir, dans la cour ; les personnes se dirigeaient vers la grange. Henri sortait en disant qu'il allait parler à ses amis, qu'il ne voulait pas déranger la maison.

De sa fenêtre Lia reconnut Armand Bonfilastre suivi de deux hommes d'allure jeune. Ils avaient des lampes électriques dont ils rabattaient la lumière sur le sol. Ils se faulèrent tous dans la grange. Elle aurait bien voulu se joindre à eux, savoir ce qu'ils disaient, ce qu'ils faisaient. Elle attendit au bord de la fenêtre, guettant à la fois les étoiles et la porte de la grange. Elle vit plus tard les quatre hommes repartir dans la nuit, les bras chargés de paquets indéfinissables. Ainsi Henri avait une double vie : travailleur des champs dans la journée et soldat de l'ombre peut-être ? Sinon soldat, du moins allié des Alliés, aidant sans doute les maquisards. Elle en conçut de l'admiration pour lui. Elle savait qu'Armand Bonfilastre était communiste, Christiane le lui avait raconté lorsqu'elle avait évoqué pour elle l'histoire d'une grenade trouvée dans les champs par Jean-Jacques et Jacqueline, les enfants les plus déléurés d'Armand.

*Mai – Juillet 1944*

Les premiers jours de juin apportaient des effluves d'été. Les cerisiers éclataient de rouge dans les champs. Dans *l'amberc*, le cochon avait grossi, au grand désespoir de Lia qui s'était pris d'affection pour lui depuis qu'elle le nourrissait. Elle avait même été tentée de jeter la moitié de sa nourriture afin qu'il ne prenne pas d'embonpoint, mais elle ne voulait pas trahir ses amis.

Le 5 juin Henri partit dans la soirée, annonçant qu'il devait se rendre chez un ami et qu'il passerait ensuite la nuit là-bas ; il revint l'après-midi suivant. Il semblait ne pas avoir dormi, personne ne lui posa de questions. Il annonça aussitôt une grande nouvelle : les Alliés avaient réussi à débarquer en Normandie, là même où on ne les attendait pas, malgré le mauvais temps qui régnait sur la Manche. C'était un exploit sans précédent. Henri sous son air grave ne cachait pas sa joie ; dans la maison tout le monde semblait mieux respirer mais avait peine à croire cette grande nouvelle tant qu'elle ne serait pas confirmée. Henri répétait : « Je vous dis que c'est vrai, je le tiens de source sûre. » Il brandissait le journal, mais celui-ci ne publiait encore rien à ce sujet. En revanche en gros titres il annonçait : « Les troupes allemandes ont évacué Rome afin d'éviter la destruction de la ville. » Et en dessous : « Le roi Victor Emmanuel a transmis ses pouvoirs au prince de Piémont. » « Cela veut dire que Rome est tombée », se réjouit Charlotte. « C'est le début de la fin », reprit Henri.

Charlotte lisait par-dessus l'épaule de son mari :

– Oh, quel malheur, s'exclama-t-elle, voyez ça : « Des ressortissants français qui détenaient des armes ont été exécutés dans la région. »

Henri se leva brusquement et s'empressa d'aller dans la chambre allumer la radio ; il laissa la porte ouverte pour

*Nice, amère saison*

qu'on l'entendit bien : justement la voix chevrotante du Maréchal égrenait la fin de son message : « ... des actes qui risqueraient d'appeler sur vous de tragiques représailles. » Ils n'éteignirent pas la radio de la journée, augmentant le volume dès qu'elle diffusait les informations. Le soir Laval lança d'ultimes recommandations : « Vous refuserez d'entendre les appels insidieux qui vous seront adressés. Ceux qui vous demandent de cesser le travail ou vous incitent à la révolte sont des ennemis de notre patrie. »

La maison était en effervescence. Le dîner fut presque joyeux. Mémé Pauline disait que François allait bientôt revenir, que le pauvre rapporterait beaucoup de linge sale dans sa musette, qu'elle le laverait elle-même, que cela lui rappellerait sa jeunesse de lavandière quand elle portait, un panier sur la tête, livrer une lingerie fine bien propre, bien repassée, aux gens aisés. Charlotte et Henri la laissaient égrener ses souvenirs. À brûle-pourpoint Dédé déclara qu'il voulait se battre contre les nazis. Ses parents lui recommandèrent de se taire. « Les murs ont des oreilles », ajouta Lia. Le soir, la BBC était très brouillée, Charlotte et Henri n'arrivaient pas à la capter. Enfin, après plusieurs essais infructueux ils entendirent la nouvelle tellement espérée : « Les troupes alliées ont débarqué en Normandie et se battent contre les troupes du Reich. » Lia était éperdue de reconnaissance envers ces soldats anglais et américains qu'elle voyait tous comme Errol Flynn et qui risquaient leur vie pour la liberté.

Le lendemain Charlotte alla chercher le journal chez Scipion. À la maison, tous les visages se penchèrent sur *L'Éclair* qui annonçait « une tentative de débarquement anglo-américaine sur les côtes normandes ». « Tiens, Dédé, lis tout fort au lieu d'arracher le journal ! » Et d'une voix

*Mai – Juillet 1944*

claire la nouvelle fut confirmée par un petit garçon au regard lumineux, fier d'avoir été choisi comme lecteur : « Dans les régions de Vire et de Caen les troupes allemandes ont engagé de durs combats avec les importantes formations débarquées par air et par mer. » Le mot *débarquement* était précisé deux fois. Le journal passa de main en main.

Henri demeurait silencieux. Il annonça qu'il devait se rendre au Fourquet. Charlotte ne posait jamais de questions à son mari. La vieille Pauline déclara que la débâcle certaine des Fritz hâterait le retour de François. L'espoir illuminait alors son visage qui devenait presque agréable. « S'ils voient qu'ils ont perdu, les Allemands vont être encore plus mauvais » soupira Charlotte. « Qu'est-ce qu'ils vont faire ? » s'enquit Dédé, soudain apeuré.

Les jours suivants, la radio égrena des communiqués : les pertes anglo-américaines étaient de plus en plus lourdes. Fausses ou vraies nouvelles ? Affiché au café Scipion et devant l'école, on pouvait lire un « Avis à la population » émanant des autorités allemandes promettant « l'exécution immédiate de toute personne qui porterait dommage à la Wehrmacht ou n'obéirait pas à un ordre ou prêterait l'oreille aux terroristes ».

Lia méditait ces avertissements tout en repiquant les salades ; elle avait aussi appris à bien les ranger l'une à côté de l'autre. Elle aidait aussi pour les cueillettes les plus faciles : les haricots verts qui montaient sur les rames, les courgettes et, quand ils étaient assez dodus, les potirons. Quand elle avait fini son travail de jardinage, auquel elle consacrait deux à trois heures par jour, elle s'installait sur la terrasse. Elle aimait raconter à Dédé des histoires qu'il écoutait avec attention, elle lui apprenait à jouer aux dames et à la belote où son élève se montrait parfait. En peu de temps il allait

*Nice, amère saison*

devenir un vrai partenaire. Au début de son séjour elle avait craint de rencontrer des voisins, mais dans le village sa présence n'avait suscité aucune curiosité malveillante : il était admis qu'étant une amie de la famille elle se trouvait là, puisqu'on avait fermé l'école, à la fois pour se reposer et aider les Rolland dans les soins de la maison et du jardinage. Elle sortait donc en toute liberté. Elle ne pouvait cependant s'empêcher par moments d'avoir peur. « En somme, me voici comme Christiane, elle à la ville et moi à la campagne. Je deviens elle », et cette pensée lui plaisait. Elle aurait bien voulu se confier à son amie. Les Rolland étaient bienveillants mais peu disponibles ; Charlotte, très occupée, devait surveiller tous les travaux de la maison ; son mari et sa belle-mère se montraient parfois un peu bourrus et Lia n'osait pas leur parler la première. Elle n'arrivait pas à nommer la grand-mère de Christiane *mémé Pauline* ; elle l'appelait « Madame Pauline », ce qui faisait rire la vieille dame.

Dehors, la glycine était radieusement bleue, les roses et les hortensias égayaient la cour ; à la tombée de la nuit les lucioles éclairaient les chemins. En somme c'était l'été. Au-dedans, la radio française annonçait des bombardements sur l'Angleterre et parlait d'armes récentes qui apporteraient la victoire au Reich. Il s'agissait de torpilles volantes et de fusées présentées comme des armes secrètes allemandes. Partout les combats faisaient rage. Le 29 juin aux informations le speaker annonça la mort de Philippe Henriot, abattu chez lui par deux hommes qui s'étaient fait passer pour des policiers. Les représailles n'allaient pas tarder, se dirent les auditeurs.

Juillet s'annonçait. En Italie Rome, en France Caen, Cherbourg, la côte normande étaient libérés. Le sud était

*Mai – Juillet 1944*

toujours sous la botte des occupants de plus en plus féroces. On avait su que des lycéens avaient été exécutés à Bendejun. La nouvelle réveilla les angoisses de Lia qui s'apitoyait sur le sort tragique des écoliers et qui était d'autant plus apeurée que cela s'était passé dans ce village : Betty, que faisait-elle là-bas ? Ce qu'elle lui avait raconté était-il vrai ? Était-elle en sécurité ? Et puis Lia avait été horrifiée par une nouvelle qui avait fait le tour des hameaux. Une Niçoise réfugiée au Fourquet avait reçu une lettre épouvantable d'une parente séjournant à quelques kilomètres d'Oradour sur Glane. Elle lui annonçait que par représailles tous les habitants de ce village avaient été massacrés, qu'elle n'avait plus ni père, ni mère, ni fille, ni gendre, ni petits-enfants, ni cousins. Tous les hommes avaient été fusillés dans un champ, puis brûlés. Ensuite, les Allemands avaient rassemblé les femmes, ils avaient été chercher les enfants jusque dans l'école, ils les avaient tous enfermés dans l'église et y avaient mis le feu. Il n'y avait plus une maison, plus un habitant, plus un rire. C'était la consternation.

À l'écoute de ce malheur, les auditeurs restèrent sans voix. Ils savaient que les SS devaient terroriser les villes pour la moindre attaque des partisans. Mais ils n'imaginaient pas une telle barbarie. En apprenant cette nouvelle Lia eut l'impression qu'elle ne reverrait jamais sa famille.

Le 4 juillet Richard revint à la Jagaude. Il annonça que Célestine allait bientôt reprendre son travail et que Christiane pourrait alors revenir. La nouvelle tant attendue aurait dû satisfaire Lia, mais celle-ci était triste et ne put arriver à se réjouir : en effet, elle se souvenait que ce jour-là était l'anniversaire de Martine, qui attendait la fête de ses dix ans avec tant d'impatience. « Tu te rends compte, Betty, disait-elle : dix ans, dix ans ! » – et

*Nice, amère saison*

maintenant personne n'avait de ses nouvelles. Lia ne pourrait pas lui souhaiter cet anniversaire tant désiré. Pourquoi n'avait-elle pas été plus tendre avec elle durant leurs jeux ? Elle en éprouvait du remords. « Alors je suis méchante ? Pourquoi lui avoir dit que la nuit j'étais une fée ? Martine le croyait, elle était en admiration devant des pouvoirs imaginaires. Et peut-être que, dans son camp de Drancy, ou bien là où elle se trouve actuellement, elle m'appelle au secours ? » Lia se sentait coupable. Ses merveilleux et stupides mensonges lui faisaient honte. Elle se promit de ne jamais plus raconter de contes bleus aux enfants. Martine aurait si bien joué avec Dédé si elle avait été là. Mais Martine aux yeux verts, au corps mince et gracile, Martine artiste et musicienne satisfaisait aux besoins sanguinaires de ceux qui appelaient au meurtre des petites princesses juives.

\*\*\*\*\*

De temps en temps, Lia quittait le village et allait se promener plus haut dans la garrigue. Elle emmenait Chico, content de courir en liberté. Avec lui elle se sentait rassurée. Un après-midi, l'été offrait sa touffeur aux êtres et aux choses, Lia partit pour une promenade sur la colline : « Comment peux-tu marcher par une pareille chaleur ? » avait demandé, Charlotte. « Je la supporte très bien et j'ai besoin de me dégourdir les jambes », avait répondu Lia.

Un chapeau sur la tête, elle avançait lentement, examinant les plantes qu'elle aurait voulu mieux connaître. Au bout d'une heure, fatiguée et accablée de chaleur elle s'assit sur une pierre et, tout en regardant le paysage solitaire autour d'elle, elle commença à réfléchir sur son sort. Ses angoisses étaient intensifiées par la solitude dans cette campagne

Mai – Juillet 1944

ardente de soleil. Elle se reprochait de ne penser qu'à elle-même. De ne pas savoir prendre de décisions. Elle se posait des questions : Christiane avait-elle rendu visite à Madame Grandier et celle-ci avait-elle pu transmettre le message à Betty ? Allaient-elles être prises elles aussi, comme sa tante et Martine et ses chers parents ? Qu'allait-il se passer ? Un jour ou l'autre il faudrait bien retourner à Nice, reprendre la classe. Elle était mauvaise en latin, mauvaise en anglais. Son regard se porta sur ses mains qui lui faisaient mal ; elles avaient été abîmées par les travaux des champs, est-ce qu'elles seraient encore assez souples pour le piano ? Et elle essayait de tordre les articulations de ses doigts. Ses réflexions décousues s'entrechoquaient dans sa tête. Chico était assis près d'elle, la langue pendante. Tout à coup elle sentit que sa gorge se serrait, que les larmes arrivaient dans ses yeux. Elle se mit à pleurer sans retenue. Pourquoi était-elle si malheureuse ? Pourquoi en était-elle là ? Pourtant le soir elle n'avait jamais manqué d'adresser au Bon Dieu une prière comme son père la lui avait apprise toute petite : elle prononçait mentalement les premiers mots du *Schéma Israël*, que malheureusement elle déformait parce qu'elle l'avait un peu oublié, et qu'elle faisait suivre rituellement de « Je vous en prie, mon Dieu, faites que je ne sois pas prise. » Elle formulait plusieurs fois de suite ce souhait avec force, alors elle s'endormait un peu rassérénée. Là, dans la garrigue, elle aurait bien voulu invoquer la religion, mais la présence de Chico assis près d'elle, qui la regardait étonné, et la grande luminosité l'empêchaient de se concentrer sur cette prière prononcée sans bruit à la nuit tombée. Elle se sentait seule et désespérée.

Peu à peu le flot de larmes se tarit. Elle sortit un mouchoir de sa poche, essuya son visage et ramassa une

*Nice, amère saison*

touffe de romarin pour en humer le parfum. Chico crut qu'il s'agissait là d'une pierre qu'elle allait lancer et qu'il devrait rapporter ; il se leva aussitôt, se mit en arrêt, la tête penchée, prêt à jouer. Son attitude arracha à Lia un petit rire qui eut l'effet de desserrer sa gorge et de la calmer.

– Non, Chico, on ne joue pas, on va rentrer, lui dit-elle en lui caressant doucement la tête.

Le soir Lia sortit son cahier et commença à écrire.

\*\*\*\*\*

## Lettres de Lia à ses chers parents

8 juin 1944

Chère maman, cher papa,

Vous me manquez beaucoup, je pense tout le temps à vous. Je ne sais pas où vous êtes. Vous ne savez pas où je suis. Mais vous êtes si fort dans ma pensée que vous devez le sentir. J'ai tout à coup eu l'idée de vous écrire, comme ça lorsque nous serons de nouveau réunis vous pourrez lire toutes mes lettres et ainsi quand je vous raconterai quelle a été ma vie pendant votre absence aucun détail ne sera oublié. Quelquefois j'ai peur que vous soyez malades, alors le soir je pleure dans mon lit. C'est mal d'avoir de mauvaises pensées, je dois être très forte.

J'ai quitté Nice : à la pension, ils ne pouvaient plus me garder. Grâce à Christiane j'ai pu trouver une famille qui m'héberge dans une ferme. Ils sont

*Mai – Juillet 1944*

très gentils. Au début j'étais gênée, mais maintenant je n'ai plus le sentiment d'être trop à charge, parce que je travaille. Vous savez, les cours sont finis à cause des bombardements, mais rassurez-vous les obus tombent un peu loin d'ici. Vous ne me reconnaîtriez pas. J'ai appris à planter des légumes, je sais aussi les cueillir (ça c'est moins difficile) et j'ai les mains rouges et noires comme une vraie paysanne. Je me demande ce que cela donnera quand je referai du piano ! Malgré ma transformation en fermière, je suis toujours aussi dégoûtée quand je vois un ver de terre ou un petit scorpion ; malheureusement il y en a et le matin je n'oublie jamais de vider mes chaussures avant de les mettre. On m'a fait cadeau d'une vieille paire de galoches et lorsque je les enfle et que je marche j'ai l'impression d'être devenue Bécassine, comme dans le livre que m'avait offert Madame Braun pour mon appendicite, quand j'étais petite : *Bécassine chez les Turcs*. D'autant plus que je m'enveloppe dans un vieux tablier qui a appartenu à une brave femme d'ici.

J'espère que vous avez appris qu'il y a eu le débarquement en Normandie, mais on ne sait pas grand-chose de ce qui se passe là-bas.

Cela me manque de ne plus entendre le bruit de vos dés sur le jacquet... et nos belotes du dimanche soir, quand les reprendrons-nous ?

Ici ce qui est agréable c'est qu'on n'a pas faim, il y a même de l'huile d'olive et des fruits. Je nourris un cochon et je l'ai pris en amitié mais ce n'est tout de même pas ma chère Pampille ; il est

*Nice, amère saison*

intelligent mais il n'aime pas se laver et puis il n'est pas beau.

Il fait nuit. Il ne faut pas que je laisse éclairé trop longtemps parce que ma fenêtre est mal calfeutrée et la lumière passe à travers le volet. Je vais m'endormir en imaginant que vous êtes là dans ma chambre à me regarder dormir. Je vous aime et vous serre très fort sur mon cœur.

Lia

12 juin

Chers papa et maman,

J'en ai assez de cette guerre ; j'ai peur tout le temps. J'ai peur de parler ; j'ai peur d'être dénoncée. J'ai peur de ne plus jamais vous revoir. Je me sens très malheureuse, je ne peux le dire à personne. La journée, je fais semblant d'être gaie, mais le soir dans mon lit il me semble que je suis dans un trou noir. Je ne comprends pas pourquoi les hommes se sont toujours battus. Je ne comprends rien à la guerre. Je trouve stupide de se tuer, puisque de toute façon nous allons tous mourir. Cette pensée aussi m'épouvante, je voudrais être éternelle. Je voudrais être danseuse, je voudrais être légère, je voudrais être bonne, je voudrais être aimée.

Je voudrais contempler éternellement la mer, les étoiles, découvrir de nouvelles fleurs, avoir beaucoup d'amies, être belle, être toujours jeune, ne voir souffrir personne ; faire des progrès en latin,

*Mai – Juillet 1944*

faire des progrès en anglais, jouer mon concerto de Mozart avec orchestre. Serrer Pampille contre mon cœur. Je voudrais avoir de jolies robes, je voudrais savoir ce que je vais devenir. Je voudrais être aussi attirante et intelligente que Betty, parler aussi bien qu'elle ; je voudrais être la plus jolie de toutes, je voudrais ne pas me sentir obligée de plisser les yeux et le nez lorsqu'un adulte me regarde. Je voudrais être fée et devenir transparente à volonté. Je voudrais manger des meringues, retrouver le goût des bananes de quand j'étais petite. Je voudrais retourner au square du Chevalier de la Barre avec maman et croquer à quatre heures une brioche avec une tablette de chocolat Menier à dix sous. Je voudrais boire dans la timbale accrochée à la fontaine comme le faisaient tous les autres enfants.

Chers papa et maman, ma lettre est stupide, en fait j'ai tout cela ; il suffit d'y penser très fort et d'y croire. Je vous embrasse tendrement. Je vais vite sécher mes yeux et mon nez dans le drap.

Lia

15 juin 1944

Chers papa et maman,  
J'arrache une nouvelle page de mon cahier.  
J'ai lu un très beau livre que j'ai trouvé sur l'étagère de l'entrée : *Madame Bovary*. La fin m'a beaucoup émue et j'ai pitié aussi de ce pauvre Charles. On nous l'avait recommandé en classe.

*Nice, amère saison*

Ici il n'y pas beaucoup de livres. Il paraît qu'il faut rendre celui-ci à l'école. Après le repas du soir, j'ai la nostalgie de notre appartement de Nice, comme j'ai eu la nostalgie de celui de Paris quand nous sommes installés à Nice. Le soir, je m'ennuie ; je n'arrive pas à dormir et tout le monde se couche tôt. C'est mieux quand je suis fatiguée car je m'endors tout de suite. Mais aujourd'hui je suis fatiguée et je ne trouve pas le sommeil. Quand nous reverrons-nous ?

Je vous serre sur mon cœur,

Lia

19 juin 1944

Chers papa et maman,

Cette nuit j'ai fait un rêve étrange. Il y avait toute une série de petits pantins du genre de mon Tricotin, vous savez ? Celui dont je me sers pour fabriquer des boudins de laine. Tous ces pantins en bois agissaient comme s'ils étaient des humains. À la réflexion, ils ressemblaient à des Lilliputiens. Ils ne faisaient absolument pas attention à moi. Alors je les regardais et j'étais très étonnée qu'ils ne me voient pas. Après j'étais au bord d'un lac et il fallait absolument que j'aie chercher une certaine pierre dans l'eau, c'était très important. Et je disais : « C'est impossible, il y a trop de pierres au fond du lac, je ne trouverai jamais la bonne. » Quelqu'un me l'a ramenée et cela m'a sauvée... Je me souviens surtout de tous ces petits

*Mai – Juillet 1944*

pantins colorés qui s'agitaient autour de moi.  
J'étais dans un autre univers assez beau, mais je ne  
m'en rendais pas compte. Qu'est-ce que cela veut  
dire ?

Je vous serre sur mon cœur,

Lia

22 juin 1944.

Ma chère maman, mon cher petit papa...

Assise dans son lit, le papier et le stylo en main, bien calée sur ses deux oreillers, Lia essayait d'écrire. Mais cette fois-ci la plume ne voulait pas courir sur le papier. Et la fatigue de la journée engourdisait ses membres et amenait le sommeil dans ses yeux. Cette nuit-là Lia était submergée par le silence de la campagne, par son inquiétude. Ses pensées, ses sentiments se bousculaient. Elle se disait, dans son demi-sommeil, qu'il ne servait à rien d'écrire, qu'elle ne reverrait pas ses parents et qu'ils ne liraient jamais ses lettres. Cette idée la remplissait de terreur et la réveillait. Elle se remémorait son enfance à Montmartre ; les invités qui venaient le soir et qu'elle n'aimait pas quand ils apportaient des fleurs et non des bonbons ; à présent elle souriait de sa naïveté. Elle revoyait la chambre qu'elle partageait avec Betty au fond de l'appartement parisien, la porte de l'armoire à glace qui avait été décrochée et que sa mère avait posée au sol contre l'armoire même et dans toute la largeur du meuble. Elle se souvenait qu'elle l'avait fait basculer et que le grand miroir s'était cassé. Le bruit avait ameuté toute la famille.

*Nice, amère saison*

Elle se revoyait apeurée et consternée. Chez les Bihal, il ne fallait pas casser de glace. Lia avait alors sept ans. « J'en ai maintenant quatorze. Encore un an avant que tous les malheurs finissent, se disait-elle dans son demi-sommeil. Peut-être que toute cette guerre, c'est de ma faute, parce que j'ai cassé le miroir ; je voudrais revenir en arrière et retenir la porte. »

Elle était assez réveillée pour se dire qu'elle avait des pensées stupides et qu'elle divaguait, mais replonger dans son passé l'apaisait. Un instant après, elle revoyait sa mère traverser la rue Lepic avec son petit manteau beige en lainage chiné et son drôle de chapeau posé de travers sur ses beaux cheveux châtons. Elle était si frêle, si menue, si tendre ! Si riieuse quand elle était avec ses filles ! Maintenant qu'est-ce qu'elle était devenue ? Et cette guerre qui n'en finissait pas ! Si à la ferme, ils allaient lui dire de partir comme à la pension ! Est-ce qu'elle trouverait un *amperc* pour se cacher ? De quoi se nourrirait-elle alors ? Le cochon, au moins, il avait sa nourriture assurée. Elle s'en voulut de divaguer. Puis elle retrouvait sa lucidité. Ses parents ? Que faisaient-ils ? Maman, si fragile, supporterait-elle cette vie à la dure, loin des siens ? Elle pensait à Martine, à sa tante. Peut-être Tildy travaillait-elle dans une usine ? En train de fabriquer des obus ? Elle avait déclaré un jour que si on l'envoyait travailler dans une usine d'armements en Allemagne, elle s'arrangerait pour désamorcer tous les obus ! Et maman riait... riait...

Lia repartait comme toujours dans son passé de petite fille pour retrouver des moments heureux alors qu'elle s'était si souvent sentie malheureuse. Elle se rendait compte maintenant qu'elle avait vécu des instants de

*Mai – Juillet 1944*

bonheur. Elle revoyait l'époque où sa mère était restée trois semaines à l'hôpital Necker dans le service du professeur Marion qui lui avait retiré son rein. Sa grand-mère était venue à Paris les garder, cependant Lia s'était sentie abandonnée. Elle avait cinq ans. Elle se souvenait avec nostalgie et attendrissement que le dimanche elle avait le droit d'aller voir sa mère. Bonne-maman lui avait interdit d'accepter la moindre friandise durant la visite. Lise était dans une salle commune, dans un lit en fer blanc. Il y avait des bonbons et des mandarines sur sa table de nuit et naturellement elle en offrit une à sa fille. Lia, forte de la leçon de bonne-maman, refusa aussitôt. Lise insista, Lia croisa le regard de sa grand-mère qui lui fit signe d'accepter. Lia prit la mandarine sans en avoir vraiment envie et se dit que sa grand-mère était tout à fait étrange de lui défendre quelque chose qu'elle lui permettait aussitôt après, au moment même où Lia aurait dû respecter l'interdiction. Lia se prit à sourire en revoyant la scène. Quand sa mère était revenue à la maison, convalescente, elle faisait ramasser à Lia tous les petits bouts de fil qui traînaient par terre ; en effet Lise, fraîchement opérée, ne voulait pas se baisser. Lia était alors contente et se sentait importante. L'année suivante sa mère était encore repartie à Necker : pour opérer le rein gauche. Le séjour à l'hôpital avait été moins long. De retour, sur prescription médicale, Lise devait boire un peu de vin pour se remonter. Monsieur Bihal avait ouvert une bouteille de champagne, mais Lise qui était asthème n'en avait accepté qu'une cuillère à café en se bouchant le nez. Et Monsieur Bihal souriait, en disant : « Mais voyons, c'est du champagne ! » Ce que Lia aimait c'était le soir, lorsqu'on attendait pour dîner Monsieur Bihal toujours en retard :

*Nice, amère saison*

il travaillait au bureau ou alors il allait faire sa partie de belote ou de bridge avec ses amis. Pour faire patienter sa fille, Lise ouvrait les *Contes* de Perrault et Lia s'asseyait à côté d'elle sur un petit tabouret près de la salamandre de la salle à manger. Lia écoutait sa mère lire les histoires, les yeux fixés sur le feu qui brillait à travers le mica. Monsieur Bihal arrivait à huit heures et demie, voire à neuf heures du soir. Lise était mécontente :

– Voyons, tu fais attendre les enfants, elles ont faim.

Lia et Betty avaient grappillé dans les plats en l'attendant et les mets n'étaient plus aussi présentables. Pour se faire pardonner, Monsieur Bihal apportait de gros paquets de fruits qu'il mettait dans le grand compotier rouge. Une pomme pour deux car elles étaient grosses et chères.

Après dîner, c'était agréable aussi : Lia et Lise débarrassaient la table ; Betty faisait la vaisselle. Lia l'essuyait, Lise rangeait. Cette corvée de l'après-dîner se transformait souvent en plaisir car c'était un moment d'intimité, le moment du gynécée. Monsieur Bihal, assis non loin du feu sur le beau canapé en damas rouge qui faisait la gloire du salon-salle à manger, faisait des comptes ou des mots croisés.

Ce temps-là était fini. « Maintenant je suis une adulte, se disait Lia, car je suis grande et puis parce que je suis seule. » Cette pensée lui serrait la gorge. Il y avait bien Betty, mais elle n'était pas là et, depuis qu'elle était amoureuse de Georges, Lia sentait bien que pour sa sœur elle passait désormais derrière le jeune homme. Et elle se mit à pleurer. Elle aurait voulu être aussi débrouillarde que le Kim de Kipling ou que le Capitaine Nemo, partir loin, s'évader, trouver une terre nouvelle. Le personnage

*Mai – Juillet 1944*

de Kim lui rappela sa compagne, la jolie Ève totémisée Kim, la fille du médecin qui l'avait examinée avant de partir camper... et puis son chagrin la ramenait à Martine. Martine ! Son cœur se serra en repensant à tous les mensonges qu'elle lui avait débités, toutes ces féeries ! Le *glaciacré* ! Peut-être Martine dans son désarroi l'avait-elle appelée à son secours ? Elle eut honte d'elle-même. Son cœur se mit à battre très fort. Elle voulut effacer l'image de sa petite cousine.

Lia se mit à tousser. En étendant la main, elle toucha tout à coup une fourrure tiède : Pompon s'était caché sous le lit et s'était installé subrepticement à côté d'elle. Bizarrement, cette présence vivante la réconforta. Elle trouvait un être pour qui elle était utile. Elle caressa le chat qui se mit à ronronner.

Les fatigues de la journée, la chaleur de l'animal eurent raison de ses pensées. Il était trois heures du matin, elle s'endormit.

Le soir, 2 juillet 1944.

Chers papa et maman,

Pardonnez-moi si je suis restée plusieurs jours sans vous écrire. Il est arrivé tant d'événements ici que je n'ai pas eu le temps de demeurer seule avec vous, parce que souvent la nuit nous sommes descendus à la cave à cause des alertes. Il y a eu des bombardements, mais je n'ai pas eu trop peur. Les avions étaient loin et en plus je me disais que c'étaient des avions alliés et qu'ils se battaient pour nous. Par contre deux estafettes allemandes ont

*Nice, amère saison*

brisé la tranquillité du village et nous avons tous été très inquiets. Nous avions peur qu'ils viennent dans notre maison. Ils étaient suivis par une voiture et ils sont allés chercher des gens dans une ferme voisine. Ils ont emmené aussi, paraît-il, un enfant. Je n'ose pas mettre par écrit tout ce qui se passe car j'ai peur que quelqu'un trouve ma lettre. Je peux seulement vous dire que je vous aime et que je vous attends, je vous serre sur mon cœur,

Lia

PS : Je suis contente car Christiane va sûrement revenir bientôt ici.

Cette nuit-là, Lia se réveilla en sursaut ; elle répétait « Stefan Zweig est mort, Stefan Zweig est mort. » Dans son rêve, son père ne cessait pas de prononcer cette phrase. Elle se souvint que, quelques mois auparavant ou quelques années peut-être, c'était en février – elle s'en souvenait bien – elle était en cinquième, donc c'était bien en 1942, oui en 1942, Monsieur Bihal en écoutant la radio s'était exclamé :

– Tiens ! Pauvre diable ! Stefan Zweig est mort.

Le speaker venait d'annoncer que l'écrivain autrichien juif Stefan Zweig s'était suicidé au Brésil.

– Tu te rends compte, trois lignes pour un des plus grands auteurs de ce siècle !

– Qui était-ce ? demanda Lia.

– Mais un grand ami de Romain Rolland, il aimait beaucoup la France. Il tenait à Vienne un salon littéraire remarquable. Il était pacifiste. Il n'a pas dû supporter l'exil.

*Mai – Juillet 1944*

Lia avait été étonnée des connaissances littéraires de son père. En général c'était sa mère qui s'intéressait aux romanciers. Elle avait retenu le nom de cet écrivain, désormais lié pour elle à la figure paternelle. Lia s'était sentie tout à coup très proche de cet inconnu dont son père avait prononcé le nom avec une intonation qui lui avait fait comprendre toute la souffrance de cet homme. Elle n'avait pourtant même pas pensé à se procurer une de ses œuvres ! Du reste où aurait-elle pu en trouver ? Mais elle avait retenu ce patronyme au son guttural et la phrase de son père qui résonnait dans ses oreilles comme un poème funèbre l'avait sortie du sommeil. Elle continua à marteler mentalement « Stefan Zweig est mort ». C'était maintenant comme s'il s'agissait de la mort de son propre père. Zweig était devenu son propre père. Elle se sentit si malheureuse qu'elle se dit que ses tourments étaient sûrement momentanés, que le chagrin passerait et que certainement plus tard elle serait très heureuse pour compenser toute cette douleur qu'elle ressentait en elle.

Quand elle s'éveillait le matin, elle reprenait espoir. Voir la terre si belle, le soleil toujours à sa place illuminant le même paysage, la rassurait. Et puis elle cherchait à se concentrer sur les occupations quotidiennes. Bien faire ce qu'elle avait à accomplir. Son père et sa mère le lui avaient souvent recommandé, elle aurait tant voulu les entendre ce soir ! Elle savait gré à ses hôtes de leur gentillesse et de leur accueil, de leur politesse aussi, mais elle se sentait différente... Pour se rendre plus utile, elle avait proposé de donner des leçons à Dédé, lequel l'avait aussitôt regardée d'un air de reproche, proposition qui avait été acceptée avec enthousiasme par Charlotte. Alors, depuis une semaine, tous les soirs à six heures trente ils faisaient

*Nice, amère saison*

ensemble un quart d'heure de lecture et, quand Dédé le voulait bien, une petite dictée de quelques mots. Il s'y prêtait d'autant plus volontiers que Lia avait trouvé un subterfuge pour le décider à accepter. Ils échangeaient leur rôle : Dédé devenait lui-même le maître d'école et dictait à Lia les mots qu'il avait préparés. Quelle joie pour Dédé lorsqu'elle laissait une faute d'orthographe ! Il cherchait exprès dans le journal ou le *Petit Larousse* de la maison les mots les plus incongrus. De son côté, Lia choisissait pour Dédé des phrases qui décrivaient des actions. « Le vieil homme lisait son journal en fumant une pipe de bruyère. L'odeur se répandait par toute la pièce. La petite Clara lui souhaitait une bonne nuit, elle grimpaît les quelques marches qui la séparaient de sa chambre et, après avoir rangé ses jouets éparpillés sur son lit, elle se glissait entre ses draps. C'est alors qu'elle réclamait son grand-père pour qu'il vienne la border. » Dédé s'obstinait à vouloir des explications :

– Pourquoi la petite Clara range ses jouets ? Elle pourrait les laisser sur le lit, comme ça je n'aurais pas à écrire la phrase.

Ce raisonnement exaspérait Lia :

– Elle les range pour que tu apprennes l'orthographe.

– Mais puisqu'elle ne me connaît pas, répliquait Dédé, imperturbable dans sa logique.

Lia sentait bien que Dédé cherchait à gagner du temps pour ne pas faire d'efforts. Après venait l'arithmétique et Lia, qui se débrouillait bien en algèbre, avait complètement oublié les problèmes de robinets et maniait toujours assez mal les fractions. Depuis qu'elle avait été opérée de l'appendicite en neuvième, le mois où la maîtresse avait expliqué ces terribles fractions, elle les

*Mai – Juillet 1944*

redoutait. Heureusement lorsqu'elle vit le cahier de calcul de son élève elle s'aperçut qu'elle était encore au niveau. Il s'agissait cette fois de trains.

6 juillet

Chère maman et cher papa,

Je ne sais pas où adresser ces quelques lignes, alors je les garde pour votre retour. Je ne sais pas où vous êtes, parfois je ferme les yeux ; dans le noir, j'imagine que vous êtes dans la pièce à côté et j'ai l'impression que la porte va s'ouvrir et que vous allez venir m'embrasser.

Je voudrais tant que la paix revienne. Je prie Dieu tous les soirs avant de m'endormir pour le lui demander. Je prie comme tu me l'as indiqué, papa, en mettant ma main sur mes yeux fermés. Après je me sens mieux. Mais souvent aussi j'ai peur et suis très malheureuse. Je peux bien vous l'écrire, cela ne risque pas de vous attrister puisque je ne vais pas vous envoyer cette lettre. Et quand vous la lirez, je serai à nouveau joyeuse. Oui, parfois je suis si triste que je pense que, pour compenser, je serai sûrement très heureuse lorsque je serai plus grande. Si j'y arrive... Vous me manquez. Betty me manque, Christiane me manque. J'espère qu'elle va bientôt arriver. Je suis aussi inquiète pour elle, car Nice est maintenant bombardée. Sa boulangerie n'est pas loin du port à vol d'oiseau. Je parle de Christiane à sa maman. Je sens bien que ses parents aussi se font du souci

*Nice, amère saison*

pour elle, mais ils ne veulent pas trop le montrer devant Dédé. Ils ne disent rien, mais leur visage change d'expression quand on annonce des bombardements sur Nice.

Je voudrais dormir et me réveiller en paix. C'est comme si j'habitais un long cauchemar. Pourtant cette nuit j'ai fait un joli rêve. Excusez-moi de vous raconter une fois de plus mes rêves, mais ces derniers sont heureux, alors je veux vous en faire part. Et puis, si je ne les écris pas ils s'estompent et je les oublie.

Nous étions dans notre appartement de Paris... Je rencontrais la voisine du dessus qui habitait une toute petite chambre avec un éléphant. Cela ne m'étonnait pas outre mesure. Je revois encore le gros éléphant gris dévaler notre escalier accompagné de la voisine. Et je me disais : « Ah, si l'éléphant descend sans abîmer les marches, cela veut dire que lorsqu'on déménagera mon piano Pleyel l'escalier ne s'effondrera pas. » Cela m'a fait plaisir. Puis voilà que la voisine, non contente d'héberger un éléphant dans sa chambre, avait accueilli un petit cheval très mignon (ou un mulet, ou un âne, je ne sais plus). Quand je me suis réveillée, j'étais tout heureuse et j'avais envie de rire à cause de ce rêve. Maman, tu m'as toujours dit : « Tout songe, mensonge. » Mais celui-ci a-t-il une signification ?

Christiane est passée relever notre boîte aux lettres. Christiane est si rassurante. Elle croit toujours que tout va s'arranger. Peut-être a-t-elle raison.

*Mai – Juillet 1944*

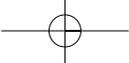
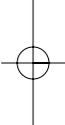
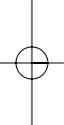
Je vous embrasse tendrement. Je vais maintenant respirer à pleins poumons l'air de ma chambre. Là quelque part dans le monde, vous respirez le même air que moi. Je voudrais tant savoir où vous êtes en ce moment. Pour apprendre quelque chose à votre sujet et avoir ainsi de vos nouvelles, j'ai aussi pensé à faire tourner les tables, comme autrefois chez tante Mélaine. Mais ici, ce n'est pas possible, il n'y a pas de guéridon à trois pieds. Et puis tu ne voulais pas, maman, croire que l'esprit de Napoléon venait nous informer des événements de ce monde. Tu disais que ces séances de spiritisme me rendaient nerveuse.

Pourquoi suis-je séparée de tous ceux que j'aime ? Je tiens mon cahier dans ma main, je le pose contre mes lèvres. Je vous embrasse, je vous embrasse très fort,

Lia

P.S. Je vous envoie du ciel bleu.

Lia s'endormit, mais tandis qu'elle cherchait à revoir le visage de ses parents ce fut celui d'un oiseau qu'elle avait aperçu au bord de la route qui lui traversa l'esprit. Elle n'arrivait pas à chasser cette image et s'endormit en pleurant. C'était comme si toutes les douleurs se confondaient : l'absence, la prison, la mort.



**XXII**  
**Mai – Juillet 1944**  
*Petits et grands remous*

L'examen du brevet élémentaire eut lieu à la mi-mai. On nota de nombreux absents dans les listes de candidats. Christiane trouva les épreuves faciles et apprit sans surprise qu'elle était reçue. Elle n'en éprouva pas la joie qu'elle escomptait, ne pouvant la partager avec Lia. Mais en téléphonant chez Scipion afin qu'on communique à ses parents la nouvelle de son succès, elle savait que l'information parviendrait rapidement à son amie.

Cette réussite signifiait pour Christiane que sa bourse serait reconduite, qu'elle entrerait en octobre 44 chez les grandes de la classe de seconde ; mais où Lia se trouverait-elle ? Les Alliés auraient-ils suffisamment avancé, sur tous les fronts, pour délivrer du cauchemar ceux que les nazis menaçaient et opprimaient ?

Après l'examen, les cours reprirent mais les classes s'étaient vidées : une dizaine d'adolescentes, dans la *troisième AB1*, se dévisageaient le matin, comme soulagées

*Nice, amère saison*

de constater encore quelques présences. Les professeurs offraient dans l'ensemble des physionomies lasses et inquiètes, occupant les élèves à des révisions.

Le rituel du *Salut au drapeau* se poursuivait avec de moins en moins de conviction. Mais lors de celui du 22 mai la directrice prit la parole pour annoncer qu' « en raison des dangers de bombardements » les établissements scolaires cesseraient toute activité à la fin de la semaine et qu'il n'y aurait pas de distribution des prix.

Christiane ne connut cette annonce que le lendemain mardi, jour où sa classe avait cours. Les réactions furent diverses parmi les élèves : « Chouette, les vacances ! » entonnèrent la plupart. Les autres, plus averties et sentant la guerre se rapprocher, n'exprimèrent aucune joie. À la récréation, des adresses furent échangées comme si ce lieu de rassemblement qu'était le lycée devait s'évanouir à tout jamais. Christiane eut la surprise de se voir ainsi abordée par des filles qui ne lui avaient pas démontré de sympathie jusque là, comme Colette Grinda et même Armande Flirey qui lui tendit un bout de papier avec un regard d'espoir par-dessus ses lunettes rondes. « Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? » demanda Olivia à Christiane. « Rentrer chez moi. On a beaucoup de travail à la campagne en cette saison » répondit celle-ci. Sur le visage lisse d'Olivia passa, comme un nuage, une ombre de déception. En vérité, Christiane était obligée de rester à la boulangerie à cause de la maternité de Célestine mais elle ne tenait pas à fréquenter Olivia depuis qu'elle avait aperçu par deux fois Madame Ozel avec un officier allemand.

Les récréations se prolongèrent. La Pieuvre ne venait siffler aux oreilles des élèves qu'en désespoir de cause.

*Mai – Juin 1944*

Depuis le jour où la surveillante avait fait entrer Lia au lycée au lieu de la laisser attendre dehors, Christiane s'interrogeait sur ce geste, se demandant s'il correspondait réellement à un sentiment de bienveillance. Mais elle guettait en vain un signe de connivence. Mademoiselle Simain, le regard toujours en quête des retardataires ou des indisciplinées, l'ignorait complètement.

Le 26 mai était donc le dernier jour de classe pour les *troisième AB1*. Mademoiselle Lorris avait demandé à Olivia Ozel de lire la page de Chateaubriand que les élèves devaient expliquer et les mots se succédaient sur un rythme chantonnant :

« Là se jouent des milliers de poissons et d'oiseaux aquatiques ; le canard noir du Labrador se perche sur la pointe d'un brisant... »

Vers dix heures quinze le signal d'alerte se fit entendre. Il fallut gagner les abris au sous-sol de la *villa*. Depuis que le nombre d'élèves présentes au lycée avait été drastiquement diminué, personne ne restait plus dans les salles de classe. On avait pris l'habitude d'attendre, avec une certaine passivité, que l'appel plaintif et inquiétant des sirènes permette de reprendre ses activités où on les avait abandonnées.

Mais ce jour-là les murs et le plafond de l'abri furent parcourus de vibrations soudaines, suivies de grondements et des claquements de la DCA. Une voix étranglée dit : « On nous bombarde », à quoi une surveillante répondit : « Surtout tenez-vous tranquilles, nous ne risquons rien ici. » Christiane n'en était pas convaincue mais le calme de la surveillante la rassura. Les bruits de bombes continuèrent, plus lointains, avec ceux des canons, et cessèrent au bout de longs moments. Un peu ahurie,

*Nice, amère saison*

Christiane se retrouva sous les marronniers. Il était presque midi. « Est-ce que les cours vont reprendre ? » se demandaient les élèves. Mademoiselle Lorris leur ordonna de rejoindre leur salle, ajoutant qu'elle allait s'informer auprès de la direction. Alors, de même que les autres, Christiane se hâta de rassembler ses affaires, comme si une nouvelle alerte devait éclater. « Les bombes ne sont pas tombées loin », murmura Noëlle Wandebrouck. Personne n'osait vraiment s'exprimer à voix haute.

Dix minutes plus tard, Mademoiselle Lorris revint et annonça que les cours de l'après-midi n'auraient pas lieu. Elle demanda si, parmi les élèves, certaines avaient leur domicile rue de la République ou dans le quartier Saint-Roch, secteurs qui avaient été touchés par les bombes. Comme ce n'était pas le cas, elle parut rassérénée puis expliqua qu'il n'y aurait pas de cantine et qu'il valait mieux rentrer chez soi le plus vite possible. « Au revoir et bonne chance à toutes », conclut-elle. Elle levait les sourcils en une étrange mimique et ses joues étaient mal poudrées.

– Alors, on se quitte maintenant ? demanda Olivia à Christiane.

– Il faut bien, jusqu'à la rentrée.

– Tu crois qu'il y aura une rentrée ? Nous serons peut-être obligées de partir, insista Olivia.

– C'est possible, mais on reviendra.

Christiane ne savait que répondre au regard interrogateur de sa camarade car elle imaginait, en arrière-plan, la présence de l'officier allemand. Elle esquissa un sourire contraint avant de se détourner.

Alors qu'elle traversait la cour pour gagner la sortie des élèves, quelqu'un toucha son épaule. Elle se retourna. C'était la Pieuvre, qui lui demanda à brûle pourpoint :

*Mai – Juin 1944*

« Est-ce que vous avez des nouvelles de Mademoiselle Bihal ? » Elle la fixait de ses yeux profonds cernés de paupières tombantes, avec l'expression rogue qui semblait imprimée sur son visage. Christiane rougit, hésita et finit par murmurer : « Je crois bien qu'elle a quitté Nice. » « Dites-lui que j'espère vous revoir toutes les deux », fut la réponse. Sans attendre, la surveillante tourna les talons, sa jupe noire effleurant presque ses immenses pieds, et Christiane la regarda s'éloigner.

À la boulangerie elle apprit que des quartiers qui, à vol d'oiseau, n'étaient pas très éloignés du lycée avaient effectivement été atteints. On ignorait le nombre de morts et de blessés. Le lendemain seulement on connut ces chiffres par les journaux.

Une atmosphère irréelle régnait dans la ville affaissée et à moitié vidée de ses habitants. Ceux qui étaient restés guettaient l'occupant à travers les interstices des persiennes fermées. Les soldats allemands qui continuaient de défiler en claquant leurs bottes, vers des places où on avait installé des blockhaus, dans des rues qui menaient à des plages encombrées de barbelés, faisaient penser à ces personnages dont on remonte le système mécanique avec une clé et qui, renversés, s'agitent encore.

En effet, même la presse la plus soumise ne pouvait plus cacher la reculade des troupes du Reich qui avaient perdu Cassino en Italie et évacuaient Sébastopol. Celui qui savait situer sur une carte les îles Kouriles comprenait aussi que leur allié japonais était en train de lâcher prise.

Anciens partisans du Maréchal, notables ou petits collaborateurs, tournaient discrètement casaque. Mais dans sa majorité la population continuait simplement d'avoir peur. On craignait les rafles, les représailles aux

*Nice, amère saison*

attentats « terroristes », la vengeance de l'ancien vainqueur. Des rumeurs effrayantes circulaient à propos de familles disparues ou d'enfants arrachés à leurs parents, sans que, la plupart du temps, des noms soient prononcés.

Malgré la raréfaction des trains, les départs pour le STO continuaient. Jacky vint faire ses adieux aux Tosella et à Christiane ; ses résultats scolaires avaient été jugés insuffisants et son sursis se trouvait supprimé. Il montra sa convocation à l'en-tête du *Ministère de la Production industrielle et des communications*:

*Monsieur,*

*Vous êtes requis par le Gouvernement pour travailler en Allemagne en vue de contribuer à la Relève des Prisonniers*

*..... visite médicale le 3 juin.....*

*..... mis dans le train partant en gare de Nice le 5 juin .....*

*Les défaillants sont passibles de sanctions sévères.....*

– Ils ont déclaré que j'étais apte au travail, commenta-t-il avec tristesse. Et puis, ils m'ont demandé : “Vous vous portez volontaire ou pas ?” J'ai répondu : “Eh bien, inscrivez que je suis volontaire, de toute façon le résultat est le même.”

Gêné, il fuyait les regards tout en épiant les réactions de ses interlocuteurs.

– Vous avez certainement bien fait. En tant que volontaire vous serez mieux considéré en Allemagne.

Madame Tosella souligna ses paroles d'un mouvement approbateur du menton.

Christiane, sans rien dire, rendit à Jacky la convocation

*Mai – Juin 1944*

qu'elle venait de parcourir. Richard sortit avec lui.

– Mon Dieu, s'exclama Gabrielle Tosella lorsque les garçons eurent disparu, si Richard était convoqué j'irais voir Jeannot tout de suite, même au siège du PPF, rue Dalpozzo, pour qu'il intervienne ! J'espère que Jacky réchappera aux bombardements !

On savait en effet que ceux-ci touchaient quotidiennement l'Allemagne. De nombreuses villes françaises avaient aussi subi des destructions et leurs noms s'égrenaient dans la presse.

Christiane était allée à deux reprises boulevard du Parc Impérial vérifier le courrier. Elle s'arrêtait près de l'entrée, s'assurait que personne ne l'observait ; dans le couloir, elle ouvrait vite la boîte aux lettres, regardait avidement l'intérieur ; mais elle n'y avait découvert qu'un papier tapé à la machine par un particulier qui tentait d'acheter un vélo d'occasion. Elle se disait avec soulagement qu'à La Jagaude Lia était à l'abri des arrestations dont les gens parlaient à voix basse. De temps en temps, Christiane recevait des nouvelles par Richard qui se rendait souvent chez les Rolland à bicyclette et en ramenait quelques légumes dans le porte-bagages. « Comment elle va ? » demandait-elle au jeune homme en l'absence de Madame Tosella qui devait continuer d'ignorer la présence de Lia à la ferme. « Elle se fait beaucoup de souci pour ses parents », répondait-il la plupart du temps, ce qui attristait Christiane. Elle avait hâte que Célestine, qui avait donné naissance à un garçon, reprenne son travail à la boulangerie et lui permette ainsi de rejoindre Lia, ses parents et sa campagne.

Rentrant de La Jagaude un soir, Richard raconta : « Lia était contente aujourd'hui, je l'ai aidée à cueillir des pêches

*Nice, amère saison*

de vigne. » Christiane imagina la scène : Richard perché sur une caissette, souriant et tendant des fruits à Lia qui les saisissait de ses doigts brunis et se penchait pour les déposer dans un panier, ses boucles remuant contre sa joue. Alors elle ressentit de l'irritation, presque fâchée de se trouver exclue d'une relation heureuse et fâchée contre elle-même à cause de ce sentiment d'envie.

Par Richard, Christiane avait reçu de Lia quelques lettres, brèves : on sentait qu'elle n'avait pas le cœur à écrire longuement. Mais celle qu'il lui remit ce soir-là contenait une demande plus précise. Il s'agissait de se mettre en rapport avec Betty en prenant contact avec la mère d'un jeune homme que la sœur de Lia fréquentait. Cette Madame Grandier, chez laquelle Betty était allée dormir parfois, habitait un immeuble cosu dans le centre ville. Christiane s'y rendit sans parler à personne de sa démarche et expliqua à Madame Grandier, qui la reçut dans son couloir, qu'elle était une amie de Betty et la recherchait. La dame considéra sans aménité cette petite jeune fille et lui répondit qu'elle ignorait où se trouvait Betty. Christiane, embarrassée parce qu'elle ne voulait pas donner des précisions sur Lia, lui demanda alors de transmettre éventuellement à Betty une simple information : « Sa sœur est en vacances chez les parents de Christiane. » Madame Grandier opina d'un mouvement des lèvres, froidement, sans dire un mot. Tandis que Christiane redescendait l'escalier de marbre, elle se demandait quel serait le sort de son message.

Puis, le 7 juin, *L'Éclaireur* titra : « Tentative de débarquement sur les côtes normandes. » Le mot *tentative* empêcha tout d'abord Christiane de se réjouir car il laissait craindre un échec. Mais le soir, écoutant

*Mai – Juin 1944*

Radio-Londres avec Richard, elle eut confirmation de la Grande Nouvelle : enfin des troupes alliées s’avançaient sur le sol français. Richard, les yeux brillants, lui tapa sur l’épaule comme à un garçon, en s’exclamant. Le lendemain, Radio-Méditerranée lâcha quelques phrases permettant de comprendre que le débarquement avait réussi. C’était au cours du repas. Monsieur Tosella se contenta de sourire. Comme son fils s’écriait : « Vous entendez ça ? Qui est-ce qui avait raison ? » Gabrielle Tosella lui répliqua avec agacement : « En tout cas tu feras bien de te taire. Ils ne sont pas encore là, tes Américains. »

Christiane pensait à Lia, imaginant qu’elle se réjouissait de ces nouvelles. Comme elle aurait aimé se trouver alors à la table familiale ! Elles auraient toutes deux battu des mains, Dédé les aurait imitées, mémé Pauline aurait maugréé quelque chose pour la forme. Christiane se représentait le sourire massif et silencieux de son père et celui, plus discret encore, de sa mère. Chez les Tosella il lui fallait se contenter d’échanger des regards complices avec Richard. Mais les jours suivants ils se disputèrent le journal pour essayer de deviner si les troupes du débarquement progressaient en Normandie. Attaques et contre-attaques semblaient s’y succéder.

En général les clients ne laissaient pas paraître leurs sentiments. Cependant peu après, Monsieur Hector, l’air affairé et agité comme à l’ordinaire, confia à la boulangère en se penchant par-dessus le comptoir :

– Vous avez vu ? Les Allemands ont des torpilles volantes ! Une arme secrète ! Il paraît que Londres est en feu. Ah, ce n’est pas fini, c’est moi qui vous le dis. Il faut s’attendre à des surprises.

Ainsi après avoir espéré c’était à nouveau le doute. Un

*Nice, amère saison*

soir, alors qu'elle mettait le couvert, Monsieur Tosella étant occupé à fermer les volets, la voix de Jean Formicade résonna dans le magasin. Christiane demeura un instant figée, les doigts crispés sur une assiette ; la porte d'accès à l'arrière-boutique s'ouvrit et l'ancien ouvrier se présenta. En uniforme bleu marine de milicien, il tenait à la main son béret. Ses cheveux complètement repoussés en arrière faisaient paraître son front encore plus haut.

– Bonsoir, la patronne, j'espère qu'on pense encore à moi ici ? lança-t-il. Dis donc, Cricri, tu n'as pas oublié de grandir depuis qu'on s'est vus !

Avec des exclamations, Gabrielle avança une chaise. Son mari entra à son tour dans la cuisine. Un coup d'œil qu'elle jeta sur lui fit comprendre à Christiane qu'il se tenait sur ses gardes. Il se dirigea d'un pas raide vers le buffet, y prit une bouteille de vin, deux verres et les plaça sur la table. Formicade interrompit tout à coup la plaisanterie qu'il adressait à Gabrielle et, saisissant le bras du boulanger qui se présentait à lui, il enchaîna :

– Vous ne m'avez pas beaucoup gâté rapport au petit service que je vous demandais, hein, patron ? Et pourtant, moi, des services je vous en ai rendus.

– Je n'ai pas pu faire mieux, répondit Monsieur Tosella en s'asseyant.

Son visage fermé ne manifestait aucune émotion. Il déboucha la bouteille et emplit les verres. Le milicien vida le sien, lentement et complètement, puis répliqua :

– C'est facile à dire, ça. De mon côté j'ai pris des responsabilités en vous débarrassant des inspecteurs du Ravitaillement. Et aussi pour qu'on libère votre Richard quand il a été pincé dans un dancing clandestin.

Christiane, pour se faire oublier, avait reculé jusqu'à la

*Mai – Juin 1944*

porte de sa chambre auprès de laquelle elle se tenait immobile, son assiette toujours à la main. Entendant qu'il s'agissait de son fils, Madame Tosella intervint :

– Vous savez bien, Jeannot, qu'il ne faisait rien de mal.

Formicade se tourna dans sa direction d'un mouvement brusque :

– Écoutez, la patronne, écoutez-moi bien, commençait-il sur un ton sévère et solennel. Je vais partir très loin et je ne sais pas si j'en reviendrai.

Il balaya l'espace de la main comme pour chasser un moucheron et ajouta :

– Je me suis engagé dans la Légion Tricolore. Oui, la Légion contre le bolchevisme. Dans deux jours je prendrai la direction du front de l'Est. Vous pouvez me servir à boire, patron, hein ?

Il tendit son verre que le boulanger remplit tandis qu'un silence s'était installé. Formicade poursuivit :

– Je m'en vais et au lieu de vous faire arrêter je ne dirai rien contre vous. Vous savez pourquoi ? Non, vous ne le savez pas. Parce que ce n'est pas à cause du pain que vous m'avez refilé ces derniers temps.

Il attendit un instant. Baptiste Tosella avait saisi son propre verre et semblait écouter attentivement, la tête un peu penchée.

– Vous pouvez dire merci à votre femme. Quand j'ai commencé à travailler chez vous et que j'étais sans un rond, elle m'a avancé un peu de fric et m'a même donné une chemise, sans vous le dire parce que vous n'auriez pas été d'accord.

– Pourquoi ? répondit le boulanger avec calme. Vous ne m'avez rien demandé, alors vous ne pouvez pas savoir.

Formicade eut un rire ironique et but le second verre de

*Nice, amère saison*

vin. Il regarda autour de lui. Madame Tosella et Christiane n'avaient pas bougé et le considéraient toutes deux avec crainte. Il se leva.

– Enfin, dit-il, c'est du passé. Ce soir, je suis venu saluer la compagnie. Vous direz au revoir à Richard, hein, la patronne ?

Baptiste Tosella se leva aussi et sa femme articula d'une voix mal assurée :

– Au revoir, Jeannot.

Le milicien mit son béret. Il n'avait que quelques pas à faire pour traverser le magasin et gagner la rue. Lorsqu'il eut exécuté ces pas et qu'il eut disparu, il sembla à Christiane qu'elle avait reçu l'autorisation de respirer.

– Tu vois, commenta Madame Tosella dont le visage s'était détendu, on dit qu'un bienfait n'est jamais perdu et c'est vraiment vrai.

Comme elle avait l'esprit pratique, elle ajouta :

– Heureusement que Richard n'était pas encore descendu. Avec des paroles en l'air il aurait pu tout gâcher. Maintenant on va l'appeler pour dîner. Il y a de la soupe.

Baptiste Tosella revint, l'air soucieux, et prit place à table. Sa femme l'interpella avec vivacité :

– Tu ne dis rien ? Pourtant, tu peux me remercier, si tu as entendu ce que Formicade a expliqué.

– Peut-être que si j'avais été au courant ç'aurait été mieux, répondit-il froidement.

Un peu plus tard Richard, ayant rejoint la cuisine, fut informé par sa mère des paroles du milicien et de son départ.

– Bon débarras, estima-t-il. J'espère que les Russes lui donneront une leçon. Moi, je ne l'ai jamais gobé, ce type.

Des sentiments contradictoires habitaient Christiane tandis qu'en rangeant la vaisselle elle réfléchissait au sort de

*Mai – Juin 1944*

Jeannot. Elle avait eu peur de lui, elle l'avait détesté en supposant qu'il avait fait arrêter Madame Klippfel et à présent, ne s'expliquant pas sa décision de rejoindre une bataille qu'on disait perdue, elle avait pitié de lui.

Quant à Violette Pichon, on ne l'avait plus revue. Celle-là avait disparu sans explication ; peut-être avait-elle vraiment un oncle dans les Cévennes.

Tous les jours les clients formaient une queue devant le magasin, avant l'ouverture, dans la crainte d'arriver trop tard pour toucher leur ration qui était tombée à cinquante grammes par personne. Du pain si gris, à l'odeur si poisseuse, que Christiane avait honte de le présenter. « C'est vrai, Monsieur Tosella, qu'on mélange de la sciure à la farine ? » demanda un client.

– Qui est-ce qui vous a raconté ces bêtises ?

Avec une colère contenue, le boulanger souleva le couteau et l'abattit sur le socle où une grande flûte était posée. Mais il dut s'y reprendre à deux fois car le pain, de consistance caoutchouteuse, ne se laissait pas trancher facilement. Le client l'observait :

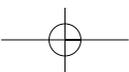
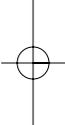
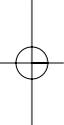
– Vous voyez comme c'est mou ! Ça moisit au bout d'un jour.

– Eh bien, intervint une dame qui attendait son tour, si vous pouvez laisser le pain moisir c'est que vous n'avez pas faim !

Baptiste Tosella posa sur la balance l'étroit morceau qu'il avait coupé, dont le poids correspondait exactement à la ration autorisée, puis le tendit au client :

– Moi, je travaille avec ce qu'on me donne.

Malgré les réclamations de son épouse on continuait de manger chez lui le même pain qu'on vendait aux clients.



**XXIII**  
**18 Juillet 1944**  
*Betty*

Lia était allée se promener seule avec Chico comme elle le faisait de temps à autre. À son retour une surprise l'attendait : en voyant posée contre la porte une bicyclette de femme, elle comprit que Charlotte recevait une visite. Peut-être Joséphine Ravello, couturière à domicile qui travaillait à façon, venait-elle essayer à Charlotte sa nouvelle jupe taillée dans une ancienne robe à fleurs de Pauline.

Au premier étage il n'y avait personne, mais en redescendant elle entendit du bruit plus bas et Dédé accourut en lui criant : « Viens voir, viens voir », tout heureux d'annoncer une nouvelle qui ferait plaisir à Lia. Elle descendit, dépassa la cour et après les buissons, avant d'arriver au verger, elle vit, entre deux arbres, sous la cabane de branchages que Dédé avait construite avec son père, Betty. La jeune fille était assise sur une chaise métallique auprès de Charlotte. Lia poussa un cri de joie.

*Nice, amère saison*

Betty se précipita vers elle et la serra très fort en lui caressant les cheveux. Elles se regardèrent sans arriver à parler, sans parvenir à aborder les nouvelles récentes ; sans pouvoir raconter ce que chacune savait. Charlotte interrompit ce moment d'émotion : « Betty va rester cette nuit ici, elle dormira avec toi. » Puis : « J'ai à faire là-haut, viens Dédé », ordonna-t-elle d'un ton impérieux à son fils.

« Les Alliés avancent, dit enfin Betty. Les Boches n'en ont plus pour longtemps. Je viens juste d'avoir ton message. Je n'ai pas vu Madame Grandier mais son fils me l'a transmis. »

– Et papa et maman, tu sais où ils sont ?

– Comment ! Tu n'es pas au courant ? On les a avertis qu'ils avaient été dénoncés, des sympathisants sont venus les chercher. Je croyais que tu avais été prévenue, quelqu'un devait te l'apprendre, à la pension.

– Mais non, je n'ai rien su, j'ai dû partir précipitamment. Je croyais qu'ils avaient été arrêtés.

– Maintenant ils sont dans une cabane à la montagne, les pauvres, sans eau courante et sans électricité.

Lia se sentit soudain très légère.

– Ils ont même réussi à placer Pampille !

Maintenant les questions de Betty pleuvaient : « Pourquoi as-tu quitté la pension ? Comment tu as eu l'idée de venir ici ? »

Lia raconta en détail toute sa vie des mois précédents. Betty la regardait avec tendresse et compassion. Ce fut au tour de Lia de poser des questions. Mais Betty répondait évasivement. Cependant Lia apprit que ses grands-parents, une fois encore chassés du petit hôtel qu'ils occupaient à Monaco avaient réussi à louer un meublé à Beausoleil ; la gérante avait accepté de ne pas les déclarer, ce qui lui

18 Juillet 1944

convenait car elle ne reversait pas au propriétaire les loyers encaissés. Ce n'était pourtant pas une personne foncièrement malhonnête. Veuve de guerre, elle essayait de survivre comme elle pouvait. Monsieur et Madame Alsama étaient terrés là-bas, malheureux, amaigris et désargentés. Betty les avait retrouvés par hasard. En effet, une de ses amies qui habitait Monaco et qu'elle avait rencontrée à Nice alors qu'elle venait consulter un spécialiste, les avait aperçus dans le jardin du Casino, vers quatre heures, tous deux assis sur un banc. Betty avait eu la chance en se rendant le lendemain dans ce jardin de les trouver au même endroit, à la même heure, serrés l'un contre l'autre.

Heureux dans leur désarroi de voir leur petite-fille préférée, ils avaient tenu à lui montrer leur nouvelle demeure à la frontière de Monaco. Il fallait monter un étage pour arriver dans leur logement, une petite cuisine et une pièce dotée d'une grande terrasse. Malheureusement il était situé en contrebas d'un terrain, ce qui ôtait toute visibilité à l'appartement. Ils ne voyaient qu'un mur. Le pré ou le jardin qui surplombait leur chambre et la terrasse devait abriter un potager car certains jours une odeur de fumier se répandait dans toute la maison, comme ce soir-là. Mais c'était si bon d'être ensemble que Betty n'avait même pas été incommodée. Pour qu'elle puisse passer la nuit avec eux et ne pas franchir la frontière avec le dernier car, ils avaient installé leur matelas par terre et dormi sur le sommier. Ils avaient insisté pour garder Betty plusieurs jours, mais elle avait décliné tendrement leur proposition : « Je reviendrai vous voir », avait-elle dit en les embrassant.

– Tiens, Lia, je t'ai préparé leur adresse, attention, je n'ai indiqué ni leur nom ni la ville. Ne la perds surtout pas,

*Nice, amère saison*

apprends-la par cœur, on ne sait jamais.

Elle sortit de son sac une feuille de papier.

– Et tes cours de droit ? Tes examens ? demanda Lia rapidement.

– Les cours ont été arrêtés ; tu sais bien qu'en raison des lois raciales je n'ai pas le droit de me présenter aux examens.

Lia l'avait oublié. « D'ailleurs, au point où j'en suis ce n'est pas très grave », ajouta Betty.

Lia recommença à l'interroger à propos de leurs parents. Betty essayait de reconforter sa sœur :

– Tu verras, ils tiendront le coup, papa a toujours été très fort et très courageux ; il saura aider maman.

De cela Lia était moins sûre, elle revoyait sa mère et la respiration lui manquait. Betty semblait hésiter :

– Il faut quand même que je te dise : beaucoup de familles ont été arrêtées. Le docteur S..., sa femme et deux de ses filles ont été pris.

– Lesquelles ? demanda Lia angoissée.

– Fanette et Ève.

Lia sentit une boule dans sa gorge. Fanette, si mesurée, si tranquille, et Kim (elle la nommait par son totem), avec ses longues nattes noires, si vive et malicieuse, prises par les Boches. Une image fugitive traversa sa mémoire : la villa où le docteur avait examiné gratuitement toutes les futures campeuses tandis que, près de la salle d'attente, la maman de ses compagnes chantait *Madame Butterfly*. Elle avait une si jolie voix... Pour toujours cet air serait douloureusement associé à la vision de cette gracieuse femme qu'on arrachait à la vie.

– Et je crois que Suzanne et sa famille aussi, ajouta Betty, navrée de donner cette mauvaise nouvelle.

18 Juillet 1944

– Non ! Ce n'est pas possible !

La ravissante Suzanne qui à quinze ans était déjà si belle que les passants se retournaient sur elle lorsqu'elle parcourait la ville à vélo, tant elle avait de grâce et tant elle inspirait l'admiration. Elle aussi avait été arrêtée ! elle qui l'attendait au coin du boulevard du Tsarévitch, près de la boîte aux lettres, dès qu'elle la voyait descendre en courant le boulevard Gambetta et qui l'accueillait avec un sourire ! Elle qui savait si bien se mettre à sa portée et l'intéresser par des histoires qui lui plaisaient ; elle qui avait trois ans de plus et qui pourtant ne la dédaignait pas : elle n'hésitait pas à lui parler et à faire le chemin du lycée avec elle. Pour Lia, apercevoir cette petite jeune fille c'était un peu comme rencontrer une fée. Elle représentait pour elle l'image du bonheur. Et maintenant toute cette joie de vivre était détruite. Et personne ne pouvait arrêter ce déferlement d'arrestations qui s'abattait sur sa famille, sur ses compagnes et qui la terrorisait.

– L'autre jour, près de la gare, j'ai eu peur, dit Betty, il y avait deux Allemands et l'un d'eux me dévisageait avec une photo en main.

– Ils vont finir par nous avoir tous, dit Lia.

– Non, les Boches sont aux abois, ils se battent sur tous les fronts, ils ne pourront pas tenir longtemps.

Au dîner Betty évoqua la situation militaire de l'Allemagne et les Rolland écoutaient, un peu surpris, cette jeune fille si intelligente. En sortant de table elle se réjouit que Lia puisse manger à sa faim. Ce n'était pas son cas, elle avait perdu plusieurs kilos. Elle était maintenant vraiment maigre, ce qui du reste la satisfaisait car elle se voyait toujours plus épaisse qu'elle n'était.

Le lit de Lia était assez grand pour deux. Chez Pauline,

*Nice, amère saison*

elles continuèrent à parler doucement pour ne pas la déranger. Lia suppliait sa sœur de rester avec elle.

– Voyons, c'est impossible, répondait-elle, sois raisonnable. D'ailleurs les Rolland ne me l'ont pas proposé. Et puis, j'ai trouvé un travail dans une villa près de Bendejun.

– Quel travail ? demanda Lia.

Betty répondit en s'embrouillant : il s'agissait d'aider un écrivain à terminer son roman : elle tapait des pages, les relisait et donnait quelques conseils juridiques car l'histoire racontait un procès. « Tu sais, ajouta-t-elle très vite pour changer de sujet, que toute l'intelligentsia parisienne s'est repliée sur la Côte et dans le département ? Il y a énormément d'auteurs ici : André Malraux, André Gide, Roger Martin du Gard que j'ai rencontré une fois dans un ascenseur du Grand Palais à Nice, il a même failli me marcher sur le pied. »

Betty s'était mise à rire en évoquant ce souvenir.

– Tu connais leurs livres ?

– Non.

Lia regrettait de ne pas les avoir lus.

– Tu les découvriras plus tard. Puisqu'il n'y a plus école, essaye de lire. J'ai vu quelques volumes dans l'entrée. Au moins, cultive-toi !

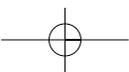
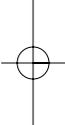
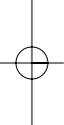
– Oh, ça, en ce moment je suis tout à fait dans la culture ! Je sème des blettes, je sais biner et sarcler les courgettes. Je t'assure que ce n'est pas facile. Je deviens une vraie paysanne !

Lia était fière d'étaler son nouveau savoir. Betty sourit, elles parlèrent encore jusqu'à l'aube et finirent par s'endormir enlacées.

Le lendemain, Betty remercia chaleureusement ses

*18 Juillet 1944*

hôtes ; elle leur apprit que les Bihal ne pouvaient pas encore reprendre leur fille ; ils ne posèrent aucune question mais se réjouirent de les savoir en lieu sûr. Elle donna un peu d'argent à Lia et repartit en promettant de lui rapporter du linge, des vêtements d'été et son cahier de chant, qu'elle irait chercher dans l'appartement de Nice. Pour Lia, son étrange vie allait reprendre sans Betty, sans Christiane, sans parents et sans musique.



**XXIV**  
**Juillet – Août 1944**  
*Les héros de ce temps-là*

Le sept juillet, Christiane pensa avec joie en se réveillant que deux semaines plus tard elle retrouverait sa maison, sa famille et Lia en cadeau supplémentaire. En outre il faisait très chaud en ville, ce serait un plaisir de prendre le frais le soir à la campagne, sans couvre-feu.

Elle demanda à Madame Tosella si elle pouvait s'absenter dans l'après-midi afin d'aller acheter de l'eau de Cologne pour sa mère dans une parfumerie de l'Avenue. En ayant reçu la permission, elle emprunta la rue de l'Hôtel des Postes. Le soleil tapait dru et elle longea les façades pour trouver de l'ombre. Elle remarqua alors quelque chose de bizarre : les passants qui avançaient dans la direction inverse se retournaient souvent, jetant des coups d'œil par-dessus l'épaule ; ils semblaient regarder au loin puis échanger quelques paroles et marchaient d'un pas hâtif. Christiane leva les yeux et se rendit compte qu'une petite foule était massée au bout de la rue, à l'intersection de l'avenue de la

*Nice, amère saison*

Victoire. Cette foule n'était pas immobile mais constituée de groupes en mouvement qui, après être arrivés et s'être arrêtés, repartaient. Le plus étrange était que ces déplacements s'effectuaient en silence. Continuant à avancer, Christiane distingua une forme vague au-dessus des têtes, une forme qui, au fur et à mesure qu'elle s'approchait, ressemblait de plus en plus à un corps suspendu au-dessous du réverbère qui marquait l'angle des voies, près des Galeries Lafayette.

Son regard fixé sur cet objet, elle ne faisait plus attention aux gens autour d'elle lorsqu'une main la saisit par le haut du bras. Elle découvrit alors les visages crispés de Monsieur et Madame Hector.

– Qu'est-ce que tu fais là ? demanda la cliente.

– Mais... Je dois aller de ce côté, balbutia Christiane, prise de court par l'air réprobateur de ce couple habituellement d'humeur plaisante.

– Ce n'est pas possible. Monsieur Hector souleva son chapeau pour s'essuyer le front, remit son chapeau et ajouta : Il se passe des choses, ici, qu'il vaut mieux ne pas regarder. Partons.

Ils entraînent Christiane sur le chemin qu'elle avait parcouru. Elle se demandait ce qui se balançait près des Galeries Lafayette, n'osant pas croire ce qu'elle avait entrevu.

– Qu'est-ce que c'était ? interrogea-t-elle.

Les anciens coiffeurs avançaient le plus vite qu'ils pouvaient, forçant Christiane à suivre le rythme, et ne ralentirent qu'après avoir dépassé plusieurs rues perpendiculaires. De la sueur perlait sur le visage poudré et un peu bouffi de Madame Hector.

– Il y a deux pendus, chuchota-t-elle, haletante.

*Juillet – Août 1944*

– Deux pendus ?

Christiane, incrédule, n'avait distingué qu'une silhouette.

– Ne parlons pas de ça, intervint Monsieur Hector avec nervosité. Il faut que tu rentres vite à la boulangerie, c'est tout.

Mais lorsqu'elle arriva chez les Tosella, la nouvelle de cette exécution avait déjà été propagée par un client. Gabrielle, agitée, se tourmentait au sujet de son fils qui se trouvait quelque part en ville.

– Il paraît que ce sont des otages qu'on a tués à cause des attentats, raconta-t-elle à Christiane. Mon Dieu ! Richard ne devrait même pas sortir.

Lorsque celui-ci rentra il n'était au courant de rien. Sa mère lui prodigua des recommandations de prudence qu'il accueillit avec ennui. Plus tard, lorsque Christiane lui décrivit l'affreux tableau qu'elle avait aperçu, il commenta : « Les Allemands veulent intimider la population. Ça prouve qu'ils ont peur. »

L'atmosphère devint plus lourde encore dans les jours qui suivirent. Personne ne parlait ouvertement des deux hommes pendus. Le journal, sur lequel Christiane jeta un coup d'œil le lendemain et qui ne consistait plus qu'en une feuille de mauvais papier à cause des restrictions, publia un AVIS dans son numéro des huit et neuf juillet :

*TORRAIN<sup>6</sup> Séraphin, Français, et GRASSI Ange, Italien, communistes, furent condamnés à mort par un tribunal de campagne allemand à Nice pour action de francs-tireurs. La sentence fut exécutée sur l'heure.*

6 - L'orthographe exacte du nom est Torrin.

*Nice, amère saison*

Aucun détail ne précisait la nature ni le lieu de l'exécution.

Christiane fermait les yeux et frissonnait nerveusement lorsque l'image du corps supplicié qu'elle avait entrevu traversait sa pensée.

La veille de son départ pour La Jagaude elle apprit que Richard l'accompagnerait. « Il n'a pas besoin de rester ici et je préfère qu'il s'éloigne pendant quelques jours, annonça Madame Tosella. Mon mari s'est mis d'accord avec ton père. » Ce fut donc avec un sentiment d'excitation que Christiane prit le car poussif à gazogène qui les emmènerait. Elle avait revêtu pour le voyage une jupe en fibranne bleu marine, qu'on lui avait offerte pour son anniversaire, avec un corsage jaune un peu échancré au cou. « Dans neuf mois j'aurai seize ans » avait-elle confié au miroir de sa chambre avec satisfaction. D'un œil critique, elle avait aussi estimé que son teint était trop pâle. Mais le soleil des collines se chargerait de le hâler.

Elle bavarda avec animation, souriant au chauffeur, au contrôleur, aux voyageurs et aux oliviers du trajet, fière d'être accompagnée d'un jeune homme à la mèche romantique. « Tu crois que Lia viendra nous attendre à l'arrêt du car ? » demanda-t-elle à Richard. Mais tout de suite après elle corrigea : « Non, bien sûr, il vaut mieux qu'elle ne se montre pas. »

Le chien se précipita vers eux en aboyant avant qu'ils aient atteint la cour, se dressant et plaquant ses pattes sales sur la belle jupe bleu marine. Christiane avançait, sa valise et un sac au bout des bras, levant la tête pour guetter l'apparition de Lia. En effet celle-ci sortit de la maison et, depuis la terrasse, fit signe aux arrivants. Ah, elle avait changé depuis deux mois. Ses cheveux avaient poussé, elle semblait plus brune, plus maigre. Elle sourit avec affection

*Juillet – Août 1944*

à Christiane et ne parut pas étonnée de la présence de Richard.

On retrouva mémé Pauline devant la cuisinière. Dans ce décor familial, avec les odeurs anciennes de poussière et d'herbes, les tommettes rouges du sol, le papier tue-mouches, il était étrange de constater la présence de Lia, qui manœuvrait la pompe à main au-dessus de l'évier comme si elle l'avait toujours fait, et celle de Richard en pantalon de golf malgré la chaleur.

Celui-ci devait coucher dans la chambre de François Rolland, Lia rejoignant Christiane et Dédé allant dormir avec sa grand-mère. Pendant que Richard s'installait, Lia prit son amie à part : « Je n'ai pas pu te le faire savoir, mais j'ai quelques bonnes nouvelles. Betty va bien. Elle est venue me voir. Elle m'a appris que mes parents se cachent dans la montagne. Ce n'est pas facile mais au moins ils sont en sécurité, je suis soulagée. »

– Oh, j'en suis bien contente ! s'exclama Christiane avec un soupir de joie.

– Betty aussi se cache, mais dans un autre endroit. Et puis elle a rencontré mes grands-parents à Monte-Carlo.

– Alors, presque toute ta famille est à l'abri ?

– C'est relatif, ils sont toujours menacés et je continue à avoir peur pour eux.

Christiane resta muette. Elle ressentait l'inquiétude de Lia et l'injustice cruelle dont les siens étaient victimes. Elle ne savait que faire pour partager... partager quoi ? Elle aurait voulu s'excuser d'être elle-même libre, relativement tranquille et entourée de ceux qu'elle aimait. Elle se demanda pourquoi Dieu commandait d'être bon et permettait certaines choses.

Le soir on questionna Richard et Christiane sur ce qui se

*Nice, amère saison*

passait en ville. Elle raconta ce qu'elle avait vu de la pendaison des résistants, deux semaines auparavant.

– On est au courant des circonstances, déclara Henri Rolland ; ils étaient de Gattières.

Christiane comprit que son père avait des informations dont il ne voulait pas parler. « *Signour, Signour !* » murmura mémé Pauline en soupirant. Pendant un moment chacun garda le silence.

Les travaux de la terre et les soins aux bêtes, comme toujours, demandaient du temps et de l'énergie. Tout le monde était invité à y participer. Christiane découvrit que Lia avait appris à préparer les cageots de légumes. Richard s'offrit pour l'aider. Il s'agissait de disposer des aubergines de façon à gagner le maximum de place. Richard taquinait Lia en lui faisant passer des aubergines trop longues ou trop petites. Comme Lia protestait, Richard répéta ses paroles en parodiant sa façon de parler, avec des intonations que Christiane, étonnée, estima parfaitement ridicules. Il ne pouvait donc pas travailler sérieusement au lieu de faire perdre son temps aux autres ? Quant à Lia, elle haussait les épaules mais ne se fâchait pas. Décidément, Richard la regardait tout le temps.

Ce soir-là, après le dîner, Christiane voulut entraîner Lia pour une promenade au frais et, comme le jeune homme s'avançait pour les accompagner, elles protestèrent :

– Non ! Laisse- nous.

– On ne veut pas de toi ! On a des choses à se dire.

Elles s'éloignèrent en riant de son air dépité. Alors qu'elles avaient gagné un endroit plus sombre, elles trouvèrent un grand nombre de lucioles dont les lueurs clignotantes dansaient autour d'elles. Elles les capturèrent

*Juillet – Août 1944*

en faisant attention à ne pas serrer les mains pour éviter de les blesser et Christiane les retint dans un grand mouchoir dont elle rapprocha les bords. Puis elles regagnèrent la maison où tout le monde était encore rassemblé chez Henri Rolland. Elles se glissèrent, par l'autre entrée, dans la chambre destinée à Richard, et après avoir fermé la fenêtre Christiane ouvrit le mouchoir. Les lucioles se répandirent, scintillant dans l'ombre comme des étoiles ; seul le crissement des criquets au dehors combattait le silence et les adolescentes, en rêvant, suivaient du regard les lueurs dansantes.

Ensuite elles entendirent mémé Pauline qui rentrait, accompagnée de Richard. La porte s'ouvrit. Il poussa une exclamation en découvrant les lumières qui peuplaient sa chambre ; le rire des filles lui répondit.

Le lendemain, la guerre se rappela brutalement à eux. Des avions apparurent, haut dans le ciel. Richard prétendit reconnaître des appareils anglais au bruit de leurs moteurs, bien qu'on les entendît à peine. Ils disparurent derrière une crête, au sud-ouest.

– Ils sont sur le Var, estima Charlotte Rolland. C'est encore Saint-Laurent qui va ramasser.

Avec les coups sourds des bombes et des canons, des nuages de fumée s'élevèrent du côté de la mer.

Richard demeura encore quatre jours à la ferme. Il était évident qu'il recherchait la compagnie de Lia, que son regard changeait lorsqu'il se posait sur elle et qu'il s'adressait à elle sur un ton particulier en glissant souvent un compliment au milieu d'une phrase. Comme Lia ne semblait pas s'en apercevoir, Christiane évita de lui en parler, même lorsqu'elles se trouvaient seules dans leur chambre. Mais un poids de tristesse la tenaillait. Elle se

*Nice, amère saison*

répétait que Richard n'était et ne serait toujours qu'un camarade pour elle. Cependant elle souffrait de ne pas être jugée digne d'intérêt. « C'est normal, pensait-elle. Lia est gracieuse, spirituelle, elle peut parler à Richard d'un tas de livres qu'ils ont lus tous les deux et elle a de si beaux yeux, noirs et vifs ! » Elle se sentit soulagée lorsque le jeune homme quitta La Jagaude. Enfin elle pourrait bavarder avec Lia plus librement. En même temps, elle regrettait de voir Richard s'éloigner et se demandait quand il reviendrait. Ces contradictions l'énervaient et la mettaient en rage contre elle-même. Pourquoi n'était-elle jamais satisfaite si l'un ou l'autre, de Lia ou de Richard, était absent, et pourquoi, lorsqu'ils étaient réunis, ressentait-elle de l'amertume et de la confusion ? Elle devrait plutôt se préoccuper de la situation pénible de son amie, sans nouvelles de ses parents et incertaine quant à son avenir.

Un ronflement pénible de moteurs se fit entendre, un soir, alors que chacun terminait le travail entamé. Une camionnette Renault de piteuse apparence, avec une bâche verte trouée, entra dans la cour. Deux hommes jeunes sortirent de la cabine. Ils portaient un brassard FFI, l'un était coiffé d'un béret et avait un fusil accroché à l'épaule. Une silhouette, soulevant la bâche, sauta à terre par-dessus la ridelle. Christiane, étonnée, reconnut Jean-Jacques Bonfilastre qui lui adressa un signe de la main. Mais déjà sa mère descendait par l'escalier de la terrasse.

– Madame Rolland, dit un des hommes en s'avançant, on vient pour le ravitaillement. Votre mari n'est pas là ?

Maigre et mal rasé, il sentait la poussière.

– Il est parti travailler du côté de la Coumba mais il va pas tarder. Christiane, regarde s'il n'arrive pas, ajouta-t-elle. Puis elle reprit : Qu'est-ce que vous voulez ?

## Juillet – Août 1944

Une discussion s'entama avec les arrivants, Charlotte expliquant que les ressources de la ferme étaient minces. Lia, flanquée de Dédé, écoutait de loin. Christiane n'eut pas à descendre le sentier car Henri Rolland, un sac à chaque épaule, apparut depuis le vallon. Des regards furent échangés, sans commentaires superflus. Les hommes se serrèrent la main et Jean-Jacques s'avança pour en faire autant.

– Tiens, te voilà toi aussi, pitchoun, lui dit le fermier.

– Eh, j'ai dix-sept ans, vous savez ? protesta le garçon.

– Qu'est-ce que tu peux nous donner ? demanda l'homme au béret à Rolland.

– Je ramène des *tantifles*. Regardez ces patates, j'en ai deux sacs, je vous en donne un. Ça vous va ?

– On fera avec, mais si tu as avais une poule ou plus...

– Des poules, je peux pas t'en fournir, il m'en faut pour les œufs, déjà ça me manque. Mais des lapins si tu veux, disons deux.

– Merci. Je vais te signer un bon de réquisition.

Charlotte alla chercher les lapins pour les assommer d'un coup sec derrière les oreilles et les saigner avant de les transporter, suivie tristement du regard par Lia. Pendant ces préparatifs, Henri Rolland proposa un verre de vin que les hommes refusèrent, mais ils acceptèrent la bouteille. Christiane les emmena jusqu'au lavoir pour y boire et s'y rafraîchir. Avec leurs vêtements plutôt sales et leurs joues creuses, elle les trouvait extraordinaires et magnifiques. Elle était intriguée par la présence de Jean-Jacques au côté des maquisards et aurait bien aimé lui demander quel était son rôle au milieu de ces guerriers. Elle ne l'avait pas rencontré depuis plusieurs mois et il avait changé, grandi, durci. Ses cheveux étaient plus longs et des mèches rousses

*Nice, amère saison*

restaient collées à son front. Sur son visage mobile, une sorte de sauvagerie se mêlait à la jovialité méridionale.

Les hommes chargèrent leur ravitaillement et s'apprêtèrent à repartir, expliquant qu'ils allaient continuer leur tournée car à cette heure-là les Boches, qui avaient dû dégarnir la garnison du Fourquet, ne se risquaient pas à inspecter les environs. Jean-Jacques Bonfilastre préférait rentrer à pied et, la camionnette s'étant éloignée, il s'attarda dans la cour. Lia rejoignit sur la terrasse mémé Pauline qui récriminait contre ces chenapans qui venaient voler les gens ; elle reprochait à son fils de s'être laissé faire.

– Tais-toi, répondit celui-ci. Ils font la guerre pour que François revienne.

Christiane, demeurée avec Jean-Jacques, tenta de s'informer :

– Et alors ? Tu es du maquis toi aussi ?

– Pas encore. On m'a dispensé du STO comme ouvrier agricole, mais je suis obligé d'aller travailler à des défenses anti-aériennes à Plan-du-Var. Des cailloux, qu'ils nous font entasser ! Les surveillants arrêtent pas de crier « *Arbeit ! Arbeit !* » parce qu'on traîne. Et moi pendant ce temps j'observe tout ce qui passe sur la route, les convois de camions, les soldats, et après j'en rends compte à la Résistance.

Il avait prononcé ces derniers mots avec une certaine solennité. Mais il s'interrompit brusquement pour questionner :

– Dis, la fille que j'ai vue tout à l'heure, elle est de Nice ?

– Mais oui, c'est une camarade du lycée. Comme elle était un peu malade ses parents l'ont envoyée ici pour se fortifier.

Christiane, prétextant le travail à terminer, abandonna

*Juillet – Août 1944*

le garçon qui, après avoir hésité, quitta la ferme.

Les soirées de juillet s'étiraient. Lia et Christiane en profitèrent, se réfugiant dans la grange où était entassé le foin pour l'hiver. Elles se racontaient des histoires d'avenir heureux où Lia retrouvait sa famille et où Christiane allait la voir à Paris. Par la suite, Lia se voyait entrer à la Comédie Française et interpréter le rôle d'Henriette dans *Les Femmes savantes*, tandis que Christiane, grand reporter, était chargée d'interviewer Staline et le Pape. Des brindilles leur piquaient les oreilles.

Cependant, le regard de Lia était toujours chargé de tristesse. « Je me demande où ils sont... » murmurait-elle, et Christiane comprenait qu'il s'agissait de sa famille. Dans ces moments, Lia interrompait son activité et regardait au loin, un pli au coin des lèvres. Christiane essayait de la reconforter en citant les victoires remportées par les troupes alliées. « C'est bien, mais c'est long », répondait Lia. Même les bruits qui coururent, après le vingt juillet, sur un attentat auquel Hitler avait échappé de justesse, la laissèrent sceptique. « Du moment qu'il n'est pas mort, commenta-t-elle, la guerre ne va pas se terminer plus vite. »

Richard revint un dimanche, apportant du pain dans son porte-bagages. Ils s'étaient installés pour bavarder sur une restanque où la mule finissait de tondre un peu d'herbe jaune, près d'un olivier. De façon inattendue, ils virent arriver Jean-Jacques et sa sœur qui venaient rendre visite à Christiane – et aussi, pensa celle-ci, parce que Jacqueline devait être curieuse de connaître Lia. Jacqueline portait un corsage très échancré qui laissait entrevoir la poitrine. Elle se laissa tomber sur l'herbe en rejetant en arrière son visage au profil étrusque et la toison soyeuse et dorée de ses cheveux. Christiane, indignée, jugeait qu'elle se tortillait de

*Nice, amère saison*

façon indécente et qu'elle examinait Richard sans discrétion. De son côté, Lia affichait une expression boudeuse. Les garçons s'entre-regardèrent avec froideur, la conversation languit. Lorsque Richard se fut éloigné sur son vélo, Jean-Jacques commenta :

– Qué zazou, ce type ! Tu as vu sa coupe de cheveux ? Me fait pitié.

– Mais non, protesta Christiane, c'est la mode.

– Et elle te plaît, à toi, cette mode ?

– *Vé*, tais-toi un peu, cria Jacqueline à son frère. Tu y comprends rien à la mode !

Jean-Jacques, la mine dégoûtée, s'éloigna en les traitant de « chichiteuses ». Jacqueline bondit alors pour le rejoindre. Ils s'éloignèrent. Lia soupira :

– Je suis contente qu'ils soient partis. Ils parlent trop fort. Tout ce monde me fatigue.

– Oh, répondit Christiane, pas tout le monde ! Tu as l'air contente de voir Richard.

Lia parut étonnée.

– Bien sûr, lui c'est un ami. Pourquoi est-ce que tu dis ça ?

– Tu as bien remarqué de quelle façon il te regarde.

– Il me regarde comme il veut, moi ça m'est bien égal. Tu sais, j'ai d'autres soucis.

Elles se turent. Déjà, Christiane se reprochait ses remarques et s'accusait de mesquinerie. Cependant, une certaine tension s'était installée entre elles. Lia annonça qu'elle allait continuer la lecture du *Grand Meaulnes*, que Madame Blanchard avait prêté à Christiane, et elle rentra chez Pauline Rolland.

Soudain, le deux août, le bourdonnement des moteurs d'avions qui avait retenti jusqu'alors au village comme un

*Juillet – Août 1944*

bruit lointain, prit de la puissance, devint énorme. Ils étaient là, remontant le Var, ils traversaient le fleuve dans la direction du Fourquet, on voyait s'avancer les bombardiers... Les adolescentes, occupées à recueillir des œufs, fermèrent à la hâte le poulailler. Christiane saisit la main de Dédé qu'elle entraîna en criant, à l'intention de sa grand-mère : « Mémé ! Viens dans le lavoir ! » C'était l'endroit le plus solide de la ferme. On apprit plus tard par un voisin que Plan-du-Var avait été bombardé. Les mêmes faits se répétèrent le lendemain et cette fois Radio-Monte-Carlo annonça la destruction du pont de la Manda, la principale voie pour accéder à l'autre rive du fleuve. Deux jours après, les ponts Charles-Albert et Durandy étaient touchés à leur tour. « Les filles, dit Henri Rolland, vous restez le plus possible à la maison et vous gardez le petit avec vous, ça devient trop dangereux par ici. »

Mais la maison était-elle un abri suffisant contre les bombes ? Le onze, en même temps que Plan-du-Var elles atteignirent le Fourquet. De loin, Lia et Christiane crurent qu'un pan de la colline se détachait en jaillissant sur le ciel devenu chargé de poussière. On distinguait des arbres, projetés dans toutes les directions. Christiane posa la main sur sa bouche pour ne pas crier. Elles coururent rejoindre, dans la chambre, mémé Pauline qui tenait Dédé serré dans son tablier. Les coups de canon semblaient ne plus devoir s'arrêter. Le sol tremblait.

La Jagaude avait été épargnée mais on compta cinq morts au Fourquet, des blessés, un hôtel et des maisons détruits. Cependant les vestiges du château n'avaient pas été touchés. Le chanoine Coste annonça une messe solennelle en l'honneur des victimes pour le dimanche, mais Christiane ne reçut pas l'autorisation de s'y rendre. Elle se promit

*Nice, amère saison*

d'apporter des fleurs au cimetière, plus tard, lorsque le vent de la guerre serait passé...

Les Niçois qui, hors de la ville affamée bravaient l'interdiction de circuler pour se procurer un peu de nourriture, racontaient que chaque nuit un appareil volait lourdement en rasant les toits de la cité et lâchait quelques bombes sans paraître viser des points stratégiques. On l'appelait « l'avion fantôme » car on ignorait sa nationalité et aucune alerte ne l'accompagnait. Il provoquait parfois des morts et des destructions. Il n'apparaissait pas dans l'arrière-pays.

Dans la nuit du quatorze au quinze août, un grondement ininterrompu réveilla tout le monde. « C'est des tirs de canons, du côté de la mer », annonça Henri Rolland. Puis il ajouta : « Il faut que je parte. » Dans la nuit d'été, torse nu, il semblait défier la fureur des armes. « Et où tu vas ? » s'inquiéta sa femme.

– Pas loin, répondit-il. Je reviens demain, sans faute.

Charlotte obligea sa belle-mère, les filles et Dédé à se recoucher. Mais le canon poursuivit son concert nocturne. Christiane mit longtemps à se rendormir. Les aboiements de Chico la réveillèrent. Elle entendit un bruit de moteur dans la cour, se précipita pour entrouvrir les persiennes et aperçut la voiture de Monsieur Tolalian, lequel poussait la portière pour sortir tandis qu'un homme qu'elle ne connaissait pas, en bras de chemise avec un brassard, traversait la cour en direction du chemin, accompagné par Henri Rolland. Celui-ci tourna la tête pour répondre à sa femme et à sa mère qui se trouvaient sur la terrasse et fit signe qu'il allait revenir.

Christiane, à la cuisine, surveillait le lait mis à bouillir lorsque Lia arriva de la terrasse. On voyait qu'elle s'était

*Juillet – Août 1944*

habillée à la hâte car les boutons de son corsage étaient décalés ; ses yeux brillaient.

– Ton père a annoncé que des soldats ont débarqué cette nuit du côté de Toulon ! Tu te rends compte ?

Christiane s'exclama. Donc, les canons, les avions, c'était bien un débarquement.

– Et ils ont réussi ?

– Ton père n'a rien dit de plus. Mais on va certainement le savoir bientôt.

Charlotte Rolland rentrait avec sa belle-mère, échangeant des propos en nissart.

– Qu'est-ce qu'elles disent ? demanda Lia.

– Il ne faut pas compter qu'on livre du pain chez Scipion car les routes risquent d'être coupées. Ma mère va en faire avec de la farine que les Tosella lui ont donnée.

La matinée traîna en longueur. On allait constamment guetter, sur le chemin ou le sentier, le retour d'Henri Rolland. Il arriva peu avant midi, la chemise collée sur le dos par la sueur, et déclara :

– Les filles, vous allez vous occuper de la mule, cet après-midi. Il faut l'emmener près de *l'amberc* et l'attacher, un peu à l'ombre avec un seau d'eau. Les Allemands vont réquisitionner tous les chevaux qu'ils trouveront.

– Pourquoi qu'ils viendraient par ici ? protesta mémé Pauline. D'habitude ils passent seulement sur la route.

– Avec le débarquement, on ne sait pas ce qu'ils peuvent décider.

– Et tu as des nouvelles de ce débarquement ? interrogea Charlotte.

– Moi, je ne sais rien et, d'ailleurs, si on vous questionne, vous non plus. Il faut attendre.

Attendre, laisser filer le temps en épiant d'éventuels échos

*Nice, amère saison*

de canonnade... Mais Lia et Christiane n'entendirent que les bourdonnements de chasseurs-bombardiers qui traversaient le ciel très haut. Rentrées à la ferme, elles se glissèrent dans la chambre des parents pour essayer de capter radio-Londres ; mais celle-ci émettait en anglais et le brouillage rendait les paroles incompréhensibles. Radio-Méditerranée diffusait le *Boléro* de Ravel et sur radio-Monte-Carlo une voix féminine chantait voluptueusement :

*«... Je ne sais pas s'il est riche ou s'il a des défauts,  
Mais de l'aimer comme je l'aime un homme est  
toujours beau... »*

Le lendemain Christiane apprit à son réveil que son père était parti dès l'aube vers le Fourquet. Charlotte semblait nerveuse ; on allait manquer de sucre, déclara-t-elle, et bientôt de farine. Qu'est-ce qui se passait à Nice ? Elle finit par consentir à ce que sa fille se rende chez Scipion où les gens téléphonaient pour avoir des nouvelles de la ville. Christiane attendit l'heure à laquelle le car s'arrêtait à la Jagaude afin de s'informer auprès des arrivants. Mais elle s'attarda en vain au bord de la route. Le bar-restaurant était fermé, elle cogna à plusieurs reprises à la porte d'entrée avant que derrière la vitre se profile Monsieur Scipion qui hocha la tête en la reconnaissant et lui ouvrit.

Le cafetier la fit entrer, referma soigneusement la porte et lui désigna le coin du bar où se trouvait le téléphone, tout en annonçant :

– On n'a pas reçu les journaux. Le car n'est pas arrivé, je ne sais pas pourquoi. De toute façon il ne vient que quand il peut, depuis quelque temps.

*Juillet – Août 1944*

Christiane composa le 874 91, en répétant : « Pourvu que ce soit Richard, Richard, Richard... » Mais la voix sèche de Madame Tosella répondit :

– Vous avez de la chance d'être à la campagne. Ici, rien ne marche. Nous n'avons pas de pain, nous sommes fermés. Le couvre-feu ? Oui, de huit heures du soir à sept heures du matin. Il y a des patrouilles dans les rues.

– Et Richard ? demanda Christiane.

– Ça va, conclut la boulangère avant de raccrocher, comme si elle avait peur de prolonger la conversation.

Rapidement, Christiane retourna à la ferme ; en chemin elle observa que les maisons paysannes qu'on apercevait de la route avaient leurs persiennes closes.

Les jours suivants semblèrent répéter le désordre de 1940, mais cette fois-ci le bouleversement s'accompagnait d'espoir. Christiane ne voyait plus guère son père, qui allait et venait à des heures inattendues. Il apportait souvent des nouvelles encourageantes : dans les montagnes les maquis libéraient des villages et de nombreux jeunes se joignaient aux résistants. On savait que les troupes alliées progressaient. Mais franchiraient-elles le Var pour libérer Nice ? Tout le monde l'ignorait et cette ignorance faisait renaître l'inquiétude chez Lia et Christiane : si les occupants se maintenaient dans l'est du département, cela signifierait famine et représailles.

Puis on annonça chez Scipion que les journaux de Nice avaient cessé de paraître. Sur la ville, *l'avion fantôme* poursuivait ses rondes nocturnes ; la DCA ne tirait jamais contre lui.

*Nice, amère saison*

\*\*\*\*\*

Les jours se succédèrent ainsi jusqu'au vingt-six août, un samedi. Il faisait si chaud qu'après le repas de midi Charlotte envoya tout le monde à la sieste. Lia et Christiane s'étendirent en combinaison sur le drap ; leur peau était moite bien que les persiennes soient demeurées fermées. Elles gardèrent le silence, guettant les bruits de l'extérieur. Dans cette attente, longue comme un désert, le moindre paillement prenait un relief mystérieux.

Christiane éprouva soudain le besoin de prier et elle fut troublée en constatant que ce besoin s'était assoupi chez elle. Elle observa que le soir elle récitait souvent le *Notre Père* et le *Je vous salue Marie* en pensant à autre chose et même qu'elle oubliait de les dire. Lentement, elle se tourna sur le côté pour regarder Lia qui avait les yeux fermés et elle chuchota :

- Tu dors ?
- Non.

Les paupières de Lia étaient toujours baissées. Christiane continua :

- Est-ce que tu pries, d'habitude ?

Cette fois, les cils de Lia se relevèrent, découvrant un regard suspicieux :

- Oui, ça m'arrive. Pourquoi ?
- Parce que... Christiane hésita un instant, puis lança : Je me demande si on pourrait prier ensemble.
- Pourquoi est-ce qu'on ne le pourrait pas ?
- Parce qu'on a des religions différentes.
- À mon avis ce n'est pas très important, estima Lia.

*Juillet – Août 1944*

Rien n'empêche de demander ensemble quelque chose au Bon Dieu.

– Alors, on va le faire. Peut-être qu'il nous entendra mieux. On va se mettre à genoux près du lit.

– Non, chez nous on ne se met pas à genoux. Debout plutôt.

– J'ai une idée. On va rester couchées sur le dos, en regardant le ciel.

– Bon, si tu veux.

Elle s'allongèrent soigneusement, les yeux fixés au plafond, et discutèrent pendant plusieurs minutes des paroles qu'elles prononceraient. Elles se mirent d'accord sur une phrase générale qu'elles diraient à haute voix en se tenant par la main.

– Un, deux, trois... annonça Lia.

*« Mon Dieu, faites que la guerre s'arrête vite, épargnez le plus possible de gens innocents et protégez-nous, s'il vous plaît. Amen. »*

Les murs nus de la chambre laissaient résonner le son des voix. Elles n'osaient pas détacher leurs mains et finirent par s'endormir. Les rayons du soleil, s'immiscant régulièrement entre les lames des persiennes, dessinaient des raies lumineuses sur leurs jambes.

Puis quelqu'un parla dans une pièce voisine. Christiane ouvrit les yeux brusquement et toucha l'épaule de Lia qui se redressa. La lumière s'était adoucie. Elles enfilèrent leur robe. Dans la cuisine, debout auprès de la table, se trouvaient Henri Rolland et Armand Bonfilastre avec deux inconnus. L'un, jeune, buvait un verre de vin. Il s'appuyait sur le dossier d'une chaise et son épaule saillait sous sa chemise. L'autre, proche de la cinquantaine, avait le crâne rasé et une épaisse moustache grise. Charlotte, assise à côté d'eux, tenait

*Nice, amère saison*

son fils à moitié installé sur ses genoux. Les expressions de ces visages, à part celui de Dédé, étaient si tendues que Christiane comprit qu'un événement important était arrivé. Mais avant qu'elle ait pris la parole, Lia avait demandé :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Paris a été libéré, répondit Henri.

« Ah ! », « Comment ? ». Elles poussèrent en même temps une exclamation de joie.

– Oui, mais au Fourquet le commandant des FFI est mort, intervint Charlotte sur un ton consterné.

Armand Bonfilastre l'interrompt :

– On n'a pas le temps de s'attarder, faut qu'on aille reconnaître la route, ça presse.

– Bon, alors je peux dire au lieutenant Loubier que vous contrôlez le passage, ici ?

Le jeune homme avait posé la question. Le personnage à la grosse moustache lui répondit :

– On va décider ça tout de suite.

Il vida le restant de son verre de vin, saisit une carte étalée sur la table, la replia en ajoutant : « Bonsoir et merci, Madame Rolland » et sortit, suivi des autres. Armand Bonfilastre fit un signe de la main en partant. Lia et Christiane entourèrent Charlotte pour lui demander des explications.

Le commandant Charles, chef du maquis FFI d'Aspremont, avait été blessé mortellement au moment où, au Fourquet, il négociait la reddition de soldats polonais enrôlés dans la Wehrmacht. Ensuite, des partisans FTP qui remontaient le Var avaient occupé le village après un combat, faisant prisonniers les Allemands tandis que les Polonais s'étaient ralliés aux maquisards. Quant au jeune homme, il était envoyé par un groupe de

*Juillet – Août 1944*

Nice-Nord et apportait un appel à l'insurrection lancé par le Comité départemental de Libération. Il y avait des grèves un peu partout en ville.

Alors que Le Fourquet était déjà libéré, il fallait surveiller la route du col de Bast qui passait à La Jagaude et par laquelle des renforts allemands pouvaient arriver de Nice. L'homme à la moustache était un officier FTP.

Les radios locales ne diffusaient plus. Très excitées par les nouvelles, Lia et Christiane obtinrent l'autorisation d'écouter Londres, mais pendant de longs moments elles n'entendirent que des émissions en anglais, très brouillées. Enfin, un peu avant le dîner, elles distinguèrent une voix – celle du Général de Gaulle, affirma Lia – qui parlait de « Paris libéré », alors avec Dédé elles sautèrent en dansant dans un coin de la chambre.

Le ciel était déjà très clair à sept heures lorsque Christiane se leva le lendemain. Henri Rolland était absent.

Lia et Christiane étaient attablées devant leur bol, avec Dédé, lorsqu'on siffla dehors ; elles se précipitèrent sur la terrasse pour apercevoir Jean-Jacques Bonfilastre qui se tenait devant la maison et levait la tête vers elles. Il portait sur l'épaule un fusil de chasse qui devait être celui de son père car Christiane le reconnut. Henri Rolland avait le même et en parlait en mentionnant fièrement son nom : « Mon *Hammerless* calibre 12. »

– Regardez, les filles ! lança le jeune homme en désignant l'arme avec la casquette qu'il tenait à la main.

– Tu es tout seul ? demanda Christiane.

– Non, non. Des camarades sont déjà postés près de la route, je les rejoins tout de suite. Vous savez qu'on a pris Le Fourquet ? Mais ce n'est pas fini, gare aux Boches !

*Nice, amère saison*

Comme il s'éloignait, Lia et Christiane le saluèrent avec de grands gestes.

- Ah, déclara Lia, je voudrais pouvoir me battre.
- Moi aussi j'aimerais avoir un fusil, renchérit Dédé.
- On n'est pas encore assez vieilles, conclut Christiane.

Ce dimanche matin il fallait se laver dans la buanderie comme d'habitude. Lia venait de terminer et Christiane avait pris sa place lorsqu'elle entendit des tirs de mitrailleuse accompagnés du claquement de coups de fusil. Les bruits semblaient provenir de l'est, là où la route se prolongeait à côté des chaumes de Madame Orengo. Christiane se hâta de s'habiller. Comme elle atteignait l'escalier de la ferme elle entendit de nouveau des tirs prolongés de mitrailleuse, accompagnés d'une explosion plus violente. Sa mère, qui la guettait de la terrasse, la fit entrer dans la cuisine où se trouvait déjà le reste de la maisonnée. Mémé Pauline tenait les yeux baissés et le tremblement de son menton faisait comprendre qu'elle récitait des prières. Lia fit signe à Christiane de venir s'asseoir à côté d'elle :

- On dirait que ce n'est pas loin, chuchota-t-elle.
- Est-ce que les Allemands vont venir nous tuer ? demanda Dédé.

- Mais non, papa va les en empêcher, n'aie pas peur, répondit Charlotte.

- Alors, il est fort, papa ? Est-ce qu'il est très fort ?

On fit taire le garçon pour guetter les bruits du combat. Pendant un long moment seul le bourdonnement des mouches et des guêpes occupa l'atmosphère. Puis, des voix leur parvinrent, de plus en plus nettes, en provenance du chemin, avec des pas lourds et pressés.

- Ils parlent français, annonça Christiane.

*Juillet – Août 1944*

Ils s'étaient tous dressés. Charlotte ordonna : « Restez ici. » Elle-même sortit et s'appuya à la balustrade, là où la terrasse dominait l'entrée de la cour. Elle avait tiré la porte du couloir mais celle-ci n'était pas bien fermée et Pauline Rolland avait collé un œil contre la fente tandis que les autres s'efforçaient de voir entre les lames des persiennes. Charlotte s'adressa à des hommes qui devaient être en train d'ouvrir la grange car on entendit le raclement du bois contre le sol, mais elle s'était penchée et on ne distingua pas les paroles échangées. Puis elle se redressa, se tourna et rentra dans la maison. Elle pleurait et s'essuya les joues d'une main :

– Il y a des morts.

– Qui ça ? interrogea mémé Pauline.

– Deux hommes qu'on avait envoyés en éclaireurs aux Cabanes ; celui qui est revenu, le troisième, a raconté qu'il avait dû les abandonner là-bas. Et puis aussi...

Elle hésita et regarda du côté de sa fille qui demanda aussitôt :

– Papa n'a rien ?

– Non, mais c'est Jean-Jacques... On l'a amené à la grange. Il faut que j'aille le voir. Restez tous là et attendez.

Charlotte ressortit en hâte tandis que Christiane, la gorge serrée, pinçait les lèvres. Lia lui prit la main tout en s'efforçant de calmer Dédé qui voulait rejoindre sa mère. Au bout d'un moment c'est Henri Rolland qui apparut. Sous son grand front ses yeux semblaient plus creux que d'habitude.

– Est-ce que Jean-Jacques..., commença Christiane.

– Oui, il a voulu lancer une grenade au moment où les Allemands ont riposté, mais il a dû la lâcher après l'avoir dégoupillée, il a été blessé à la poitrine...

*Nice, amère saison*

Henri Rolland s'arrêta un instant puis reprit : « On ne savait même pas qu'il avait une grenade. On l'a transporté jusqu'ici en traversant les chaumes, mais il était déjà mort. »

– Et les Allemands, alors ? demanda Pauline.

– On emmène des prisonniers au Fourquet. Les autres se sont sauvés. Ne vous inquiétez pas : s'ils reviennent on a des renforts pour les recevoir et les Américains sont en train de monter au village à partir de Plan-du-Var.

Espoir et larmes. Mort et liberté. « Pourquoi est-ce que tout est toujours si compliqué ? » se demandait Christiane. Dans ce basculement perpétuel, les repères s'évanouissaient. Les événements s'enchaînaient si vite qu'ils laissaient peu de place à la réflexion.

Les adolescentes furent autorisées à sortir dans la cour. Des hommes arrivaient puis repartaient. Ils demandaient à boire. Ils étaient vêtus d'éléments d'uniformes disparates comme les armes accrochées à leur épaule ou attachées au ceinturon. Ils venaient d'Aspremont, de Tourrette, du Broc, de Saint-Martin et au-delà. Vétérans d'une compagnie FTP, FFI du mouvement Combat, ils portaient quelque chose de bleu-blanc-rouge, brassard ou cocarde. De leur sac ils tiraient des morceaux de pain. Charlotte, Lia et Christiane leur donnèrent de l'ail et des tomates. Ils semblaient presque tous jeunes, pressés, prêts à rire comme à mourir. Ils racontèrent que le curé de Villars avait fait sonner les cloches pour annoncer la libération de Paris et prédirent que celle de Nice ne tarderait pas.

Armand Bonfilastre était resté au Fourquet avec les défenseurs du village et ignorait encore la mort de son fils. Celui-ci avait supplié un cousin de l'emmener avec le

*Juillet – Août 1944*

groupe de combattants chargés de contrôler la route au niveau de La Jagaude. Ce cousin avait porté le corps de Jean-Jacques jusqu'à la grange des Rolland. À présent il ne voulait plus parler. La camionnette Renault à la bâche verte arriva dans l'après-midi. Christiane insista pour s'avancer près du brancard que les hommes s'apprêtaient à charger. Quelqu'un souleva rapidement un coin de l'étoffe qui recouvrait la tête afin que les camarades du disparu le saluent une dernière fois. Christiane entrevit le visage de Jean-Jacques, très blanc, avec une expression satisfaite, mais ce n'était plus Jean-Jacques, seulement de la matière, de la chose, comme du carton. Lorsque la camionnette se fut éloignée elle pensa qu'elle aurait dû dire une prière pendant que le corps était dans la grange. Elle fit quelques pas seule sur le sentier qui menait au vallon, tirant machinalement sur des herbes folles, ces fleurs qui portent un bulbe un peu gonflé que les enfants écrasent avec un bruit sec sur le dos de la main. Autrefois, dans une autre vie, Jean-Jacques cherchait à les écraser dans le cou des filles.

Un groupe de combattants allait continuer à surveiller la route près de La Jagaude. Lia et Christiane demandèrent à dormir ensemble et Dédé fut envoyé chez sa grand-mère. Pendant les frayeurs et l'agitation de la journée elles avaient à peine pu se parler. Et, à cette heure tardive, tout étourdies de troubles et d'émotions, elles ressentaient un trop-plein qui les empêchait de commenter les événements. Christiane dit simplement :

- Maintenant ça ira mieux, tu verras.
- Oui, je l'espère, répondit Lia. – Son regard semblait errer tristement sur les murs nus de la chambre. – Tu sais, moi aussi j'ai de la peine pour Jean-Jacques.

*Nice, amère saison*

– Je sais bien.  
Et leurs yeux se remplirent de larmes.

**XXV**  
**Août 44**  
*Espoir et désespoir*

C'était la première fois que Lia se sentait physiquement confrontée à la mort. Autour de Nice et dans le monde, les soldats sautaient sur des mines, s'entretuaient, les avions tombaient – combien en avait-elle vus aux actualités se précipiter sur le sol – les gens disparaissaient : plus jamais de nouvelles. Mais plus que tout ce soir-là, la perte de Jean-Jacques, – elle refusait de prononcer *la mort* – l'avait stupéfiée : une mort qui avait nargué sa victime puisque la faucheuse avait emmené celui-là même qui se préparait à abattre un ennemi. Elle ne cessait pas de penser à la douleur des Bonfilastre. À celle de Christiane qu'elle aurait voulu soulager. Elle admirait cette compagne, cette amie qui l'avait sauvée ; elle était reconnaissante à sa famille qui ne lui faisait jamais sentir le poids qu'elle pouvait représenter pour la maison. Heureusement, depuis que Betty avait pu donner une petite contribution pour la nourriture, elle se sentait un

*Nice, amère saison*

peu moins à charge. Mais l'essentiel n'était pas là : l'essentiel était le risque encouru par les Rolland en la gardant chez eux. Lia songeait à tout cela cette nuit d'insomnie. Elle se sentait de plus en plus proche de Christiane ; elle avait constaté avec plaisir que son amie avait changé à son avantage. Elle s'était beaucoup affinée, son visage avait maintenant plus d'éclat. Et puis elle était si patiente, si affectueuse. Lia se demandait si un jour elle pourrait lui témoigner toute sa gratitude. Par des actions, se disait-elle, et pas seulement par des paroles. Comment faire à présent ? Elle avait compris combien Richard plaisait à Christiane. Elle décida, si elle le pouvait, de la valoriser aux yeux du jeune homme ; peut-être en soulignant devant lui les qualités de Christiane ? Elle ne savait pas trop comment elle s'y prendrait. Elle les imaginait dix ans plus tard, mariés, venant lui rendre visite à Paris. Et, dans ce soir d'été où elle n'arrivait pas à dormir, ces rêveries la rassuraient. Mais un instant après l'angoisse la reprenait. Si on se battait encore par ici, tout le village risquait d'être anéanti et puis sa pensée suivait un autre chemin qui l'amenait vers d'autres craintes. Elle se disait qu'elle n'avait pas eu de nouvelles de Betty depuis un mois et que celle-ci avait peut-être été arrêtée. Et ses parents étaient-ils toujours en sûreté ? Comment arrivaient-ils à survivre ? Avaient-ils eu de ses nouvelles à elle, Lia ? Dans les pires moments, elle s'imaginait qu'elle ne les reverrait jamais et cette pensée lui arrachait des larmes qu'elle refoulait, tandis qu'elle sentait dans sa gorge une boule qui l'empêchait de respirer. Comment pourrait-elle continuer à vivre si sa famille disparaissait ? Elle ne savait rien faire, elle n'était même pas capable d'aider les autres. Tout ce qu'elle s'efforçait de faire, c'était de paraître

*Août 44*

sereine ; les Rolland avaient bien assez de leurs soucis et de leurs chagrins ; elle ne voulait pas montrer sa tristesse hors de cette chambre, la chambre même de leur cher prisonnier. Cette chambre que mémé Pauline lui avait permis d'occuper. Elle se disait avec tristesse que son propriétaire habituel devait être si mal dans son camp. Et elle, elle occupait son lit ! Cela la rendait mal à l'aise. Et elle se retenait de pleurer pour ne pas apparaître avec des yeux rouges le matin.

Puis voilà que se présentait à son esprit un scénario inverse : la libération était proche : les prisonniers rentraient. Tous les siens allaient se retrouver. Comme avant. Martine et ses parents revenaient. Qui sait d'où ? Elle inventait alors un immense repas de famille où les denrées apparaîtraient en abondance. Il y aurait même des bananes, dont on n'avait pas aperçu la couleur depuis la guerre, et du vrai chocolat.

Elle s'en voulut de penser, n'était-ce qu'en imagination, à satisfaire sa gourmandise. Elle revint à des idées plus importantes. Les Allemands allaient perdre la guerre. Avec l'effondrement du régime, tout le mal serait extirpé du monde. La paix reviendrait pour toujours. Il n'y aurait plus d'arrestations, plus de bombardements, plus d'exécutions. Elle n'aurait plus peur. Elle retournerait en classe... plutôt à Nice qu'à Paris pour être encore avec Christiane. Elle ferait même des progrès en latin ou, mieux encore, le latin ne serait plus obligatoire. Mais quand ? Quand allait-elle revoir ses parents et ses grands-parents ?

Soudain elle eut une idée ; elle se souvint d'une expérience bizarre que pratiquait autrefois une femme dont le mari était au front pour avoir de ses nouvelles :

*Nice, amère saison*

elle se leva, alluma la lampe de chevet, courut vers le petit nécessaire à coudre qui se trouvait sur la commode. Elle saisit un morceau de fil blanc, chercha un bouton en laiton et le suspendit au bout du fil. Elle plaça sous ce pendule ainsi fabriqué une photo miniature de sa mère encore jeune qu'elle extirpa du petit médaillon qu'elle portait avec elle. Si le pendule tournait sa mère était vivante... dans le cas contraire... Endormie, assise sur son lit, le coude droit appuyé sur la table de nuit, l'extrémité du fil entre le pouce et l'index, elle attendit une ou deux minutes qui lui parurent interminables, s'efforçant de rester immobile. Le pendule tournoya, lentement d'abord, puis plus vite. Elle était presque sûre de ne pas avoir donné d'impulsion à ce fil à plomb de fortune. Alors cela voulait dire que sa mère était vivante. Cette idée la réconforta. L'effort de concentration qu'elle avait fourni dans le silence de la nuit pour rester immobile lui apporta, avec la fatigue, le sommeil. Elle embrassa délicatement la photo, la remit dans le médaillon et se recoucha en le gardant dans sa main. Elle s'endormit en remerciant Dieu de l'avoir préservée jusqu'ici et en le suppliant d'arrêter la guerre et de veiller sur ceux qu'elle aimait.

**XXVI**  
**28-29 Août 1944**  
*Liberté chérie*

Le jour qui suivit la mort de Jean-Jacques, Henri Rolland eut confirmation, par un FTP, que des soldats américains étaient arrivés au Fourquet. Il considéra que, puisqu'il n'y avait plus de risques à s'y rendre, on irait voir le village libéré en passant par le sentier. Il valait mieux ne pas emprunter la route et laisser la mule à l'abri. Dès qu'ils atteignirent les premières maisons du bourg ils constatèrent que des drapeaux tricolores avaient été sortis sur les balcons. Beaucoup de gens se pressaient dans les rues. Dans un square, les carcasses d'un autocar et de trois voitures brûlés avaient été abandonnées. Les Allemands, pendant les combats, avaient fait sauter un dépôt de munitions, de sorte que de nombreux bâtiments montraient des façades endommagées. Sur le visage des habitants on découvrait à la fois une respiration de joie et une crispation de souffrance. Le ciel était d'un bleu trop intense, il faisait trop chaud.

*Nice, amère saison*

Alors qu'ils s'approchaient de l'entrée de la mairie, les Rolland et Lia rencontrèrent Julius Lecorre qui en descendait les marches en compagnie de l'homme à la grosse moustache et d'un officier américain. Monsieur Lecorre s'arrêta devant leur groupe, les salua brièvement et saisit le bras d'Henri Rolland :

– On m'a dit que vous ne vouliez pas faire partie de notre Comité local de Libération ?

Le père de Christiane eut un sourire embarrassé :

– Non, vraiment, moi je ne suis pas fait pour ça.

– Au contraire. Il faut qu'on en reparle ensemble.

Tenez, je vous présente le lieutenant Gamble, que nous envoie le général Frederick.

Julius Lecorre ajouta quelques mots en anglais puis il s'adressa à Christiane : « Ma belle-fille est revenue chez nous. Venez la voir dans quelques jours. » « Oh, que je suis contente de savoir qu'elle n'a pas été arrêtée », confia Christiane à Lia lorsqu'ils se furent éloignés. Lia approuva avec une expression mélancolique : « Je voudrais bien être rassurée au sujet de Betty. »

Tout en avançant vers le village, Charlotte et Henri serraient des mains et échangeaient des nouvelles. Des gens racontaient que des combats de rue avaient lieu ce même jour à Nice. D'ailleurs, un camion chargé de FFI fraîchement enrôlés se disposait à partir pour prêter main-forte aux insurgés. Ils rencontrèrent le commandant Castella en uniforme, qui salua les Rolland avec une chaleur inaccoutumée. « Si des membres de la Délégation Spéciale de Vichy se présentent à l'Hôtel de Ville, les gendarmes ont l'ordre de les expulser », annonça-t-il.

Un certain nombre d'hommes, FTP ou FFI, avaient disparu. Personne ne savait s'ils patrouillaient encore dans

28-29 Août 1944

la vallée du Var et s'ils avaient eu des accrochages avec des Allemands. Parmi ceux qui étaient morts pendant les combats dans le village, certains avaient déjà été mis en bière et regroupés dans l'église. Les cercueils s'alignaient sur des tréteaux, entourés de candélabres avec des bougies dont les flammes tremblaient dès qu'on ouvrait la porte. Des fleurs avaient été déposées un peu partout, des bouquets improvisés, des roses et des marguerites cueillies dans les jardins.

Le corps de Jean-Jacques Bonfilastre se trouvait encore chez ses parents. On l'avait installé dans sa chambre, recouvert d'un drap. Sur une chaise, à côté du lit, quelqu'un avait placé cinq petites voitures en métal. La mère de Jean-Jacques, une femme d'aspect viril, au regard profond, les désigna d'un geste :

– C'était sa collection, Jacqueline veut qu'il les emporte avec lui.

– Où est-elle, Jacqueline ? demanda Charlotte.

– Je l'ai envoyée chez sa tante pour qu'elle se calme. Ici, elle ne voulait rien manger.

Armand Bonfilastre, assis près d'une table dans le jardin, regardait ses autres enfants. La plus âgée de ses filles surveillait sa sœur et son frère qui, installés par terre sur un bout d'étoffe, contemplaient les visiteurs avec l'air sérieux des gamins qui ne jouent pas. Tandis qu'Henri Rolland et sa femme échangeaient quelques mots avec leur ami, Christiane s'approcha. Lia lui tenait le bras. Elles embrassèrent les enfants. Christiane ne savait pas quoi dire. Le chien des Bonfilastre, une sorte de Labrador au pelage noir, se tenait immobile, la langue pendante, immobiles aussi les outils abandonnés devant la maison, les lauriers-roses encore à moitié fleuris, tout ce décor que

*Nice, amère saison*

Jean-Jacques ne verrait plus. Jean-Jacques l'effronté, l'étourdi, le téméraire.

\*\*\*\*\*

De retour à La Jagaude les Rolland trouvèrent près du lavoir deux hommes qui venaient chercher de l'eau. Postés près de la route pour la surveiller, ils avaient traversé les chaumes. D'après leurs informations des accrochages avaient lieu en divers points de la ville ; les Allemands tiraient sur le Vieux Nice depuis la colline du Château. Henri Rolland s'inquiéta :

– Comment ça va tourner à votre avis ?

– Faudrait pas que ça dure trop longtemps... Les camarades ne doivent pas avoir tellement de munitions.

Silencieusement, Lia et Christiane prirent un sac et des paniers pour aller cueillir des tomates et faucher de l'herbe. Chacune sentait que l'heure présente serait décisive.

À la fin de l'après-midi, Henri Rolland constata que les derniers combattants s'étaient retirés. Le chemin était libre. Il décida de pousser jusque chez Scipion pour tenter d'obtenir davantage de nouvelles sur la situation à Nice. Lia et Christiane voulurent l'accompagner. Comme ils suivaient la route en direction du restaurant, ils aperçurent la Peugeot à gazogène d'Osval Tolalian qui roulait dans leur direction, freina puis s'arrêta. L'artiste-peintre mit la tête à la portière ; ses yeux brillaient d'excitation :

– Ça y est ! On tient la ville !

Il sortit de la voiture pour expliquer que les insurgés avaient déclenché le feu au petit matin dans de nombreux quartiers, que la police s'était ralliée et que les FFI

28-29 Août 1944

occupaient la préfecture, la mairie et les locaux de *L'Éclaireur*.

– Tu étais donc là-bas ? s'étonna Henri Rolland.

Il invita Tolalian à prendre un verre à la ferme et ce fut en berline qu'ils pénétrèrent dans la cour. L'écurie était ouverte, à l'intérieur Roussina mâchait du foin ; dans leur cage les poules s'installaient pour la nuit avec de bruyants battements d'ailes. On se rassembla pour écouter le récit d'Osva Tolalian qui paraissait doué d'ubiquité car à l'entendre il avait échangé les premiers coups de feu contre un blockhaus au passage à niveau, combattu des miliciens rue Dalpozzo et synchronisé les opérations depuis le Lycée de garçons. Après avoir presque vidé une bonne bouteille, les hommes décidèrent qu'il était nécessaire de se rendre au bar-restaurant pour en savoir plus sur le résultat des opérations.

Lia et Christiane, fatiguées mais anxieuses d'apprendre si la libération était complète, avaient l'intention d'attendre leur retour.

– J'ai hâte d'aller à Nice, confia Lia. Là-bas j'obtiendrai peut-être des informations concernant mes parents, ma tante Mélaïne et les autres... Betty viendra certainement. J'irai voir Madame Grandier.

Christiane approuvait et réfléchissait de son côté :

– Je me demande ce qui s'est passé à la boulangerie ; si Madame Tosella a réussi à empêcher Richard de sortir !

Elles rirent en imaginant la scène ; un rire un peu nerveux mais bienfaisant. Cependant la nuit s'avancait et Charlotte les obligea à gagner leur chambre.

Le lendemain Henri Rolland rapporta les nouvelles que des correspondants avaient téléphonées chez Scipion : les derniers soldats allemands, dans la soirée, avaient traversé

*Nice, amère saison*

la ville en mitraillant au hasard puis étaient partis en direction de l'est. Vers neuf heures une explosion avait endommagé une partie du port. À présent Nice était libre.

LIBRES ! Il fallait mettre l'adjectif au pluriel. Dans un mouvement de joie qui les jetait l'une vers l'autre, Lia et Christiane s'embrassèrent. Jamais elles n'avaient été aussi proches l'une de l'autre qu'au cours de ces dernières journées où elles avaient tout partagé.

Monsieur Tolalian avait proposé d'emmener Henri et les filles voir la ville dans l'après-midi. Oui, oui, respirer enfin l'air de la liberté à travers les rues, ce serait merveilleux ! Il vint les chercher en compagnie de sa femme qui s'était confectionné une sorte d'écharpe bleu-blanc-rouge et la voiture démarra au milieu des hurlements de Dédé qui aurait voulu aller à Nice lui aussi. Les yeux de Lia pétillaient, Christiane tressaillait d'impatience. Au croisement de la route ils durent laisser passer plusieurs véhicules : un camion, une traction avant Citroën avec un fanion tricolore et même un car, qui se dirigeaient vers le col de Bast. Ils étaient bourrés d'hommes d'âges divers accompagnés de quelques jeunes filles qui, vitres baissées, agitaient de petits drapeaux. Des habitants de La Jagaude attendaient sur les talus ; il y eut des cris d'encouragement et des battements de mains. Les passagers, dans les lacets qui plongeaient vers le littoral, étaient ballottés de gauche à droite. « Il ne faut pas traîner, commenta Osva Tolalian. Les compagnies qui ont libéré Le Fourquet défilent sur l'Avenue avec d'autres FFI. Nous ne devons pas rater ça ! » Il klaxonnait sans retenue avant chaque virage. Des traces de combats se montraient par endroits : trous sur la chaussée, panneaux de

28-29 Août 1944

signalisation arrachés.

Les faubourgs étaient tranquilles, presque vides, mais au fur et à mesure que la voiture se rapprochait du centre ville les passants se faisaient plus nombreux, marchant tous dans la même direction, comme attirés par une force centripète. Leurs visages souriants se tournaient vers les occupants de la voiture avec lesquels ils échangeaient des saluts comme s'ils se connaissaient.

Un groupe de gendarmes contrôlait les véhicules qui arrivaient par le boulevard de Cessole. « La circulation n'est autorisée qu'aux convois militaires », précisa un gendarme à Tolalian. La Peugeot dut faire marche arrière et demeurer en stationnement dans une ruelle voisine. Lorsqu'elle sortit de la voiture et leva la tête Christiane s'aperçut que des drapeaux français et alliés ornaient les fenêtres, détachant leurs couleurs vives sur le blanc et le jaune des façades. L'air chaud sentait le goudron.

Les Tolalian désiraient rejoindre des responsables politiques du Fourquet avec lesquels ils avaient rendez-vous. Henri Rolland décida de traverser la ville avec les deux filles, en gagnant l'avenue de la Victoire puis en la suivant jusqu'à la place Masséna pour voir le défilé. Ils iraient ensuite jusqu'à la boulangerie Tosella.

Partout les gens s'interpellaient, serrant les mains des FFI qu'ils rencontraient, reconnaissables à leur brassard orné d'une croix de Lorraine. Une rumeur joyeuse, ponctuée de rires et de vivats, emplissait l'espace. Mais on avait placé un bouquet à un coin de rue, près d'un passage à niveau, et sur un morceau de carton quelqu'un avait écrit en gros caractères qu'un résistant avait été tué à cette place. Alors la foule laissait un espace libre auprès des fleurs et, le temps d'un soupir, se taisait.

*Nice, amère saison*

Il ne s'agissait pas d'un défilé méthodiquement organisé. Des résistants niçois célébraient leur victoire, soit à pied, mitraillette *Sten* sur l'épaule, soit chargés sur des Citroën prises aux miliciens qu'ils avaient décorées de banderoles. Les voitures avançaient lentement au milieu de deux haies de spectateurs.

– Hé, regardez ! s'écria Henri Rolland, les camarades de Saint-Martin-du-Var !

Les hommes portaient le fusil, des cartouchières anglaises ou allemandes accrochées à leur cou, vêtus de tenues étranges, certains même avec des pantalons retroussés au-dessous du genou ; mais impeccablement rangés, au milieu du bruit, ils chantaient. La joie noua la gorge de Christiane ; avec Lia, elle applaudit le plus fort qu'elle put.

Sur un coin de trottoir des inconnus avaient allumé un feu pour brûler du matériel de propagande diffusé par Vichy ; les morceaux de papier s'envolaient avec une odeur âcre. La façade de *L'Éclaireur* avait été masquée par des drapeaux français et alliés. En particulier un large morceau d'étoffe rouge sur lequel se détachaient la faucille et le marteau pendait du premier étage jusqu'à la porte d'entrée. Contre les vitrines, des panneaux en papier permettaient de lire les nouvelles concernant la progression des troupes.

Lia et Christiane se tenaient par la main pour ne pas risquer d'être séparées par les mouvements qui agitaient les groupes. Elles avaient beaucoup marché mais l'excitation les empêchait de sentir la fatigue. Lorsqu'elles arrivèrent près des Galeries Lafayette, Christiane indiqua l'emplacement où elle avait aperçu le corps pendu de Torrin et, en face, celui de Grassi. On y avait accroché des drapeaux.

Comme tous trois parvenaient à la hauteur de la place Masséna, l'accès se trouva soudain bloqué par une foule qui

28-29 Août 1944

s'était agglutinée pour regarder quelque chose. On criait, certains sautaient pour essayer de voir par-dessus les têtes. « Qu'est-ce qui se passe ? » demanda Henri Rolland à un jeune homme grimé sur un réverbère. « Les Américains, ils sont là ! » « Oh, je veux les voir ! » s'exclama Lia.

Elle se mit en devoir de franchir le barrage formé par les spectateurs, avec des « Pardon ! » et beaucoup d'entêtement, suivie de Christiane, et elles se glissèrent au premier rang. Une jeep chargée d'hommes avait traversé un coin de la place, on en apercevait l'arrière. Devant elles se présentait maintenant un groupe de parachutistes à pied, le visage luisant et souriant sous le casque, avançant lentement à cause des gens qui les arrêtaient pour leur parler et les embrasser. Lia fit trois pas pour se rapprocher de l'un d'eux, un gaillard à la mâchoire carrée, et prononça quelques mots. Le soldat la regarda d'un air étonné, sans répondre, puis dut reprendre sa marche, mais il se retourna encore pour considérer la jeune fille qui l'avait abordé.

– Qu'est-ce que tu lui as dit ? demanda Christiane, intriguée.

– J'ai dit : *I am jew*. Et devant l'air interrogateur de son amie, elle insista en traduisant : « Je suis juive. »

Le sourire malicieux de Lia se transforma en un rire complice et Christiane, entraînée, rit avec elle.

Les Américains n'étaient pas nombreux. Sans doute une simple avant-garde. Des gamins sautillaient sur les talons des derniers parachutistes. Quelques-uns étaient entourés de femmes qui essayaient d'attirer leur attention.

– Regarde ça !

Christiane désignait à Lia l'une d'elles dont les cheveux blonds platine jetaient des éclats sous le soleil. « C'est Violette Pichon », précisa-t-elle.

*Nice, amère saison*

Fascinées, elles suivirent du regard l'ancienne cliente qui s'éloignait sans les voir, tout occupée à accrocher le bras du parachutiste, la bouche ouverte pour un sourire avide et impétueux.

Elles assistèrent encore à l'arrivée d'un *half-track* chenillé pris aux Allemands. Des résistants du Fourquet l'occupaient, rejoints par de jeunes Niçois en chemises claires, les cheveux au vent, entassés sur tous les angles du véhicule. Certains prenaient des photos, d'autres criaient, des spectateurs répondaient, on aurait cru une grande fête de famille car de nombreux enfants étaient mêlés aux adultes.

Henri Rolland arrêta un maraîcher qu'il connaissait et qu'il avait vu parler aux combattants :

– Qu'est-ce qu'on dit au sujet des Allemands ?

– Pas grand-chose... On sait qu'ils ont remonté la vallée du Paillon. Maintenant c'est les Américains qui vont décider de la suite.

La foule était encore très dense aux alentours de la place Masséna. Rolland se fraya un chemin, les filles sur ses talons, pour en sortir. Puis d'un pas fatigué ils prirent la direction de la boulangerie Tosella. Les yeux baissés, Lia semblait réfléchir :

– Je me demande si Monaco va être libéré tout de suite. Et Bendejun, ce n'est pas dans la vallée du Paillon ?

– Exactement ; à une vingtaine de kilomètres, je pense.

– Vous croyez qu'il y aura des combats dans cette région ? Ma sœur doit s'y trouver.

– Tu sais, on ne peut pas prévoir où les Allemands vont s'accrocher. Peut-être plus haut dans la montagne.

– J'ai envie d'aller voir Madame Grandier. Elle n'habite pas loin d'ici. Il se peut que Betty lui ait laissé un message...

*28-29 Août 1944*

– Sois patiente et attends encore un peu. Tout ne peut pas se faire en deux ou trois jours.

Comme ils s'approchaient de chez les Tosella, Christiane s'exclama :

– La boulangerie a l'air fermée ! Les volets sont installés sur les vitrines.

– Ça vaut mieux, commenta son père. Quand les gens sont excités, on ne sait jamais...

Cependant, arrivés à proximité ils découvrirent que l'une des portes était ouverte ; plusieurs personnes, arrêtées sur le trottoir, regardaient vers l'intérieur. Rolland dut les écarter avec un regard ferme pour obtenir le passage ; les curieux se regroupèrent tout de suite après.

Au milieu de la boutique mal éclairée se trouvaient Baptiste Tosella et Richard, auxquels trois hommes faisaient face. En avançant, Christiane jeta un coup d'œil vers eux et en reçut une impression désagréable. Celui qui se tenait en avant, campé sur ses jambes écartées et les bras croisés devant lui, dévisagea avec hostilité les arrivants.

– Ah, c'est vous, Monsieur Rolland. Entrez donc, dit le boulanger avec un certain empressement. Justement, j'aimerais que vous parliez à ces Messieurs.

Tandis que son père, un peu hésitant, se joignait au groupe, Christiane se dirigea vers l'arrière-boutique, suivie de Lia. Derrière la porte qui menait à la cuisine Gabrielle Tosella semblait guetter. Christiane ne l'avait jamais vue aussi défaite.

– Figurez-vous, commença-t-elle à raconter, que ces hommes en veulent à mon mari. Ils disent qu'il a travaillé pour la Milice et les fascistes ! Ils ont bu, ça se voit. C'est pour ça qu'ils sont dangereux.

*Nice, amère saison*

– Mais Monsieur Tosella va se justifier, c'est sûr, répondit Christiane.

– Je me demande comment. Vous savez, les Italiens sont mal considérés en ce moment.

La boulangère se remit à observer par l'entrebâillement de la porte, tout en poursuivant ses commentaires :

– Heureusement Richard est là ; il peut expliquer que son père était antifasciste. Mais allez convaincre des brutes !... Quand je pense que nous n'avons même pas fait de marché noir, alors que nous aurions pu nous enrichir ! Mon Dieu, pourvu qu'ils n'emmènent pas Baptiste. Les gens sont devenus fous, on fusille n'importe qui, sans savoir, un jour comme aujourd'hui.

– Rassurez-vous, Madame Tosella, mon père était dans la Résistance, il va vous aider.

– Dans la Résistance ?... Oh, ça tombe bien ! J'espère qu'il les empêchera... Ah, voilà Richard qui arrive.

Le jeune homme poussa la porte. Il fronçait les sourcils, on le sentait crispé. Il s'adressa à Lia :

– Est-ce que tu pourrais venir, s'il te plaît ?

Lia le suivit. La porte demeura ouverte et Christiane put voir que Richard présentait son amie aux trois hommes. Elle remarqua alors qu'ils portaient des brassards FFI. Seul le premier conservait une expression menaçante ; avec un rictus de mépris il écoutait Henri Rolland qui avait pris la parole. Les autres se balançaient d'un pied sur l'autre, l'air ennuyé. Puis Lia intervint à son tour. Christiane ne pouvait pas distinguer les mots, mais elle comprit le sens de son discours. Sans nul doute, Lia expliquait que le boulanger l'avait aidée à se cacher.

*28-29 Août 1944*

– Je me demande ce qu'ils racontent ! soupira Gabrielle Tosella. Et qu'est-ce que ton amie peut bien dire ? Au fait, est-ce qu'elle n'est pas juive ?

Christiane ne répondit pas. La discussion lui sembla durer longtemps. Enfin, après des serremments de mains, les visiteurs se tournèrent vers la porte du magasin. Henri Rolland accompagna le boulanger jusqu'au seuil pour l'aider à fermer le dernier volet. Les curieux, sur le trottoir, se dispersèrent. Richard fut le premier à rejoindre la cuisine.

– J'ai soif, dit-il en remplissant une carafe à l'évier. Vous aussi, je suppose ?

L'eau tiède avait un goût métallique mais elle faisait du bien. Madame Tosella remercia Rolland pour son intervention puis se tourna vers Lia :

– Je ne connais pas ce que vous avez déclaré à ces excités, mais c'était gentil de votre part. De toute façon, nous quand on a pu on a toujours aidé les israélites.

– Mais oui, Madame, c'est ce que j'ai dit.

– Si vous voulez je resterai avec vous ce soir, proposa Henri Rolland au boulanger. Je pourrais prévenir ma femme que je ne rentre que demain.

Baptiste Tosella refusa, assurant qu'il ne craignait plus rien. Rolland expliqua que l'heure était venue de rejoindre Osvat Tolalian pour retourner à La Jagaude, mais Lia intervint : elle aurait préféré demeurer plus longtemps à Nice, se renseigner sur le sort de sa famille, faire ouvrir l'appartement par un serrurier et y attendre Betty et ses grands-parents. Madame Tosella proposa aussitôt de l'héberger jusqu'à ce qu'elle puisse réaliser ses projets. Christiane eut l'impression que la boulangère avait une arrière-pensée, peut-être celle de

*Nice, amère saison*

conserver son amie quelques jours comme témoin de bonne conduite ; mais est-ce que cela avait de l'importance ? Lia accepta : « J'espère que je ne vous dérangerai pas longtemps », ajouta-t-elle en souriant.

La radio ne fonctionnait pas encore. Pour connaître les étapes suivantes de la libération il faudrait aller consulter les panneaux accrochés à la façade de l'ancien *Éclaireur* en attendant que d'autres journaux paraissent.

Henri Rolland partit seul, promettant de revenir « en carriole, avec un lapin et des patates ». Madame Tosella avait encore quelques ressources alimentaires ; on mangea des pâtes et des sardines dont l'huile servit de condiment. Les jeunes riaient en évoquant les plats succulents qu'on préparerait bientôt grâce au ravitaillement qu'amèneraient les troupes de l'Oncle Sam.

Après le repas, Richard invita Lia et Christiane à bavarder un moment dans sa chambre au premier étage où il faisait plus frais. Il alluma une *gauloise* en expliquant que la veille, dans l'après-midi, il s'était rendu au Lycée de garçons occupé par des résistants et des policiers qui les avaient rejoints. Il avait servi d'agent de liaison. « Je voudrais m'engager dans l'armée, déclara-t-il sur un ton farouche. Je dois attendre d'avoir vingt ans ; la guerre sera terminée d'ici là mais peu importe, j'ai envie de partir. »

Il détourna les yeux, rejeta de la fumée en regardant quelque chose de vague qui appartenait à son avenir.

Un silence s'installa, comme un rêve. Richard, les paupières baissées, fumait ; assise sur le bord du divan, Lia semblait réfléchir tout en enroulant une mèche de cheveux autour de ses doigts. Christiane sentait qu'une étape était franchie, que le moment était venu de regarder la vie différemment et de se définir ; le temps des menaces

28-29 Août 1944

semblait révolu mais peut-être faudrait-il aussi quitter ce qui avait été aimé. Déjà Richard s'éloignait, d'elle comme de Lia. Elle le savait sans en être triste, étrangement, c'était ça être libre après tout.

Avant de se coucher les adolescentes se mirent à la fenêtre de leur chambre. On n'avait plus besoin de garder les persiennes fermées par crainte de recevoir une balle.

– Tu te rends compte que je vais bientôt avoir seize ans, et toi aussi un peu plus tard ? murmura Christiane.

Lia se retourna :

– Lorsque je me dis que je n'ai plus rien à craindre, j'ose à peine y croire !

Elle souriait. Non pas de ce sourire poli qui protège et signe une bonne éducation, mais avec un véritable éclat intérieur. Puis, sur un ton léger, elle enchaîna :

– Tu sais, tu devrais rejeter tes cheveux en arrière et les laisser pousser pour qu'ils tombent dans le dos. Je crois que ça t'irait bien.

Elle tendit la main et toucha les tempes de sa compagne, ses doigts minces et agiles ramenant des mèches derrière les oreilles. Christiane se laissa faire :

– Et toi, tu vas changer de coiffure ?

– Je verrai ça quand je serai à Paris avec mes parents. Elle ajouta plus bas : Et que Martine sera revenue...

Des lumières brillaient dans l'immeuble d'en face. *L'avion fantôme* ne bourdonnerait plus dans la nuit. Cependant la rue restait encore vide, comme si sortir le soir demeurerait périlleux.

Christiane soupira légèrement. Après l'excitation de la journée, l'apaisement montait en elle comme une marée douce. Dorénavant, c'est sans contraintes qu'elles respireraient, qu'elles rêveraient.

*Nice, amère saison*

En tendant l'oreille, on percevait une musique lointaine, oui... un rythme de jazz. La guerre, à quelques kilomètres et dans bien des pays, faisait encore retentir le bruit des balles et des bombes, l'absence des disparus était toujours déchirante, mais quelque part la ville libérée commençait à danser.

FIN

## Postface

Les deux auteurs de ce livre ont voulu écrire une œuvre qui s'inspire d'une réalité vécue.

La plupart des personnages qui trouvent leur place dans les chapitres impairs ont existé, même s'ils portent des noms d'emprunt. Leur histoire est réelle, seulement modifiée en ce qui concerne la séparation des Bihal dans la dernière partie, séparation calquée sur d'autres membres de leur famille. On reconnaîtra facilement sous les traits de Martine la petite Jeanine Cassin à qui est dédié ce livre. Quant à Sauveur Alsama, en réalité Sauveur Dana, il a été un Résistant dès la première heure, déporté à ce titre et décoré à titre posthume.

Les personnages des chapitres pairs sont de fiction, cependant les événements racontés se retrouvent dans le quotidien de cette époque.

Certains noms de villages ont été modifiés mais la description des actions de résistance et des combats pour la libération relate des faits authentiques.

Enfin le livre s'appuie sur le dépouillement attentif des

*Nice, amère saison*

journaux entre 1939 et 1945 et sur de nombreux ouvrages historiques écrits après la guerre.

Aujourd'hui les témoignages des acteurs de l'époque peuvent encore rendre compte de détails apparemment insignifiants mais profondément révélateurs de la manière dont les gens ressentaient ce qu'ils vivaient. Après le temps de l'oubli pour les témoins de ce triste passé vient le temps du récit.

C'est en souvenir de la petite Jeanine que ces chapitres ont voulu exister, en souvenir également de femmes et d'hommes morts pour notre liberté et grâce à qui nous vivons aujourd'hui.

## TABLE

I. Septembre – Octobre 1940	
<i>Début d'une amitié</i> .....	p 7
II. Octobre 1940	
<i>De la campagne à la ville</i> .....	p 19
III. Troisième trimestre 1940	
<i>Une petite Montmartroise à Nice</i> .....	p 33
IV. Décembre 1940 – Janvier 1941	
« Maréchal nous voilà » .....	p 55
V. Février – Avril 1941	
<i>Jeanne d'Arc</i> .....	p 69
VI. Avril 1941	
<i>Différentes ?</i> .....	p 85
VII. Avril – Mai 1941	
<i>Un monde plein de dangers</i> .....	p 101
VIII. Juin – Juillet 1941	
<i>Hostie, amour et jalousie</i> .....	p 123
IX. Juillet – Novembre 1941	
<i>Inquiétudes et contes de fées</i> .....	p 137

*Nice, amère saison*

X. Novembre – Décembre 1941	
<i>Les Américains entrent en guerre.....</i>	p 157
XI. Premier trimestre 1942	
<i>Un hiver glacial .....</i>	p 177
XII. Janvier – Avril 1942	
<i>De Mademoiselle Desaubins à Madame Klippfel.....</i>	p 197
XIII. Printemps – Été 1942	
<i>Cinéma et réalités .....</i>	p 213
XIV. Juillet – Décembre 1942	
<i>L'occupation italienne.....</i>	p 235
XV. Janvier – Avril 1943	
<i>Sabine et l'oiseau bleu.....</i>	p 257
XVI. Janvier – Juin 1943	
<i>Les Bihal chez les Rolland.....</i>	p 275
XVII. Juin – Septembre 1943	
<i>L'armée du Troisième Reich occupe Nice.....</i>	p 301
XVIII. Août – Décembre 1943	
<i>Wehrmacht et Milice.....</i>	p 319
XIX. Septembre 1943 – Mai 1944	
<i>Onze novembre tragique. Un pensionnat cent pour cent aryen.....</i>	p 343

*Nice, amère saison*

XX. Février – Mai 1944

*Il faut sauver Lia* .....p 377

XXI. Mai – Juillet 1944

*L'école est finie* .....p 399

XXII. Mai – Juin 1944

*Petits et grands remous*.....p 443

XXIII. 18 Juillet 1944

*Betty* .....p 457

XXIV. Juillet – Août 1944

*Les héros de ce temps-là*.....p 465

XXV. Août 1944

*Espoir et désespoir*.....p 491

XXVI. 28 – 29 Août 1944

*Liberté chérie* .....p 495

Postface .....p 511

Achévé d'imprimer en octobre 2010  
n° d'éditeur 9739  
imprimé en France  
dépôt légal octobre 2010

